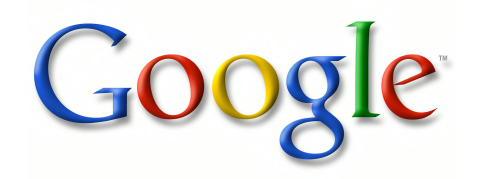





STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891


STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891

HISTOIRE RELIGIEUSE

DES

PEUPLES SLAVES

PAR

LE COMTE VALÉRIEN KRASINSKI

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

M. MERLE D'AUBIGNÉ

PARIS
JOEL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

GENÈVE — MÊME MAISON

1853

HISTOIRE RELIGIEUSE

DES

PEUPLES SLAVES

GENÈVE. — IMPRIMERIE DE FERDINAND RAMBOZ & Cie



From the celebrated Painting by Lessing

Schenck & McFarlane, Lithographers Edinburgh.

HISTOIRE RELIGIEUSE

DES

PEUPLES SLAVES

PAR

LE COMTE VALÉRIEN KRASINSKI

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

M. MERLE D'AUBIGNÉ

PARIS
JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PLACE DE L'ORATOIRE, 6

GENÈVE — MÊME MAISON

1853

AU

NOBLE LORD ASHLEY, COMTE DE SHAFTESBURY,

MON CHER LORD,

Mes faibles efforts pour contribuer à l'avancement de la vérité, en traçant une esquisse de l'histoire religieuse de ma patrie, m'ont acquis votre amitié, succès que je regarde comme la plus belle récompense que mes travaux pussent obtenir, et que je m'enorgueillirai toujours de mériter. C'est pourquoi je prends la liberté de vous dédier cette production nouvelle, dont le but et la tendance sont les mêmes que ceux de l'ouvrage auquel j'ai fait allusion, quoique le sujet bien plus vaste s'y trouve davantage condensé.

Outre ces motifs personnels, il en est d'autres d'un ordre plus général, qui me font désirer de placer mon livre sous la protection de votre nom. Vous êtes un homme d'Etat vraiment conservateur, car vos continuels efforts pour soulager les souffrances de l'humanité, en élevant la condition morale et physique de la classe la plus nombreuse de la société, sont les seuls véritables moyens de prévenir ces terribles commotions qui ont ébranlé tout l'édifice social dans tant d'autres pays. Cette partie importante de la population a été désignée par quelques écrivains politiques sous le nom de classes dangereuses, *dangereuses en effet, parce qu'elles souffrent. Mais il n'y a pas seulement des classes, il y a des nations entières qui, à cause de leurs souffrances, sont dangereuses pour le repos et la sécurité de l'Europe, et dont les besoins non satisfaits sont pour les autres une cause incessante de péril. C'est le cas de la plupart de ces peuples dont j'ai essayé d'esquisser l'histoire religieuse, et dont les besoins, quoique d'une nature morale plutôt que physique, n'en sont pas moins réels, parce que les nations, pas plus que*

les individus, ne peuvent « vivre de pain seulement. » Ce sont des besoins conservateurs plutôt que révolutionnaires ; ce n'est point cette soif insatiable de changement, qui a si souvent détruit le bien-être des individus ainsi que des peuples, c'est l'instinct naturel que la main du Créateur a placé dans le cœur de tout homme, et qui le porte à adorer son Maître, à apprendre ses devoirs envers Dieu et les hommes, à cultiver son intelligence, à régler les affaires les plus importantes de sa vie dans la langue dont la Providence a doté sa nation, et à ne pas être un étranger sur sa terre natale. La religion, l'humanité, la justice, une sage politique, demandent que ces besoins soient satisfaits, et que des nations qui les éprouvent on fasse un élément conservateur de la politique européenne, au lieu de les laisser être toujours une source de dangers pour sa paix et sa sécurité. Ce but pourrait être facilement atteint, si les hommes d'État de l'Europe, imitant le noble exemple que vous leur donnez dans votre pays, par vos efforts pour faire triompher le bien du mal, cherchaient à vaincre la révolution par les réformes, et à gouverner les nations confiées à leurs soins d'après les principes de la grande charte du genre humain, que Dieu lui-même a donnée dans sa sainte Parole.

Permettez-moi de vous assurer, en même temps, que ce sera une grande joie pour ceux dont j'ai essayé de me faire l'interprète auprès du public anglais, d'apprendre qu'un homme tel que vous s'intéresse à leur bien-être. Quels que puissent être les défauts individuels ou nationaux des Slaves en général, et en particulier des Polonais, l'ingratitude n'en fait point partie.

Agréez, mon cher Lord, l'expression des sentiments distingués qui animeront toujours

votre dévoué et reconnaissant

V. KRASINSKI.

TABLE.

CHAPITRE Ier.

LES SLAVES.

CHAPITRE II.

BOHÊME.

CHAPITRE III.

BOHÊME (Suite).

CHAPITRE IV.

BOHÊME (Suite).

CHAPITRE V.

BOHÊME (Suite).

CHAPITRE VI.

POLOGNE.

CHAPITRE VII.

POLOGNE (Suite).

CHAPITRE VIII.

POLOGNE (Suite).

CHAPITRE IX.

POLOGNE (Suite).

CHAPITRE X.

POLOGNE (Suite).

CHAPITRE XI.

POLOGNE (Suite).

CHAPITRE XII.

POLOGNE (Suite).

CHAPITRE XIII.

POLOGNE (Suite).

CHAPITRE XIV.

RUSSIE.

CHAPITRE XV.

RUSSIE (Suite).

M. le comte de Krasinski m'ayant manifesté le désir de voir traduire en français son ouvrage sur l'*Histoire religieuse des peuples slaves*, un ami du protestantisme a bien voulu se charger de ce travail.

Cet ouvrage n'est pas le premier de l'auteur. Il a écrit une *Histoire de la Réformation en Pologne,* dont un de nos journaux religieux a donné de nombreux extraits. Dans un livre intitulé *Panslavisme et Germanisme.* il a fait preuve d'un remarquable discernement ; et le pamphlet qu'il a publié à l'occasion de l'agression du pape en Angleterre, est le meilleur des nombreux écrits qu'a suscités cet événement ; c'est au moins le sentiment que m'exprima, en 1851, le comte de Shaftesbury (lord Ashley), et nul sans doute ne peut mieux apprécier ce fait que l'illustre président de l'Alliance protestante. Il est beau de voir un noble slave, fixé sur les rives lointaines de l'Ecosse, consacrer son temps et ses forces à la plus sainte des causes.

Si le nom seul de l'auteur commande déjà l'intérêt, l'ouvrage n'est pas moins digne de l'exciter. Il est consacré à l'histoire religieuse d'une race qui est l'une des plus importantes du globe, puisqu'elle renferme quatre-vingt millions d'hommes, et qui est pourtant l'une des moins connues. Ce n'est pas le nombre seul qui la recommande. Peut-être le patriotisme slave de l'auteur va-t-il quelquefois un peu loin ; cependant on ne peut s'empêcher de reconnaître que cette grande famille de peuples est probablement destinée à exercer une fois une notable influence sur le sort de l'Europe et du monde en général. L'attention des hommes de la science a commencé à se porter sur elle ; il est temps que les hommes de la foi se mettent aussi à l'étudier.

Cette étude offrira de riches leçons. L'auteur nous en signale lui-même une des plus importantes, savoir : que les nations avancent dans leurs déve-

loppements moraux, intellectuels et politiques, en proportion des progrès qu'ils font dans la religion spirituelle; tandis qu'elles rétrogradent invariablement à ces divers égards, dès que la religion de l'esprit fait place à la religion de la forme, à la réaction hiérarchique, traditionnelle et cérémonielle de Rome. La papauté affaiblit et abaisse les peuples; l'Evangile les fortifie et les élève. Quand ce livre n'apprendrait pas autre chose, il apprendrait déjà beaucoup.

On croira peut-être à première vue que l'écrit de M. de Krasinski se rapporte à des temps, à des peuples, à des lieux trop éloignés pour exciter notre intérêt; au contraire, ce qui nous y frappe tout d'abord, c'est une grande ressemblance entre les temps qu'il décrit et le temps actuel. L'auteur raconte la réaction romaine qui porta de si cruelles atteintes au christianisme évangélique parmi les peuples slaves. Or maintenant, au milieu du dix-neuvième siècle, une réaction nouvelle s'organise dans le camp de Rome contre le christianisme évangélique du continent, de l'Angleterre et même du monde entier.

On fait à cette heure la plus grossière méprise.

On confond les doctrines socialistes qui menacent l'ordre, la prospérité, la paix et la vraie liberté des peuples, avec les doctrines évangéliques qui peuvent seules assurer aux nations ces biens précieux. On se persuade qu'il serait inutile de combattre les premières si l'on n'anéantissait pas les secondes; et parce que les vents et les flots menacent le navire, on s'imagine qu'on n'a rien de mieux à faire que de jeter au fond de la mer les agrès, le gouvernail, et le pilote lui-même.

Si l'on ne revient pas de cette fatale erreur, l'Europe l'expiera peut-être pendant des siècles par de funestes bouleversements.

La supériorité de la foi évangélique sur la foi romaine, non-seulement pour assurer la liberté, mais aussi pour maintenir l'ordre et la paix, est incontestable. Le fait la démondre. Tandis que, depuis un demi-siècle, les nations catholiques-romaines, mêmes les plus éclairées, sont livrées à d'incessantes révolutions et oscillent entre le despotisme et l'anarchie, on voit les peuples parmi lesquels les principes évangéliques sont le plus honorés, croître, dans l'ordre et la paix, en richesses, en liberté et en puissance. La justice élève les nations.

Ce que le fait nous révèle est fondé dans le droit. Pour le montrer, nous nous contenterons d'une ou deux considérations.

La seule foi qui puisse faire rendre à César ce qui appartient à César est celle qui fera d'abord rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu. Otez cette base divine et l'édifice humain s'écroule. Or la foi évangélique soumet l'âme à Dieu dans toutes les choses spirituelles, tandis que la foi romaine la soumet aux hommes. S'agit-il de l'autorité qui décide ce qu'il faut croire,

le christianisme évangélique adresse la conscience à la Parole de Dieu, tandis que Rome la renvoie à l'Église, à la tradition, aux conciles, aux papes, c'est-à-dire à des hommes. S'agit-il de la cause, de la source du salut, le christianisme évangélique adresse la conscience uniquement au sacrifice accompli une seule fois par le Fils de Dieu, tandis que Rome la renvoie, comme si ce sacrifice était insuffisant, à des pratiques humaines, des œuvres humaines, des cérémonies humaines, des mérites humains. S'agit-il de l'intercesseur et médiateur qui procure accès au trône de la grâce, le christianisme évangélique adresse la conscience à ce Dieu-homme qui peut compâtir à nos infirmités et nous en délivrer, tandis que Rome la renvoie à la Vierge, aux saints, aux anges..... Il est inutile de pousser plus loin le parallèle. Le christianisme évangélique donne partout à Dieu la première place dans la religion; il attache les âmes à Celui qui est le Seigneur et roi légitime, tandis que la papauté les soumet à des êtres et à des institutions qui ont usurpé les attributs et le pouvoir divin. Les âmes qui auront appris à obéir au vrai Souverain dans les choses éternelles, apprendront par là même à obéir à l'autorité qui vient de lui dans les choses de la terre. Mais comment se soumettre à la loi et aux organes de la loi, dans les choses humaines, si l'on n'a pas été enseigné tout d'abord à se soumettre à la Parole divine et à l'auteur de cette Parole dans les choses célestes? L'obéissance et la désobéissance sont contagieuses. Les chrétiens évangéliques commencent par obéir à ce qui est vrai et beau, comment finiraient-ils par désobéir? Les adhérents du pape, au contraire, commencent par désobéir, comment finiraient-ils par se soumettre? Rome détrône Dieu et intronise l'homme; or on ne détrône pas impunément Dieu, la source de toute autorité. *Hinc tempestates... hinc venena!*

A cette première considération nous en joindrons une seconde. Le catholicisme romain subordonne la connaissance des choses divines aux actes du culte et à la hiérarchie; l'essentiel pour lui est d'accoutumer les hommes, dès leur enfance, à toutes les œuvres de la vie ecclésiastique. Il n'a pas de motifs pour introduire ses adhérents dans les profondeurs de la doctrine et de la vie spirituelle; c'est l'enseignement des pratiques qui y joue un rôle important. Ainsi, une instruction romaine (*pastorale romanum*) prescrit au catéchiste de faire faire le signe de la croix aux enfants, et s'ils ne savent pas comment s'y prendre, de le leur montrer en le faisant lui-même... Le christianisme évangélique, au contraire, en vertu de la doctrine de la justification, regarde le don et la réception de la grâce divine comme l'essentiel. La foi évangélique, qui seule est vraiment spirituelle, qui seule prend possession du cœur de l'homme dans ses plus intimes profondeurs, qui seule le soumet vraiment à la loi divine et intérieure de l'Esprit-Saint, est aussi la seule qui puisse assurer parmi les peuples l'ordre et la liberté.

La vraie liberté n'est pas l'indépendance de la volonté quant à la loi; mais l'identification de la volonté avec cette loi. La foi évangélique écrivant la loi divine dans le cœur est seule capable de rendre l'homme à la fois soumis et libre.

Le premier don que la foi évangélique fait au croyant, c'est, il est vrai, celui de la liberté : *Si le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libre*. Mais la première demande que le Seigneur fait à son affranchi, c'est d'obéir et de servir. *L'homme libre étant appelé du Seigneur*, dit saint Paul, *est un esclave de Christ* (1 Cor. VII, 22). Enseigné intérieurement à *rendre honneur à tous, à aimer les frères, à craindre Dieu* (1 Pierre II, 17), le chrétien pourrait-il exclure de ces sentiments d'honneur, les institutions sociales, la loi, et ceux qui sont les dépositaires du pouvoir?

Enfin, j'ajouterai une autre considération. Selon l'Eglise romaine, la perfection chrétienne ne peut se trouver dans la vie séculière, dans les charges et les occupations du siècle, dans les douceurs de la vie domestique; elle ne se trouve que dans le célibat, le sacerdoce, le jeûne et les macérations. Aussi a-t-on vu des princes, des laïques, persuadés qu'ils ne pouvaient servir Dieu dans leur vocation, quitter l'administration que Dieu leur avait confiée et se retirer dans un couvent, pour mourir sous le froc de saint François.

La sagesse du moyen âge avait bien compris que la papauté était opposée à la royauté. C'est ainsi que la *Bible de Guiot de Provins*, écrite par un moine, en 1203, disait :

> Et ce voit-on bien que Rome a
> Molt abessié nostre loi.
> Li Duc et li Prince et li Roi
> S'en devraient bien conseiller.
> Rome nos suce et nos englot
> Rome destruit et ocis tot
> Rome est la doiz (canal) de la malice
> Dont sordent toit li malvès vice.

Mais les jésuites ont changé tout cela; ils ont entrepris de persuader au dix-neuvième siècle, que la papauté est l'appui de la royauté; et le siècle, « *Li Duc et li Prince et li Roi* » se met dévotement à le croire.

Mais tandis que la foi romaine abaisse l'Etat devant l'Eglise, la doctrine évangélique déclare que le prince est de Dieu, aussi bien que le pasteur, et que l'on peut servir le Seigneur dans des fonctions séculières, aussi bien que dans celles de l'Eglise, sur le trône ou dans l'atelier, comme sur les marches de l'autel. Elle rend *l'honneur à qui l'honneur* et prévient ainsi les révolutions. Qui ne serait frappé du respect et de l'enthousiasme dont le trône est entouré en Angleterre?

La doctrine évangélique, en donnant ainsi de puissantes garanties à l'or-

dre, en donne par là même à la liberté. Car la liberté n'a pas de plus grand ennemi que le désordre ; comme l'ordre, l'ordre permanent, moral, intelligent et prospère n'a pas de plus grand ennemi que le despotisme et l'arbitraire.

Tout cela explique pourquoi les peuples les plus évangéliques, la Grande-Bretagne et les États-Unis, sont les plus remarquables par l'union de deux attributs, que l'on a crus si longtemps contradictoires — la stabilité et la liberté.

A côté de ces grandes considérations politiques et sociales que le livre de M. de Krasinski nous rappelle; nous y trouvons d'autres leçons que l'époque actuelle ne doit pas dédaigner.

Il est important d'étudier les luttes passées en vue des luttes présentes et de celles qui sont à venir; en contemplant les causes qui ont exposé les Eglises évangéliques slaves à de grands revers, nous apprendrons à les éviter.

Selon M. de Krasinski, l'une des causes de la ruine du protestantisme parmi les peuples slaves, se trouva dans les écrits ou l'influence de Servet, de Lélius Socin, de Stancari, de Gonesius, de Kiszka et surtout de Fauste Socin. En portant atteinte aux vérités fondamentales de la Parole de Dieu, en répandant des doctrines pélagiennes et unitaires, ces docteurs fournirent aux catholiques romains des arguments contre la réforme ; tandis que, en affaiblissant ainsi la foi dans le sein du protestantisme, ils répandirent l'indifférence religieuse parmi ses adhérents, et les portèrent, indirectement du moins, à apostasier, quand l'heure de la persécution sonna.

Les divisions des protestants leur firent presque autant de mal que les fausses doctrines. Des orateurs luthériens en particulier, Gerisius, Enoch, excités par des jésuites, se livrèrent à la plus violente hostilité contre les confessions de Bohême et de Genève, et déclarèrent qu'il valait mieux se remettre sous le joug du pape que d'adhérer à l'union de Sandomir. Ces violences dégoûtèrent des esprits paisibles et amenèrent leur apostasie. Ceci montre bien que l'alliance de tous les hommes évangéliques est l'une des nécessités les plus pressantes de notre époque.

Je ne parlerai pas des autres causes de la chute du protestantisme que signale le livre de M. de Krasinski. Je remarquerai cependant que cet auteur attache de l'importance, pour le maintien de la foi évangélique, non-seulement aux moyens spirituels, mais encore aux moyens séculiers. Il pense, par exemple, que le manque de liberté et d'égalité nuisit fort aux protestants. Il les blâme de n'avoir pas insisté pour exclure du sénat en Pologne les évêques, et pour ôter dans ce pays à l'Église de Rome le nom d'Église dominante. Nous sommes d'accord avec lui sur ce point. Il faut la liberté à la vérité.

Mais ne va-t-il pas un peu trop loin en attribuant en bonne partie la réformation des pays protestants à l'influence des princes? « Si la réformation

de Luther, dit M. de Krasinski, n'avait pas été embrassée par l'électeur de Saxe et d'autres princes allemands, et si plus tard Maurice ne l'avait pas sauvée de la réaction catholique-romaine, se fût-elle établie aussi facilement qu'elle le fit dans une grande partie de l'Allemagne? L'Angleterre serait-elle maintenant protestante, dit-il encore, si la reine Marie était montée immédiatement sur le trône après le règne de son père, ou si elle avait eu elle-même pour successeur un souverain catholique-romain? »

Sans doute il est impossible de méconnaître l'influence des princes à l'époque de la réformation, mais il me semble que M. de Krasinski l'exagère. En face de l'Allemagne et de l'Angleterre qu'il cite, nous mettrons l'Ecosse. Certes, l'influence des princes, de Marie Stuart en particulier, ne s'y exerça pas en faveur de l'Évangile, et pourtant il n'est aucun pays de l'Europe où la réformation se soit établie d'une manière aussi vraie et aussi solide. Si les princes ont fait du bien au protestantisme, ne lui ont-ils pas fait aussi quelque mal? Ne serait-il pas plus pur, plus vivant, plus ferme, si la puissance séculière s'y était fait moins sentir, et la puissance spirituelle davantage?

M. de Krasinski insiste sur la nécessité d'un conseil général évangélique qui s'occupe des intérêts du protestantisme et qui déjoue les desseins de la papauté. L'Alliance protestante, dont lord Shaftesbury, auquel ce livre est dédié, est le fondateur et (je l'ai rappelé) le président, est venue réaliser ce vœu. Nous croyons, comme M. de Krasinski, que la *sagesse* doit être employée à la défense de la *vérité*, et nous nous réjouirons toutes les fois que, dans les diverses familles du protestantisme, nous verrons les chrétiens évangéliques unis de conseil et d'action. Mais nous désirons surtout qu'ils soient un dans la foi et dans la prière. Là est la force et la victoire.

Toutefois, à Dieu ne plaise que nous repoussions l'action; nous la voulons vraiment chrétienne, mais nous la voulons. Nous croyons que, pour assurer la victoire à la vérité, il faut faire succéder partout à la méthode *défensive*, que l'on a trop exclusivement suivie pendant trois siècles, la méthode *agressive*, que notre époque (et Genève évangélique en particulier) a franchement inaugurée. Déjà l'exemple est suivi. C'est en convertissant des milliers d'âmes en Irlande que le christianisme anglais a répondu à l'agression papale. Il faut partout faire de même. Il y a dans la papauté beaucoup d'esprits qui soupirent après la liberté, et à qui, par conséquent, il faut annoncer l'Evangile.

M. de Krasinski a bien mérité de la cause protestante; nous lui témoignons publiquement notre reconnaissance; et nous rappelant la parole d'un apôtre, nous disons en terminant : La trompette n'a pas donné un son confus, préparons-nous donc pour le combat!

Genève, décembre 1852.

J.-H. MERLE D'AUBIGNÉ.

PRÉFACE.

L'histoire religieuse d'une nation est celle de son développement moral et intellectuel ; elle a toujours exercé l'influence la plus décisive sur sa condition politique et sociale. Cette vérité devient évidente si l'on compare des pays, tels que la Grande-Bretagne et la Hollande, qui ont, durant les trois derniers siècles, développé leurs institutions politiques et leurs relations sociales sous l'influence du protestantisme, avec ceux, tels que l'Espagne, le Portugal et l'Italie, où un semblable développement s'est opéré sous la direction de l'Église catholique romaine. Mais nulle part elle ne s'est manifestée d'une manière plus frappante que parmi les nations slaves, car chez elles le progrès et le déclin du développement intellectuel et politique correspondent invariablement au progrès et au déclin de la religion évangélique. D'autre part, la marche du mouvement intellectuel et des institutions libérales les conduisit toujours à des réformes ecclésiastiques, et à un retour graduel vers les doctrines et la discipline de la primitive Église.

Je ferai donc précéder l'histoire religieuse de ces nations, contenue dans ce volume, de quelques remarques sur leur condition politique actuelle, qui doit avoir une influence prononcée sur leur développement religieux.

Quiconque a, durant les dernières années, suivi avec attention la marche des événements dans l'est de l'Europe, a dû être fortement pénétré de la conviction que les nations slaves sont appelées par la Providence à remplir, avant peu de temps, un rôle éminent sur la scène du monde ; et le grand drame, dont le premier acte se jouait naguère dans ces contrées, confirme pleinement cette opinion. Ces nations forment la race la plus

nombreuse de l'Europe ; elles occupent la plus grande portion de son territoire et leur empire s'étend sur tout le nord de l'Asie. Leur population s'élève à quatre-vingts millions d'âmes, dont la Russie, l'Autriche, la Porte Ottomane, la Prusse et la Saxe se partagent le gouvernement [1]. Un fort mouvement intellectuel anime toutes les branches de la famille slave, et sa littérature a produit, durant ce dernier quart de siècle, un grand nombre d'ouvrages supérieurs dans le domaine des sciences et des lettres. Ce mouvement intellectuel est accompagné d'une tendance croissante vers l'union de toutes ces branches entre elles, ainsi que vers leur séparation des nations d'origine différente avec lesquelles un grand nombre de Slaves sont aujourd'hui politiquement unis. Cette tendance est le résultat naturel de l'accroissement des relations entre les diverses familles de la race slave, qui les a conduites à reconnaître généralement ce fait important, que tous les Slaves, nonobstant les modifications variées résultant du climat, de la religion, des diverses formes de gouvernement, sont, dans tous leurs traits essentiels, une seule et même nation, parlant les divers dialectes d'une même langue mère, et dont la parenté est si étroite que les matelots de Raguse peuvent s'entendre facilement avec les pêcheurs d'Archangel, et que les habitants de Prague peuvent aussi facilement communiquer avec ceux de Varsovie et de Moscou.

Il y a dix-huit mois j'essayais, dans un autre ouvrage, d'attirer l'attention du public sur l'importance du mouvement slave ; et les alarmes que j'exprimais dans ce livre, à propos des dangers auxquels la Hongrie était exposée par la funeste hostilité des Magyars et des nationalités slaves de ce pays [2], ont été confirmées de la plus cruelle manière. Les sanglantes exécutions par lesquelles le gouvernement autrichien a inauguré la restauration de son autorité, rétablie dans ce malheureux pays par la grande puissance slave, ne sauraient produire d'heureux ef-

[1] Voyez appendice A.

[2] Voyez appendice B.

fets, ni pour ce gouvernement lui-même, ni pour ses sujets; mais ce n'est pas ici le lieu de discuter ce point. Quel que puisse être le résultat final de la tragédie hongroise, un fait reste certain: c'est qu'ayant amené les circonstances mêmes que j'avais indiquées comme inévitables, dans le livre susmentionné[1], savoir l'absorption de l'existence politique particulière de la Hongrie, dans celle de l'Etat tout entier auquel elle avait été jusqu'à ce jour seulement attachée, elle a donné aux populations slaves de l'Autriche une prépondérance décidée sur toutes les autres nationalités de cet empire; et les effets de cette combinaison deviendront évidents à la première réunion d'un parlement autrichien, si la constitution du 4 mars est mise en activité. Ce ne sont point des sentiments enthousiastes de loyauté envers la maison de Habsbourg, mais c'est l'amour national des Slaves du sud, irrité par de malheureuses circonstances que j'ai amplement décrites ailleurs, qui en a fait de dociles instruments dans la main de l'Autriche contre la démocratie allemande de Vienne aussi bien que contre les Magyars. Si un pareil sentiment a été assez fort pour engager les Slaves dans une guerre ouverte contre ces derniers, auxquels ils avaient été unis pendant des siècles dans une même politique, confondant leur esprit national dans un patriotisme hongrois dont ils étaient également animés, combien moins encore ces Slaves sacrifieront-ils ce même sentiment aux exigences d'un pouvoir central ayant ce caractère éminemment germanique, au maintien duquel la politique du cabinet autrichien paraît s'attacher. Il serait maintenant oiseux de conjecturer l'issue de la lutte qui devra s'élever entre les intérêts opposés, dans une réunion formée de nationalités si diverses. Il est bien probable cependant que les Slaves, quoique partagés en tant de dialectes, arriveront à s'entendre sur le principe du Panslavisme littéraire, que j'ai exposé dans l'ouvrage déjà indiqué [2].

[1] Voyez appendice C.

[2] Voyez appendice D.

Quel que soit le résultat de la lutte nationale, dont un parlement général d'Autriche, si on en convoque jamais un, sera certainement l'arène, il n'y a aucun doute que les sentiments nationaux des populations slaves de cet empire, fortement excitées par les événements récents, qui leur ont déjà fait obtenir d'importantes concessions, continueront à se développer avec une croissante vigueur; et si ce développement n'est pas entravé par le pouvoir central, ce qui produirait de dangereuses conséquences, il marchera rapidement dans la carrière des réformes, sans excepter celles de l'Eglise. Il rencontrera sans doute une forte opposition chez le parti ultra-romaniste, dirigé par les jésuites et soutenu par une coterie influente à la cour et parmi l'aristocratie; mais il sera encouragé par les principaux chefs du parti national, et surtout par les Bohêmes qui, de tous les Slaves de l'Autriche, ont montré la meilleure organisation et le plus grand tact politique, durant les événements qui ont suivi l'insurrection de Vienne du 13 mars 1848.

Ces faits méritent d'être étudiés avec une grande attention par tous les protestants qui ne sont pas indifférents aux affaires religieuses de l'Europe, si intimement liées à la cause politique; et j'espère sincèrement que le contenu de ce volume aidera mes lecteurs à se former une idée juste des événements auxquels je fais allusion, car c'est l'histoire antérieure des nations, aussi bien que des individus, qui nous donne les meilleurs moyens d'apprécier leur caractère, et par conséquent leur conduite future.

L'Allemagne doit avoir une très-grande influence sur le développement politique et même religieux des Slaves occidentaux, influence qui réagira sur l'Allemagne à plusieurs égards. J'ai traité ce sujet d'une manière détaillée dans l'ouvrage que j'ai plusieurs fois cité, et comme il a été traduit en allemand, et que j'ai lieu d'espérer qu'il en sera de même de celui-ci, je saisis cette occasion de faire observer de nouveau aux hommes politiques de l'Allemagne, que non-seulement toutes les consi-

dérations de religion, de justice et d'humanité, mais aussi celles de leur propre intérêt, demandent qu'au lieu d'irriter les sentiments nationaux par des entraves mises à leur développement politique, ils favorisent plutôt une entente mutuelle en aidant à leurs progrès.

Pour ma part, bien que je sois profondément peiné des sentiments hostiles que, dans l'affaire de Posen, la grande majorité de la diète de Francfort a manifestés à l'égard de ma nation, je suis loin de me réjouir d'avoir vu se confirmer pleinement, par les événements ultérieurs, les observations que je m'étais permis de faire sur cette assemblée, lorsqu'elle était au zénith de sa gloire[1]. L'existence d'une Allemagne forte, et par conséquent unie, est une nécessité européenne, requise par les intérêts de la civilisation, et par ceux des Slaves de l'occident. Mais le plus grand intérêt de l'Allemagne demande aussi qu'elle soit juste à l'égard de ces Slaves, car le sentiment de leur dignité nationale s'est réveillé en eux; ils ont acquis la conscience de leur propre valeur, de leur force réelle, et par conséquent ils ne renonceront pas à cette position à laquelle la nature et la justice leur donnent des droits. Ils ne se soumettront pas à la suprématie politique de l'Allemagne, mais ils ne repousseront point l'influence de sa civilisation supérieure. Ils forment une barrière efficace entre elle et la Russie; serait-il sage de convertir cette barrière en une avant-garde de cette dernière puissance? Tout Slave éclairé sait bien que le progrès moral et matériel de sa nation serait bien plus favorisé par une alliance intime avec l'occident de l'Europe, et qu'un tel progrès serait bien préférable à toutes les satisfactions de vanité nationale que procurerait une position prédominante dans le monde politique. Il n'achèterait cependant pas les avantages d'une civilisation matérielle au prix d'un vasselage politique sous une race étrangère, dont la civilisation supérieure, au lieu de développer, détruirait sa propre nationalité. Il préférerait plutôt, s'il ne lui restait d'au-

[1] Voyez appendice F.

tre alternative, confondre les destinées de sa propre branche avec celles de toute sa race, sous quelque forme que celle-ci soit représentée, et il chercherait une compensation à ce sacrifice dans l'éblouissante perspective d'un Panslavisme politique. J'ai essayé, dans l'ouvrage auquel j'ai déjà fait de si fréquentes allusions, de faire sentir la possibilité d'une telle combinaison ; mais alors je m'attendais peu à ce que l'Autriche, dont les intérêts vitaux sont opposés à cette combinaison, serait obligée de se jeter elle-même dans les bras de la grande puissance slave qui peut l'accomplir, et qu'elle la favoriserait par la politique sans nom qu'elle a adoptée vis-à-vis des Magyars, nation qui pouvait lui offrir le plus ferme appui dans son opposition aux progrès de la Russie, principalement depuis le moment où l'influence de cet empire s'est établie en Gallicie par les atrocités de Tarnow.

Est-il nécessaire d'insister sur l'immense augmentation de pouvoir que la Russie a gagnée par son intervention dans les affaires de Hongrie, en établissant son influence plus fermement que jamais sur les Slaves du sud, dont les dialectes sont très-analogues à la langue que parlent ses sujets, et qui pour la plupart appartiennent, ainsi que la Russie, à l'Eglise d'Orient ? Aucune personne, quelque peu instruite de l'état politique de l'Europe, ne supposera que l'obstacle apporté par la conduite énergique des gouvernements français et anglais à l'expédition dont la Russie menaçait la Turquie, puisse la faire renoncer aux projets d'agrandissement, qui sont devenus un instinct politique non-seulement dans son cabinet, mais aussi chez ses sujets. Elle redoublera donc d'efforts pour étendre son influence sur les Slaves de la Turquie, et de la sorte elle portera à la Porte ottomane un coup plus rude qu'elle n'aurait pu le faire par les succès d'une campagne. Si elle obtient un pouvoir direct ou indirect sur les Slaves du sud, elle s'étendra de la sorte sur les flancs de ceux de l'ouest, et elle les forcera aisément à entrer dans son système politique et à faire dépendre leur destinée de

la sienne. Je suis loin de me féliciter en voyant se réaliser les alarmes que j'exprimais sur la Hongrie, il y a dix-huit mois. Je déplore profondément son sort comme tout ami de l'humanité doit le faire. Il n'était pas besoin d'avoir le don de prophétie, mais il suffisait de connaître les faits en détail pour prédire ce qui arriverait, et il n'est pas plus agréable de remplir le rôle de Cassandre en public qu'en particulier; je ne rappelle ceci qu'afin de montrer que l'événement dont je parle est beaucoup moins improbable qu'il ne pourrait le paraître aux personnes qui n'ont point eu occasion d'étudier ce sujet. Je prie donc instamment tous ceux qui ont à cœur la cause de la religion, de la civilisation et de l'humanité, de prêter une sérieuse attention à ce même sujet. — Je ne désire point imposer mes opinions aux autres; tout ce que je leur demande, c'est de venir et de voir. Le danger est grand et menaçant; mais il n'eśt pas encore trop tard pour le repousser. La voix calme et impartiale de l'Angleterre peut beaucoup adoucir les animosités qui divisent les Slaves et les Allemands, et prévenir ainsi une guerre de race, dont on conçoit les horreurs, au récit des scènes atroces qui, pendant les troubles de Hongrie, se sont plus d'une fois renouvelées au milieu du conflit des Magyars, des Slaves, des Valaques et des Allemands. Toutes ces calamités peuvent être évitées en provoquant chez les Slaves, qui ne sont point encore sous le sceptre de la Russie, un développement national selon les principes de la liberté constitutionnelle. C'est là un plan tout pratique qui, s'il était habilement exécuté, pourrait contrebalancer l'influence de la Russie sur les Slaves, quelque appuyée qu'elle soit par ses immenses forces matérielles, et peut-être même réagirait puissamment sur sa propre population, qui, à son tour, pourrait un jour la contraindre à adopter un système plus libéral. Ce projet serait facile à accomplir, car tous les Slaves dont je parle préféreraient une existence libre et nationale à de brillants projets de grandeur politique; cependant ils ne consentiront point à acheter des institutions libé-

rales au prix de leur nationalité, car ils savent bien que les institutions s'acquièrent souvent par un bouleversement soudain des circonstances politiques, et sont les fruits tardifs ou précoces, mais toujours assurés, des progrès de la civilisation; tandis que la nationalité, une fois perdue, ne se recouvre plus.

L'attachement à la nationalité est un trait distinctif du caracrère slave. Il anime également l'ignorant manœuvre et l'éminent homme de lettres, et il est aussi vivace aujourd'hui qu'il y a un millier d'années. L'empereur Léon le Philosophe (881 à 912) dit que les Slaves préféraient être opprimés par leurs propres princes plutôt que d'obéir aux Romains et à leurs lois; et les Croates ont pris dernièrement les armes contre les Magyars, avec lesquels ils étaient restés unis pendant des siècles, jouissant de tous les avantages de leur constitution et sans jamais avoir essayé de s'en séparer, uniquement parce que leurs sentiments nationaux avaient été blessés par le projet qu'on avait conçu de leur imposer la langue des Magyars. Ce sentiment est beaucoup moins fort chez la race teutonique, dont le patriotisme est d'une nature plus locale. Les Allemands de l'Alsace sont Français de cœur et se glorifient de ce nom. Il en est de même à l'égard des provinces russes de la Baltique. Chez les Slaves, le cas est bien différent, et un écrivain allemand a observé avec justesse « que le patriotisme des Slaves n'est pas attaché au sol, mais qu'ils sont tous unis par un lien grand et puissant, celui de leur langage, aussi flexible et aussi souple que ceux qui le parlent[1] » ; et je pourrais ajouter ce qu'un éminent homme d'Etat anglais, sir Robert Peel, a dit si justement en parlant des Polonais : *« Cœlum non animum mutant, »* maxime qui peut aussi s'appliquer à tous les Slaves[2]. Ce sentiment de

[1] M. Bodenstett, dans un article de l'*Allgemeine Zeitung*, du 11 mai 1848, intitulé : *die Slaven und Deutschland*.

[2] L'anecdote caractéristique que voici peut venir à l'appui de ce que j'ai exposé dans le texte. En 1846, un grand nombre de paysans égarés et excités par l'espoir du pillage des biens des propriétaires de la Gallicie, en tuèrent plusieurs et n'épargnèrent pas même leurs familles. Les autorités autrichiennes, mues par la crainte d'une conspiration ourdie par quelques têtes chaudes, et

nationalité est maintenant devenu plus fort et plus général que jamais parmi eux; ils croient fermement aussi que leur race est destinée à prendre dans le monde une position proportionnée à son étendue et à la grandeur de ses territoires. Cette conviction n'est point fondée sur les spéculations visionnaires d'esprits imaginatifs; mais elle est le résultat naturel d'un calme examen de l'histoire passée et présente de la race slave.

Aucune autre nation n'a plus souffert de l'oppression étrangère et des dissensions intérieures, et cependant au lieu d'être annihilés et absorbés par les autres nations, comme c'est presque le cas des Celtes, jadis si puissants, les Slaves forment maintenant la plus nombreuse population de l'Europe; ils occupent la majeure partie de son territoire, et sont plus fortement que jamais animés d'un sentiment qu'on pourrait, je crois, appeler plutôt *nationalisme* que *patriotisme*. Est-il possible d'admettre que la Providence, qui ne fait rien en vain, aurait produit un prodige moral semblable à celui que présente l'histoire de la race slave, prodige qui n'a pas, je crois, de parallèle dans les annales du monde, sans un but important? Et n'est-il pas plus naturel de supposer qu'une race, dont l'existence morale et physique a été si merveilleusement préservée, est destinée à accomplir une grande mission? Cette idée devient la croyance universelle des Slaves, qui, bien qu'ils puissent différer sur d'autres sujets, se rencontrent en ce point; faut-il ajouter qu'une foi ferme dans l'accomplissement d'une grande œuvre est le gage le plus sûr de son succès définitif? — L'auteur de cet essai confesse hautement qu'il a lui-même, autant

voulant exciter la haine entre les propriétaires et les paysans, non-seulement permirent, mais dans plusieurs cas récompensèrent ces actes sanguinaires. Il était naturel qu'une aussi abominable politique produisît une quantité de délateurs, qui, sous prétexte d'attachement au gouvernement, accusèrent leurs seigneurs de mécontentement et de trahison envers le souverain. L'un d'eux ayant dénoncé son propriétaire, l'accusant de s'être exprimé d'une manière inconvenante en parlant de l'empereur, le magistrat autrichien lui demanda de quels termes il s'était servi; le paysan, qui voulait présenter le cas sous un jour aussi grave que possible pour son seigneur, répliqua : « Oh! Monsieur, il s'est servi des paroles les plus horribles; il a même appelé l'empereur un Allemand! » — *Naturam expellas furca tamen usque recurret.*

qu'un autre Slave, une foi entière dans la future grandeur de sa race; mais il espère ardemment qu'elle sera fondée sur le développement moral et intellectuel de ses différentes branches, et que leur union en un seul et grand tout pourra finalement s'établir sur les principes de la pure religion et d'une liberté rationnelle, et non sur une simple combinaison de forces brutes, cimentées par une commune animosité contre une race étrangère, ou par une ambition politique tendant à conquérir et à opprimer les autres nations.

Dans un livre que j'ai publié il y a environ dix ans, j'essayais de rendre compte en détail de l'origine, des progrès et du déclin de la réformation en Pologne, ainsi que de l'influence qu'elle eut sur la condition générale du pays [1]. La substance de ce livre se trouvera dans les chapitres qui traitent de la Pologne; j'y ai ajouté quelques faits intéressants qui sont venus à ma connaissance depuis la publication de cet ouvrage, auquel je renvoie mes lecteurs pour les détails nombreux et importants que je dois omettre ici faute de place. La description des anciens Slaves, contenue dans le premier chapitre, est extraite d'un manuscrit sur l'histoire et l'état politique et intellectuel des nations slaves, auquel j'ai travaillé pendant un certain temps, bien que je ne sache pas si les circonstances me permettront jamais de le publier.

Pour l'histoire des hussites, j'ai consulté, outre l'ouvrage bien connu de Lenfant, ceux de Théobald, de Cochleus, d'Æneas Sylvius, de Hagec, de Balbinus; mais je suis surtout redevable à Peltzel, que j'ai particulièrement suivi en parlant de la Bohême. Mes principales sources pour le cinquième chapitre ont été Karamsine, une histoire des raskolnics par un prêtre russe, qui contient des faits curieux, mais sans aucune critique; Strahl, Haxthausen, Tourgueneff, les leçons de Mickiewicz sur la littérature slave, données au Collége de France; puis enfin

[1] *Historical sketch of the Reformation in Poland.* 2 vol., London. Traduit en allemand par Lindau et publié par Hinrichs, à Dresde.

les informations que j'ai obtenues par mes relations personnelles avec plusieurs habitants de la Pologne et de la Russie.

En résumant l'histoire religieuse de la Bohême et de mon pays, ce fut pour moi un pénible devoir que de prononcer une sévère condamnation, non-seulement sur les machinations coupables par lesquelles les jésuites et d'autres adhérents de Rome ont détruit la cause de la réformation dans ce pays, mais aussi contre les protestants eux-mêmes, dont la présomption, les jalousies mutuelles, les querelles et même les trahisons ont été plus fatales encore à leur cause que les attaques de leurs ennemis.

Opposé, comme je le suis, aux doctrines de l'Eglise romaine, je dois solennellement repousser tout sentiment hostile et malveillant envers ses adhérents, parmi lesquels je compte un grand nombre de parents et de chers amis. Bien que je sois né et que j'aie été élevé dans l'Eglise réformée de Pologne, une grande partie de ma famille est catholique-romaine, circonstance qui, jointe à quelques autres, m'a lié dans mon pays à des catholiques plutôt qu'à des protestants; et je déclare positivement que je n'ai jamais éprouvé de leur part le moindre désagrément au sujet de mes convictions religieuses. Je répète ici ce fait que j'avais déjà énoncé dans la préface de mon *Histoire de la Réformation en Pologne*; et j'ajoute avec plaisir que la publication de cet ouvrage, malgré sa tendance protestante très-décidée, n'a nullement altéré les sentiments que nourrissaient pour moi mes amis et mes parents de l'Eglise romaine; mais, qu'au contraire, bien que les opinions de plusieurs soient diamétralement opposées aux miennes, ils ont rendu entièrement justice à la sincérité de mes convictions.

Je m'estimerais heureux si cette esquisse imparfaite de l'histoire religieuse des nations slaves pouvait donner à mes lecteurs de nouveaux motifs de bénir la Providence, et d'éprouver plus de gratitude pour l'inestimable bienfait qu'elle a accordé aux nations protestantes, en y répandant la connaissance de la

Parole de Dieu. Je serai heureux, vraiment, si elle peut aussi attirer l'attention publique sur un sujet dont l'importance s'accroît chaque jour, et qui, dans l'intérêt religieux aussi bien que politique des pays slaves, demande à n'être pas laissé plus longtemps dans l'oubli.

Edimbourg, novembre 1849.

POST-SCRIPTUM.

Les événements qui sont survenus depuis que les observations précédentes avaient été écrites, ont beaucoup modifié les circonstances qui avaient donné lieu à ces observations. Ils n'ont pourtant pas altéré la nature des faits suivants : 1° La destruction de la Hongrie comme État séparé, ayant réuni l'élément slave qui se trouvait dans cet État à celui qui existe dans les autres parties de l'empire autrichien, l'action que cet élément produit sur l'organisation intérieure de l'Autriche sera nécessairement augmenté, quoique l'abolition de la charte du 4 mars 1849 rende peut-être cette action moins forte et surtout moins visible qu'elle ne l'aurait été sous le régime constitutionnel proclamé par cette charte. 2° Si l'élément slave, au lieu de pouvoir se développer librement et dans des conditions conformes à sa force numérique, est tenu dans une position subordonnée à la nationalité allemande, qui ne forme que la minorité de la population autrichienne, il prendra une tendance de plus en plus prononcée vers le Panslavisme politique, tendance qui non-seulement augmentera continuellement les difficultés du gouvernement autrichien, mais qui finira tôt ou tard par amener une catastrophe qui n'a été détournée que par la politique conservatrice que le cabinet de

Saint-Pétersbourg a suivie depuis les événements de 1848, et dont l'objet a été évidemment le maintien de la paix et du *statu quo* territorial de l'Europe et non pas un agrandissement subit et immense que la Russie aurait pu accomplir dans ces derniers temps, peut-être avec beaucoup plus de facilité qu'on ne se l'imagine dans l'Europe occidentale. Mais est-ce dans la nature des choses qu'une puissance telle que la Russie suive toujours une politique modérée, comme celle qui paraît l'avoir guidée dans ces derniers temps? Et puis, admettant même qu'elle ait l'intention de le faire, reste à savoir si le développement croissant des sentiments nationaux parmi les Slaves d'occident et du midi, ne finira pas par l'entraîner dans une politique toute différente, où dominera l'idée d'un empire slave universel, idée qui exerce une influence fascinante sur l'imagination, même de la plupart des Slaves libéraux.

Edimbourg, novembre 1852.

CHAPITRE PREMIER.

LES SLAVES.

Un éminent auteur allemand, Herder, a remarqué: « que les peuples slaves occupent sur le globe un bien plus grand espace que dans l'histoire, » et il en voit la principale cause dans la grande distance qui séparait leur territoire primitif de l'empire romain. Cependant, bien qu'ils n'aient été désignés sous le nom de Slaves[1] que dans le sixième siècle, par les écrivains de Byzance et de l'Europe occidentale, leur existence n'était pas inconnue au père de l'histoire, et il n'y a pas de doute que les Callipèdes, les Halisones, les cultivateurs scythes, etc., etc., mentionnés par Hérodote, dans la Melpomène, étaient des Slaves qui, vu leur nombre immense, doivent être une nation autochtone de l'Europe, aussi bien que les Grecs, les Latins, les Celtes et les Allemands; et ce ne fut point au temps des Huns, des Goths, etc., qu'ils vinrent s'établir dans cette partie du monde, comme plusieurs auteurs l'ont supposé. Pline, Tacite et Ptolémée mentionnent les Slaves sous les noms de Vinidæ, Serbi, Stavani, etc.; ils se firent généralement connaître à l'ouest et au sud de l'Europe, lorsque, quittant leur séjour primitif à l'est de la Vistule et au nord des monts Carpathes, ils s'étendirent dans ces deux directions. Les causes de cette émigration extraordinaire sont restées inconnues; mais on suppose

[1] Les auteurs qui ont écrit sur les Slaves, pendant le sixième siècle, sont : Procope, Jornandes, Agathias, l'empereur Mauritius, Jean de Biclar et Ménandre. Ils les appellent Sclaveni ou Sclavi, corruptions faites par les Byzantins des noms de Slavi ou Slaveni, employés par les natifs, ainsi que par les écrivains allemands, qui avaient été en contact avec les Slaves de la Baltique, comme par exemple Adam de Brême, Helmold, etc. L'étymologie de ces noms a été expliquée de diverses manières; les uns les font dériver du mot *Slava*, qui signifie *gloire* dans tous les dialectes slaves; les autres trouvent leur source dans le mot *Slovo*, qui signifie *la parole*. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas de doute que le mot français *esclave* et ses corrélatifs en anglais, en allemand et en italien, *slaves*, *sclaven*, *schiavi*, viennent du grand nombre de Slaves de la Baltique, que leurs vainqueurs allemands vendirent sur les marchés, ou réduisirent à une dure captivité sur leur sol natal; cette circonstance explique amplement les antipathies nationales qui existent entre les races slaves et allemandes, et qui se sont récemment renouvelées avec une animosité digne des âges les plus barbares.

que ce fut à la suite d'un surcroît de population, et pour se soustraire à l'oppression des nations étrangères de l'est et du nord. Cette émigration fut toute différente de celles des nations teutoniques qui s'emparèrent des provinces sud-ouest de l'empire romain, ainsi que des invasions des hordes asiatiques, telles que les Huns, les Avars, et, à une époque subséquente, les Mongols et les Tatars. Ce ne fut point une invasion dévastatrice : elle avait un but tout pacifique, celui d'établir des colonies; Herder, que j'ai déjà cité au commencement de ce chapitre, donne l'esquisse suivante de cet important épisode : « Nous les rencontrons (les Slaves) pour la première fois sur le Don, parmi les Goths, et ensuite sur le Danube, au milieu des Huns et des Bulgares. Ils troublèrent souvent l'empire romain, et s'unirent à ces diverses nations, soit comme alliés, soit comme auxiliaires ou vassaux. Malgré leurs exploits, ils ne furent jamais, comme les Allemands, une race de guerriers entreprenants et d'aventuriers. Au contraire, ils suivirent, pour la plupart, les nations teutoniques, s'établissant tranquillement sur des places que celles-ci avaient évacuées, jusqu'à ce qu'ils devinssent enfin possesseurs du vaste territoire qui s'étend du Don à l'Elbe, et de la mer Adriatique à la Baltique. De ce côté-ci (au nord) des monts Carpathes, leurs établissements s'étendirent du Lunebourg sur le Mecklembourg, la Poméranie, le Brandebourg, la Saxe, la Lusace, la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Pologne et la Russie; au delà de ces montagnes où ils s'étaient établis de bonne heure, dans la Moldavie et la Valachie, ils s'étendirent de plus en plus, jusqu'à ce que l'empereur Héraclius les admit dans la Dalmatie. Les royaumes d'Esclavonie, de Bosnie, de Servie et de Dalmatie, furent successivement formés par eux; ils étaient aussi très-nombreux dans la Pannonie; ils s'étendirent depuis le Frioul sur toute la portion sud-est de la Germanie, en sorte que le territoire qu'ils possédaient se terminait par l'Illyrie, la Carinthie et la Carniole. En résumé, les pays occupés par eux forment la région la plus étendue de l'Europe, qui est actuellement occupée presque en entier par une seule nation. Partout ils s'établissaient sur les terres abandonnées par d'autres peuples; ils en jouissaient et les cultivaient comme agriculteurs et comme bergers, en sorte que leur installation paisible et industrieuse était d'un grand avantage pour les contrées abandonnées par leurs premiers habitants ou par des nations étrangères et dévastatrices.

Ils aimaient l'agriculture et les divers arts domestiques; ils amassaient des provisions de blé, élevaient des troupeaux de bétail et ils en vinrent à entreprendre le commerce des produits de leurs terres et de leur industrie. Ils bâtirent le long des rives de la Baltique, à partir de Lubeck, plusieurs villes maritimes, entre autres Vineta, située dans l'île de Rugen[1], qui fut une Amsterdam slave, et ils entretinrent avec les Prussiens et les Lettons des rapports, attestés par le langage de ces peuples. Ils élevèrent Kiev sur le Dnieper, et Novogorod sur le Volga, villes qui toutes deux devinrent de florissants entrepôts, unissant le commerce de la Mer Noire à celui de la Baltique, et versant les productions de l'Orient dans le nord et l'ouest de l'Europe. En Allemagne, ils exploitèrent les mines; ils connaissaient la fonte et le moulage des métaux; ils préparaient le sel, fabriquaient des tissus de lin, brassaient de l'hydromel, plantaient des arbres fruitiers et menaient, suivant leur coutume, *une joyeuse vie musicale*; ils étaient hospitaliers et charitables jusqu'à la profusion, amateurs de la liberté et cependant soumis et obéissants, ennemis du vol et du pillage. Tout cela, néanmoins, loin de les défendre contre l'oppression, contribua à l'établir sur eux; car, ne prétendant pas dominer le monde, ils n'eurent jamais de princes héréditaires belliqueux, et ils payèrent volontiers tribut pour obtenir le simple privilége d'habiter en paix leur propre pays. Ils furent cruellement maltraités par d'autres nations, et surtout par la race germanique. »

Des avantages commerciaux furent la cause évidente des guerres agressives contre les Slaves, entreprises sous Charlemagne, et auxquelles la religion chrétienne servit de prétexte; car il plaisait certainement mieux aux héroïques Francs de traiter en esclave une nation industrieuse, qui pratiquait l'agriculture et le commerce, que d'apprendre et de pratiquer eux-mêmes ces arts. Ce que les Francs avaient commencé fut complété par les Saxons. Les Slaves furent ou exterminés ou réduits en servitude par provinces entières, et leurs terres divisées entre les évêques et les nobles. Leur commerce sur la Baltique fut anéanti par les Germains du Nord, Vineta déplorablement détruite par les mains des Danois, et ce qui resta de ce peuple en Allemagne se trouva dans un état analogue à celui auquel les Péruviens furent réduits par les

[1] Ceci est une erreur. *Vineta* ou *Julin* n'était pas située dans l'île de Rugen, mais aux bouches de l'Oder.

Espagnols. — « Est-il donc étonnant qu'après des siècles d'asservissement et une longue exaspération contre leurs maîtres et leurs spoliateurs chrétiens, leur naturel doux ait dégénéré en une cruelle et servile indolence? Et cependant leur caractère primitif est partout reconnaissable et particulièrement là où ils jouissent de quelque degré de liberté[1].» L'oppression exercée par les Germains contre les Slaves de la Baltique, surpasse de beaucoup tout ce que cette race infortunée eut à souffrir dans le Midi de la part des Turcs, et dans l'Orient au milieu des Mongols. La conduite de ces nations infidèles envers les Slaves vaincus, fut en vérité très-humaine, si on la compare à ce que ces mêmes Slaves éprouvèrent de la part des Germains baptisés (car je ne saurais leur donner l'épithète de chrétiens). Les Mongols, qui conquirent les principautés situées au nord-est de la Russie, sous le terrible Genghis-Kan, et que l'on cite toujours comme le peuple le plus sauvage et le plus barbare, laissèrent aux chrétiens non-seulement toute liberté religieuse, mais exemptèrent les membres du clergé et leurs familles de la taxe imposée au reste des habitants. Ils ne les privèrent pas de leurs terres, et ne voulurent pas les contraindre à abandonner leur langue nationale, leurs mœurs et leurs coutumes. Les Osmanlis mahométans laissèrent aux Bulgares et aux Serviens vaincus leur foi, leurs propriétés et leurs institutions locales; tandis que les princes chrétiens et les évêques d'Allemagne se partagèrent les terres des Slaves qui furent exterminés ou réduits en servitude. Les Turcs accordèrent les droits et priviléges de leur nation aux Slaves qui étaient forcés ou entraînés à adopter l'islamisme (les Slaves de Bosnie), et plusieurs d'entre eux obtinrent les plus hautes dignités de la Porte Ottomane, même celle de vizir; mais les Allemands étendirent leur persécution jusqu'aux descendants chrétiens de leurs victimes; ils les soumirent au servage, ne leur permirent pas de rester dans les villes et les villages habités par les colons vainqueurs, et les exclurent de toutes les corporations de commerce. A Hambourg il existait une loi enjoignant à tous ceux qui désiraient devenir bourgeois de cette ville, de prouver qu'ils n'étaient pas d'origine slave, et plusieurs documents officiels attestent que ce système de persécutions se prolongea longtemps

[1] Voir appendice E.

après la soumission et la conversion de cette malheureuse race[1]. Un écrivain allemand rapporte que, longtemps après l'établissement de la religion chrétienne, toutes les fois qu'un Slave se trouvait sur la grande route, s'il ne pouvait expliquer d'une manière satisfaisante pourquoi il s'était absenté de son village, il était exécuté sur la place ou tué comme une bête féroce[2]. Il n'est donc pas étonnant que la langue slave, qui s'étendait à l'ouest jusqu'à l'Eyder, et au sud au delà de la Saale, ait finalement disparu de ces pays; ceux qui la parlaient ayant été exterminés, privés entièrement de leur nationalité ou changés en Allemands[3].

En racontant ce meurtre d'une nation par une autre, ce ne sont pas les accusations des victimes que j'ai reproduites; leurs plaintes se sont évanouies avec le temps, et les Slaves de la Baltique n'avaient pas, comme les Mexicains, un Ixtilxochilt, ou comme les Péruviens, un Garcilasso della Vega pour révéler à la postérité les infortunes de leur nation. Ce fut du milieu même des oppresseurs qu'un témoignage s'éleva contre de tels

[1] C'est ainsi que Meinhard, évêque de Halberstadt, ordonna, en 1248, que les habitants slaves de quelques villages appartenant au couvent de Bistorf, seraient expulsés et remplacés par de bons catholiques allemands, s'ils ne consentaient pas à abandonner quelques-unes de leurs coutumes païennes, comme il les appelait. — L'évêque de Breslaw ordonna, en 1495, que tous les paysans polonais d'un endroit appelé Woitz, apprissent l'allemand dans l'espace de deux ans, ou fussent expulsés.

[2] Gebhard, *Geschichte der Wenden.*

[3] Les Slaves qui, pendant environ soixante-dix ans, avaient été obligés de se conformer extérieurement aux rites du christianisme, firent une insurrection contre leurs agresseurs, en 1068, l'année de l'invasion des Normands en Angleterre; ils détruisirent toutes les églises et les couvents, et, dans la ville de Lubeck, ils sacrifièrent l'évêque de Mecklembourg à leurs dieux. Ils expulsèrent de leur pays les Allemands et les Danois. Crouko, prince de l'île de Rugen, qu'ils appelèrent au trône, s'empara du Holstein, et le retint lors de la paix que les Allemands et les Danois furent obligés de conclure avec lui. Les Slaves rétablirent leur idolâtrie nationale et jouirent d'une paix non interrompue pendant environ quarante ans; mais, au commencement du douzième siècle, Crooko fut tué, alors les Allemands et les Danois recommencèrent leurs attaques contre les Slaves, qui soutinrent une lutte inégale jusqu'en 1168. Dans cette année, leur souverain Pribislav reçut le baptême et fut créé prince de l'empire d'Allemagne. Ses descendants subsistent encore dans la maison princière de Mecklembourg, la seule dynastie slave aujourd'hui existante. L'île de Rugen, dernier rempart de l'indépendance et de l'idolâtrie slaves, fut conquise et convertie en l'année 1169, par Waldemar Ier, roi de Danemark. La langue slave se conserva dans les environs de Leipsick, jusqu'à la fin du quatorzième siècle, et le dernier homme qui parlât cette langue en Poméranie, mourut, dit-on, en 1404. Le service divin, en langue slave, se fit jusqu'au milieu du dernier siècle, à Wustrow, dans le duché de Lunebourg, royaume de Hanovre. Les habitants du district de Luchow, situé dans le même duché, et communément appelé Wendland, c'est-à-dire pays des Wends ou Slaves, parlent encore aujourd'hui un dialecte allemand particulier, mêlé de plusieurs mots slaves. Toutefois, les seuls Slaves d'Allemagne qui aient conservé leur nationalité sont les Wends de la Lusace. (Voyez l'appendice.)

méfaits, et il faut le dire pour l'honneur de l'humanité, il y eut chez les Allemands des hommes vertueux et de vrais prêtres de Christ qui élevèrent courageusement la voix contre la conduite anti-chrétienne et barbare de leurs propres princes, et de leurs nobles, qui, sous prétexte de convertir les Slaves idolâtres, leur faisaient subir une oppression plus que païenne.

A quoi bon, me dira-t-on peut-être, renouveler le souvenir de ces vieux attentats, qui devraient être ensevelis dans le sombre lointain des âges? Il vaudrait mieux n'en rien dire, sans doute; mais malheureusement, depuis plusieurs années, une lutte s'est établie entre les écrivains allemands et slaves, et leurs discussions polémiques ont principalement roulé sur l'histoire des relations mutuelles des deux peuples. Ce qu'il faut déplorer plus encore, c'est que leur animosité nationale ne se soit pas renfermée dans les savants écrits des historiens, mais qu'elle soit devenue l'aliment des pamphlets et des papiers publics, ce qui a conduit à des collisions récentes telles que celles de Posen et de Prague. Ce déplorable sentiment se développe avec une grande intensité, et il est fort à craindre qu'il ne produise des fruits de plus en plus amers, non-seulement pour les deux races, mais pour l'humanité en général. Je pense donc qu'il ne serait nullement convenable de se taire sur un mal reconnu, et qu'il faut plutôt le soumettre au tribunal de l'opinion publique de l'Europe, qui pourra trouver peut-être, avant qu'il soit trop tard, un moyen d'obvier aux conséquences inévitables de ce fâcheux état de choses; il serait, en outre, impossible autrement de comprendre d'une manière claire les effets des doctrines religieuses sur le caractère national des Slaves, ainsi que les causes de succès ou d'échec que la propagation de ces doctrines rencontre chez eux. — Je suis particulièrement désireux que les protestants puissent acquérir une connaissance complète des causes et des effets auxquels je fais allusion, parce qu'elle les mettra à même de se former un jugement correct, non-seulement sur l'histoire religieuse des Slaves, mais sur le mouvement religieux qui, sans aucun doute, suivra le mouvement politique actuel.

« Les Slaves, dit Procope (*de Bello Gothico*), adorent un Dieu, le maître de la foudre, qu'ils reconnaissent comme seul seigneur de l'univers, et auquel ils offrent du bétail et différentes espèces de victimes. Ils ne croient ni au destin ni à sa puis-

sance sur les mortels; quand ils se trouvent en danger de mort, soit par le fait d'une maladie, soit devant l'ennemi, ils promettent à leur dieu de lui offrir des sacrifices s'il les délivre. Lorsque le péril est passé, ils accomplissent leurs vœux, auxquels ils attribuent leur délivrance. Ils rendent aussi un culte aux rivières, aux nymphes et à quelques autres divinités, auxquelles ils offrent des sacrifices dont ils tirent en même temps des présages. » — Cette description de la religion slave coïncide avec le récit qu'en donne Nestor ; il nous dit que la principale divinité adorée à Kioff, à Novogorod et dans d'autres lieux, était *Perun*, c'est-à-dire le tonnerre, dont l'idole était faite de bois avec une tête d'argent et des moustaches d'or. Le même auteur mentionne les noms de quelques autres divinités, mais sans décrire leurs attributs [1]. — Les récits que les chroniqueurs bohémiens et polonais nous font des anciennes divinités de leur pays sont très-peu satisfaisants ; leurs seuls documents sont quelques vestiges traditionnels recueillis longtemps après l'extinction de l'idolâtrie nationale, et les efforts qu'ils font pour rattacher celle-ci à la mythologie grecque et romaine les rendent suspects ; il est à craindre que leur imagination n'ait suppléé au défaut de connaissances positives sur cette matière. Les seules divinités connues comme ayant eu un culte dans les pays primitivement slaves, c'est-à-dire en Pologne et en Russie, sont celles dont la mémoire subsiste partiellement dans les chants, les divertissements et les superstitions populaires de ces contrées. Les principales sont : *Lada*, qui paraît avoir été la déesse de l'amour et du plaisir ; *Kupala*, dieu des fruits de la terre, et *Koléda*, dieu des festins. Le nom de *Lada* se rencontre encore dans différentes parties de la Russie, dans les chants et les danses qu'on a coutume de répéter à plusieurs époques de l'année. *Kupala*, dont la fête se célébrait le 23 juin par de grands feux autour desquels on exécutait des danses, peut être considéré comme ayant survécu à l'extinction de l'idolâtrie nationale, car son culte s'est conservé, en quelque manière, parmi les paysans de plusieurs parties de la Pologne et de la Russie. Les jeunes villageois dansent autour de grands feux de joie la veille de la fête de la Saint-Jean-Baptiste (23 juin), qu'ils appellent *Jean Ku-*

[1] Nestor, moine de Kioff, est le plus ancien des écrivains slaves ; il a vécu dans la seconde moitié du onzième siècle.

pala[1]. La fête de *Koléda* était célébrée le 24 Décembre, et il est curieux qu'en Pologne et dans quelques parties de la Russie, on désigne ainsi la veille de Noël. Les vestiges du culte des nymphes, des rivières et d'autres divinités mentionnées par Procope, peuvent également se reconnaitre de nos jours. La croyance aux fées et à d'autres êtres imaginaires, habitant les bois, l'eau et l'air, subsiste encore parmi la population des campagnes de plusieurs pays slaves, et se retrouve dans un grand nombre de contes populaires, de chants et d'observances superstitieuses.

Tous ces restes de la mythologie slave ont été depuis peu soigneusement recherchés; les travaux de plusieurs savants slaves ont jeté une grande lumière sur ce sujet. Cependant les seules informations positives que nous possédions se trouvent dans l'histoire des Slaves de la Baltique, transmises par des auteurs contemporains qui habitaient leur voisinage et qui avaient été témoins oculaires des faits qu'ils ont rapportés. Les objets mêmes du culte de ces Slaves ont été, par un heureux hasard, conservés jusqu'à nos jours[2]. D'après ces autorités, je donnerai donc sur l'idolâtrie slave quelques détails qu'on peut regarder comme certains. La divinité la plus célèbre chez les Slaves de la Baltique était *Sviantovit* ou *Sviantovid*[3], dont le temple et l'idole était à Arkona, capitale de l'île de Rugen; cette dernière citadelle de l'idolâtrie slave fut prise et détruite en 1168 par Waldemar Ier, roi de Danemark. L'écrivain contemporain, danois, nommé Saxo Grammaticus, qui paraît avoir suivi cette ex-

[1] Il est à remarquer que, dans plusieurs pays, la veille de la Saint-Jean se célèbre aussi par des feux de joie, par allusion sans doute au solstice d'été.

[2] Une précieuse collection d'antiquités slaves fut trouvée, à la fin du dix-septième siècle, en fouillant un terrain dans le village de Prillwitz, situé près du lac Tollenz, dans le duché de Mecklembourg; on croit que ce village occupe l'emplacement sur lequel se trouvait jadis *Rhetra*, célèbre temple slave. Cette découverte resta inconnue au monde savant jusqu'en l'année 1771, époque où le Dr Mash, chapelain du duc de Mecklembourg, en donna une description accompagnée de gravures. Ces antiquités étaient renfermées dans deux grands vaisseaux de métal, qui paraissaient avoir été destinés aux sacrifices et qui étaient disposés de manière à ce que l'un servît de couvercle à l'autre. Ils portaient plusieurs inscriptions gravées; malheureusement on les fondit pour en faire une cloche, avant qu'aucune personne compétente eût examiné leurs inscriptions. Ces vases contenaient des idoles et plusieurs objets employés dans les sacrifices; tous ces objets sont formés d'un amalgame de plusieurs métaux, dont les quantités ne sont pas toujours les mêmes, car quelques-uns contiennent une beaucoup plus forte dose d'argent que d'autres. Plusieurs de ces objets portent des inscriptions en caractères runiques, mais ils sont pour la plupart très-mutilés.

[3] En slave, le premier de ces noms signifie *guerrier*, *conquérant* ou *saint*, le second, *vue sainte*.

pédition comme secrétaire d'Absalon, archevêque de Lund, donne la description suivante de Sviantovit et de son culte :

« Au milieu de la ville était une place unie, sur laquelle s'élevait le temple admirablement construit en bois. Il était considéré avec vénération, non-seulement pour sa magnificence, mais aussi à cause de la sainteté de l'idole qu'il contenait. Le mur intérieur de l'édifice était d'un travail exquis; on y voyait les images de plusieurs objets peints d'une manière grossière et imparfaite; il n'existait qu'une entrée; le temple était formé de deux enceintes; l'enceinte extérieure consistait en une paroi qui soutenait un toit peint en rouge; l'enceinte intérieure, supportée par quatre piliers, avait, au lieu de parois, des tentures de tapisserie; le même toit protégeait les deux enceintes. L'idole qui se trouvait dans le temple dépassait la stature de l'homme; elle avait quatre têtes et autant de cous; deux poitrines et deux dos, dont l'un était tourné à droite, l'autre à gauche; ses barbes étaient soigneusement peignées et ses cheveux coupés très-courts; elle tenait dans sa main droite une corne faite de différents métaux, qui, une fois par année, était remplie de vin par le prêtre. Le bras gauche de l'idole était plié sur son côté en forme d'arc; ses vêtements descendaient jusqu'aux jambes, qui étaient faites de plusieurs morceaux de bois différents, joints ensemble avec tant d'art, qu'il était impossibe de les distinguer sans un examen attentif. Ses pieds reposaient sur la terre et y étaient fixés; non loin de l'idole étaient son épée, la bride de son cheval et différents objets, dont le plus remarquable était l'épée d'une grande dimension, et dont la poignée et le fourreau d'argent étaient d'un très-beau travail. Le culte solennel s'accomplissait de la manière suivante : Une fois par an, après la moisson, les habitants de l'ile s'assemblaient devant le temple de l'idole; après lui avoir sacrifié du bétail, ils faisaient un repas solennel, considéré comme une cérémonie religieuse. Le prêtre, qui, contrairement à la mode du pays, se faisait remarquer par la longueur de sa chevelure et de sa barbe, balayait, avant la cérémonie, l'intérieur du sanctuaire dans lequel il avait seul le droit d'entrer. En accomplissant cette tâche, il retenait soigneusement sa respiration, de crainte que son souffle mortel ne souillât la divinité. Chaque fois donc qu'il avait besoin de respirer, il était obligé de sortir du temple. Le jour suivant il apportait, devant le peuple assemblé à la porte du temple, la

corne prise dans la main de l'idole, et il prédisait, d'après l'état de son contenu, les événements de l'année future. Si le volume du liquide avait diminué, il annonçait une disette; dans le cas contraire une abondance : il déclarait le fait au peuple et l'exhortait à se montrer économe ou prodigue de ses provisions, suivant le cas; il répandait ensuite l'ancienne liqueur, sous forme de libation, aux pieds de l'idole, il remplissait la corne d'un vin nouveau, et après avoir adressé au dieu des prières pour lui-même, pour la prospérité du pays et de ses habitants, pour l'accroissement de leurs richesses et pour leur victoire sur leurs ennemis, il vidait la coupe d'un seul trait; il la remplissait de nouveau et la replaçait dans la main droite de l'idole. Un large gâteau de forme ronde, et fait avec du miel, était aussi offert en sacrifice; le prêtre, passant derrière ce gâteau placé entre lui et la foule, demandait aux assistants s'ils pouvaient le voir ou non ?— S'ils répondaient affirmativement, il les exhortait à se procurer pour l'année suivante un gâteau qui pût cacher entièrement leur prêtre aux yeux de la foule. Enfin il bénissait le peuple au nom de l'idole et l'engageait à bien honorer son culte par de fréquents sacrifices, lui promettant en retour de son zèle la victoire sur ses ennemis de terre et de mer. Le reste de la journée se passait en fêtes, et toutes les offrandes consacrées à la divinité étaient consommées par la multitude. Pendant ce festin, l'intempérance était regardée comme un acte de piété et la sobriété comme un péché. Chaque individu donnait annuellement une pièce de monnaie pour l'entretien du culte; le tiers des dépouilles enlevées à l'ennemi était consacré à l'idole, car c'était à elle qu'on attribuait tous les succès; elle avait trois cents chevaux et autant de soldats qui guerroyaient en son nom et remettaient le butin qu'ils avaient fait à la garde du prêtre. Il employait ce butin à préparer pour le temple divers ornements qu'il enfermait dans des magasins secrets, où étaient déjà entassés une quantité d'argent et de riches vêtements; il s'y trouvait aussi un nombre immense d'ex-voto, offerts par ceux qui cherchaient à obtenir les faveurs de la divinité. Non-seulement la Slavonie[1] tout entière lui offrait de l'argent, mais les rois voisins envoyaient aussi des présents, sans avoir égard au sacrilége

[1] Ce nom désigne ordinairement chez les chroniqueurs allemands le pays des Slaves de la Baltique.

qu'ils commettaient par là. C'est ainsi qu'entre autres Swen[1], roi de Danemark, envoya à l'idole une coupe admirablement travaillée, dans l'espoir de se concilier sa faveur ; il préférait une religion étrangère à la sienne, sacrilége qui fut puni plus tard par une mort violente et misérable.—*Sviantovit* avait en divers endroits d'autres sanctuaires desservis par des prêtres de dignités égales, mais d'un moindre pouvoir. Il possédait encore un cheval blanc, qui lui était particulièrement consacré; c'était un crime d'arracher un crin de la queue ou de la crinière de cet animal, qui n'était nourri et monté que par le prêtre. C'est sur le dos de ce cheval que, selon la croyance des habitants de Rugen, *Sviantovit* combattait les ennemis de leur race ; ce qui donnait lieu à cette opinion, c'est que souvent en entrant le matin dans l'écurie, on le trouvait couvert d'écume et de boue, comme s'il avait couru au loin pendant la nuit. On consultait l'avenir par le moyen de ce cheval de la manière suivante : quand on se proposait de déclarer la guerre à un autre pays, un grand nombre de lances étaient couchées à terre sur trois rangées devant le temple ; le prêtre, après des prières solennelles, amenait le cheval; si, pour passer sur ces lances, il levait d'abord le pied droit, le présage était favorable; mais s'il levait le pied gauche, ou les deux pieds à la fois, le signe était fâcheux et on abandonnait le projet de guerre.»

D'après la même autorité, on consacrait aussi à Sviantovit un étendard qui donnait, à ceux qui le suivaient, le privilége de faire tout ce qu'ils voulaient; ils pouvaient piller avec impunité, même les temples des dieux, et commettre toutes sortes d'outrages, sans être réprimandés. Cette célèbre idole fut brisée en morceaux et servit d'aliment à un feu de cuisine, par l'ordre de Waldemar, roi de Danemark, qui s'était emparé de Rugen, circonstance qui contribua puissamment à détruire la foi en Sviantovit.

J'ai puisé cette description du culte le plus célèbre des Slaves chez un écrivain contemporain, et je la donne comme authentique; il me semble, en outre, qu'elle offre une idée précise de cette idolâtrie qui se conserva sur les bords de la Baltique

[1] D'après l'*Histoire de Danemark*, par Dahlman, ce fait concerne Swen-Grate, tué en 1157, et non le père de Canut le Grand, comme on le suppose généralement.

près de trois siècles après la conversion de toutes les autres nations de la race slave. Des récits analogues nous ont été transmis par divers écrivains allemands qui, habitant les contrées voisines, eurent sous les yeux ce qu'ils racontent; mais les limites de cet ouvrage ne me permettent pas de m'y arrêter plus longtemps, et je concluerai en citant le passage suivant d'Helmold, prêtre allemand du Holstein, qui eut de fréquents rapports avec les Slaves non convertis:

« Les Slaves, dit-il, ont différentes idolâtries, qui ne s'accordent pas dans leurs rites superstitieux. Quelques-uns gardent dans leurs temples des idoles d'une forme imaginaire; telle est, par exemple, l'idole de Plunen (Plön, dans le Holstein), appelée *Podaga;* suivant d'autres, plusieurs dieux habitent les bois, mais aucune image ne représente leurs figures, tandis qu'ils montrent d'autres dieux ayant trois têtes, ou plus. Mais au milieu de tant de divinités, auxquelles ils attribuent la protection de leurs bois, de leurs champs, et même le pouvoir de dispenser la peine et le plaisir, ces Slaves reconnaissent qu'il y a au ciel un Dieu qui commande sur tous les autres, mais qui ne s'occupe que des choses célestes. Ils disent que tous les autres dieux sont issus de son sang, et que quelques-uns sont supérieurs aux autres, parce qu'ils se trouvent à un degré plus rapproché du grand Dieu, qui leur donne différents emplois. »

Cette théogonie slave ressemble à celle de la Grèce en ce que dans l'une et dans l'autre, les dieux et les demi-dieux sortent d'une divinité suprême et obéissent à ses commandements; mais ce n'est pas ici le lieu de rechercher les relations qui peuvent exister entre cette mythologie et la mythologie classique ou indienne; et je dois passer maintenant à la description de l'état moral de la race.

Le témoignage universel des auteurs qui étudièrent les Slaves des bords du Danube et des rivages de la Baltique, est très-favorable à leur caractère national.

« Ils n'ont, dit Procope, aucune disposition à la malice et à la fourberie » et l'empereur Maurice remarque qu'ils ne retenaient point leurs prisonniers dans une servitude perpétuelle, comme le faisaient les autres nations, mais qu'ils leur permettaient, après un certain laps de temps, de retourner chez eux, ou de rester comme hommes libres et comme amis. La vertu la plus remarquable chez les Slaves, et dans laquelle ils surpas-

saient tous les autres peuples, c'était l'hospitalité. Les empereurs Maurice et Léon le Philosophe rapportent que les Slaves recevaient non-seulement les voyageurs avec la plus grande bienveillance, mais qu'ils les accompagnaient à quelque distance, pourvoyaient à tous leurs besoins, et les confiaient à quelques autres de leurs compatriotes, qui devenaient responsables de la sûreté des étrangers vis-à-vis de celui qui les leur avait amenés. S'il leur arrivait un accident par suite de la négligence de leur hôte, celui-ci était puni par ses voisins et par ceux qui lui avaient recommandé les voyageurs.

L'hospitalité admirée par les Byzantins chez les Slaves du sud était en égale vénération chez ceux de la Baltique. Adam de Brême dit qu'aucune nation ne les surpassait en affabilité, en hospitalité, en bienveillance. (*Moribus et hospitalitate nulla gens honestior ac benignior potest inveniri.*)

Helmold, qui les avait étudiés lui-même en accompagnant l'évêque d'Oldenbourg, à une époque où ils étaient fort exaspérés contre leurs voisins chrétiens, dit qu'il apprit alors par expérience ce qu'il avait depuis longtemps ouï dire, c'est qu'aucune nation n'était plus hospitalière que les Slaves, et que si l'un d'eux avait renvoyé un étranger, ce qui était un cas très-rare, ou était accusé de lui avoir refusé l'hospitalité, il était permis de brûler sa maison et tout ce qu'il avait, et dès lors il était unanimement regardé comme infâme et digne d'être rejeté par tout le monde. Le biographe de saint Othon dit que les Poméraniens avaient toujours leurs tables couvertes d'autant de sortes de viandes et de boissons que le maître de la maison pouvait s'en procurer, et que les gens de la maison, comme les étrangers, pouvaient en tout temps prendre ce qu'ils voulaient. Le même écrivain cite le trait suivant de l'honnêteté des Slaves : « Telle est la bonne foi qui existe entre eux, dit-il, qu'ils sont étrangers au larcin et à la fraude, à tel point que leurs caisses et leurs coffres ne sont jamais fermés ; ils n'avaient encore jamais vu de serrures et de clefs, et ils furent très-étonnés en voyant les malles et les coffres de l'évêque fermés de la sorte. Ils gardent leurs vêtements, leur argent et tous leurs objets précieux dans des tonneaux et des caisses seulement couvertes, sans craindre aucun larcin, car on n'en a jamais commis chez eux. » Mais la circonstance la plus remarquable que mentionne cet auteur, au sujet de ces mêmes Slaves de la Poméranie, c'est qu'ils s'opposaient

à la propagation du christianisme à cause de son immoralité et surtout pour échapper aux vols, aux attentats et aux cruautés, vices fréquents chez les chrétiens.

La chasteté et la fidélité conjugale des femmes slaves sont vantées par les Byzantins aussi bien que par les écrivains occidentaux. L'empereur Maurice dit que les femmes slaves étaient des épouses si dévouées, que grand nombre d'entre elles se suicidaient à la mort de leurs maris. Saint Boniface, l'apôtre anglo-saxon des Germains, dit, dans une lettre adressée à son compatriote Ethelbald, roi de Mercie, qui était accusé de mœurs dissolues, que les Slaves, appelés par lui les derniers des peuples à cause de leur idolâtrie, respectaient si fort la fidélité conjugale, que chez eux les femmes se tuaient quelquefois à la mort de leurs maris, et que celles qui agissaient de la sorte étaient regardées comme dignes des plus grandes louanges. Il paraît même qu'elles allaient jusqu'à partager avec leurs maris non-seulement les fatigues des expéditions mais aussi les dangers des combats. Quand les Avars firent, en 626, une entreprise malheureuse contre Constantinople, un grand nombre de Slaves qui avaient combattu dans leurs rangs furent tués, et les Grecs trouvèrent parmi les morts une certaine quantité de femmes. La force des liens de famille et des affections, chez ces païens, est ainsi vantée par Helmold, que j'ai déjà plusieurs fois cité. « L'hospitalité et les soins pour les parents sont considérés par les Slaves comme la première des vertus; on ne saurait trouver parmi eux un pauvre ou un mendiant, parce que, aussitôt qu'un individu, soit par faiblesse, soit à cause de l'âge, devient incapable de se pourvoir, ses parents prennent soin de lui avec la bonté la plus parfaite. » — J'ai rapporté l'assertion de Herder, que les Slaves menaient « une joyeuse vie musicale » et l'anecdote caractéristique que voici, rapportée par les auteurs byzantins, montre combien les Slaves aimaient la musique, et comme ils étaient paisibles lorsque leurs voisins ne les molestaient pas. « En 890, durant la guerre avec les Avars, les Grecs prirent trois hommes munis de cistres au lieu d'armes. L'empereur leur demanda qui ils étaient : — Nous sommes Slaves, répondirent-ils, et nous venons des plages les plus lointaines de l'Océan occidental (la mer Baltique). Le Khan des Avars a envoyé des présents à nos chefs et leur a demandé des troupes pour marcher contre les Grecs. Nos chefs ont accepté les présents, mais ils nous ont envoyés vers le Khan pour

les excuser de ce qu'ils ne pouvaient lui prêter leur assistance, à cause de leur grand éloignement; nous sommes restés seize mois en route. Le Khan, méprisant la sainteté de notre rôle d'ambassadeurs ne nous a pas permis de retourner dans notre patrie. Ayant ouï parler de la richesse et de la douceur des Grecs, nous avons saisi une occasion favorable de fuir dans la Thrace. Nous ne connaissons pas l'usage des armes; nous ne savons que jouer du cistre. Il n'y a pas de fer dans notre pays; étrangers à la guerre et aimant la musique, nous menons une vie tranquille et paisible.»

L'empereur admira le caractère pacifique de ces hommes, leur haute stature et leurs formes robustes; il les reçut avec bienveillance et leur fournit les moyens de retourner chez eux. Cette anecdote nous porte à croire que les histoires que nous ont laissées les anciens au sujet de l'heureuse et innocente vie des Hyperboréens, n'étaient pas aussi dépourvues de fondement qu'on le suppose. J'ai déjà cité Herder, dans le passage où il peint l'état avancé du commerce et de l'industrie chez les Slaves, et il n'est pas nécessaire de rappeler ici les nombreux témoignages des écrivains contemporains sur lesquels il s'est appuyé.

Telle était la condition morale d'un peuple que les Germains exterminèrent ou réduisirent en esclavage. Il ne faut pas croire cependant que les Slaves, quoique aussi industrieux, aussi paisibles, aussi inoffensifs que les Péruviens, fussent aussi impropres à la guerre. Il est parfaitement vrai, comme Herder l'a remarqué, qu'ils payaient volontiers tribut pour obtenir le simple privilége d'habiter en paix leur pays. Mais lorsque les circonstances les poussaient à faire la guerre, ils devenaient redoutables; ils déployaient un courage et une habileté pendant le combat, une force et une patience pour supporter les dangers et les fatigues qui les rendaient plus semblables aux indomptables Indiens de l'Amérique du Nord qu'aux timides Péruviens. Les écrivains de Byzance, qui connaissaient très-bien les Slaves, rapportent qu'ils marchaient au combat sans autres vêtements qu'un court caleçon. Ils n'avaient pas d'armure, mais seulement des lances, et quelquefois des boucliers; ils se servaient aussi d'arcs et de petites flèches empoisonnées au moyen d'un venin très-actif; ils combattaient toujours à pied, et étaient très-habiles à garder les défilés, les bois et tous les lieux d'un accès difficile; ils déployaient dans ce genre de combat une adresse extrême, et en-

traînaient l'ennemi dans des embuscades par des retraites simulées. Ils plongeaient très-bien, et pouvaient rester sous l'eau plus longtemps que les gens d'autres nations, en se procurant de l'air au moyen de longs roseaux qu'ils élevaient au-dessus de l'eau. Procope raconte un exemple curieux de leur adresse à surprendre l'ennemi. Bélisaire, assiégeant la ville d'Anxum en Italie, était très-désireux de faire prisonnier l'un des Goths qui occupaient cette place. Ayant dans son armée quelques Slaves qui s'étaient habitués sur le Danube à surprendre leurs ennemis en se cachant parmi les ronces et les broussailles, il offrit une récompense à celui qui prendrait un Goth vivant. Il y avait hors des murs une place où les assiégés venaient couper de l'herbe; un Slave se glissa au crépuscule parmi les hautes herbes, et y demeura caché; bientôt un Goth sortit de la ville, et ne prévoyant pas de danger, il se mit à examiner les mouvements du camp ennemi; alors le Slave, s'élançant de sa cachette, le saisit par derrière avec une telle force, qu'il ne put offrir aucune résistance et fut conduit au camp.

Un autre trait caractéristique que les Slaves avaient de commun avec les Indiens de l'Amérique du Nord, c'était la force avec laquelle ils supportaient les tourments que leur infligeaient les ennemis pour en obtenir des renseignements sur le nombre et la position de leur armée; ils expiraient dans les plus cruelles tortures sans répondre à une seule question et sans proférer une plainte.

La bravoure militaire des Slaves ne se bornait pas à des faits individuels, qui réclament plus de dextérité que de valeur; c'est ce qu'attestent suffisamment les invasions qu'ils firent dans l'empire grec; ils répandirent la dévastation depuis la Mer Noire jusqu'à la Mer Ionienne; ils défirent les Grecs dans plusieurs batailles, surtout près d'Andrinople, en 551, et pénétrèrent jusqu'aux portes de Thessalonique et de Constantinople. Ils furent ensuite domptés quelque temps par la nation asiatique des Avars, et combattirent sous les drapeaux de leurs vainqueurs avec beaucoup de courage, surtout en 626, à l'assaut de Constantinople, qui faillit être prise par les Slaves [1]. — Le territoire qu'ils occu-

[1] Les Grecs avaient appelé les Avars pour soumettre les Slaves, mais bientôt ces mêmes Slaves devinrent, sous la domination des Avars, plus redoutables qu'ils ne l'avaient jamais été. Un événement tout à fait analogue arriva neuf siècles plus tard aux Serviens, descendants des Slaves. Ils avaient inutilement im-

pèrent dans l'empire grec, et qu'ils habitent encore aujourd'hui, s'étend jusqu'à Andrinople, et pendant plus de deux siècles presque toute la Morée fut en leur possession. Dans le Nord, ils défendirent pendant trois siècles leur indépendance nationale et leur idolâtrie contre les Germains, les Danois et même contre leurs frères chrétiens de la Pologne.

J'ai donné ce tableau détaillé du caractère slave, modifié suivant les circonstances, parce que la connaissance seule de ce caractère peut nous mettre à même de juger exactement les causes qui ont influencé les actes politiques et religieux de cette race, et nous faire voir ce que l'Europe doit craindre ou espérer du mouvement qui agite aujourd'hui les Slaves.

Leur caractère doux et calme était particulièrement propre à recevoir les doctrines de l'Evangile, et sa propagation fut très-rapide partout où il fut prêché avec un esprit vraiment chrétien; mais le christianisme fut violemment repoussé partout où les missionnaires voulurent s'en servir comme d'un moyen pour seconder leurs desseins politiques, changeant ainsi ses sublimes préceptes d'humilité, de patience et de support en d'abjectes doctrines de soumission absolue au joug de l'étranger. Tel fut malheureusement le cas chez les Slaves de la Baltique, que les Germains détruisirent presque entièrement en voulant les convertir [1]. Les Slaves méridionaux embrassèrent volontiers l'Evangile, qui leur fut prêché avec douceur et simplicité dans leur langue.

ploré, contre les Turcs, le secours des chrétiens d'Occident et de l'empereur Sigismond en particulier; n'en ayant reçu aucun, ils furent défaits, en 1386, par le sultan Bajazet, et durent se soumettre à son empire. Cinq ans plus tard, en 1391, ils contribuèrent grandement à la victoire que les Turcs remportèrent à Nicopolis, sur ce même empereur Sigismond. Je désire attirer l'attention des esprits sérieux sur cette circonstance, parce qu'il n'est nullement impossible que des populations slaves, dont l'opposition à la Russie a été jusqu'à présent le plus grand obstacle à ses projets d'agrandissement, lassées d'attendre l'assistance de l'Europe occidentale, deviennent enfin le plus puissant instrument de la Russie, et l'aident à accomplir ces mêmes projets auxquels elles s'opposent aujourd'hui.

[1] On trouve une peinture animée de l'oppression exercée par les Germains sur les Slaves, dans le discours d'un chef slave à l'évêque d'Oldenbourg. Helmold, qui était présent en cette occasion, nous le rapporte en ces termes : « L'évêque ayant exhorté les Slaves réunis à Lubeck, à abandonner leurs idoles, à recevoir le baptême et à renoncer à leurs mauvaises œuvres, surtout au meurtre et au pillage. » Pribislav lui répondit : « O vénérable prélat, vos paroles viennent de Dieu, et elles sont précieuses pour notre salut, mais comment pouvons-nous suivre la route que vous nous indiquez tant que nous sommes écrasés par nos malheurs? Si vous désirez connaître nos afflictions, écoutez patiemment ce que je vais vous dire : Le peuple que vous voyez ici est votre peuple, et nous vous dirons nos besoins, car vous devez avoir compassion de nous ; nos princes nous oppriment

Le christianisme a dû commencer à se répandre chez les Slaves depuis qu'ils se sont trouvés en contact avec les Grecs, parce que, malgré les nombreuses hostilités qui s'élevèrent entre ces deux nations, elles eurent de fréquents rapports de commerce. Plusieurs Slaves entrèrent au service des empereurs Grecs; d'autres occupèrent, dans les sixième et septième siècles, des places importantes à Constantinople. Le siége patriarcal fut même occupé, en 766, par un Slave.

Les Croates et les Serviens, appelés par l'empereur Héraclius, arrivèrent du nord des Carpathes et s'établirent dans le pays qu'ils occupent actuellement. Ils furent les premiers Slaves chez lesquels le christianisme devint une religion dominante. Le souverain de la Bulgarie[1] se convertit en 861, et ce fut dans cette contrée que les bases de l'Eglise chrétienne furent posées par le commencement d'une traduction des Saintes Ecritures, complétée dans la Grande Moravie.

avec tant de sévérité, nous imposent de si forts tributs et une si dure servitude que nous désirons plutôt la mort que la vie. Nous, pauvres habitants de ce petit coin de terre, il nous a fallu, cette année, payer mille marcs d'argent au duc; et cent marcs au comte; cependant cela ne suffit pas et nous sommes tout à fait poussés à bout. Comment pourrions-nous embrasser cette nouvelle religion? Comment pourrions-nous bâtir des églises et recevoir le baptême, nous qui voudrions fuir si nous avions un lieu de refuge. Mais, si nous passons la Travena (Traave, dans le Holstein), les mêmes calamités nous attendent; si nous nous retirons sur la rivière Panis (Peene, en Poméranie), il en est encore de même. Que nous reste-t-il à faire, si ce n'est de quitter le continent pour aller sur la mer vivre sur ses flots? — Est-ce notre faute si, repoussés de notre pays, nous troublons l'Océan, et si nous prenons aux Danois et aux vaisseaux marchands nos moyens de subsistance? Nos princes ne sont-ils pas responsables du mal qu'ils nous forcent à faire? »

L'évêque ayant répondu que cette persécution cesserait, si les Slaves voulaient devenir chrétiens, Pribislav répondit : «Si vous voulez nous faire embrasser votre religion, accordez-nous les droits que possèdent les Saxons, et nous deviendrons volontiers chrétiens; nous élèverons des églises et nous paierons les dîmes. (Helmold, *Chronicon Slavorum*).

L'oppression des Slaves par les Germains a été décrite par un autre missionnaire allemand, Adam de Brême, dans son *Histoire ecclésiastique*, et j'ai déjà fait observer que cette persécution se prolongea bien longtemps après la conversion de ces victimes. Cependant il est doux de trouver une exception à ces procédés criminels dans l'œuvre du missionnaire saint Othon, évêque de Bamberg. Il arriva en Poméranie dans l'année 1125, sans aucune force militaire, mais sachant bien la langue du pays; sa prédication, unie à sa conduite désintéressée, convertit promptement les idolâtres qui, jusqu'alors, avaient énergiquement résisté à tous les efforts qu'on avait tentés pour leur faire embrasser le christianisme.

[1] Les Slaves, qui s'étaient successivement établis dans la province grecque de Mœsie, furent subjugués, en 679, par les Bulgares, nation peu nombreuse, mais guerrière, d'origine asiatique, qui donna son nom au peuple vaincu; et pourtant elle en adopta peu à peu le langage et les mœurs, en sorte que dans l'espace de deux ans, sa nationalité fut totalement absorbée par celle de ses sujets. La Bul-

Le royaume de la Grande Moravie ne doit pas être confondu avec la province autrichienne qui porte ce nom aujourd'hui. C'était un État puissant, qui s'étendait depuis les frontières de la Bavière jusqu'à la rivière Drina en Hongrie, et qui, des Alpes et des rives du Danube, comprenait à l'ouest jusqu'à Magdebourg, et au nord jusqu'à la rivière Stryi, au delà des monts Carpathes, dans la Pologne méridionale. Sa grandeur politique fut de courte durée, mais l'œuvre intellectuelle qui s'accomplit pendant ce temps subsiste encore; car la traduction en langue slave des Ecritures et de la liturgie de l'Eglise d'Orient, achevée dans la Grande Moravie, est encore employée aujourd'hui par tous les Slaves de cette Eglise, et même par une partie de ceux qui se sont soumis au pape. Je donnerai donc quelques détails à ce sujet.

La Moravie, ainsi que d'autres pays slaves, tomba au pouvoir de Charlemagne, qu'elle reconnut comme suzerain. Elle reconquit sa liberté, en 873, sous Sviatopolk, guerrier valeureux et sage administrateur. Sous le règne de Charlemagne, le christianisme avait été introduit dans le pays par des missionnaires de l'Occident; des évêchés avaient été établis sous la juridiction des archevêques de Passau et de Strasbourg; mais la conversion du peuple à un culte célébré en latin, par des étrangers, n'était que nominale. C'est pourquoi le prince Rostislav, prédécesseur de Sviatopolk, demanda, en 863, que l'empereur Michel lui envoyât des savants versés dans la connaissance de la langue slave, qui pussent traduire les Ecritures et organiser un culte public d'une manière convenable. Je raconte ce fait dans les termes employés par le plus ancien chroniqueur slave, Nestor, moine de Kioff.

« Les princes moraves, Rostislav, Sviatopolk et Kotzel, s'adressèrent à l'empereur Michel et lui dirent : — Nous sommes baptisés, mais nous n'avons pas de docteurs qui veuillent nous instruire et traduire pour nous les Livres saints. Nous n'entendons ni le grec, ni le latin; l'un nous enseigne une chose, l'autre une autre, et nous ne pouvons comprendre ni le sens, ni l'importance des Ecritures. Envoyez-nous des maîtres qui puis-

garie soutint plusieurs guerres sanglantes contre les Européens grecs et contre ses autres voisins, mais après une lutte malheureuse contre l'empereur Basile II, elle fut soumise par lui, et devint province grecque en 1018. Elle recouvra son indépendance en 1186; mais, après diverses vicissitudes, elle fut conquise par les Turcs en 1389. Elle est restée depuis lors au pouvoir de l'empire ottoman.

sent nous enseigner les Ecritures et ce qu'elles signifient. — Quand l'empereur Michel entendit cela, il appela tous ses philosophes près de lui, et leur communiqua le message des princes slaves. — Il y a à Thessalonique, dirent-ils, un homme nommé Léon, dont les deux fils savent bien la langue slave, et tous deux sont des philosophes distingués. — Là-dessus, l'empereur envoya à Thessalonique auprès de Léon, et lui fit dire : — Envoye-nous tes fils Methodius et Constantin. — Ce qu'ayant entendu, Léon les envoya sur-le-champ devant l'empereur, qui leur dit : — Les pays slaves ont envoyé auprès de moi pour demander des docteurs qui pussent leur traduire les Saintes Ecritures. — Persuadés par l'empereur, ils s'en allèrent au pays des Slaves, près de Rostislav, de Sviatopolk et de Kotzel. Ils commencèrent par composer un alphabet slave, et traduisirent l'Evangile et les Actes des Apôtres et les Slaves se réjouissaient en entendant célébrer la grandeur de Dieu dans leur langue; ensuite ils traduisirent les Psaumes et les autres livres. » (*Annales de Nestor, texte original, édition de Saint-Pétersbourg,* **1767,** *pages* 20-23).

Plusieurs savants slaves très-distingués pensent que Methodius et son frère Constantin (mieux connu sous le nom monastique de Cyrille), avaient commencé leur traduction de la Bible en Bulgarie, et y avaient inventé l'alphabet slave. Mais, quoi qu'il en soit, ce fut certainement en Moravie que les pieux travaux de ces saints hommes reçurent leur plus grand développement par la complète organisation du service divin dans la langue nationale. Il faut remarquer pourtant que, quoique les deux frères eussent établi le culte divin en langue slave, suivant le rite grec, ils restèrent sous l'obéissance des papes de Rome et non sous celle des patriarches de Constantinople. C'est alors que commença la grande contestation qui se termina par la séparation définitive des Eglises d'Orient et d'Occident. L'établissement du culte slave en Moravie, où le service latin avait été précédemment établi, excita la colère du clergé allemand; il dénonça ses promoteurs au pape Nicolas I[er], qui manda près de lui les deux frères. Ils obéirent et se justifièrent si pleinement, que le pape Adrien I[er], successeur de Nicolas I[er], confirma le mode de culte établi par eux, et créa Methodius archevêque de Moravie. Cyrille, après avoir refusé la dignité épiscopale qui lui avait aussi été offerte, entra dans un couvent où il mourut bientôt

après. De nouvelles accusations obligèrent Methodius de revenir à Rome en 879; il obtint du pape Jean VIII une confirmation de la liturgie slave, mais à condition que la langue latine serait employée en même temps et qu'elle aurait la préférence sur la langue slave. Les hostilités contre cette liturgie allèrent croissant, et après la mort de Methodius elles dégénérèrent en de si violentes persécutions, que plusieurs prêtres slaves, qui maintenaient le culte de Dieu dans leur langue nationale, furent expulsés du pays par l'influence germanique. L'Etat morave fut détruit, en 907, par les Magyars ou les Hongrois, encore païens, et lorsque ces conquérants eurent été convertis au christianisme, en 973, le service en latin fut établi chez eux, et la liturgie slave disparut. On la conserva quelque temps en Bohême et en Pologne, et j'aurai l'occasion de donner quelques détails sur ce sujet dans les chapitres relatifs à ces pays.

Les caractères slaves, inventés par Cyrille, ne sont qu'une modification de l'alphabet grec enrichi de quelques lettres orientales, destinées à exprimer des sons inconnus à la langue grecque. En 1060, le synode de Salona (en Dalmatie) déclara que cet alphabet slave était une invention diabolique, et que Methodius était hérétique. Il est cependant encore employé aujourd'hui, pour les livres sacrés et les ouvrages de dévotion, par les Slaves attachés à l'Eglise grecque, et même par ceux d'entre eux qui reconnaissent la suprématie du pape.

Il y a encore un autre alphabet slave employé pour les rites religieux dans plusieurs Eglises de la Dalmatie, qui, en professant les dogmes et suivant les rites de l'Eglise catholique romaine, ont conservé le privilége de célébrer le service divin dans leur langue nationale. Il est connu sous le nom d'alphabet glagolite, et son invention a été attribuée à saint Jérôme, natif de la Dalmatie. Cette opinion ne peut supporter la critique historique, puisque saint Jérôme mourut en 420, longtemps avant l'établissement des Slaves dans son pays natal. Dobrowski, l'un des plus célèbres antiquaires slaves, a conjecturé qu'après la proscription de l'alphabet de Cyrille par le synode de Salona, en 1060, les caractères glagolites furent inventés par quelques prêtres slaves de Dalmatie, qui, pour sauver de la destruction leur liturgie nationale, imaginèrent de les attribuer à saint Jérôme. Cette supposition, qui pendant quelque temps fut généralement reçue, a été réfutée par feu Kopitar, bibliothécaire à la Bi-

bliothèque impériale de Vienne, qui fait autorité en matière d'antiquités slaves. Il a établi, par la découverte d'un vieux manuscrit glagolitique, que cet alphabet est au moins aussi ancien que celui de Cyrille, bien qu'il soit impossible de déterminer son origine d'une manière certaine [1].

[1] Un fait curieux, c'est que les Evangiles sur lesquels les rois de France prêtaient serment à leur couronnement dans la cathédrale de Rheims, sont slaves, et écrits, en partie, en caractères glagolitiques. Cette circonstance fut remarquée, pour la première fois, par Pierre le Grand, lorsqu'il visita Rheims en 1717. Une histoire de ce manuscrit, accompagnée de *fac-simile*, etc., fut publiée à Prague, en 1846, par le savant bien connu, Hanka. J'extrais de son livre les détails suivants:

« Ce manuscrit fut offert par l'empereur Charles III, roi de Bohême, au couvent d'Emmaus, comme une précieuse relique, étant écrit de la main de saint Procope, abbé du couvent de Sazava. Il fut enlevé par les hussites, qui ne détruisirent pas le couvent, à cause de la vénération de ses habitants pour le rite slave. Il fut ensuite transporté à Constantinople, on ne sait trop comment; mais on suppose que le hussite George Podiebrad, roi de Bohême, traitant une union avec l'Église grecque, l'envoya en présent, à cause de sa magnifique reliure ornée d'or, de pierres précieuses et de reliques de saints. Un siècle après, un peintre de Constantinople, Paleokappas, qui trafiquait des objets de prix, l'apporta au concile de Trente, où il fut acheté par le cardinal de Lorraine; et ce dernier en fit don à la cathédrale de Rheims, dont il était archevêque. Il disparut pendant la première révolution, mais il fut retrouvé, il y a quelques années, par un savant russe, Alexandre Turgueneff, dans la Bibliothèque municipale de Rheims, où il avait été déposé sous le consulat de Napoléon, après avoir été dépouillé de sa belle reliure, à laquelle il devait la place qu'il occupait parmi les joyaux de la couronne de France.

CHAPITRE II.

BOHÊME.

La Bohême, quoique d'une étendue comparativement petite, occupe une grande place dans l'histoire religieuse de l'Europe. Sa position géographique, qui en fait une sorte de presqu'île slave enclavée dans les pays germaniques, le puissant esprit de nationalité qui anime sa population et que des siècles d'oppression n'ont pu détruire, font de cette contrée un objet d'intérêt tout particulier pour ceux qui ne restent pas indifférents aux progrès de l'humanité. Nulle part peut-être l'influence des opinions religieuses sur le développement national et la réaction de ce développement sur les mêmes opinions, n'ont paru d'une manière plus frappante que dans l'histoire de ce pays ; nulle part les avantages de la liberté religieuse et les tristes conséquences de sa suppression n'ont été aussi visibles.

Le nom de Bohême dérive de celui des *Boii*, nation celtique qui habitait cette contrée vers le commencement de notre ère ; le nom de Bojohemum (le *heim* ou patrie des Boii) fut converti en celui de Bohemia, employé aujourd'hui dans l'ouest de l'Europe, mais pas encore chez les Slaves de ce pays. La Bohême fut ensuite occupée par la nation teutonique des Marcomanni, qui disparut durant le cinquième siècle, car elle se joignit aux Goths, aux Alains et à d'autres nations lors de leur passage du nord-est au sud-ouest de l'Europe. La place qu'ils abandonnèrent fut occupée par la nation slave des Tchekhs, pendant l'émigration de cette race, dont j'ai parlé dans le premier chapitre en citant Herder. Cette nation est restée dans le pays, et est connue dans l'ouest de l'Europe sous le nom de Bohême, bien que dans sa langue elle ait retenu son nom primitif et national de Tchekh ; ce nom lui est aussi donné par les autres peuples slaves. La monarchie de la Bohême fut définitivement constituée sous Boleslas Ier (936-97), et la province de Moravie lui fut annexée sous Bretislas (1037-55). Elle tomba de bonne heure sous l'influence

des empereurs d'Allemagne, dont la suzeraineté fut reconnue par les monarques bohêmes, et ils reçurent d'eux la couronne royale à la fin du onzième siècle. La Bohême acquit pendant le treizième siècle une grandeur extraordinaire, mais de peu de durée, sous le roi Przemysl Ottokar, qui étendit sa domination jusqu'aux rives de la Baltique. Son état devint très-florissant sous la dynastie de Luxembourg, et ce fut pendant cette période qu'eut lieu le célèbre mouvement religieux et politique auquel les hussites donnèrent leur nom.

Le christianisme doit avoir pénétré en Bohême au temps de Charlemagne, qui y porta la guerre, et contraignit ses habitants à lui payer tribut; elle se délivra cependant du joug des successeurs de Charlemagne, et se plaça sous la protection de Sviatopluk, roi de la Grande Moravie, où, comme je l'ai dit précédemment, le christianisme avait été établi par les travaux apostoliques de Methodius et de Cyrille. Le duc de Bohême, Borivoy, fut baptisé par Methodius, et une organisation ecclésiastique, semblable à celle de la Moravie, fut introduite dans le pays.

Après la destruction du royaume de Moravie, grâce à l'accroissement progressif de l'influence allemande en Bohême, le culte en langue nationale et les rites de l'Eglise d'Orient cédèrent graduellement la place à la liturgie latine et aux pratiques de l'Église d'Occident jusqu'en 1094; à cette époque, le couvent de Sazava, dernière retraite du culte national, fut supprimé par ordre de l'autorité ecclésiastique, et les livres slaves qui y étaient conservés furent détruits. Néanmoins, quoique les Eglises nationales fussent publiquement abolies en Bohême, il est presque certain qu'elles subsistèrent secrètement encore longtemps parmi le peuple, attaché avec tant de dévouement à tout ce qui est national, comme il l'a prouvé en maintes occasions. Il est, en effet, tout naturel que des hommes préfèrent rendre leur culte à Dieu en leur propre langue plutôt que de le célébrer dans un idiome inconnu [1]. Il était aussi fort naturel que ces Eglises, ou congrégations, quoiqu'elles ne fussent pas opposées au dogme fondamental et à la suprématie de Rome, lui devinssent contraires à

[1] L'Enfant rapporte, d'après Spondanus, que le pape Innocent IV, permit aux Bohêmes, vers le milieu du treizième siècle, de célébrer le culte divin dans leur langue nationale (*Hist. des hussites*, vol. 1, p. 3); et le jésuite Balbinus considère comme un glorieux privilége, de pouvoir offrir leur culte à Dieu dans la langue du pays.

la suite des persécutions, et fussent amenées à sympathiser avec les ennemis de ses dogmes. Les écrivains protestants et catholiques reconnaissent que les Vaudois, persécutés en France, cherchèrent un refuge en Bohême et en Pologne. De Thou affirme que le grand réformateur de Lyon, Pierre Valdo, après avoir visité les pays slaves, s'établit en Bohême, et le savant Perrin confirme ce fait. L'écrivain protestant Stranski, de la Bohême, dit que lorsque la pureté du rituel grec commença à se corrompre parmi le peuple, soit par son contact avec les restes du paganisme, soit par l'influence des Latins, en 1176, il arriva en Bohême plusieurs individus, pieux disciples de Pierre Valdo, recommandables non-seulement par leur piété, mais aussi par leur connaissance des Ecritures, et qui avaient été expulsés de France et d'Allemagne. Ils s'établirent dans les villes de Zatec et de Lani, se joignirent aux adhérents du rituel grec qui s'y trouvaient, et changèrent, d'après la Parole de Dieu, ce qu'il y avait de défectueux dans le culte. Un autre écrivain protestant, Francovicz, mieux connu sous le nom de Flaccius Illiricus, nous rapporte qu'il possédait un récit des procédures faites par l'Inquisition de Pologne et de Bohême en 1330; ce récit assure positivement qu'on faisait dans ces pays des collectes dont le produit était envoyé aux Vaudois d'Italie, regardés par les souscripteurs comme des frères et des maîtres; il ajoute que plusieurs Bohêmes visitaient ces Vaudois, et allaient auprès d'eux pour étudier la théologie. L'écrivain catholique Hagec dit que, dans l'année 1341, des hérétiques appelés Grubenhaimer, c'est-à-dire habitants des cavernes, pénétrèrent de nouveau en Bohême. Ils s'établirent dans les villes et surtout à Prague, où il leur était facile de se cacher, et prêchèrent secrètement dans quelques maisons; quoique très-nombreux, on les toléra, parce qu'ils cachaient leur méchanceté sous une apparence de piété.—Æneas Sylvius, qui plus tard devint pape sous le nom de Pie II, soutient que les hussites étaient une branche de la secte vaudoise. Il est donc plus que probable que les doctrines vaudoises étaient très-répandues en Bohême, quand Huss commença ses prédications contre Rome, et qu'elles contribuèrent beaucoup au progrès de son œuvre. La dynastie nationale qui occupait le trône de Bohême avant l'introduction du christianisme dans ce pays, s'éteignit, en 1306, avec Venceslas II, et la couronne passa dans la maison de Luxembourg,

par le mariage d'Elisabeth, fille du dernier monarque de l'ancienne dynastie, avec Jean de Luxembourg, fils de l'empereur Henri VII. Jean est bien connu dans l'histoire par ses exploits guerriers et surtout par sa mort chevaleresque sur le champ de bataille de Cressy, où il ne combattait que par amour pour les aventures.

Son fils et successeur, Charles, était d'un caractère tout différent; élevé à l'université de Paris sous la direction des docteurs les plus éminents, il devint l'un des premiers savants de son siècle, et n'eut guère d'autre rival parmi les têtes couronnées que Jacques Ier d'Angleterre. Son esprit était pourtant bien supérieur à celui du pédant qui porta la couronne de la Grande-Bretagne; il le prouva par ses écrits et plus encore par ses actions. Il y a certainement une très-grande différence entre l'*Autobiographie* de Charles, ouvrage dans lequel il cherche à inculquer des préceptes d'humilité chrétienne à ses enfants, et le *Basilicon Doron* de Jacques, qui ne contient que les plus absurdes notions sur l'autorité royale. La différence fut encore plus marquée entre ces deux princes comme souverains, car le règne de Jacques fut insignifiant, pour ne rien dire de plus, tandis que celui de Charles fut l'un des plus sages et des plus heureux dont la Bohême ait jamais joui.

Charles Ier, de Bohême, est plus connu dans l'Europe occidentale sous le nom de Charles IV, empereur d'Allemagne; il est aussi renommé par sa bulle d'or, ou l'ordre d'élection des empereurs; par la part qu'il prit aux événements de Rome pendant l'éclair de liberté qui brilla sous son célèbre tribun, Colas de Rienzi, et par les rapports qu'il eut à cette occasion avec Pétrarque. Mais, hors de là, son règne est peu remarquable; il fut médiocre empereur en Allemagne, mais grand roi en Bohême. Lorsqu'il monta sur le trône, il trouva ce pays épuisé par les guerres continuelles que son père entretenait. Jean n'avait pour but que d'obtenir les moyens de faire la guerre sans être fort scrupuleux sur la manière dont il les obtenait; on conçoit que ce règne avait engendré de grands abus. Charles s'appliqua à les réformer, et ses louables efforts, joints à sa persévérance, furent couronnés d'un plein succès. Il n'accomplit cependant pas ces réformes avec la main de fer d'un despote dont les mesures, quoique prises dans une bonne intention, produisent trop souvent un découragement dans le caractère de la nation à laquelle

elles sont appliquées, en la rendant trop dépendante de son gouvernement et en affaiblissant ou détruisant le germe de toutes les vertus mâles qui est le même chez les nations que chez l'individu, la confiance en soi-même. — Charles respecta les libertés constitutionnelles du royaume, quoiqu'elles l'empêchassent d'introduire plusieurs lois utiles. Il réussit cependant à réformer un grand nombre des abus les plus grossiers, de ceux qui avilissaient le régime ecclésiastique et civil du pays; il réprima les habitudes rapaces de ses nobles, et ramena la sécurité par de sévères règlements contre les perturbateurs de haut et bas étage. Le faible fut protégé contre le fort; les libertés municipales des villes s'accrurent, ce qui favorisa leur population, leur commerce et leur industrie; enfin Charles amena l'agriculture à un point très-florissant. Il ne désirait pas moins améliorer l'état intellectuel de son peuple, et, en 1347, il fonda l'université de Prague, organisée sur le modèle de celles de Bologne et de Paris; il fit remplir ses chaires par des docteurs distingués et fit de grandes donations à l'établissement. Le trait le plus remarquable des nobles efforts de Charles pour éclairer ses sujets, celui qui, selon moi, le place fort au-dessus de ses contemporains, c'est qu'il fut peut-être le premier monarque qui comprit que le vrai moyen de favoriser les progrès d'un peuple, est sans aucun doute de cultiver et de développer sa langue et sa littérature nationales. Il poursuivit avec zèle cet objet, en accordant son patronage à tous les auteurs qui écrivaient en langue bohême; cette circonstance eut une grande influence sur les progrès des hussites, et tandis qu'ailleurs la réformation religieuse accélérait le développement de la langue nationale par la traduction des Ecritures et de quelques autres ouvrages, que les réformateurs répandaient parmi le peuple, ce fut le développement même de la langue et de la littérature qui prépara en Bohême cette puissante révolution.

La paix extérieure, que Charles conserva soigneusement avec toutes les puissances étrangères, et la tranquillité intérieure qu'il réussit à établir en comprimant avec force l'esprit turbulent de ses nobles, n'éteignirent en aucune façon l'esprit belliqueux que les Bohêmes avaient déployé en maintes occasions, surtout sous le règne du précédent monarque[1]. Charles rendit la valeur de

[1] Plusieurs anecdotes caractérisent l'esprit chevaleresque qui animait les Bohêmes sous le règne de Jean de Luxembourg. Pendant une expédition qu'il fit en Pologne, ses nobles lui représentèrent que la constitution de Bohême les obli-

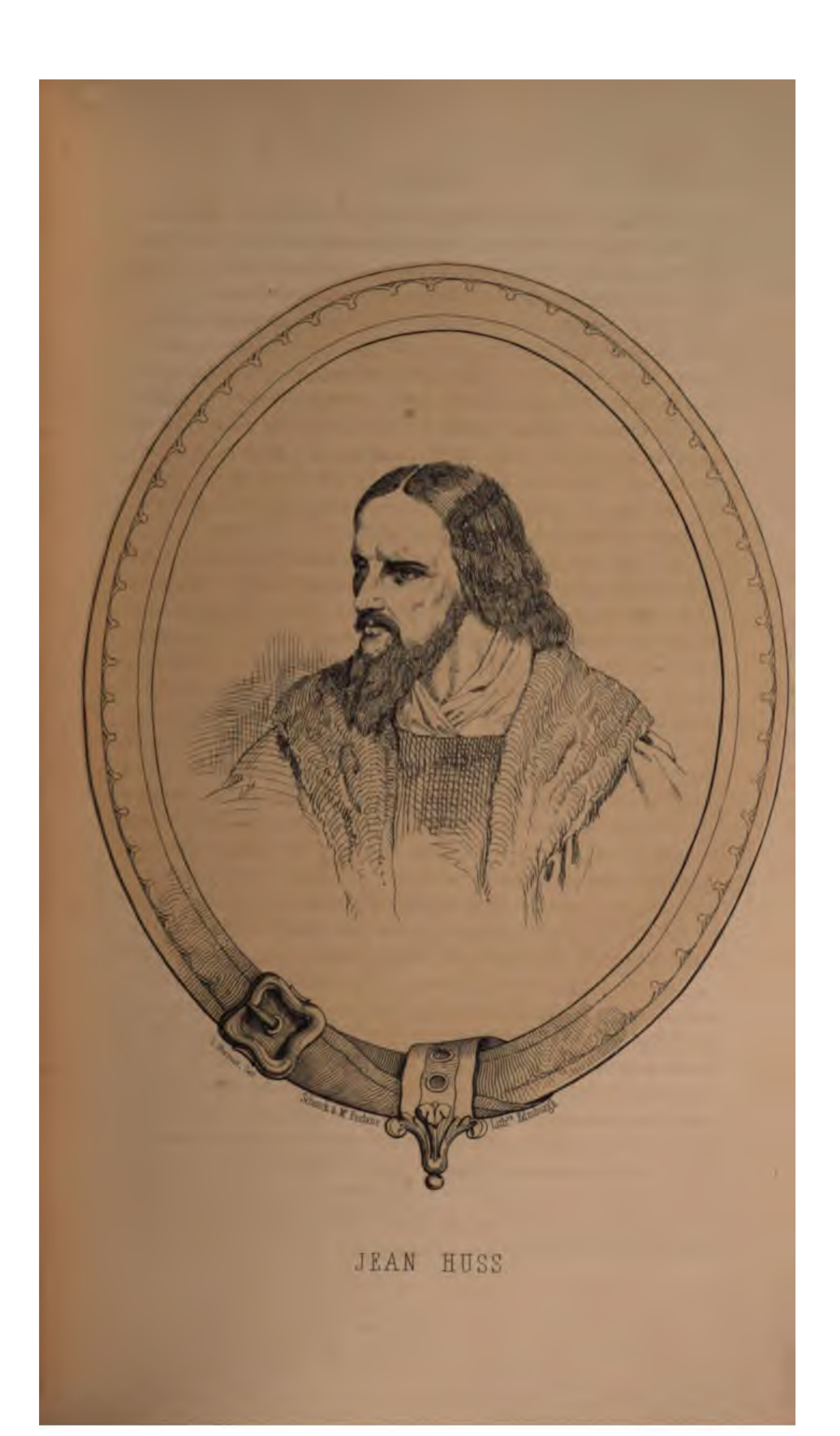
ses sujets plus utile par l'organisation militaire qu'il introduisit dans le pays. Leur ardeur et leurs habitudes guerrières furent entretenues par le service étranger dans lequel plusieurs guerriers bohêmes s'engagèrent pendant que la paix régnait chez eux.

Tel était l'état de ce pays avant la terrible commotion qu'il subit pendant la première partie du quinzième siècle, et qui est connue sous le nom de guerre des hussites. Il était en quelque sorte préparé à cette redoutable lutte contre les forces écrasantes de l'Allemagne qu'appuyaient les anathèmes de Rome et les croisades de diverses parties de l'Europe. Le pays était riche, éclairé, et les habitants avaient acquis un sentiment national très-prononcé; ce fut, je crois, la source de l'énergie qu'ils déployèrent pour défendre leur liberté politique et religieuse, énergie qui, je n'hésite pas à le dire, n'a pas sa pareille dans l'histoire moderne. L'étude de l'histoire de la Bohême dans les anciennes annales, jointe à l'influence des Vaudois à cette époque, c'est-à-dire au quatorzième siècle, ne pouvaient que ranimer l'attachement des Slaves pour leur culte national. En effet, plusieurs années avant les prédications de Huss, quelques ecclésiastiques pieux et instruits, tels que Stiekna, Milicz, Janova, etc., soutinrent la doctrine de la communion sous les deux espèces, partie essentielle de ce culte; leurs travaux eurent cependant pour but plutôt la réforme des mœurs de leur époque qu'une opposition décidée à l'ordre ecclésiastique, mais en éveillant l'esprit national et en le portant à l'examen sévère des sujets religieux, ils préparèrent les voies aux réformes de Jean Huss.

La vie, les opinions et le martyre du grand réformateur slave ont été racontés à plusieurs reprises et particulièrement dans l'ouvrage récent de M. Emile de Bonnechose. Mon but n'est pas

geait à suivre son étendard dans les limites de son pays, mais non pas hors des frontières. — « Hé bien, répondit Jean, je marcherai seul en avant, et je verrai qui de vous sera assez hardi, assez fou ou assez lâche pour ne pas suivre le roi de Bohême. » Ces simples paroles firent cesser toute résistance.

A Cressy, il arriva sur le champ de bataille lorsque les Français étaient déjà en déroute; entièrement privé de la vue, ses officiers l'engagèrent à se retirer et à se soustraire à un danger inutile; mais il répondit en langue bohême : « *Toho Buh da, ne bude, aby Kral Czesky z bitwy utikal;* — j'ai cette confiance en Dieu, qu'il n'arrivera jamais à un roi de Bohême de fuir pendant la bataille. » — Ces mots produisirent un tel effet sur la petite bande de Bohêmes qui le suivaient, que, se serrant autour de leur monarque aveugle, les soldats, fidèles jusqu'à la mort, se précipitèrent au milieu des Anglais sans aucune chance de vaincre ou d'échapper. Sept magnats et plus de deux cents chevaliers bohêmes périrent dans cette rencontre.



JEAN HUSS

d'ailleurs de discuter les points théologiques des diverses doctrines qui ont existé et qui existent aujourd'hui parmi les populations de la race slave, mais de retracer l'influence que ces doctrines exercèrent sur la condition intellectuelle et politique de ces populations; je m'occuperai donc seulement de l'effet que Huss et ses doctrines produisirent sur l'intelligence et le caractère de ses compatriotes.

Jean Huss était né dans le village de Hussinetz, d'où il prit son nom, qui signifie en langue bohême *une oie*, circonstance à laquelle il fait souvent allusion dans ses lettres; il était d'une humble origine, et ce fut à sa science et à ses vertus, reconnues même par ses plus violents adversaires, qu'il dut sa célébrité; le jésuite Balbinus dit en parlant de lui: « Il était plus subtil qu'éloquent, mais sa modestie, ses manières graves, sa vie austère, sa conduite irréprochable, son extérieur pâle et maigre, la douceur de son caractère et son affabilité la même pour tous, persuadaient plus efficacement que n'aurait pu le faire une grande éloquence. » Huss se distingua dans l'université et dans l'Eglise; en 1393 il obtint les grades de bachelier et de maître ès arts, et en 1401, celui de doyen de la Faculté de philosophie; en 1400, il devint confesseur de la reine, sur laquelle il exerça une grande influence; en 1403, il commença à prêcher en langue nationale, mais ce ne fut qu'en 1409 qu'il dirigea ses premières attaques contre l'Eglise établie. Le grand attachement de Huss pour sa nation le rendit populaire parmi ses compatriotes; ses ouvrages latins sont connus dans l'Europe occidentale, mais on ignore assez généralement qu'il perfectionna sa propre langue, en fixant pour l'orthographe des règles qui sont restées en usage jusqu'à une époque très-récente. Il acquit encore plus de popularité par l'organisation de l'université de Prague. Cette savante institution ayant été fondée, comme je l'ai dit plus haut, en 1347 par l'empereur Charles IV, sur le modèle de celles de Paris et de Bologne, les statuts et les usages de ces deux universités avaient été adoptés. Selon ces statuts, les étrangers devaient avoir dans toutes les affaires de l'institution *un vote*, tandis que les natifs en avaient trois; mais à l'ouverture de cette université, il se trouva beaucoup plus de savants et de docteurs allemands que de bohêmes, en sorte que trois votes furent donnés aux premiers, et qu'un seul fut réservé aux derniers; par cet arrangement, la plupart des honneurs et des émo-

luments accordés par l'université le furent à des Allemands, ce qui éveilla contre eux la malveillance et la jalousie des Bohêmes. Huss, secondé par celui qui plus tard devait partager son martyre, Jérôme de Prague, et par un autre patriote, Jean Zwickowicz, entreprit de réformer cet abus; son argument, en cette occasion, était celui-ci : Il est vrai que lorsque Charles IV, de glorieuse mémoire, fonda cette université, il ordonna que pour un temps les savants allemands auraient dans l'élection du recteur et dans le choix des dignitaires académiques trois votes, tandis que les Bohêmes n'en auraient qu'un. Mais ce règlement avait été établi à cause du petit nombre de nos compatriotes qui avaient reçu le grade de docteur ou de maître ès arts; tandis qu'aujourd'hui, par la grâce de Dieu, ceux qui ont obtenu ces grades sont en grand nombre, il est donc juste que nous ayons trois votes, et que vous, Allemands, vous n'en ayez qu'un. Cette affaire fut très-chaudement débattue de part et d'autre; mais enfin, par son influence, Huss obtint du roi de Bohême, Venceslas, un décret ainsi conçu: « Bien qu'on doive aimer tous les hommes, la charité doit cependant être réglée selon les degrés de parenté. Considérant donc que la nation allemande, étrangère à notre pays, s'est approprié dans les actes de l'université de Prague trois votes, tandis que la nation de Bohême, héritière légitime de ce royaume, n'en possède qu'un; considérant encore qu'il est singulier que des étrangers jouissent de ces priviléges au préjudice des natifs, nous ordonnons, par le présent acte, sous peine de notre déplaisir, que la nation bohême entre sans plus de délais en jouissance du privilége de *trois votes* dans tous les conseils, jugements, élections, actes et dispositions académiques, de même que c'est l'usage dans l'université de Paris et dans celles de Lombardie et d'Italie. »

Les Allemands firent de grands efforts pour conserver leurs priviléges, et l'on rapporte que, dans une réunion qu'ils eurent avant la publication de l'édit sus-mentionné, ils décidèrent que s'ils ne l'emportaient pas, ils abandonneraient en masse l'université de Prague, et que ceux qui ne se soumettraient pas à cette décision seraient condamnés à perdre deux doigts. C'est là un trait caractéristique des animosités nationales, et qui montre que les occupations littéraires ne peuvent les éteindre. Mais ce qui est encore plus triste, c'est de voir que le grand développement intellectuel dont l'Allemagne moderne s'enorgueillit n'a

pas été capable de changer les sentiments qui, au quinzième siècle, l'animaient contre les Slaves; et que, malgré la manière un peu moins brutale dont elle les manifeste, leur nature est au fond toujours la même.— Puisse le ciel miséricordieux nous préserver des déplorables événements que de semblables causes produisirent au quinzième siècle!

Lorsque l'édit fut publié, les Allemands, à peu d'exceptions près, exécutèrent leur résolution; ils quittèrent Prague et se retirèrent en Allemagne au nombre de cinq mille, selon Æneas Sylvius. Cette grande émigration fut l'origine de la fondation de l'université de Leipsick, et plus tard celle de plusieurs autres établissements semblables en Allemagne. Le nom de Jean Huss, comme principal auteur de cette révolution, devint un objet de haine générale pour les Allemands; le même motif le fit aimer et admirer en Bohême, et sa popularité surpassa peut-être celle d'O'Connel aux jours de ses plus brillants succès en Irlande. Cette circonstance contribua à répandre rapidement ses doctrines en Bohême et dans les pays slaves. On comprend pourquoi ces mêmes doctrines ne trouvèrent point d'écho dans cette Allemagne, où un siècle plus tard la réforme de Luther gagna du terrain si rapidement et si facilement.

L'événement que je viens de raconter eut lieu en 1409. Immédiatement après, Huss fut nommé recteur de l'université de Prague, et il commença à prêcher ouvertement des doctrines opposées à celles de Rome. J'ai dit qu'en Bohême les voies avaient été préparées par la tradition des Eglises nationales encore chères aux habitants, par les Vaudois qui avaient trouvé un refuge dans le pays, et par les progrès intellectuels favorisés par l'université de Prague. A ces causes, je dois en ajouter une autre d'une nature très-puissante, et qui donna l'impulsion au mouvement; je veux parler des doctrines du grand réformateur anglais Wickliffe.

Quoiqu'une distance considérable sépare la Bohême de l'Angleterre, et que les communications fussent presque impraticables au quatorzième et au quinzième siècles, une circonstance particulière établit entre ces deux pays un lien intellectuel et introduisit les opinions du curé de Lutterworth dans les murs de Prague. Richard II avait épousé Anne, fille de l'empereur Charles IV dont j'ai déjà parlé. Cette princesse emmena avec elle en Angleterre plusieurs serviteurs bohêmes qui, après

sa mort, retournèrent dans leur pays natal, emportant les écrits de Wickliffe. Quelques Bohêmes se rendirent aussi à l'université déjà célèbre d'Oxford; Jérôme de Prague y séjourna, dit-on, quelque temps, et revint imbu des doctrines du réformateur anglais. On rapporte aussi que deux lollards anglais, James et Conrad de Canterbury, vinrent à Prague où ils communiquèrent les livres de Wickliffe à Jean Huss. Ces livres déplurent à ce dernier au premier abord, mais après en avoir approfondi le contenu, il changea d'opinion; on dit aussi que les deux Anglais lui demandèrent de leur laisser exécuter des peintures dans la grande salle de sa maison, et qu'ils représentèrent sur les murailles d'un côté l'entrée de Christ à Jérusalem et de l'autre la cavalcade du pape dans toute sa splendeur pontificale. Huss, très-satisfait de ces peintures, en parla avec éloge, laissa les habitants de la ville venir les examiner, et chacun les expliqua à sa manière. Les opinions se partagèrent; les uns prenaient parti pour, les autres contre le sujet de ces peintures, et on peut facilement comprendre comment, à une époque où l'art de l'imprimerie était encore inconnu, une attaque aussi hardie contre l'autorité révérée de Rome causa une telle sensation parmi le peuple, que les deux voyageurs anglais furent obligés de quitter la ville.

Cette circonstance attira sans doute l'attention générale sur les ouvrages de Wickliffe, car à cette époque ils se répandirent en grand nombre dans la Bohême, puisque Sbinko, archevêque de Prague, en fit brûler publiquement une grande quantité en 1410. L'auteur qui rapporte ce fait, dit que plusieurs des livres qui disparurent dans cet auto-da-fé étaient admirablement écrits et richement reliés. On voit par là qu'ils avaient appartenus à des personnes riches, et que par conséquent les opinions qu'ils contenaient s'étaient introduites en haut lieu.

Huss traduisit plusieurs de ces ouvrages et les envoya aux principaux nobles de la Bohême et de la Moravie; ils s'étendirent plus loin, jusqu'en Pologne, où ils trouvèrent d'ardents admirateurs, ainsi que je le raconterai en détail dans un autre endroit.

Il ressort de tout ceci que, lorsque Huss commença à prêcher ses doctrines, la Bohême était mûre pour une insurrection spirituelle contre l'autorité papale; mais il est probable que, sans un chef comme lui, cette insurrection n'aurait été que très-par-

tielle et n'aurait jamais pris ce caractère national qui fut la principale cause de la rapidité avec laquelle elle se répandit dans tout le pays, et de la vigueur que déployèrent ses adhérents pendant la lutte terrible dont elle fut suivie. Si Huss avait renfermé ses travaux dans des discussions théologiques, sans s'identifier à la cause bohême, ses succès n'auraient pas dépassé un cercle restreint, tandis qu'ils ont embrâsé les cœurs et les esprits d'une nation entière.

Cette observation n'échappa point à la sagacité de Balbinus, dont le cœur honnête battait pour son pays sous la robe du jésuite, et dont le jugement si net ne put être faussé par l'influence desséchante de l'ordre auquel il appartenait.

Cet écrivain, qui faisait tous ses efforts pour recueillir les monuments historiques ou littéraires de la Bohême, malgré les entraves qu'y mettaient les jésuites, avait fait une profonde étude de tout ce qui se rapporte aux hussites; et quoique, en serviteur dévoué de l'Eglise catholique romaine, il condamnât sévèrement les dogmes de ces formidables ennemis de son Eglise, il n'hésita cependant jamais à leur rendre justice toutes les fois qu'ils le méritaient. Son impartialité est donc au-dessus de tout éloge, car elle provenait d'un pur amour de la vérité et non de cette indifférence qu'on qualifie de philosophie, et qui n'ayant ni cœur, ni âme, ni foi en quoi que ce soit, réduit l'historien au rôle de simple machine pour peser les faits et les arguments.

Je dois peut-être m'excuser auprès du lecteur de cette longue digression au sujet de l'historien patriote de la Bohême, mais dans le cours de cet ouvrage j'aurai si souvent l'occasion pénible de condamner les méfaits de cette célèbre compagnie dont Balbinus faisait partie, que je n'ai pu résister au plaisir de m'arrêter un moment sur ces rares points lumineux qui brillent çà et là dans la triste série d'iniquités commises par ce corps.

Je reviens aux causes de l'influence extraordinaire que Huss obtint sur ses compatriotes. Balbinus, qui ne peut les développer sans condamner la conduite hostile de son ordre contre la nationalité bohême, les a cependant indiquées de main de maître et d'un trait de plume. Après avoir peint le puissant effet des sermons que Huss débitait dans une chapelle appelée Bethléhem, il conclut par ce vers de Virgile :

« Hic illius arma, hic currus fuit. »

Qu'il me soit permis d'ajouter que, dans les révolutions reli-

gieuses qui suivront sans doute les commotions politiques et sociales dont le monde est agité maintenant, la victoire sera pour le parti qui se servira des mêmes armes, celles de la nationalité.

Comme spécimen du style populaire qu'employait Huss pour ses prédications, je puis citer le fragment suivant conservé par l'écrivain protestant Théobald :

..... « Mes chers Bohêmes, n'est-il pas étrange que vous ne puissiez proclamer la vérité, en particulier cette vérité qui se manifeste maintenant en Angleterre et dans d'autres pays, comme, par exemple, que l'usage des cimetières particuliers et des grosses cloches n'a d'autre but que de remplir la bourse des prêtres ? Il y a, en outre, beaucoup d'autres choses qui sont maintenues sous prétexte d'ordre, mais qui ne sont propres qu'à troubler la chrétienté. Ces gens cherchent à vous asservir par leur ordre immoral; mais si vous voulez montrer que vous êtes des hommes, vous briserez aisément ces chaînes, et vous obtiendrez une liberté telle que vous croirez avoir quitté une prison. Et n'est-ce pas une honte aussi, et un péché que des livres contenant la vérité, et écrits pour votre bien, soient brûlés ? »

Ces paroles, adressées au bon sens et au patriotisme de ses auditeurs, ne pouvaient manquer de produire un puissant effet. A cette époque, d'ailleurs, les circonstances politiques de la Bohême étaient très-favorables à la propagation d'idées opposées aux vues de la hiérarchie romaine. Le trône de ce pays était occupé par Venceslas, fils de Charles IV, qui, en 1378, avait succédé à son père comme empereur d'Allemagne et roi de Bohême, mais sans hériter de ses vertus ni de ses talents; son esprit faible, son caractère violent, ses mœurs dissolues, rendirent son règne tyrannique et oppresseur. Déposé à la suite d'une conspiration ourdie par les nobles, il reconquit le trône avec l'assistance de ses parents; mais ce fut pour le perdre de nouveau. Son frère Sigismond, roi de Hongrie, s'empara de sa personne par trahison, jeta d'abord le souverain captif dans une prison de la capitale et le conduisit ensuite dans une prison de Vienne. Venceslas réussit à s'échapper au bout de dix-huit mois et retourna à Prague, dont les bourgeois, qui avaient été maltraités par Sigismond, le reçurent avec joie. Cet événement eut lieu en 1403, et Venceslas changea tout à fait de disposition en re-

montant sur le trône de Bohême pour la troisième fois. Son esprit s'était adouci et sa violence avait fait place à une sorte d'apathie ; il ne s'occupait plus que des plaisirs sensuels, et il remplaça son ancienne tyrannie par une indolente autorité. Comme il n'aimait pas les prêtres, qu'il appelait les plus dangereux de tous les comédiens, il se réjouit en voyant leur pouvoir ébranlé par les sermons de Huss ; il tourna en ridicule les plaintes qu'ils lui adressèrent à ce sujet, et les efforts de l'autorité ecclésiastique pour arrêter le progrès des nouvelles doctrines ne trouvèrent aucun appui dans le pouvoir civil.

Sbinko, l'archevêque de Prague, qui s'était en vain efforcé pendant quelque temps de lutter contre Huss, obtint, en 1410, une bulle du pape Alexandre V, qui l'autorisait à supprimer par la force l'hérésie dans son diocèse, à détruire tous les écrits de Wickliffe et à interdire la prédication hors des églises paroissiales, conventuelles ou épiscopales. Cette défense fut signifiée à Huss, qui prêchait dans une chapelle, et elle produisit de la part de ses amis influents une forte opposition à la publication de la bulle susdite. Cependant la publication eut lieu le 9 mars 1410, et Huss fut immédiatement cité devant la cour épiscopale comme accusé d'hérésie. Huss, et plusieurs disciples des doctrines de Wickliffe, apportèrent leurs livres à l'archevêque, lui demandant de signaler les hérésies qu'ils contenaient afin de les mettre à même de rejeter ces erreurs. La commission, chargée d'examiner les livres, déclara hérétiques tous les écrits de Wickliffe, et l'archevêque décida dans un synode provincial qu'ils seraient livrés au feu ; en même temps il défendit, sous peine d'excommunication, de prêcher dans les chapelles.

L'université de Prague protesta contre cette décision, déclarant que l'archevêque n'avait pas le droit de disposer des livres qui étaient la propriété de ses membres ; qu'à l'université appartenait de juger toute espèce de doctrine ; qu'il était impossible de se passer de livres pour l'enseignement ; enfin que si le principe posé par l'archevêque était admis, il faudrait détruire les ouvrages des philosophes païens. Cette protestation fut présentée au roi, qui engagea l'archevêque à suspendre l'exécution de son auto-da-fé littéraire, et l'affaire fut renvoyée à la décision du nouveau pape élu, Jean XXIII. L'archevêque cependant n'attendit pas cette décision ; il ordonna la destruction

des écrits de Wickliffe, et bientôt après prononça contre Jean Huss une excommunication solennelle.

Cet événement produisit une immense sensation dans toute la population de la Bohême, qui se divisa sur ce sujet en deux partis violemment opposés l'un à l'autre, dont les vifs débats entraînèrent de fréquentes collisions. Le roi interdit sévèrement toute démonstration publique de ce genre, et enjoignit à l'archevêque d'indemniser les propriétaires des livres détruits. Le prélat ayant refusé d'obéir, ses biens furent mis sous le séquestre.

Huss cependant continuait à prêcher, expliquant qu'il ne voulait pas autre chose que ce qui était enseigné par les saintes Ecritures, par le Christ et ses apôtres; qu'il ne cherchait point à se séparer de l'Eglise universelle, mais au contraire tenait fortement à toutes ses prescriptions, et qu'il était impossible que le pape fût instruit de l'état réel des choses, car il ne pouvait pas avoir ordonné à l'archevêque les actes de barbarie dont ce prélat s'était rendu coupable. Il signalait les arguments par lesquels l'archevêque, le clergé et ses adhérents cherchaient à le perdre, et déclarait solennellement qu'il lui était impossible d'obéir aux hommes de préférence à Dieu et à Jésus-Christ. Il exhortait le peuple à demeurer ferme dans sa foi, et, à côté de ses sermons, lui et ses amis tenaient des conférences publiques pour défendre les écrits de Wickliffe.

Au milieu de cette agitation, arriva dans Prague une ambassade annonçant l'élection du pape Jean XXIII. Le roi, la reine et plusieurs des principaux nobles du pays s'adressèrent aux légats du pape, leur représentant l'état réel de la question et leur demandant d'obtenir le rappel de la bulle rendue par son prédécesseur, insistant en particulier pour que les priviléges de la chapelle de Bethléhem, celle où prêchait Jean Huss, fussent respectés. Mais l'ambassade, à son retour à Rome, fut accompagnée par les délégués de l'archevêque, qui obtinrent du pape l'approbation des procédés de ce prélat et une citation adressée à Huss pour qu'il eût à venir répondre à l'accusation d'hérésie qui était lancée contre lui. Le roi s'adressa de nouveau au pape; il lui représenta quelles étaient les conditions de l'Eglise de Bohême, que Jean Huss ne pouvait entreprendre le voyage de Rome vu les dangers auxquels sa vie serait exposée; il demanda encore une fois qu'on lui permît de prêcher dans la chapelle de

Bethléhem, et proposa que les conflits religieux de la Bohême fussent réglés par l'université de Prague, ou bien par un cardinal envoyé dans ce but aux frais du roi.

Le pape répondit que la présence de Huss à Rome était indispensable, et que déjà trois juges étaient désignés pour faire une enquête à son sujet. Cette nouvelle encouragea l'archevêque à renouveler l'excommunication de Huss et à demander la restitution de ses biens. Sa demande étant rejetée et plusieurs membres du clergé refusant de proclamer dans leur église l'anathème contre Huss, l'archevêque lança l'interdit sur la capitale. Le roi, irrité d'un acte semblable, bannit plusieurs prêtres qui avaient exécuté les ordres de l'archevêque, fit saisir les trésors du chapitre de Prague, et fit rendre par les Etats du royaume une loi qui défendait de citer aucun individu devant des cours ecclésiastiques pour une cause séculière. Ces vigoureuses mesures forcèrent l'archevêque à plier; et comme le roi aussi bien que Jean Huss lui-même désiraient vivement pacifier les troubles excités par ce différend, toutes les parties s'accordèrent à s'en remettre à un tribunal d'arbitres, qui se réunit le 3 juillet 1411, et peu de jours après rendit la décision suivante :

L'archevêque devait se soumettre au roi, retirer son interdit ainsi que toutes les peines ecclésiastiques qu'il avait prononcées, anéantir l'enquête commencée et envoyer à la curie romaine une déclaration écrite portant qu'il n'y avait pas d'hérétiques en Bohême; d'autre part le roi s'engageait à rendre les biens de l'archevêque, à punir sévèrement toutes les hérésies, à veiller au maintien de la paix entre les deux partis et à défendre les priviléges du clergé aussi bien que ceux de l'université. Ce verdict fut accepté. Peu de temps après Huss fit, dans une assemblée générale de l'université, une profession de foi, défendant sa conduite, et suppliant l'archevêque de le dispenser du voyage de Rome puisqu'il promettait de se conduire dorénavant en tous points comme un fils fidèle de la sainte Eglise. Cependant l'archevêque tarda quelque temps d'envoyer à Rome la déclaration promise, parce qu'il savait qu'elle serait mal reçue par la cour papale, et bientôt la mort vint le tirer de cette position difficile.

La pacification que je viens de mentionner ne pouvait pas être de longue durée; une nouvelle circonstance, qui eut lieu avant la fin de l'année 1411, ranima les disputes religieuses.

Le pape Jean XXIII proclama une croisade contre Ladislas, roi de Naples, promettant indulgence plénière à tous ceux qui y prendraient part, soit personnellement, soit par des contributions pécuniaires. Un légat envoyé pour cet objet spécial arriva en Bohême, et obtint du peuple crédule des sommes considérables. Les habitants éclairés du pays en furent indignés. Huss se mit à prêcher contre cet abus monstrueux du pouvoir papal et à démontrer, par des discussions publiques, l'absurdité et le caractère antichrétien de ces mesures scandaleuses employées dans l'intérêt personnel du pape. Le haut clergé prit le parti du pape, ainsi que la bourgeoisie allemande de Prague, qui formait une puissante corporation et occupait les principales charges municipales de la vieille cité. Les Bohêmes, au contraire, embrassèrent, pour la plupart avec un zèle ardent, la cause de Huss.

Ce dernier parti trouva un ferme auxiliaire dans la personne de Jérôme de Prague, qui, plus tard, devint le compagnon de martyre de Jean Huss. Il était né à Prague, d'une famille noble, mais pauvre, et avait été l'ami de Jean Huss pendant qu'ils faisaient ensemble leurs études. Après avoir visité plusieurs universités étrangères, entre autres celle d'Oxford, dont il avait rapporté quelques écrits de Wickliffe, il s'était rendu en pèlerinage à la terre sainte; puis il avait assisté à l'organisation de l'université de Cracovie et travaillé comme missionnaire en Lithuanie. C'était un homme non-seulement d'un profond savoir, mais aussi d'une grande expérience. Son caractère ardent et sa brillante éloquence produisirent souvent sur ses compatriotes une impression plus puissante encore que la parole de Jean Huss.

Huss fut excommunié par un légat du pape, et tout le pays, mais surtout la capitale, devint le théâtre de rixes continuelles entre ses adhérents et ses adversaires, qui, dans plus d'une occasion, furent sanglantes.

Le roi ordonna aux autorités supérieures du pays d'adopter les mesures les plus propres à mettre fin à ces troubles, et le clergé convoqua dans ce but un synode qui s'assembla à Böhmisch-Brod, le 6 février 1413. Mais les opinions théologiques représentées dans ce synode, étaient si divergentes, qu'il fut complétement impossible d'arriver à s'entendre.

L'assemblée s'étant dissoute après d'inutiles débats entre les partisans de l'autorité du pape et les disciples de Huss, qui ne

voulaient reconnaître d'autre autorité que celle des Livres saints, le roi nomma une commission composée de plusieurs prélats et du recteur de l'université, qu'il chargea de régler les points en litige. Après avoir entendu les deux parties, la commission se prononça contre l'infaillibilité du pape et de son collége telle que l'entendait le parti romain, et le roi irrité de ce que ce parti protestait contre une telle décision, exila plusieurs de ses chefs. Il enjoignit également à Jean Huss de s'éloigner de la capitale, où sa présence contribuait à entretenir l'agitation; celui-ci se retira à la campagne où il continua de prêcher et de publier des écrits en langue bohême.

Cependant l'empereur Sigismond ayant obtenu du pape Jean XXIII, la convocation d'un concile général à Constance, pour le 1er novembre 1414, envoya un message à Jean Huss, l'invitant à paraître, avec un sauf-conduit impérial, devant ce concile, et à y défendre personnellement sa cause. Huss répondit immédiatement qu'il obéirait à l'ordre impérial, puis il se rendit à Prague, où il annonça son désir de se laver de toute imputation d'hérésie en présence de l'archevêque et d'un synode. L'archevêque ayant rejeté cette proposition, Huss s'adressa à l'inquisiteur papal, qui, ayant assemblé quelques membres de la noblesse et du haut clergé, le fit déclarer net de tout soupçon d'hérésie et lui en donna l'attestation écrite; sur le vu de ce document, l'archevêque n'hésita plus à faire une déclaration semblable.

Alors Huss écrivit à Sigismond pour lui renouveler sa promesse de paraître à Constance et demander à ce monarque d'obtenir pour lui un débat public par-devant le concile. L'empereur affirma qu'on ferait droit à cette requête, et d'accord avec son frère, le roi Venceslas, il désigna trois nobles bohêmes de haut rang pour l'accompagner au concile.

Le 11 octobre 1414, après avoir adressé à ses disciples de ferventes exhortations, Jean Huss commença son voyage qui, durant toute la traversée de la Bohême, fut un véritable triomphe ; partout des foules immenses accouraient au-devant de lui et l'accompagnaient en invoquant les bénédictions du ciel sur leur grand compatriote, et en lui témoignant toutes les marques possibles de respect. Arrivé sur la frontière de la Bohême, il fit retourner son cheval, et jetant des hauteurs de Böhmerwald un long regard sur sa patrie bien-aimée, il adressa au ciel une fer-

vente prière pour cette patrie avant de continuer son voyage sur le sol de l'Allemagne, où, malgré les préventions répandues contre lui, il reçut un accueil très-favorable.

Huss atteignit Constance le 2 novembre 1414 ; son entrée dans la ville se fit au milieu d'un grand concours de peuple. Il n'avait pas avec lui le sauf-conduit impérial, que Venceslas de Duba, l'un des nobles chargés de l'accompagner, apporta le lendemain et fit immédiatement connaître au concile. A la requête de Chlumski, un autre de ces nobles, le pape déclara qu'il ne serait fait aucun mal à Jean Huss, eût-on même à lui reprocher les plus grands crimes, et, le 9 novembre, l'interdit lancé contre Huss fut levé provisoirement.

Cependant les nombreux ennemis que Huss comptait dans le clergé bohême employaient tous leurs efforts pour le perdre. On dressa contre lui une longue liste de griefs, reposant la plupart sur de faux rapports, mais parmi lesquels se trouvait l'accusation très-vraie d'avoir attaqué l'immoralité et les abus du clergé, ainsi que la vente des indulgences. Huss protesta hautement contre cette pièce, mais cela n'empêcha point le clergé bohême de l'envoyer au concile par une députation spéciale. En même temps on répandit dans le public des bruits calomnieux contre le réformateur, qu'on représentait comme voulant renverser l'organisation de l'Église en soulevant le peuple par ses discours, et comme se préparant à fuir en cas de non-réussite pour échapper à son juste châtiment.

Ces machinations eurent leur effet ; le 28 novembre, le bourguemestre de Constance se présenta au logis de Huss, accompagné de deux évêques, et lui signifia l'ordre de le suivre pour aller défendre sa cause devant le pape et les cardinaux. Chlumski, comprenant aussitôt le but de cette démarche, protesta contre ce qu'il regardait comme contraire au sauf-conduit impérial. Mais les délégués insistèrent, montrant la troupe armée qui les avait suivis et qui entourait la maison. Alors Jean Huss se soumit ; il comparut devant le collége assemblé, qui lui demanda s'il était vrai que la Bohême fût pleine de toutes sortes d'hérésies. Il répondit qu'il détestait toute doctrine erronée, qu'il mourrait plutôt que de l'adopter ; qu'il venait devant le concile afin d'y être instruit ; qu'il était prêt à abjurer toute erreur et à accomplir toute pénitence. Les Pères assemblés, satisfaits de cette

déclaration, permirent à Jean Huss de se retirer. Cependant il demeura sous la surveillance d'une troupe armée.

La haine théologique des ennemis de Huss ne se tint pas pour battue. Le même jour, dans l'après-midi, les cardinaux s'étant rassemblés, de tels efforts furent faits pour les exciter contre Huss, qu'ils promirent qu'on ne lui rendrait pas sa liberté. Chlumski fut aussitôt sommé, au nom du concile, d'avoir à livrer Jean Huss. Irrité de cette violation du sauf-conduit impérial, Chlumsky s'adressa au pape, demandant avec menaces la libération immédiate de Huss. Le pape répéta sa précédente déclaration, qu'il n'avait rien contre Huss, mais qu'il ne pouvait pas résister aux cardinaux, excités par la violente haine du clergé bohême. Cette déclaration pouvait bien être vraie en partie, car ce même pape fut peu de temps après déposé et emprisonné par le concile. Chlumski protesta et fit afficher sa protestation à la porte de toutes les églises de la ville. Il montra le sauf-conduit impérial aux princes et aux évêques allemands qui se trouvaient à Constance, ainsi qu'au bourguemestre et aux principaux citoyens, avec l'espoir que, étant vassaux de l'empereur, ils respecteraient ce sauf-conduit; mais tout fut inutile. Huss, retenu pendant une semaine dans la maison d'un chanoine, fut ensuite renfermé, le 6 décembre, dans le cachot d'un couvent de dominicains. L'empereur, informé de cette incarcération, envoya aussitôt l'ordre de délivrer Huss, mais les Pères n'en tinrent nul compte. Le jour de Noël, l'empereur arriva lui-même à Constance, et demanda la délivrance de Huss, car il savait bien quel effet cela produirait dans la Bohême, dont la couronne lui revenait après le décès de son frère Venceslas, et il craignait qu'on ne lui attribuât tout le mal. Après plusieurs menaces d'abandonner le concile, il quitta Constance; mais une députation de cardinaux se rendit vers lui pour lui représenter que le concile avait le droit de traiter un hérétique suivant son bon plaisir; que personne n'était tenu de garder sa parole envers un hérétique, et que les Pères avaient résolu, dans le cas où l'empereur ne retournerait pas à Constance, de dissoudre immédiatement le concile, en sorte que toute tentative de réformer l'Eglise serait abandonnée. Cette considération eut tant de poids aux yeux de Sigismond, que, dans la séance du concile, du 1er mars 1415, il consentit à ne plus se mêler de l'affaire.

La commission nommée pour juger Huss, après avoir exa-

miné, en sa présence, les preuves à sa charge, lui soumit quarante-quatre points sur lesquels il était accusé d'opinions contraires aux enseignements de l'Eglise. Huss répondit à toutes ces accusations, en démontrant que plusieurs n'avaient aucun fondement, que d'autres reposaient sur des méprises, et qu'enfin le reste ne pouvait être taxé d'hérésie, puisqu'il s'agissait de doctrines que jamais un concile général n'avait condamnées et qui se trouvaient d'accord, soit avec les saintes Ecritures, soit avec le sens commun. Il y avait cependant un point sur lequel Huss était diamétralement opposé au concile, c'est qu'il ne reconnaissait pas que le pape et les cardinaux constituassent l'Eglise. Une nouvelle circonstance vint augmenter encore les difficultés de sa position. L'un de ses plus ardents disciples, maître Jacob de Miess, commença, pendant que Huss était à Constance, à administrer aux laïcs la communion sous les deux espèces. Déjà cette innovation avait été propagée avant Huss par Mathias de Janova, prêtre d'un grand savoir et d'une piété fervente; elle était en usage dans les Eglises nationales slaves. Il en résulta, dans l'université de Prague, une discussion publique, à la suite de laquelle la communion sous les deux espèces fut introduite dans trois églises de la ville, malgré la stricte défense proclamée par le chapitre. Les disciples de Huss n'étant pas d'accord entre eux sur ce point, en référèrent à lui. Huss, désirant empêcher la division de se mettre parmi les siens, répondit que la coupe pouvait être donnée aux laïcs, mais que cela n'était pas nécessaire. Cette réponse n'ayant satisfait personne, Huss fut de nouveau requis de formuler à ce sujet une opinion décisive. Il vit bien que cette opinion lui serait fatale devant le concile, mais sa conscience ne lui permettait pas d'hésiter; il déclara donc que l'usage de la coupe devait, aussi bien que celui du pain, être recommandé, parce que Christ l'avait donné à ses apôtres, et qu'il était admis dans la primitive Église. Dès lors la coupe devint le symbole de ses adhérents.

Les rigueurs de la prison causèrent à Huss une grave maladie, en sorte que les médecins du pape ordonnèrent de le transporter dans un logement plus sain. Il recouvrait la santé lorsque la fuite du pape lui occasionna de nouvelles souffrances. Cet événement produisit la plus grande confusion; la fermeté de l'empereur empêcha seule le concile de se dissoudre. Les moines dominicains, à la garde desquels était confié Huss, remirent

les clefs de sa prison à l'empereur. Les amis du réformateur en conçurent l'espoir de sa délivrance; mais loin de là, l'empereur agissant sous l'instigation des Pères du concile, livra Huss à l'évêque de Constance, qui le fit renfermer dans un donjon solitaire du château de Gotlieben avec les fers aux pieds et aux mains.

Le traitement infligé à Jean Huss causa en Bohême une indignation générale ; des assemblées publiques furent tenues pour délibérer sur les moyens de combattre les périls qui menaçaient le favori de la nation. La noblesse de Bohême adressa une protestation à l'empereur, comme à l'héritier de la couronne, et demanda que Jean Huss fut loyalement examiné, pour sauver l'honneur de la nation bohême qui se trouvait insultée à la face du monde entier par des procédés semblables.

Les nobles bohêmes et polonais qui étaient alors à Constance présentèrent au concile une vive remontrance contre le traitement de Jean Huss, et un noble polonais de haut rang, Venceslas Leszczynski ou de Leszna, se distingua tellement par son zèle, que Huss lui donna l'épithète de *intrepidus et zelosus veritatis defensor*.

Les opinions de Huss n'étaient pas, à beaucoup près, aussi avancées que celles de Wickliffe. C'était sur la réforme des abus qu'il insistait surtout, d'accord en ceci avec beaucoup d'ecclésiastiques très-orthodoxes, et il n'adoptait nullement les vues proclamées un siècle plus tard par Luther, Calvin, Zwingle, touchant le pape, l'eucharistie, etc. Mais ce qui excitait contre lui la haine du clergé, c'est qu'il repoussait l'autorité de l'Eglise pour en appeler à celle des Ecritures. Le danger de ce principe révolutionnaire ne pouvait échapper aux Pères du concile, et c'est pour cela que des hommes tels, par exemple, que le cardinal Pierre d'Ailly, grand avocat lui-même des réformes ecclésiastiques, furent les plus violents contre Huss, qu'ils regardaient comme un rebelle.

Le 5 juin 1415, Huss fut amené devant le concile; on lui présenta son propre manuscrit d'un traité sur l'Eglise, duquel avaient été extraits les principaux chefs d'accusation contre lui, et on lui demanda si ce livre renfermait bien ses opinions. Il répondit affirmativement, se déclarant prêt à les défendre et à rétracter toute erreur qui lui serait démontrée par les Ecritures. Cette réponse fut accueillie par un cri général, qu'il ne s'agissait

pas des Ecritures, mais de la rétractation de doctrines que l'Eglise, c'est-à-dire le pape et les cardinaux avaient, sous l'inspiration du Saint-Esprit, déclarées fausses. Huss répartit qu'il détestait l'erreur, puis il commença sa profession de foi; mais de nombreuses voix l'interrompirent, s'écriant qu'on n'avait pas besoin de ses opinions, qu'il devait se taire et se borner à répondre aux questions qu'on lui faisait. Le tumulte devint si violent que Huss déclara qu'il attendait plus de décorum, de bienveillance et de modération d'une si vénérable assemblée; puis il se défendit avec tant d'éloquence et de talent, qu'il réussit à repousser la première charge dirigée contre lui; mais ses efforts l'épuisèrent tellement, qu'il fallut le reconduire dans sa prison.

On lui accorda un jour de délai, puis son procès fut repris le 7 juin. Huss repoussa, non sans succès, plusieurs des accusations auxquelles il eut à répondre; mais on n'en exigea pas moins qu'il se soumît sans conditions au concile, et comme il insistait pour que les accusations fussent prouvées, l'empereur, qui était présent à la séance, se leva et déclara que les Pères du concile l'ayant informé qu'un sauf-conduit donné à un hérétique n'était pas valable, il retirait sa protection à Jean Huss et l'avertissait d'avoir à se soumettre à la volonté du concile. Cette déclaration inattendue décida le sort de Huss; il le vit aussitôt. Après avoir remercié l'empereur de l'avoir protégé jusque-là, dominé par ses émotions, il tomba évanoui et fut emporté sans connaissance dans sa prison.

Le lendemain eut lieu la troisième et dernière séance du procès. Il s'agissait des opinions de Huss touchant l'Eglise, le pape et les cardinaux, ainsi que de son manque de respect pour le clergé, qu'il prétendait soumettre, à quelques égards, au pouvoir séculier. Huss se défendit, mais ne put nier ces accusations. Sa défense ne fut pas acceptée, et le cardinal Pierre d'Ailly résuma les débats en déclarant que Huss n'avait d'autre alternative que de se soumettre absolument à la décision du concile ou d'entendre prononcer une sentence contre lui. Huss implora la permission d'expliquer ses doctrines, promettant de se soumettre si elles étaient condamnées par le concile. Cette juste demande fut refusée, et on lui signifia la sentence suivante: Il devait publiquement reconnaître que les doctrines contenues dans les 44 articles cités contre lui étaient erronées, abjurer et renier ces doctrines, croire et enseigner les doctrines con-

traires. Huss répondit qu'il ne pouvait pas abjurer des doctrines qu'il n'avait jamais professées, qu'en même temps sa conscience lui défendait de renier la vérité des autres, jusqu'à ce qu'on lui eût prouvé qu'elles étaient fausses. Tous les membres présents l'engagèrent à se soumettre, et on lui promit que la formule de rétractation serait rédigée dans les termes les plus modérés; mais il demeura inébranlable. On le reconduisit alors en prison après qu'il eut déclaré que Dieu serait juge entre le concile et lui. Il semble que la grande popularité de Huss, non-seulement parmi les Bohêmes, mais aussi chez les Polonais, effraya l'empereur Sigismond. Quoi qu'il en soit, il conseilla aux cardinaux de ne point se fier à lui, lors même qu'il abjurerait ses opinions, mais de le condamner comme hérétique, parce que s'il retournait en Bohême, ce pays, ainsi que la Pologne, seraient perdus pour l'Eglise; de ne pas différer son exécution, et de se montrer également impitoyables pour Jérôme de Prague, le plus capable comme le plus zélé de ses disciples. Ces paroles, qui causèrent un grand plaisir aux cardinaux, furent entendues par les nobles bohêmes qui avaient accompagné Huss à Constance, et par Pierre Mladenowicz, disciple de Huss, qui l'avait suivi, qui fut témoin de son procès, de son exécution, et qui laissa de ces événements un récit auquel nous avons emprunté le nôtre en grande partie. Ils se rendirent immédiatement auprès de Huss pour l'avertir du sort qui l'attendait et pour l'exhorter à ne pas céder sur un seul point à ses adversaires, puisqu'il devait donner sa vie en témoignage de ses opinions, exhortation bien superflue, du reste, pour un caractère de cette trempe. Ils envoyèrent aussi un message secret en Bohême pour informer leurs amis de la conduite de l'empereur. Ces nouvelles augmentèrent encore l'agitation de ce pays; on tint des assemblées en plusieurs lieux, on adressa des représentations au concile; mais elles ne produisirent pas plus d'effet que celles qui les avaient précédées.

Le concile fit présenter à Huss plusieurs formules de rétractation; les cardinaux les plus distingués le visitèrent dans sa prison et cherchèrent, par des promesses et des offres de toute espèce, à obtenir de lui qu'il consentît à se soumettre. Plusieurs députations du concile vinrent discuter avec lui les points condamnés; mais ce fut inutile, rien ne put ébranler ses convictions. Il demandait des preuves tirées des saintes Ecritures ou

fondées sur la raison, et ses adversaires lui citaient toujours les décisions des conciles en lui demandant une soumission absolue à leur autorité.

Le 1er juillet, Huss envoya au concile sa dernière déclaration, portant qu'il ne pouvait ni ne voulait abjurer aucune de ses opinions, à moins qu'on ne lui prouva son erreur par les saintes Ecritures.

Toute espérance de faire rétracter Jean Huss étant perdue, le concile décida que son exécution aurait lieu le 6 juillet 1415. Une assemblée générale de tous les princes et seigneurs spirituels et temporels fut convoquée pour ce jour-là, sous la présidence de l'empereur, dans la cathédrale de Constance. Un échafaud fut élevé dans la nef de cette église, et tout auprès un poteau sur lequel étaient suspendus les vêtements sacerdotaux d'un prêtre catholique romain. Quand Huss, amené dans l'église, aperçut ces préparatifs, il en comprit le sens, et tombant à genoux il se mit à prier. Cependant l'évêque de Londres, s'adressant à l'empereur, fit un long discours terminé par les paroles suivantes :

« Et c'est pour cette œuvre pieuse et sainte que tu as été choisi de Dieu, élu dans le ciel plutôt que sur la terre, placé sur le trône par les princes célestes plutôt que par ceux de l'empire, et particulièrement chargé de détruire, par le glaive impérial, les hérésies et les erreurs que nous avons maintenant condamnées. Dieu t'a donné, pour l'accomplissement de cette sainte œuvre, la sagesse de la divine vérité, le pouvoir de la justice et de la majesté royale, en te disant : Voici, j'ai mis une parole dans ta bouche, en t'inspirant la sagesse; je t'ai placé au-dessus des nations et des royaumes en te soumettant les peuples, afin que tu exécutasses le jugement et que tu détruisisses les iniquités. Détruis-donc toutes les hérésies et les erreurs, mais particulièrement détruis cet hérétique obstiné, dont la méchanceté a infecté plusieurs parties du monde du poison de l'hérésie. Cette tâche t'a été assignée, très-glorieux prince, et c'est à toi qu'il appartient de l'accomplir, parce que le domaine de la justice t'a été donné; tu t'es ainsi préparé des louanges de la bouche des petits enfants, et ton nom vivra éternellement pour avoir détruit de tels ennemis et contempteurs de la vraie foi; et puisse Jésus-Christ t'accorder sa grâce pour cette œuvre. »

Lorsque ce discours blasphématoire fut terminé, on donna

lecture du procès de Jean Huss. Vainement celui-ci voulut-il présenter des observations sur quelques passages de ce document, on ne le lui permit pas, et quand il vit qu'on était décidé à ne pas l'entendre, se jetant à genoux, il recommanda son âme à Dieu et au Sauveur. Mais un évêque ayant dit qu'il s'était donné pour la quatrième personne de la divinité, Huss le défia de nommer celui qui avait entendu un tel blasphème sortir de sa bouche; et ne recevant aucune réponse, il s'écria : « Oh! combien misérable je suis d'être obligé d'entendre un pareil blasphème! Mais j'en appelle à toi, ô Christ! dont la parole est publiquement condamnée par ce concile. » Finalement on lut le décret du concile qui condamnait les écrits de Huss à être brûlés, et lui-même à être dégradé de sa qualité de prêtre et livré au pouvoir séculier; tandis que Huss, après avoir encore une fois protesté contre l'injustice de la condamnation, priait pour ses persécuteurs. Après la lecture du décret, sept évêques s'approchèrent de Huss et lui demandèrent de revêtir les habits sacerdotaux. Huss obéit. Alors les évêques l'exhortèrent à rétracter ses erreurs par amour pour son salut et pour son honneur. Huss monta sur l'échafaud et s'adressa en ces térmes au peuple qui remplissait l'église :

« Les évêques me demandent de confesser devant vous mes erreurs. Si cela n'entraînait que la perte de l'honneur d'un homme mortel, peut-être m'eussent-ils persuadé de faire ce qu'ils exigent de moi. Mais je suis ici devant la face du Dieu tout-puissant, et je ne puis le faire sans manquer à lui et sans m'exposer aux reproches de ma conscience; car j'ai la conviction profonde de n'avoir jamais rien enseigné de ce dont on m'accuse, mais d'avoir toujours cru, écrit, enseigné, prêché le contraire. Comment pourrais-je tourner mes yeux vers le ciel, comment pourrais-je montrer ma figure à ceux que j'ai instruits et dont le nombre est si grand, si j'allais inquiéter leurs esprits sur toutes ces choses, au sujet desquelles ils n'ont à présent aucun doute? Dois-je, par mon exemple, jeter tant d'âmes dans le trouble et l'incertitude, bouleverser tant de consciences instruites par les paroles de l'Ecriture sainte, édifiées par la pure doctrine de notre Seigneur Jésus-Christ, et défendues ainsi contre les attaques du démon ? Non, je ne laisserai jamais apparaître que j'aie plus d'égard pour ce corps mortel que pour le salut éternel de toutes ces âmes. »

Il fut interrompu par les évêques, qui lui ordonnèrent de descendre de l'échafaud, et commencèrent la cérémonie de la dégradation. L'un d'eux prit le calice de sa main et dit : « O toi, maudit Judas, parce que tu as abandonné le conseil de la paix, et que tu as conspiré avec les Juifs, nous te retirons cette coupe du salut. » Huss répondit : « J'ai confiance pourtant en Dieu le père de tous, et en notre Seigneur Jésus-Christ, pour l'amour de qui je souffre tout ceci, qu'il ne retirera pas de moi la coupe de son salut, mais, au contraire, j'ai la ferme assurance que je la boirai aujourd'hui dans son royaume. » D'autres évêques s'approchèrent tour à tour de lui, chacun lui enlevant une partie des vêtements sacerdotaux, et lui adressant des malédictions, auxquelles il répondait « qu'il souffrait tous ces blasphèmes avec patience pour l'amour de son maître Jésus-Christ. » Lorsqu'ils arrivèrent enfin à la dernière partie de cette cérémonie, qui consiste à effacer la marque de la tonsure, ils se disputèrent pour savoir si l'on emploierait des ciseaux ou un rasoir. Alors Huss, se tournant vers l'empereur qui assistait à cette scène sur son trône, lui dit froidement : « Je m'étonne de ce qu'étant tous également cruels, ils ne peuvent être d'accord même dans leur cruauté. » Ils décidèrent enfin de couper avec des ciseaux la peau sur le sommet de la tête. Durant cette douloureuse opération, ils disaient que l'Eglise l'ayant privé de tout ornement et de tout privilége, il ne restait plus qu'à le livrer au pouvoir temporel. Mais se rappelant bientôt qu'ils avaient oublié quelque chose, ils apportèrent un bonnet de papier sur lequel étaient peints trois horribles figures représentant des diables, avec cette inscription : « *Hæresiarcha.* » Quand Huss vit le bonnet, il dit : « Notre Seigneur Jésus-Christ a porté pour l'amour de moi une couronne d'épines, pourquoi ne porterais-je pas ce bonnet léger, quoique ignominieux, pour l'amour de son nom ? » Les évêques le placèrent sur sa tête en disant : « Nous livrons ton corps aux flammes et ton âme au diable. » Mais Huss, levant les yeux, dit : « Entre tes mains, ô Jésus-Christ, je remets mon âme que tu as rachetée ! »

Les évêques se tournèrent alors vers l'empereur et livrèrent Huss au pouvoir temporel. Sigismond donna au duc de Bavière, qui était au pied du trône tenant le globe impérial, l'ordre de prendre Huss et de le livrer aux bourreaux.

Le duc conduisit immédiatement Huss à la place de l'exécu-

tion. En sortant de l'église, ils virent les écrits de Huss et de ses disciples livrés au feu. Huss sourit avec douceur, car il comprenait bien que les semences qu'il avait semées ne seraient pas consumées par le feu. Durant tout le trajet, Huss ne cessa de s'adresser au peuple qui remplissait les rues, affirmant que la cause de sa mort n'était pas du tout une hérésie quelconque, mais simplement la haine de ses ennemis qui avaient lancé sur lui les plus fausses accusations.

La place choisie pour l'exécution était un lieu situé en dehors de la porte de Gottlieben, où l'on avait coutume de déposer les charognes, et il s'y en trouvait justement un grand nombre, afin de rendre plus sensible l'outrage fait à la victime. Lorsqu'ils arrivèrent sur cette place, la contenance de Huss parut s'animer et une grande sérénité se répandit sur sa figure; il tomba sur ses genoux, chanta d'une voix forte et claire le 31me et le 81me psaume, et se mit à prier avec ferveur. La foule, en voyant cela, s'écriait : « Nous ne savons ce qu'il a fait auparavant, mais maintenant nous le voyons, et nous l'entendons faire de pieuses prières et d'édifiants discours. » Et l'un des assistants appela un prêtre qui suivait la procession à cheval, pour qu'il allât assister le martyr, mais le prêtre répondit que ces moyens de salut étaient refusés à un hérétique. Huss s'était cependant confessé à un moine dans sa prison; car, comme Mladenowicz le dit, en rapportant cette circonstance : « Christ règne caché au monde, même parmi ses ennemis. »

Tandis que Huss priait, le bonnet de papier tomba de sa tête; un soldat le replaça en disant qu'il fallait le brûler avec les démons que Huss servait. L'exécuteur lui ordonna de se lever; il le fit en s'écriant : « O Seigneur Jésus-Christ ! assiste-moi, afin que je puisse supporter avec une fermeté inébranlable cette mort cruelle et ignominieuse à laquelle j'ai été condamné pour avoir prêché ta sainte parole de l'Evangile. » Alors il se tourna vers la foule assemblée; mais le duc de Bavière l'empêcha de parler, et ordonna à l'exécuteur de le dépouiller de ses habits et de l'attacher au poteau avec les mains liées par derrière. Cela fut fait; mais comme sa figure était tournée vers l'est, on dut la retourner de l'autre côté du bûcher en sa qualité d'hérétique. Une chaîne fut passée autour de son cou et liée au poteau. Huss dit en la regardant, qu'il la portait bien volontiers pour l'amour de sa foi, car il savait que son Sauveur avait porté un fardeau

bien plus pesant. Une quantité de bois et de paille fut ensuite entassée autour de lui jusqu'à la hauteur de ses genoux. En ce moment, le maréchal de l'empereur, Haupt de Pappenheim, arriva et le somma, au nom du monarque, de rétracter ses erreurs; mais Huss répondit : « Qu'ai-je à rétracter, puisque je n'ai conscience d'aucune erreur? J'ai toujours prêché la vérité et l'Evangile de notre Seigneur Jésus-Christ, et maintenant je suis prêt à mourir avec joie pour cela. » A ces paroles, le messager impérial frappa ses mains au-dessus de sa tête et quitta la place; l'exécuteur mit le feu au bûcher. Huss s'écria d'une voix forte : « Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, aie pitié de moi! » Et quand il eut répété cette invocation pour la troisième fois, le vent souffla les flammes et la fumée contre sa figure, en sorte qu'il fut suffoqué. On remarqua cependant qu'il remua encore pendant l'espace de temps nécessaire pour dire trois fois la prière du Seigneur.

Quand le bûcher fut éteint, on trouva que la partie supérieure du corps était restée suspendue à la chaîne sans être consumée. Du nouveau bois fut immédiatement apporté, le poteau renversé et le feu rallumé jusqu'à ce que ces restes fussent complétement consumés. On brûla séparément le cœur, qui avait été arraché du corps et broyé en petites parties; les habits que Huss portait en allant à l'exécution furent aussi jetés au feu; enfin, quand tout eut été consumé, on recueillit soigneusement les cendres et on les jeta dans le Rhin.

Ainsi périt le grand réformateur slave, qui, quoiqu'il n'ait pas attaqué les dogmes de l'Eglise catholique romaine de la même manière que les réformateurs du seizième siècle, posa le principe fondamental du protestantisme, l'appel à l'autorité des saintes Ecritures et non pas à celle de l'Eglise.

Il me reste maintenant à dire quelques mots du sort de Jérôme de Prague, le plus éminent des disciples de Huss, et victime comme lui du concile de Constance. En quittant la Bohême, Huss connaissant bien le zèle de Jérôme et la haine que le parti romain nourrissait contre lui, lui ordonna de la manière la plus positive de ne point aller à Constance. Malgré cette défense, Jérôme partit pour cette ville, où il arriva le 4 avril 1415, et le 7 du même mois, il afficha à la porte de l'hôtel de ville, ainsi qu'à celle de toutes les églises, une demande en trois langues (latin, allemand et bohême) adressée au concile et à l'em-



JEROME DE PRAGUE.

pereur, pour qu'il lui fût accordé un sauf-conduit, afin de pouvoir assister son ami Huss dans son procès. Le concile répondit, le 17, qu'il le défendrait contre la violence, mais non pas contre la justice, et qu'il lui ferait son procès. Cette réponse l'engagea à fuir la tendre miséricorde des Pères, et à retourner dans sa patrie; mais il fut arrêté près des frontières de la Bohême, conduit enchaîné à Constance le 23 mai et jeté dans un donjon avec de lourds fers aux pieds et aux mains. Ce cruel traitement et l'anxiété que lui inspirait le sort de son ami ainsi que le sien propre, lui causèrent une grave maladie. Dans cette triste situation, abattu par la souffrance, il consentit, sur les instances de quelques membres du concile, à rétracter ses opinions, et le fit publiquement, le 11 septembre 1415, puis de nouveau, le 23 du même mois, déclarant qu'il était prêt à faire pénitence pour ses fautes et à se soumettre sans condition à l'autorité du concile. Cette conduite disposa favorablement les Pères qui parlaient déjà de lui rendre sa liberté; mais le clergé de Bohême s'y opposa, niant sa sincérité et apportant de nouvelles accusations contre lui. Une commission d'enquête fut nommée sous l'influence de ses plus cruels ennemis, et son rapport l'accusa d'avoir été, depuis sa jeunesse, l'ami de Huss et un zélé disciple de Wickliffe, dont il avait apporté les ouvrages en Bohême et qu'il adorait comme un saint; d'avoir infesté des erreurs de Wickliffe la Silésie, la Pologne, la Lithuanie et la Hongrie pendant ses voyages dans ces diverses contrées; d'avoir été le chef de toutes les révoltes contre le clergé; d'avoir enseigné que le culte rendu aux images des saints était une idolâtrie; d'avoir méprisé les reliques; d'avoir publiquement insulté le pape et le clergé, etc., etc. Jérôme demanda qu'on lui permît de se défendre en public, et cela lui fut accordé dans la séance générale du concile du 23 mai 1416. Il repoussa tous les points de l'accusation avec tant d'éloquence, tant d'habileté, tant de savoir, qu'il inspira la plus grande admiration au célèbre Poggio Bracciolini, qui remplissait les fonctions de secrétaire du concile et qui le comparait à Socrate. Il continua sa défense avec un égal succès le 26 du même mois; mais lorsqu'on lui demanda de renouveler sa rétractation, il se mit, au lieu de se soumettre, à décrire avec la plus brillante éloquence le caractère de son ami Jean Huss, le déclara innocent, le proclama même un saint, puis attaquant avec amertume les Alle-

mands, les accusa d'être les plus furieux ennemis de sa nation, d'avoir juré sa perte ainsi que celle de Huss, parce qu'ils avaient contribué à leur ravir leur injuste privilége dans l'université de Prague, et de ne plus reculer devant aucun moyen pour satisfaire leur insatiable soif de vengeance. Il confessa en même temps que son plus grand péché était d'avoir renié, sous l'empire de circonstances cruelles, les doctrines de son ami Jean Huss. Il déclara que maintenant il y adhérait de toute son âme, et qu'il était prêt à souffrir pour elles toute espèce de tourment.

L'impression produite sur les auditeurs par ce discours inattendu de Jérôme peut plus facilement s'imaginer que se décrire. On le reconduisit en prison, et toutes les instances pour le faire abjurer ayant échoué, il fut condamné, le 20 mai 1416, avec les mêmes formalités déjà observées pour Huss, à être brûlé vivant sur la même place où son maître et ami avait subi son martyre. Arrivé sur le lieu du supplice, il baisa respectueusement le sol qu'avaient foulé les pieds de Jean Huss, se dépouilla lui-même de ses habits, pria avec ferveur tandis qu'on l'attachait au poteau et présenta ses mains à l'exécuteur. Lorsque le feu fut mis au bûcher, s'apercevant qu'on l'avait allumé derrière lui, il dit au bourreau : « Allumez le bûcher devant moi, car si j'avais eu peur du feu je ne serais pas ici. » Puis il entonna une hymne sacrée, et tandis que les flammes s'élevaient tout autour de lui, on l'entendit chanter dans sa langue maternelle : « Dieu tout-puissant et Père, aie pitié de moi et pardonne-moi mes péchés! » Ses habits furent jetés au feu, et quand tout fut consumé, on recueillit ses cendres pour les jeter dans le Rhin, comme celles de Jean Huss.

CHAPITRE III.

BOHÊME (Suite).

A la nouvelle de la mort de Huss, la consternation se répandit dans toute la Bohême, et un cri général d'indignation éclata contre les auteurs de ce crime. Les hommes de tous les rangs le considérèrent comme une insulte faite à la nation bohême dans l'homme le plus populaire du pays. Pour venger la mémoire de Huss, l'université de Prague publia un manifeste adressé à toute la chrétienté. Plusieurs écrits parurent sur le même sujet, et l'un d'eux défendit non-seulement la mémoire de Huss comme celle d'un innocent sacrifié, mais il déclara que le concile de Constance était l'assemblée des satrapes de l'Antechrist moderne. Une médaille fut frappée en l'honneur du martyr, et, dans le calendrier des saints, le 6 juillet lui fut consacré; on le considéra comme un martyr de sa religion et de sa nationalité, qui tombait sous la haine des Allemands à cause de son attachement à la Bohême. Les doctrines que Huss avait scellées de son sang acquirent, par sa mort, un nouvel élan, et le nombre de ses disciples augmenta rapidement; plusieurs églises adoptèrent la communion sous les deux espèces et le culte en langue vulgaire. Parmi les disciples de Huss, qui prirent le nom de hussites, des différences d'opinion ne tardèrent pas à se manifester; quelques-uns rejetant tout à fait l'autorité de l'Eglise et n'admettant d'autre règle de foi que la sainte Ecriture, tandis que d'autres se contentèrent d'adopter la communion sous les deux espèces, la libre prédication de l'Evangile et quelques autres réformes de moindre importance. Les premiers prirent le nom de thaborites, et les seconds celui de calixtins, à cause de leur attachement à la communion sous les deux espèces, dont un calice était l'emblème. Ce ne fut toutefois que peu à peu que les principes différents de ces deux partis se développèrent et prirent une forme déterminée.

La propagation de la réforme hussite, bien que générale dans

toutes les classes de la nation bohême, rencontra une vive résistance chez les adhérents de l'Eglise romaine, qui formaient une puissante minorité composée de tout le haut clergé, de la plus grande partie du bas clergé, des couvents et des abbayes riches et influentes, ainsi que de plusieurs nobles de haut rang et de quelques riches bourgeois, surtout de ceux d'origine allemande. Ce parti était bien organisé et pouvait compter sur l'appui de Rome et sur celui de l'empereur Sigismond, qui s'était déclaré contre les hussites. Ce dernier parti, plus nombreux, comprenait la grande majorité de la nation, beaucoup de nobles, de bourgeois et des membres du bas clergé; presque tous les paysans s'y étaient rangés, et c'est cette classe d'hommes au cœur simple, à l'esprit droit, et le plus susceptible d'enthousiasme et de dévouement pour la cause qu'elle embrasse, qui donne de la force à un parti en le rendant vraiment national. Il ne fallait qu'un chef, un homme capable de diriger le mouvement que Huss avait créé par la puissance de sa parole. Cet homme fut Jean Trocznowski, connu sous le nom de Ziska (prononcez *Jiska*) le Borgne, dont les talents extraordinaires et la sauvage énergie sont peut-être sans pareils dans l'histoire moderne. Ziska, noble bohême, était né vers la fin du quatorzième siècle, à Trocznow, son domaine paternel, situé dans le cercle de Bechin. On raconte que sa mère, étant occupée à surveiller des ouvriers un jour de moisson, fut soudain saisie des douleurs de l'enfantement, et donna le jour à Ziska sous un chêne[1], circonstance qui fut plus tard regardée comme un présage de la vigueur que l'enfant, né sous son ombrage, devait déployer dans l'âge viril. Ziska débuta dans la vie comme page de l'empereur Charles IV, ensuite il embrassa la carrière militaire; il servit longtemps dans les armées de Pologne et s'y distingua en plusieurs occasions, surtout à la bataille de Grunwald ou de Tannenberg, en 1410, où les chevaliers allemands furent mis en déroute. De retour dans son pays natal, Ziska devint chambellan du roi Venceslas; il n'était plus jeune lorsque eut lieu le martyre de Jean Huss.

[1] Le tronc de ce chêne subsista jusqu'au commencement du siècle dernier; mais il avait été presque détruit par les forgerons des environs, qui croyaient qu'un morceau de son bois attaché à leur marteau donnait plus de force à ses coups. L'autorité ecclésiastique, pour mettre fin à cette pratique superstitieuse, fit abattre les restes de ce tronc, et bâtir à la place même une chapelle portant une inscription, qui rappelait que l'hérétique Ziska, de fâcheuse mémoire, était né en cet endroit.

La nouvelle de cet événement produisit sur son esprit une puissante impression; le courtisan dissolu oublia les joyeux plaisirs des festins. Seul, les bras croisés, plongé dans une profonde méditation, on le vit errer dans les longues galeries du palais royal. Le roi trouvant un jour son chambellan dans cette étrange disposition, lui dit : « Yanku (diminutif de Jean), qu'avez-vous donc? — Je ne puis, répondit Ziska, endurer l'insulte que la Bohême a reçue à Constance par le meurtre de Jean Huss. » Le roi reprit : « Nous ne sommes en état ni l'un ni l'autre de venger cette insulte, mais si vous en aviez les moyens, je vous donnerais mon autorisation à les employer. » Ziska saisit avidement cette idée, et vit dès l'abord tous les avantages de l'appui du nom royal pour la réussite de son projet. Il demanda donc au roi une autorisation écrite sous son sceau. Le roi, qui aimait à se divertir et qui savait que Ziska n'avait ni richesse, ni amis, ni influence, ne vit dans cette requête qu'une plaisanterie, et l'accorda immédiatement. Ziska se servit de ce document pour engager plusieurs personnes à le seconder dans son dessein. L'hostilité entre les différents partis religieux de la Bohême augmentait de jour en jour, mais aucune collision sérieuse n'avait encore eu lieu. Le roi Venceslas restait passif spectateur; il n'avait point d'enfant pour hériter de son trône; il n'aimait pas son frère Sigismond qui ne lui avait donné que trop de motifs pour cela, et il ne songeait qu'à passer le reste de ses jours dans les plaisirs; ses sentiments pouvaient sans doute s'exprimer par ces mots, attribués à un homme d'État célèbre de nos jours : « Après moi le déluge. »

Telles n'étaient point les dispositions de Sigismond, empereur d'Allemagne, roi de Hongrie, héritier présomptif de la couronne de Bohême ; il savait que son indigne conduite à l'égard de Huss devait le rendre un objet d'aversion pour tous les disciples de l'homme qu'il avait trahi en violant le sauf-conduit avec lequel il était venu à Constance, et que pour s'assurer le trône de Bohême il fallait écraser les hussites. Le concile de Constance ne pouvait rester plus indifférent que l'empereur au mouvement provoqué par son propre forfait, et il manda en sa présence environ quatre cents des principaux hussites, leur offrant des sauf-conduits. Mais le supplice de Huss était trop récent pour que ses disciples pussent avoir la moindre confiance dans l'honneur du concile, et ils ne se rendirent pas à son invitation. Alors le

concile publia contre eux une déclaration contenue dans vingt-quatre articles, et adressa à l'empereur une lettre pour lui représenter que depuis la mort de leurs deux chefs, les hussites étaient devenus plus ardents à soutenir leurs doctrines et avaient attirés à eux grands et petits; qu'ils faisaient circuler un grand nombre d'écrits scandaleux contre les décrets du concile; que la communion sous les deux espèces était administrée avec impunité; que Jean Huss et Jérôme de Prague étaient révérés comme des saints par les Bohêmes, et que les catholiques romains, et surtout le clergé, étaient durement opprimés. Dans la même lettre, on se plaignait de la négligence du roi Venceslas et on allait jusqu'à le soupçonner de donner son appui aux hussites, ou tout au moins de tolérer leurs progrès.

Les séances du concile de Constance se terminèrent le 22 avril 1418, après que les divisions intestines de Rome eurent été pacifiées par l'élection du pape Martin V. C'était dès lors au nouveau pontife qu'appartenait la tâche de poursuivre la guerre contre les ennemis de l'Eglise; il lança donc une bulle adressée aux clergés de Bohême, de Pologne, d'Angleterre et d'Allemagne, prétendant que plusieurs prélats et plusieurs nobles laïques n'avaient été que des *chiens muets* lorsque l'hérésie avait levé la tête, et ordonnant d'examiner tous les partisans des hérésies de Huss et de Wickliffe, de les juger conformément aux lois et de les livrer au bras séculier. Il recommandait aussi à tous les princes et à tous les juges séculiers d'être fort stricts dans l'exécution de ces ordres, et afin que personne ne pût prétexter de l'ignorance, il joignit à sa bulle quarante-cinq articles de Wickliffe et trente articles de Huss qui avaient été condamnés par le concile de Constance. Il ne suffisait pas cependant de publier des bulles sans adopter des moyens efficaces pour leur exécution. Martin dépêcha donc en Bohême, en qualité de légat, le cardinal Dominique de Raguse, chargé d'insister sur l'exécution de la bulle. Arrivé en Bohême, le légat réussit à faire mettre à mort deux hussites dans une petite ville nommée Slan; mais cet acte de persécution excita dans tout le pays une indignation si forte et si générale qu'il fut obligé de partir. Il adressa une lettre à l'empereur Sigismond, pour lui déclarer que l'influence de la plume et de la parole serait désormais vaine en Bohême, et que ce pays ne pourrait être ramené à l'Eglise que par le fer et le feu.

Ces circonstances ne pouvaient qu'accroître la violence du mouvement qui agitait toute la Bohême et surtout Prague sa capitale. Venceslas, craignant une insurrection dans cette cité, ordonna que tous ses habitants fussent désarmés. Cet ordre répandit parmi eux la consternation, car s'il était dangereux de désobéir au roi, il était plus dangereux encore de s'exposer sans défense à sa colère. Ils furent tirés de cette perplexité par Ziska qui, depuis sa conversation avec son royal maître, n'attendait qu'une occasion favorable pour mettre ses projets à exécution. Il se rendit au milieu des bourgeois assemblés pour délibérer sur le parti qu'ils avaient à prendre, et il leur déclara que bien informé des intentions réelles du roi, il pouvait leur donner le meilleur avis sur ce qu'il y avait à faire dans cette circonstance. Son offre ayant été agréée, il engagea les citoyens à revêtir leurs plus beaux vêtements, et à s'armer le mieux possible; ensuite il se mit à leur tête et les conduisit devant le roi, auquel il parla en ces termes: « Sire, Votre Majesté nous a demandé nos armes, les voici prêtes à vous servir; montrez-nous les ennemis contre lesquels nous devons les diriger. » Cette adresse ingénieuse plut au roi, ou peut-être l'intimida; il approuva la conduite des bourgeois de Prague et les congédia gracieusement. On eut dès lors toute confiance dans le crédit de Ziska à la cour, et son influence sur le peuple augmenta beaucoup.

Il se mit alors à agir de concert avec Nicolas de Hussinetz, riche seigneur sur les domaines duquel Jean Huss était né, et qui avait ardemment embrassé ses doctrines. Il choisit dans les montagnes une position sûre, qu'il nomma Thabor et qu'il fortifia très-habilement. Il était bien temps que les hussites pensassent à leurs moyens de défense, car leurs ennemis devenaient chaque jour plus actifs et trouvaient un grand appui dans l'empereur Sigismond, héritier présomptif du trône de son frère, qui avait déjà introduit ses troupes dans plusieurs parties de la Bohême.

En général, les causes de guerres civiles ou religieuses s'accumulent pendant longtemps avant d'aboutir à une collision. L'animosité entre les partis, excitée par les discours et les écrits des meneurs, augmente graduellement jusqu'à ce qu'elle atteigne un degré d'intensité qu'il est impossible de réprimer. Et alors un seul coup, une seule étincelle embrase tout le pays, et l'incendie ne s'éteint qu'après de longues années de souffrances. C'est

ce qui arriva en Bohême; quatre années s'écoulèrent après le martyre de Huss, et le terrible conflit dont il fut la principale cause n'avait pas encore eu lieu.

Je rapporterai la première lutte qui éclata entre les hussites et les catholiques romains, en citant textuellement un auteur contemporain, qui en avait été témoin oculaire, Benessius Horzowicki, disciple et ami de Huss, et qui avait pris une part active à la contestation contre les Allemands au sujet des votes académiques. Nous devons la conservation de son récit à l'honnête jésuite Balbinus, qui nous assure qu'il est digne de foi, quoique écrit par la plume d'un hérétique.

« Au jour de la Saint-Michel, 1419, une grande multitude de gens s'assembla dans une plaine étendue appelée les Croix, qui se trouve près de la route de Beneshow à Prague. Il y avait beaucoup de gens de différentes villes, mais la plupart venaient de Prague, ville fort populeuse alors; les uns étaient venus à pied, les autres en voiture. Ils avaient été invités à se réunir dans cette plaine par trois prêtres, nommés Jacobel, Jean Cardinal et Mathias Toczenicki, parce que, du vivant de Venceslas, le peuple avait coutume de se rassembler sur quelques montagnes qu'il appelait Horeb, Beranek, Thabor, etc., afin d'y recevoir la communion sous les deux espèces. Voilà pourquoi Mathias Toczenicki fit dresser dans cette plaine une table posée sur trois tonneaux vides; il donna l'eucharistie au peuple sans aucun appareil; la table n'était pas même couverte, et les prêtres n'avaient point d'habits sacerdotaux. Le soir toute la foule se dirigea vers Prague et arriva de nuit à Wissehrad (château de Prague) avec des torches allumées. Il est étonnant qu'ils ne se soient pas emparés en cette occasion de cette forteresse, dont la prise leur coûta par la suite tant de sang; mais la guerre n'était pas encore commencée. Coranda, curé de Pilsen, était aussi venu à cette réunion, portant l'eucharistie et suivi d'une grande foule des deux sexes. Avant que la multitude quittât la plaine des Croix, on fit une collecte pour un pauvre homme dont les champs de blé avaient été foulés, et les dons furent si généreux que l'homme ne perdit rien; la foule ne commit aucun acte d'hostilité, et marcha comme une immense troupe de pèlerins armés de bâtons. Mais les choses changèrent bientôt. Les prêtres, en quittant le lieu du rendez-vous, exhortèrent le peuple à se réunir de nouveau avant la Saint-Martin. Cependant, les gar-

nisons que Sigismond avait mises dans quelques villes et quelques châteaux, se concertèrent pour prévenir cette assemblée, ce qui donna lieu à plusieurs combats sanglants. Les habitants de Pilsen, de Clattau, de Tauss et de Sussicz, qui s'étaient mis en route pour le lieu du rendez-vous, avertis par Coranda de l'embuscade préparée contre eux, s'armèrent et avertirent les autres personnes qui se rendaient au même endroit. De la sorte, une armée considérable fut bientôt formée, et lorsqu'ils arrivèrent à la ville de Cnin, ils reçurent des lettres des habitants d'Aust, place dans le district de Béchin, près de Thabor, qui leur demandaient leur assistance contre les impériaux qui s'étaient placés sur la route de Prague pour intercepter leur marche. Ils envoyèrent à leur aide cinq chariots remplis d'hommes bien armés; mais à peine ceux-ci eurent-ils passé la Moldau qu'ils aperçurent un corps de cavaliers et un autre de gens à pied. Le premier était commandé par Pierre Sternberg, noble catholique, président de la monnaie de Kuttenberg; le second corps était composé d'environ quatre cents personnes, hommes et femmes qui allaient, comme pèlerins, d'Aust à Prague, et au secours desquels ils étaient envoyés. Ils expédièrent immédiatement un message à Cnin pour demander du renfort, et continuèrent leur marche vers une petite éminence sur laquelle les pèlerins d'Aust s'étaient arrêtés; mais ces derniers furent attaqués par Sternberg et mis en déroute avant qu'ils eussent pu les joindre. Quelques citoyens d'Aust échappèrent à cette défaite et purent rejoindre leurs amis de Cnin, qui occupaient une petite colline, où ils furent attaqués à leur tour par Sternberg; mais ils se défendirent si bien, que celui-ci fut obligé de se retirer à Kuttenberg. Après cette victoire, ils passèrent la journée à l'endroit où les gens d'Aust avaient été battus; ils ensevelirent les morts et firent célébrer le service divin par leurs prêtres, ensuite ils se rendirent à Prague pour célébrer leur victoire et ils y furent reçus avec grande joie par leurs frères. »

Il ressort évidemment de ce récit, que les hussites ne furent pas les premiers auteurs de la terrible effusion de sang qui suivit cet événement, mais que leur paisible et pieuse expédition fut violemment troublée par les bandes armées de l'empereur. Ce combat fut une circonstance très-favorable à la cause des hussites, car dans tout conflit l'avantage obtenu dans un pre-

mier engagement, quelque insignifiant ou accidentel qu'il soit, manque rarement de produire un grand effet moral sur la masse du peuple; il élève le courage d'un parti et abat celui de l'autre, bien que, généralement, il n'y ait aucune cause réelle pour l'un ou pour l'autre de ces sentiments. Cependant, quoiqu'un chef sache apprécier de telles circonstances à leur juste valeur, un homme de génie seul peut tirer un grand avantage de leurs effets; Ziska n'était pas homme à négliger ce qu'il y avait de favorable à l'exécution de ses desseins; il publia une proclamation adressée aux habitants de la ville de Tauss ou Tista; il la fit paraître sous forme de circulaire et l'envoya dans toutes les villes bohêmes que n'occupaient pas encore les garnisons impériales. Cette proclamation faisant un appel aux sentiments nationaux et religieux de ses compatriotes, était admirablement calculée pour toucher la corde la plus sensible de leurs cœurs, et elle la fit vibrer avec le plus puissant effet. Voici la traduction de ce document remarquable :

« Mes très-chers frères, fasse Dieu par sa grâce, que vous retourniez à votre première charité, et que, faisant de bonnes œuvres comme de vrais enfants de Dieu, vous persistiez dans sa crainte; s'il vous a châtiés et punis, je vous demande en son nom de ne point vous laisser abattre par l'affliction. Considérez ceux qui travaillent pour la foi, et qui souffrent les persécutions de ses adversaires, surtout celles des Allemands, dont vous avez vous-mêmes éprouvé l'extrême méchanceté pour la cause de Christ. Imitez vos ancêtres, les anciens Bohêmes, qui étaient toujours prêts à défendre la cause de Dieu et la leur. Quant à nous, mes frères, ayant toujours devant les yeux la loi de Dieu et le bien du pays, nous devons être très-vigilants; et il est nécessaire que tous ceux qui sont capables de manier un couteau, de lancer une pierre ou de brandir une massue, soient prêts à marcher. En conséquence, mes frères, je vous informe que de toutes parts nous réunissons des troupes, afin de combattre les ennemis de la vérité et les destructeurs de notre nation. Je vous prie d'en informer vos prédicateurs, pour que, dans leurs sermons, ils exhortent le peuple à faire la guerre à l'Antechrist, et que tous, jeunes et vieux, s'y préparent. Je désire aussi que, lorsque nous serons chez vous, il ne manque ni pain, ni bière, ni vivres, ni fourrages, et que vous soyez pourvus de bonnes armes. Il est temps maintenant de s'armer non-seulement contre

les étrangers, mais aussi contre les ennemis intérieurs. Rappelez-vous votre première rencontre; vous étiez peu contre beaucoup, sans armes contre gens bien armés. La main du Tout-Puissant n'a point été raccourcie. Courage et tenez-vous prêts! Puisse Dieu vous fortifier!

ZISKA du Calice,
avec l'espoir en Dieu, chef des thaborites.

Ziska se mit alors à la tête d'une foule de villageois qui, de toutes parts, accouraient se ranger sous son étendard. Sur sa route, il surprit et captura un corps de cavalerie impériale, dont il employa les chevaux à équiper ses gens; il entra dans Prague, où il fut reçu avec transport; les hussites commencèrent alors à violenter plusieurs ecclésiastiques catholiques et tentèrent de s'emparer de leurs églises pour y établir leur propre culte. Les magistrats de la ville s'étant opposés à leur désir, il en résulta un affreux tumulte, pendant lequel le principal de ces magistrats fut tué, et des églises et des couvents furent pillés.

Le roi Venceslas fut si vivement ému de ces événements qu'il mourut d'une attaque d'apoplexie. Comme il ne laissait pas d'enfant, son trône revenait à son frère Sigismond; celui-ci était alors engagé dans une guerrre contre les Turcs, et cette circonstance laissa le champ libre aux progrès des hussites. Ceux-ci souillèrent malheureusement leur cause par les plus déplorables excès d'un fanatisme sauvage. Les églises et les couvents furent partout pillés et détruits; les prêtres, les nonnes furent souvent cruellement massacrés. Ziska, qui était l'âme de tout ce mouvement, perdit au siége de Raby le seul œil qui lui restait, et ce fut après cet accident, qui le rendit complétement aveugle, qu'il déploya les plus extraordinaires talents militaires.

Sigismond convoqua à Brunn, en Moravie, une diète composée de catholiques romains, aussi attachés à sa cause que les hussites lui étaient opposés; il promit à ces derniers une amnistie s'ils voulaient rentrer dans le giron de l'Église; mais cette offre ayant été rejetée, il se prépara à détruire l'hérésie par la force des armes. La ville de Prague était entre les mains des hussites, mais son château était occupé par une garnison impériale; l'empereur marcha contre la capitale avec une armée de Bohêmes catholiques, de Moraves, de Hongrois et d'Allemands. Elle était commandée sous ses ordres par cinq électeurs, deux ducs, deux landgraves, et plus de cinquante princes allemands.

Selon le témoignage des auteurs contemporains, elle comptait plus de cent mille hommes. Cette immense armée fut cependant repoussée par les hussites, qui, outre les assiégeants, avaient à combattre la garnison du château de Prague. L'armée impériale commit des atrocités, surtout pendant la retraite; plusieurs habitants furent massacrés par la soldatesque, qui regardait tout Bohême comme un hussite.

Une seconde attaque que fit l'empereur contre Prague, dans la même année (1420), n'eut pas d'autre résultat. Ce succès exalta le fanatisme et le courage des hussites au plus haut degré. Quelques prédicateurs proclamèrent l'approche du règne du Juste, qui devait être établi dans tout le monde, par les armes des thaborites, opinion qui ne pouvait qu'inspirer la plus indomptable énergie à ceux qui l'adoptaient, et qui explique clairement leurs triomphes extraordinaires. Il s'était aussi répandu parmi eux une prédiction qui annonçait qu'un tremblement de terre détruirait toutes les villes et bourgades de la Bohême, à l'exception de cinq cités, qui leur étaient particulièrement favorables.

Les hussites se faisaient toujours précéder dans leurs marches par des prêtres qui portaient des calices, faits quelquefois de bois; ils administraient fréquemment la cène sous les deux espèces; souvent ils se servaient d'eau au lieu de vin. Les prêtres étaient suivis des guerriers qui chantaient des psaumes tout en marchant; la marche était généralement fermée par des femmes employées pour les fortifications et pour soigner les blessés. La croyance superstitieuse que j'ai signalée au sujet de la destruction des villes et des villages, faisait abandonner ceux-ci par des troupes de fugitifs, qui se joignaient ordinairement à l'armée, en sorte qu'elle ne manquait jamais de recrues.

Si j'avais à décrire les nombreuses batailles qui furent livrées entre les hussites et leurs ennemis, la valeur remarquable et la surprenante habileté qui se déployèrent dans ces occasions; si je voulais retracer les diverses négociations diplomatiques par lesquelles on tenta de mettre fin à cette guerre, plusieurs volumes seraient nécessaires pour épuiser cet important sujet. Je puis seulement donner ici un court résumé de ces événements.

Les Bohêmes assemblèrent une diète dans la ville de Czaslaw, afin de délibérer sur les affaires de leur pays. Ils déclarèrent Sigismond indigne du trône, et résolurent de l'offrir au roi de



After the celebrated Picture by Lessing — Schenck & M'Farlane Lith^rs Edinburgh

SERMON DES HUSSITES

Pologne ou à quelque autre prince de sa maison. Ce fut dans cette occasion qu'ils rédigèrent les quatre célèbres articles dont ensuite ils ne se départirent jamais dans leurs négociations avec les autorités impériales ou ecclésiastiques. Ces articles étaient ainsi conçus :

I. La Parole de Dieu doit être librement annoncée par des prêtres chrétiens, dans tout le royaume de Bohême et le margraviat de Moravie.

II. Le vénérable sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ doit être donné sous les deux espèces aux adultes ainsi qu'aux enfants, comme Jésus-Christ l'a institué.

III. Les prêtres et les moines, dont un grand nombre se mêlent aux affaires de l'État, doivent être privés de leurs richesses mondaines qui leur font négliger leur saint office; leurs biens doivent nous être restitués, afin que, conformément à la doctrine des Evangiles et à l'exemple des apôtres, le clergé nous soit assujetti et que, vivant dans la pauvreté, il soit pour tous un modèle d'humilité.

IV. Tous les péchés publics qu'on appelle mortels, et tous les autres délits contraires à la loi de Dieu seront punis, conformément aux lois du pays, par ceux qui en ont la charge, sans égard pour les personnes qui les auront commis, afin de laver le royaume de Bohême et le margraviat de Moravie de la mauvaise réputation qu'ils ont de tolérer les désordres.

Cette diète, à laquelle beaucoup de catholiques romains prirent part, établit une régence composée de bourgeois, de magnats et de nobles dont le principal était Ziska. Sigismond adressa à cette diète un message, dans lequel il promettait de confirmer leurs libertés et de redresser les torts dont ils auraient à se plaindre, s'ils consentaient à le recevoir comme leur souverain, sinon il les menaçait de guerre. La diète lui répondit par une adresse qui montre à quel point les sentiments religieux et patriotiques se confondaient ensemble chez les hussites ; elle contenait l'exposé suivant de leurs griefs :

I. Votre Majesté a permis, au grand déshonneur de notre pays, que maître Jean Huss, qui s'était rendu à Constance avec votre sauf-conduit, fût brûlé.

II. Tous les hérétiques éloignés de la foi chrétienne ont eu la liberté de parler devant le concile de Constance, cette grâce a été refusée à nos excellents compatriotes. De plus, afin d'ag-

graver encore l'affront fait à la nation bohême, vous avez brûlé maître Jérôme de Prague, homme de grand mérite qui avait été à Constance comme Huss, sous garantie de la bonne foi publique.

III. Votre Majesté a, dans le même concile, fait proscrire et anathématiser la Bohême par une bulle d'excommunication que le pape a lancée contre les Bohêmes et leurs prêtres, ou plutôt leurs prédicateurs, dans le but de les anéantir radicalement.

IV. Votre Majesté a ordonné que cette même bulle fût publiée à Breslau, à la honte de la Bohême et pour la ruine du royaume entier.

V. Par cette publication, Votre Majesté a excité et soulevé contre nous tous les pays adjacents, comme si nous étions réellement des hérétiques.

Les autres griefs mentionnés étaient la prise de la couronne de Bohême sans le consentement de la nation, ce qui exposait celle-ci au mépris et à la raillerie générale; l'aliénation de quelques provinces appartenant à la Bohême, sans le consentement des États, etc.

Ils concluaient en demandant que le déshonneur jeté sur leur pays et sur la Moravie fût lavé, et que leurs autres griefs fussent redressés; enfin ils priaient Sigismond de leur exposer d'une manière claire et précise sa résolution au sujet des quatre articles qu'ils voulaient maintenir, ainsi que les droits, la constitution, les priviléges et les bonnes coutumes dont ils avaient joui sous ses prédécesseurs. Sigismond répliqua que l'exécution de Jean Huss et de Jérôme de Prague avait eu lieu contre sa volonté; il s'efforça d'atténuer les autres griefs, et promit de discuter les quatre articles et de maintenir les libertés du pays. Ces propositions ayant été rejetées, il entra en Bohême avec une armée composée principalement de Hongrois, mais il fut de nouveau repoussé par Ziska. L'armée impériale revint plusieurs fois à la charge, mais elle fut constamment battue, et les hussites, usant de représailles, firent des incursions dans les provinces impériales.

Trois partis politiques divisaient alors la Bohême: les catholiques romains, la plus grande partie de la haute noblesse et même ceux qui étaient calixtins ou hussites modérés désiraient conserver la couronne à Sigismond; le parti de Prague, composé des citoyens de cette capitale et de plusieurs autres villes, ainsi que d'un grand nombre de paysans de la secte des calix-

tins désiraient un autre roi que Sigismond; enfin les thaborites et Ziska à leur tête ne voulaient plus de roi. Le parti de Prague proposa d'offrir la couronne de Bohême au roi de Pologne, et le besoin de se défendre contre Sigismond, qui disposait des forces de la Hongrie et de l'Allemagne, engagea les hussites à sacrifier leurs différends et à s'unir pour s'assurer l'assistance d'une nation voisine. Des ambassadeurs, représentants de tous les partis, et parmi lesquels figurait comme délégué des thaborites l'Anglais Peter Payne [1], furent envoyés en Pologne à plusieurs reprises. Vladislas Jagellon, grand duc de Lithuanie, occupait alors le trône. Il s'était fait chrétien lors de son mariage avec Hedwige reine de Pologne, en 1386; il était déjà avancé en âge, et d'un caractère irrésolu. Les Bohêmes lui offrirent la couronne à condition qu'il acceptât les quatre articles proclamés par la diète de Czaslaw, et ils appuyèrent leur offre d'arguments puissants. Ils firent valoir la communauté d'origine et la ressemblance de langage [2] qui les unissaient aux Polonais; ils représentèrent les immenses avantages qui résulteraient pour les deux pays de l'union des deux couronnes sur une seule tête, ce qui créerait un puissant empire slave, s'étendant de l'Elbe à la Mer Noire et jusques auprès de Moscou [3]. Ils y voyaient encore l'avantage de mettre un obstacle efficace à l'hostilité allemande qui pesait sur la Pologne, surtout de la part de l'ordre teutonique, toujours soutenu par les empereurs. Les délégués bohêmes furent reçus avec les plus grands égards, mais le roi était indécis sur le parti qu'il devait prendre.

[1] Pierre Payne était né dans le Lincolnshire, dans un endroit nommé Haugh ou Hough, à trois milles de Grantham; il étudia à Oxford en Edmund's Hall, dont il fut ensuite le principal (1410-15). Il est impossible de préciser l'époque à laquelle Payne arriva en Bohême, où il jouit d'une grande réputation parmi les hussites. Lenfant en parle comme d'un homme de grande science et qui s'occupa particulièrement d'éclaircir les passages obscurs des écrits de Wickliffe. L'écrivain catholique Cochleus n'est pas exact en qualifiant Payne de *Primarius infector Bohemiæ*; car, comme je l'ai indiqué, les opinions de Wickliffe s'étaient répandues en Bohême plusieurs années avant l'arrivée de Payne. On pense qu'il mourut à Prague en 1455.

[2] L'analogie des langues bohême et polonaise était encore plus grande à cette époque que de nos jours. Plusieurs écrits hussites pourraient, en en exceptant quelques mots, être compris par les Polonais, aussi bien que s'ils eussent été écrits dans leur propre langue.

[3] Les frontières de la Lithuanie, qui fut réunie à la Pologne à l'avénement de Jagellon au trône de ce pays, s'étendaient, au quinzième siècle, à l'est jusqu'à la rivière Ougra, non loin de Kaluga, et comprenait la ville de Wiazma, située à environ cinquante-cinq lieues de Moscou. Au sud elle atteignait les rives de la Mer Noire, entre les bouches du Dnieper et celles du Dniester.

Les propositions des Bohêmes étaient trop avantageuses pour être rejetées d'emblée, mais il y avait de graves difficultés à les accepter. Le clergé, dont l'influence était grande au sénat, y mit opposition, et l'idée de se mettre à la tête de l'hérésie effraya le vieux monarque, quoiqu'il ne fût nullement bigot. Il répondit enfin qu'il consulterait sur cet important sujet son cousin, le grand-duc de Lithuanie, Vitold. Il lui envoya en conséquence une ambassade accompagnée de deux des délégués de la Bohême; les autres, demeurés en Pologne, furent traités d'une manière honorable, mais ils furent cependant logés dans une enceinte fermée, parce que l'autorité ecclésiastique avait mis à l'interdit toute ville qui renfermerait des hussites.

Vitold était d'un caractère tout opposé à celui de Jagellon; hardi, ambitieux, entreprenant, il était peu disposé à se laisser détourner de ses projets d'agrandissement par des scrupules religieux qu'il avouait franchement ne pas comprendre. Quoiqu'il n'eût sur la Lithuanie qu'une autorité déléguée, il y exerçait un pouvoir absolu, agissant avec une complète indépendance dans toutes ses relations intérieures et extérieures. Malgré son grand âge, il aurait sans aucun doute accepté la couronne que lui offrirent alors les délégués hussites, si la distance qui séparait ses domaines de la Bohême ne l'avait empêché de prendre les mesures nécessaires pour s'assurer la possession de ce pays. Il l'eût fait d'autant plus volontiers que la plupart de ses sujets appartenant à l'Eglise grecque auraient volontiers soutenu les hussites contre les latins. Il paraît que le duc détourna son cousin d'accepter la couronne offerte, à cause des difficultés qu'il rencontrerait dans le clergé catholique. Ils résolurent pourtant de ne point abandonner les Bohêmes, et ils envoyèrent à leur aide Koributh, neveu du roi, avec cinq mille hommes de cavalerie et une somme d'argent. Koributh entra dans Prague à la tête de ses troupes, et fut reçu avec grande joie. Les forces qu'il amenait n'étaient pas nombreuses, mais dans un temps où l'on ne connaissait pas encore les armées permanentes, elles pouvaient passer pour assez considérables, et d'ailleurs elles donnaient un grand appui moral à la cause des hussites. Cette secte avait été jusqu'alors l'objet d'une haine universelle de la part des populations voisines, qui regardaient les hussites comme des ennemis de Dieu; mais ce témoignage sympathique donné par une nation puissante de leur race, dont le souverain, bien que

restant attaché à l'Eglise romaine, reconnaissait leurs droits, leur fit espérer que leur cause deviendrait finalement la sienne propre. Les Polonais étaient en effet la seule nation disposée à soutenir les hussites contre les forces réunies de Rome et de l'Allemagne, parce qu'un grand nombre d'entre eux, même avant l'arrivée de Koributh, s'étaient rangés sous l'étendard de leur ancien compagnon d'armes Ziska. Si l'arrivée de Koributh fut une cause de joie pour les hussites, elle alarma grandement les partisans de l'empereur Sigismond. Ils répandirent les bruits les plus défavorables et les plus absurdes contre lui, comme par exemple qu'il n'avait point été baptisé au nom de la Trinité, parce qu'il était Russe et ennemi du nom chrétien. Ce bruit provenait de ce qu'il avait été élevé dans l'Eglise grecque, circonstance plutôt en sa faveur, puisqu'elle lui permettait de recevoir sans scrupule la communion sous les deux espèces, usage sur lequel insistaient tout particulièrement les hussites. Un parti puissant voulait élever Koributh à la royauté, mais il manquait des talents nécessaires à l'homme qui aurait dû se maintenir à la tête d'un pays aussi agité que l'était alors la Bohême.

Une nombreuse armée allemande envahit la Bohême, peu après l'arrivée de Koributh, mais elle fut complétement défaite. Ziska, qui avait continuellement combattu les impériaux, désapprouvait l'idée de placer Koributh à la tête du pays; il déclara qu'il ne se soumettrait à aucun étranger, et qu'une nation libre n'avait pas besoin de roi. Cela souleva une querelle entre lui et les villes, qui avaient formé une ligue et désiraient prendre pour roi le prince polonais. Une guerre intestine s'ensuivit, et Ziska marcha sur Prague; mais ses soldats étant peu disposés à détruire eux-mêmes leur capitale, la paix fut conclue; Ziska entra dans Prague comme ami, et reconnut Koributh pour régent de la Bohême. Ils se rendirent ensemble dans la Moravie, dont les impériaux occupaient une partie, mais Ziska mourut de la peste, le 11 octobre 1424, près de la ville de Przybislas. J'ai raconté l'histoire de cet homme extraordinaire avant d'aborder celle de la guerre des hussites, mais les limites de cet ouvrage ne me permettent pas de parler en détail des batailles qu'il livra, des preuves qu'il donna de son courage et de l'habileté militaire qu'il déploya dans les circonstances les plus difficiles. et cela malgré sa complète cécité. Cochleus, qui le haïssait beaucoup, le regarde cependant comme le plus grand gé-

néral qui ait jamais vécu, puisque, malgré la perte de ses yeux, il avait gagné plusieurs batailles, n'en avait pas perdu une seule et avait enseigné l'art de la guerre à des paysans qui n'avaient jamais jusqu'alors porté les armes. Un écrivain contemporain, Æneas Silvius, nous expose toute la nouvelle tactique qu'il avait inventée, et qui consistait à opposer aux charges de la lourde cavalerie allemande des murs mobiles formés de chariots, tactique qui fit remporter aux Bohêmes plusieurs victoires, non-seulement sous son commandement, mais encore après sa mort. Cet emploi des chariots, comme remparts ou barricades mobiles, est commun à toutes les nations nomades du centre et du nord de l'Asie, et c'est certainement un des modes primitifs de défense les plus naturels. Il était souvent employé par les Polonais, qui l'avaient sans doute emprunté aux Tatars avec lesquels ils étaient fréquemment en guerre. Il est probable que Ziska, qui avait longtemps servi en Pologne, y avait appris l'emploi de cet engin de guerre, qu'il porta ensuite à un si haut degré de perfection. Ce grand capitaine a laissé un code militaire contenant des règles pour l'ordre et la discipline d'une armée en campagne, pour l'établissement d'un camp, la marche contre l'ennemi, le partage du butin, la punition des déserteurs, etc., etc.

Autant Ziska était cruel pour ses ennemis, autant il était bon pour ses soldats, qu'il appelait ses frères et qui s'adressaient à lui comme à un frère. Il leur partageait tout le butin, qui était quelquefois très-considérable. Il perdit encore fort jeune un premier œil par accident, en jouant avec des camarades. Lorsqu'à la guerre il eut perdu le second, il se fit toujours conduire sur un char près du principal étendard de son armée. La disposition des lieux, les forces et les positions de l'ennemi lui étaient exposées par des officiers que nous nommerions aujourd'hui aides de camp; alors il donnait ses ordres en conséquence, et l'on doit admirer qu'en dépit d'une si grande infirmité, il fit exécuter les mouvements stratégiques les plus habiles et dans les localités les plus difficiles, avec une rapidité et un succès qui n'ont point d'exemple dans l'histoire des guerres modernes. Balbinus dit avoir vu un portrait de Ziska, de grandeur naturelle, qui avait été fait durant sa vie, et dont les copies étaient soigneusement conservées par plusieurs gentilshommes bohêmes. D'après cette peinture, il devait être de taille moyenne, fortement bâti; sa poitrine et ses épaules étaient larges, sa tête

ronde, son nez aquilin. Il portait un costume polonais, sa moustache était soignée et sa tête rasée, à l'exception d'une touffe de cheveux bruns, suivant la mode de la Pologne, où, comme je l'ai dit, il avait porté les armes pendant plusieurs années. Ziska fut enseveli dans la cathédrale de Czaslau, où un monument de marbre, portant son effigie et plusieurs inscriptions latines, lui fut élevé. On y suspendit sa massue de fer. Il est difficile de constater au juste les principes religieux qu'il professait; il était, politiquement du moins, le chef des thaborites, dont les doctrines (les mêmes que celles des vaudois) furent particulièrement développées par le même Peter Payne dont j'ai déjà parlé, et cependant on prétend qu'il fit périr de la manière la plus barbare un grand nombre de *picards*, nom qui fut souvent donné par les écrivains catholiques-romains aux vaudois, et aux thaborites leurs frères de Bohême. Toutefois, le témoignage d'Æneas Silvius[1] me semble prouver clairement que les picards, poursuivis par Ziska, étaient une secte extravagante venue de France, et qui n'avait rien de commun avec les vaudois ou thaborites, mais que ce nom de picards fut donné à ces derniers par leurs ennemis comme un terme de mépris. Ainsi le châtiment infligé par Ziska à ces sectaires n'était qu'une juste vengeance des crimes et des actes sanguinaires qu'ils avaient eux-mêmes commis.

Un fait curieux à constater, c'est qu'une messe permanente fut instituée pour le repos de son âme, et qu'elle fut célébrée par un prêtre calixtin sur le lieu même de sa sépulture; pourtant il avait été, peu de temps avant sa mort, l'adversaire politique des calixtins qui formaient le parti de Prague.

On peut conclure de ce fait, que ce rude guerrier n'avait pas

[1] Æneas Sylvius rapporte que, vers l'an 1418, un certain Picard, nommé ainsi parce qu'il était natif de Picardie, arriva en Bohême, où, par ses menées, il réunit un grand nombre d'hommes et de femmes auxquels il ordonna d'aller nus; il les appelait adamites. Lui-même se prétendait fils de Dieu, et se faisait donner par ses disciples le nom d'Adam. Il se fixa, avec ses adhérents, sur une île formée par la rivière Lusinitz, et il établit la communauté des femmes dans sa colonie. Il soutenait que toute l'humanité était dans l'esclavage, à l'exception de sa secte et de lui-même. Un jour, quarante de ses sectaires sortirent de leur île et attaquèrent quelques villages voisins où ils tuèrent plus de deux cents paysans. Ziska l'ayant appris, s'empara de l'île où les adamites s'étaient retirés, et les tua tous, à l'exception de deux, qu'il garda pour savoir quelle était leur doctrine. Il est donc évident que Ziska extermina les adamites, non pas à cause de leurs dogmes religieux, qu'il ne connaissait pas, mais à cause des meurtres qu'ils avaient commis.

pris les armes contre Rome pour servir une cause dogmatique, mais simplement pour venger l'honneur national de la Bohême, du supplice de Huss, et qu'il n'avait pas de principes religieux bien arrêtés. Il est certain cependant qu'il considérait la communion sous les deux espèces comme un point essentiel de la religion, puisqu'il adopta le calice pour emblème, qu'il le fit figurer sur ses étendards, et qu'il l'ajoutait à sa signature ainsi conçue : *Bratr Jan z Kalicha* (*frère Jean du Calice*).

CHAPITRE IV.

BOHÊME. (Suite).

La mort de Ziska produisit une grande consternation dans son armée, qui forma bientôt trois partis. Le premier conserva le nom de thaborites, et choisit pour chef Procope, dit le tonsuré, que Ziska avait désigné pour son successeur. Le second déclara qu'il ne voulait point de chef, parce qu'aucun homme au monde n'était digne de succéder à Ziska ; les membres de ce parti prirent en conséquence le nom d'orphelins. Ils élurent cependant quelques chefs pour les commander, puis ils restèrent enfermés dans leur camp fortifié de chariots ; ils ne venaient dans les villes que pour des motifs impérieux, comme l'achat de vivres. Le troisième parti fut celui des orébites, qui avaient pris ce nom d'une montagne où ils s'étaient réunis pour la première fois, et à laquelle ils avaient donné à cette occasion le nom biblique d'Horeb. Ils avaient toujours suivi l'étendard de Ziska avec les thaborites, mais ils choisirent alors d'autres chefs. Quoique divisés en plusieurs partis, les hussites étaient toujours unis quand il était nécessaire de défendre leur pays, qu'ils appelaient *terre promise*, donnant aux provinces adjacentes les noms d'Edom, de Moab, d'Amalek et de pays des Philistins.

Procope n'est pas aussi célèbre que Ziska, et pourtant il mérite, à mon avis, dans l'histoire une place supérieure à celle du formidable aveugle. La raison de cette injustice vient peut-être de ce que Ziska fut le premier moteur de cette terrible guerre, que Procope continua avec tant de succès jusqu'à son glorieux trépas aux champs de Lipan. Egal à son prédécesseur en valeur et en science militaire, Procope était de plus un homme de lettres remarquable ; mais ce qui le place bien au-dessus de Ziska, c'est qu'il fut beaucoup plus patriote que le chef ambitieux auquel il succéda. Celui-ci ne songeait qu'à se venger de ceux qui lui faisaient opposition, et sur son lit de mort, il recommandait à Procope d'exterminer avec le fer et le feu les adversaires de sa re-

ligion; Procope, au contraire, quoique toujours triomphant, n'avait à cœur que le rétablissement de la paix dans sa patrie.

Procope était fils d'un noble sans fortune. Il fut adopté par un oncle maternel qui lui donna une éducation savante et le fit voyager en Italie, en France, en Espagne et dans la terre sainte. Au retour de ses voyages, son oncle l'engagea, dit-on, à entrer dans les ordres, pour lesquels il ne se sentait aucune inclination. De là lui est venu le sobriquet de *tonsuré*. Quand la guerre des hussites éclata, il quitta l'Eglise pour l'armée et s'attacha à Ziska. On voit la haute opinion que ce général avait de lui, puisqu'il le désigna pour son successeur. Ses exploits lui méritèrent bientôt le surnom de grand, par lequel on le distingue d'un autre Procope, l'un des chefs des orphelins, mieux connu sous le nom de Procopek, ou *le petit Procope.*

La guerre continuait et les hussites faisaient dans les provinces voisines de l'Allemagne de fréquentes et heureuses excursions. L'empereur et les princes d'Allemagne accusèrent le pape et le clergé de tout le mal, disant qu'il était de leur devoir d'éteindre l'incendie allumé par eux. Ils se plaignirent, en outre, de ce que les membres du clergé, qui possédaient d'immenses richesses, ne les consacrassent pas à l'accomplissement de cette entreprise plutôt qu'à enrichir leurs familles. Le pape envoya des lettres à l'empereur, au roi de Pologne et aux princes allemands pour les engager à réunir leurs forces, afin de commencer une nouvelle expédition contre la Bohême. Les hussites étaient représentés, dans ces lettres, comme des ennemis du christianisme pires que les Turcs, puisque ceux-ci, nés hors de l'Eglise, ne se mettaient point en rébellion en faisant la guerre aux chrétiens, tandis que les hussites, nés dans son giron, se révoltaient contre son autorité.

Les représentations du pape et les sollicitations du clergé engagèrent le roi de Pologne à rappeler son neveu de la Bohême, mais Koributh revint bientôt à Prague, où il avait un fort parti. Pour prouver que son neveu agissait contre sa volonté, le roi envoya une armée de cinq mille hommes à l'aide des impérialistes; ceux-ci craignant qu'au lieu de combattre les hussites, les Polonais ne se joignissent à eux, les renvoyèrent avant qu'ils fussent arrivés au lieu de leur destination.

Les princes allemands ne s'empressaient pas d'obéir aux ordres du pape, mais comme bientôt leur propre pays fut exposé

à de fréquentes attaques de la part des hussites, ils réunirent enfin une armée d'environ cent mille hommes et marchèrent contre la Bohême. Les hussites de tous les partis se réunirent pour conjurer ce danger. Les thaborites et les orphelins étaient commandés par Procope le Grand et les calixtins par Koributh et quelques nobles bohêmes. Les hussites assiégeaient la ville d'Aussig, que peuvent connaître ceux de nos lecteurs qui ont traversé ce beau pays par la route de Dresde à Töplitz. Ce fut là, sur les confins des pays slaves et germains, que se rencontrèrent les armées qui représentaient non-seulement deux religions, mais aussi deux races hostiles; et, dans ce conflit, chaque race employa les armes qui lui étaient particulières. Les guerriers allemands, couverts de mailles, étaient, selon la mode de l'Occident, armés de lances, d'épées, de haches d'armes, et montés sur de lourds et puissants chevaux. Les Bohêmes, ainsi que quelques auxiliaires polonais, retranchés derrière cinq cents chariots fortement enchaînés les uns aux autres, étaient recouverts de plus par leurs grands boucliers de bois plantés en terre. Ils portaient le fléau de fer, célèbre arme des hussites, et de longues lances, munies de forts crochets, avec lesquels ils désarçonnaient facilement les cavaliers ennemis. Ils étaient inférieurs en nombre aux impériaux, mais ils les surpassaient en courage, car, exaltés par de longs succès, ils se croyaient invincibles.

Les Allemands chargèrent les Bohêmes avec une grande impétuosité; ils rompirent la ligne de leurs chariots, brisant à coups de haches d'armes les chaînes dont ils étaient liés; ils réussirent même à renverser la seconde ligne de défense que les Bohêmes avaient formée de leurs boucliers. Mais les Allemands, fatigués par une longue marche sous un soleil ardent, et par leurs efforts pour rompre les rangs ennemis, avaient épuisé leurs forces. L'œil d'aigle de Procope s'en aperçut; les hussites, qui étaient restés sur la défensive sans trop fatiguer leurs forces, se précipitèrent avec fureur sur les assaillants à demi épuisés. Les cavaliers, pesamment armés, furent jetés à bas de leurs chevaux par les lances recourbées des hussites, ou par leurs terribles fléaux de fer; ils firent aussi un grand ravage parmi les lansquenets, dont les piques étaient sans utilité contre cette arme formidable. La bataille dura depuis le matin jusqu'au soir. Les Allemands combattirent avec une grande valeur, mais malgré la supériorité de leur nombre, la bravoure, l'adresse et l'a-

vantage de la position des Bohêmes leur furent fatales; leurs principaux chefs périrent dans cette occasion. Quelque grands que fussent les avantages matériels que les hussites obtinrent ce jour-là, 16 juin 1426, les conséquences morales furent plus importantes encore, car ils acquirent le renom d'invincibles. Après cette brillante victoire, ils ne restèrent pas oisifs; sous le commandement de Procope et de Koributh ils envahirent l'Autriche, tandis que d'autres troupes ravageaient les diverses provinces de l'empire allemand.

Peu après ces événements, Koributh fut destitué par les calixtins de sa dignité de régent du royaume, et il fut même enfermé dans une tour, à Prague. Délivré par les thaborites et les orphelins, il se rendit à Cracovie avec leurs députés, pour engager son oncle, le roi de Pologne, à prendre le parti des hussites. Les délégués eurent sur divers points religieux des discussions publiques avec les docteurs de l'université de Cracovie, mais l'évêque de cette ville ordonna que le service divin fut suspendu tant que les hérétiques demeureraient dans ses murs; cela exaspéra tellement Koributh, qu'en présence de son oncle, il menaça l'évêque de sa vengeance, et jura de ne pas même épargner saint Stanislas, patron du pays; cette circonstance prouve son adhésion aux doctrines des thaborites.

Koributh resta, à ce qu'il paraît, en Pologne; mais il visita de nouveau la Bohême en 1430, et se joignit au parti des orphelins, avec lequel il fit quelques expéditions aventureuses en Silésie et dans la Lusace. Enfin il retourna en Pologne, et c'est de lui qu'est descendue la famille princière des Wiszniowiecki, maintenant éteinte, mais dont un membre, nommé Michel, devint roi de Pologne en 1669.

Le pape, désespérant de trouver en Allemagne un homme capable de réduire les hussites, tourna ses regards vers un pays plus éloigné; il choisit un personnage bien connu dans l'histoire d'Angleterre, Henri Beaufort, le grand évêque de Winchester, qu'il avait récemment créé cardinal et qu'il nomma alors légat *à latere*, pour l'Allemagne, la Hongrie et la Bohême, par une bulle datée du 16 février 1427.

Vaincre et convertir des guerriers aussi indomptables et des hérétiques aussi obstinés que les hussites, était vraiment une tâche digne de l'ambition d'un Plantagenet, et Beaufort accepta cette périlleuse mission. Il publia la croisade papale dans son

diocèse, mais ses compatriotes étaient trop occupés avec la France pour entreprendre une nouvelle guerre contre un pays aussi éloigné que la Bohême. Beaufort se rendit alors en Allemagne pour accomplir son projet. De Malines, il écrivit au pape pour lui communiquer le but de son voyage; celui-ci le remercia de ses démarches et l'engagea vivement à poursuivre son entreprise. Les succès de Beaufort furent merveilleux, et depuis le cri de *Dieu le veut*, parti de Clermont trois siècles auparavant, il n'y avait pas eu peut-être un effet aussi puissant que celui produit par cet appel adressé à l'Allemagne. Tout le pays sembla se lever à sa voix. Les bandes armées des bords du Rhin, ainsi que de ceux de l'Elbe, les riches citoyens des villes anséatiques et les hardis montagnards des Alpes, tous accoururent se ranger sous l'étendard de l'Église militante déployé par son champion anglais. Beaufort se trouva bientôt à la tête de forces qui montaient, selon les auteurs contemporains, à quatre-vingt-dix mille hommes de cavalerie et presque autant de fantassins.

Cette immense armée, dont Beaufort resta le chef, fut commandée en second par trois électeurs et un grand nombre de princes et de comtes de l'empire; en juin 1427, elle entra en Bohême et campa à Eger, Kommotau et Tausch. Le danger de cette formidable invasion réveilla les sentiments patriotiques de tous les Bohêmes, depuis le très-noble magnat jusqu'au plus pauvre ouvrier. Les différences religieuses furent oubliées; non-seulement les calixtins, les thaborites et les orphelins, mais aussi des nobles catholiques-romains, qui jusqu'alors avaient été les plus tenaces adversaires des hussites, firent taire leurs dissensions, s'unirent contre l'ennemi commun et reconnurent ainsi que la voix de la patrie était plus forte dans leur cœur que celle de l'animosité religieuse; tous se rangèrent sous l'étendard du grand Procope.

Les forces réunies des Bohêmes n'égalaient pas en nombre celles de l'ennemi, qui commença ses opérations par assiéger la ville de Miess. Les hussites marchèrent contre eux, mais en arrivant sur les bords de la rivière du même nom, qui les séparait de l'armée envahissante, leur vue seule répandit une telle panique que les ennemis s'enfuirent sans avoir frappé un seul coup. Æneas Sylvius prétend même que la déroute commença avant l'arrivée des Bohêmes. Beaufort, après avoir vainement essayé de rallier les fugitifs, se vit lui-même entraîné et fut rejoint

par l'électeur de Trèves, qui venait à son secours avec un corps de cavalerie. Les Bohêmes poursuivirent de près les fuyards, les tuant et les prenant en grand nombre, sans avoir fait aucune perte. Beaucoup de ces malheureux fugitifs furent massacrés par les paysans bohêmes, qui les chassaient comme autant de bêtes sauvages. Le butin fut énorme, chacun en eut une large part, et on prétend que ceci devint pour plusieurs familles de la Bohême le fondement de leurs fortunes actuelles[1].

Le 2 octobre 1427, le pape écrivit à Beaufort une lettre de condoléance au sujet de la honteuse *retraite des fidèles* de la Bohême; il l'exhortait à renouveler ses efforts dans le même but. Mais le belliqueux prélat anglais parut depuis lors complétement dégoûté de la Bohême, et se montra peu désireux d'intervenir de nouveau dans les affaires de ses habitants. La conduite patriotique des catholiques dans cette occasion, fit naître une espèce de conciliation parmi les partis religieux de la Bohême. Une trêve entre les hussites et les catholiques fut conclue pour six mois, au bout desquels on fixa une conférence destinée à régler les différends théologiques des parties adverses. En apprenant cela, le pape écrivit à l'archevêque d'Olmutz pour le presser d'empêcher cette conférence par laquelle *on ne pouvait rien gagner et où l'on pouvait beaucoup perdre*. La conférence eut lieu cependant; elle ne produisit aucun effet sur les opinions religieuses, mais elle amena la prolongation de la trêve.

L'empereur Sigismond essaya de nouveau d'amener par des négociations ce qu'il désespérait d'obtenir par la force des armes. Il envoya, en 1428, une ambassade aux thaborites et aux orphelins, pour leur rappeler ses droits à la couronne de Bohême, en leur offrant des conditions favorables. Les ambassadeurs impériaux furent entendus à Kuttenberg; mais on leur répondit que Sigismond avait perdu ses droits au trône en faisant couler le sang des Bohêmes par ses guerres et ses croisades, et par l'insulte qu'il avait faite à la nation en permettant l'exécution de Jean Huss et de Jérôme de Prague. Procope n'é-

[1] Il est étrange que cet événement, décrit par tous les historiens ecclésiastiques, ait échappé à l'attention d'un historien tel que Lingard, qui dit, en parlant de Beaufort : qu'il avait réuni une petite armée dans le but chimérique de combattre les hussites (Hist. d'Angleterre, tome VIII, p. 88, quatrième édition anglaise). Il semble ignorer que ce projet prétendu chimérique fût mis à exécution.

tait pas présent à la séance, mais il pensa que l'occasion était favorable pour terminer cette sanglante guerre, qui désolait le pays depuis près de dix ans. Il pria en conséquence les ambassadeurs de venir le visiter au Thabor, où était son quartier général et il leur exprima son désir de pacifier le pays. Les ambassadeurs furent sans doute satisfaits des propositions de Procope, puisqu'ils lui donnèrent un sauf-conduit et une petite escorte pour se rendre en Autriche, afin de s'entendre avec l'empereur lui-même. Il se rendit en effet à la cour impériale; et il y avait, dit Balbinus, grand espoir d'amener la paix, mais Procope dut s'en retourner avec la seule satisfaction de l'avoir offerte, car l'empereur ne voulut faire aucune concession. Le chef hussite ne fut cependant pas découragé par cette tentative infructueuse, et l'année suivante (1429), il obtint de la diète de Bohême, assemblée à Prague, qu'elle accepterait Sigismond, s'il voulait recevoir les saintes Écritures et se soumettre à leurs préceptes, prendre la communion sous les deux espèces et consentir à toutes les demandes des Bohêmes. Des négociations s'ouvrirent, et l'empereur assembla une diète à Presbourg; une députation bohême, conduite par Procope, s'y rendit; les négociations durèrent une semaine entière et la députation retourna à Prague pour y rendre compte de ses démarches. Les auteurs qui ont traité ce sujet ne nous disent pas quel fut le résultat de ces conférences; on sait seulement, qu'après avoir été discuté dans la diète de Prague, le projet d'arrangement fut rejeté malgré le nombre assez grand de partisans qu'il comptait dans cette assemblée. Il est plus que probable que les garanties offertes par Sigismond ne parurent pas suffisantes; quoi qu'il en soit, les hussites de tous les partis acceptèrent avec enthousiasme la proposition que leur fit Procope d'envahir l'Allemagne.

La guerre recommença; Procope entra dans ce pays et répandit la désolation dans la Saxe, jusqu'aux portes de Magdebourg, puis dans le Brandebourg et la Lusace, et retourna en Bohême avec un immense butin. Ce succès amena sous ses étendards une foule de volontaires, et l'année suivante (1430) il rassembla dans les plaines de Weisenberg une armée de cinquante-deux mille fantassins, vingt mille cavaliers et trois mille chariots, traînés chacun par douze ou quatorze chevaux. A la tête de cette armée il ravagea la Saxe et la Franconie jusqu'aux rives du Mein. Près de cent villes ou châteaux ne furent plus

en quelque sorte que des monceaux de ruines, et les chariots de l'expédition suffirent à peine pour contenir le butin. Les Bohêmes reçurent en outre de grandes sommes d'argent que leur payèrent des princes, des évêques et des municipalités, comme rançon, pour échapper au pillage et à la destruction [1].

Ces redoutables invasions des hussites jetèrent Rome et l'Allemagne dans la consternation. L'empereur assembla une diète à Nuremberg, et il y fut décidé qu'on tenterait une nouvelle expédition contre la Bohême. Le pape fit proclamer par son légat, le célèbre cardinal Julien Césarini, une croisade contre les hérétiques. La bulle qui fut publiée à cette occasion accordait indulgence plénière à tous ceux qui prendraient la croix et à ceux qui enverraient des soldats à leurs frais. Elle remettait soixante jours de purgatoire aux hommes et aux femmes qui prieraient et jeûneraient pour le succès de l'expédition.

Des confesseurs, choisis parmi le clergé régulier et séculier, reçurent les confessions des croisés, et il leur fut ordonné de donner l'absolution à ceux qui se seraient rendus coupables de violences envers des prêtres et des moines, même s'ils s'accusaient d'avoir brûlé des églises ou commis d'autres sacriléges dont le délit relevait du saint-siége. Tous ceux qui avaient fait vœu de pèlerinage à Rome ou à Compostelle en furent dispensés, à condition qu'ils donneraient pour les frais de la croisade l'argent qu'ils auraient dépensé dans leur pèlerinage. Les confesseurs ne devaient recevoir que la moitié d'un sou bohême pour leur office, et même ne pas réclamer cette faible rémunération, si elle ne leur était pas spontanément offerte. L'attrait de ces avantages spirituels était fort augmenté par la perspective de gains d'une nature plus substantielle et plus palpable. L'immense butin que les malheureuses invasions allemandes avaient laissé en Bohême, et celui qu'y avaient rapporté les expéditions dévastatrices par lesquelles avaient été vengées ces invasions, avaient formé dans ce pays une accumulation considérable de richesses. Une croisade contre la Bohême présentait donc une magnifique occasion aux Allemands de toutes les classes, depuis le prince jusqu'au manant, pour se débarrasser de leurs misères

[1] L'évêque de Bamberg paya 9000 ducats, et la ville de Nuremberg en paya 10,000, somme énorme avant la découverte de l'Amérique. Des rançons semblables furent payées par l'électeur de Brandebourg, le duc de Bavière, le margrave d'Anspach, l'évêque de Salzbourg, etc.

spirituelles et matérielles et obtenir la rémission de leurs péchés sans se soumettre à de rudes pénitences et sans l'acheter par de fortes donations à l'Eglise. Ils relevaient ainsi leurs fortunes ruinées ou s'en créaient une. Bref, cela semblait à beaucoup de gens ce qu'on appellerait aujourd'hui une fort belle spéculation. Ce ne fut en réalité qu'une déception véritable. Un autre mobile fut mis en avant pour exciter l'enthousiasme : la tache imprimée sur la nation allemande par les victoires des Bohêmes demandait à être effacée, et tous les cœurs généreux de ce pays voulaient rétablir la vieille réputation des armes allemandes par quelque trait de valeur ; tandis que les ruines fumantes de tant de villes et de châteaux naguère florissants, animaient tous leurs habitants d'un puissant désir de vengeance contre les auteurs de ces calamités.

Les croisés ne tardèrent pas à venir de toutes les parties de l'Allemagne, et se réunirent à Nuremberg ; mais l'empereur essaya une fois encore d'avoir recours aux négociations. La proposition qu'il en fit ayant été acceptée, une députation de toutes les parties de la Bohême se rendit à sa cour dans la ville d'Eger. Les pourparlers durèrent une semaine, mais comme l'empereur ne voulait faire aucune véritable concession, et que les hussites savaient que l'on continuait les préparatifs de guerre, ils se retirèrent, protestant que ce n'était pas leur faute si cette sanglante lutte ne se terminait pas par une paix sincère. Ils se préparèrent alors pour une vigoureuse défense. Tous les partis, y compris les catholiques romains, s'unirent contre l'ennemi commun et se rallièrent sous la bannière du grand Procope, qui rassembla bientôt, sous les murs de Chotieschow, une armée composée de cinquante mille hommes d'infanterie, de sept mille cavaliers d'élite et de trois mille chariots, indispensable attirail de la guerre pour les Bohêmes.

L'armée ennemie, sous les ordres de Césarini, se montait à quatre-vingt-dix mille hommes d'infanterie et quarante mille de cavalerie. Elle était commandée par les électeurs de Saxe et de Brandebourg, le duc de Bavière et plusieurs autres princes spirituels et temporels de l'Allemagne. Ce fut au travers de la grande forêt, qui couvrait la frontière du côté de la Bavière, qu'ils entrèrent en Bohême. Les éclaireurs, chargés d'examiner la position et les forces des hussites, trompés par les habiles manœuvres de Procope et par les faux rapports que leur firent à

dessein les habitants du pays, rapportèrent que les Bohêmes s'étant querellés entre eux, fuyaient dans toutes les directions devant les Allemands. Les croisés avancèrent sans empêchement jusqu'à la ville de Tausch, devant laquelle ils mirent le siége; mais au bout de peu de jours Procope parut à la tête des thaborites et des orphelins, et mit en fuite les troupes alliées. Celles-ci se répandirent dans le pays, et après l'avoir ravagé avec le fer et le feu, elles se rallièrent à Riesenberg, où elles occupèrent une forte position. On apprit bientôt dans l'armée de Cesarini que les prétendues divisions des hussites n'étaient qu'une feinte et que, au contraire, ils se concentraient de toutes parts contre l'ennemi. L'effet de cette découverte fut semblable à celui produit dans de pareilles circonstances sur l'armée de Beaufort. Le duc de Bavière fut le premier à fuir, abandonnant ses équipages afin que l'appât du pillage retardât la poursuite de l'ennemi. Son exemple fut suivi par l'électeur de Brandebourg et par toute l'armée. Le seul homme qui résista à cette panique générale fut non pas un soldat, mais un prêtre, le cardinal lui-même. Il harangua ses troupes avec la plus grande présence d'esprit, leur montrant la honte que leur lâcheté jetterait sur leur pays, leur rappelant que leurs ancêtres païens avaient combattu pour leurs muettes idoles avec plus de gloire qu'eux, leurs descendants, ne le faisaient pour la cause de Christ. Il les supplia de se souvenir des anciens héros de leur race, les Arioviste, les Tuiscons et les Arminiuses; il leur représenta enfin qu'ils avaient plus de chance d'échapper à la mort en affrontant courageusement l'ennemi qu'en lui tournant honteusement le dos, puisqu'ils seraient certainement atteints et tués. Est-ce le souvenir de la gloire des ancêtres ou le sentiment de la conservation qui rendit efficaces les paroles du cardinal? je l'ignore; mais il réussit à rallier ses soldats et il occupa de nouveau la forte position de Riesenberg, résolu à repousser le choc de l'ennemi. Cette ardeur ne se soutint pas longtemps, car dès que les croisés aperçurent les hussites, ils furent saisis d'une telle frayeur que Cesarini ne put les contenir davantage et qu'il fut obligé de les suivre dans leur fuite. Onze mille Allemands périrent, dit-on, dans cette occasion, et sept cents seulement furent faits prisonniers. Deux cent quarante chariots, dont quelques-uns étaient chargés d'or et d'argent, d'autres de vins excellents, comme le fait remarquer un chroniqueur, tombèrent

entre les mains des Bohêmes, qui prirent aussi l'artillerie montant à cinquante canons. Cesarini, pendant la déroute, perdit sa robe et son chapeau de cardinal, sa crosse, sa cloche et la bulle papale proclamant une croisade qui devait se terminer d'une si honteuse manière.

La panique extraordinaire qui saisit les Allemands et les mit deux fois en déroute fut le thème de nombreux commentaires pour les écrivains de leur nation. Personne n'a jamais douté de leur valeur; ils l'ont déployée trop de fois avant et après la guerre des hussites. Cette circonstance prouve peut-être mieux que tout autre exemple que, même dans une lutte physique, l'influence morale est supérieure à la seule force brutale; qu'une petite nation combattant *pro aris et focis* (pour ses autels et ses foyers), et animée par la justice de sa cause, peut l'emporter sur des armées plus nombreuses et mieux disciplinées, car celles-ci manquant de ces stimulants, sont bientot découragées par un léger échec.

Les Espagnols ont coutume de dire d'un homme qu'*il a été* et non qu'*il est brave*, indiquant par là que le même individu peut se conduire avec bravoure dans une occasion, et tout différemment dans une autre. La vérité de cette observation a été reconnue partout, et elle s'applique d'autant mieux à une armée qu'une multitude est plus sujette qu'un individu isolé aux effets temporaires de l'enthousiasme ou du découragement. Les exemples de ce genre abondent dans l'histoire, et j'aurai la triste tâche de décrire la prostration de l'esprit national bohême sous la desséchante influence du despotisme de Rome et de l'Autriche. Mais, sans feuilleter les pages de l'histoire, ne voyons-nous pas chaque jour des exemples du réveil de l'esprit national, là où, en apparence, il semblait éteint; ces exemples remplissent de joie les amis de la liberté et de la dignité humaine. Venise, la belle Venise, qui après des siècles de gloire est tombée misérablement sans faire aucun effort pour défendre son indépendance, n'a-t-elle pas déployé récemment dans sa résistance aux oppresseurs de l'Italie un patriotisme digne des beaux jours des Dandolo, des Zeno et des Pisani? cette lutte, bien qu'impuissante à restaurer les gloires passées de la reine de l'Adriatique, répandra sur elle une aussi brillante lumière que celle qui éclaire la plus belle page de sa romantique histoire, la *guerre de la Chiozza*, 1378-81. — N'est-il donc pas permis d'espérer que, malgré les sombres nuages qui s'abaissent sur

l'horizon de l'Italie, ses fils réussiront un jour à lui assurer tous les bienfaits de la liberté civile et religieuse, et qu'elle redeviendra

« Magna parens frugum, Saturnia tellus
Magna virum. » —

La malheureuse issue de la croisade de Cesarini prévint toute nouvelle invasion de la Bohême; mais les thaborites et les orphelins continuèrent leurs expéditions dans les provinces impériales, et les deux Procope pénétrèrent en Hongrie, où, malgré la vigoureuse résistance des habitants, ils commirent de grandes dévastations. Alors l'empereur, et le concile rassemblé à Bâle, résolurent d'obtenir par des concessions ce qu'il était impossible d'emporter par la force. L'empereur et le cardinal Cesarini adressèrent aux hussites des lettres conçues dans les termes les plus affectueux, les invitant à venir à Bâle pour tenir une conférence sur des points religieux, et leur accordant la liberté de célébrer le service divin, suivant leurs rites, pendant leur résidence dans la dite ville. Après une longue négociation, les hussites acceptèrent cette offre et envoyèrent à Bâle une députation composée de prêtres des différents partis et choisis par le recteur de l'université de Prague; on nomma aussi plusieurs délégués laïques à la tête desquels se mit le grand Procope.

Ils furent accompagnés par un ambassadeur polonais, et cette nouvelle preuve de l'intérêt d'une nation sœur, résultant sans doute des ambassades des hussites en Pologne, en **1431** et **1432**, fut très-appréciée par Procope. La députation bohême, composée de **300** personnes, entra à Bâle le **6** janvier **1433**. Æneas Sylvius, qui y assista, nous donne la description suivante de son arrivée.

« La population tout entière de Bâle s'était répandue dans les rues et hors de la ville; il se trouvait même dans la foule plusieurs membres du concile, attirés par la renommée d'une nation aussi guerrière. Hommes, femmes, enfants, gens de tous âges et de toutes conditions remplissaient les places publiques, occupaient les portes, les fenêtres et jusqu'au faîte des maisons. Les spectateurs désignaient du doigt les Bohêmes qui avaient le plus attiré leur attention et s'étonnaient de leurs costumes étranges, de leur air martial, de leurs yeux pleins de feu, et ils reconnurent qu'on ne leur avait pas exagéré le caractère bohême (on prétendait en Allemagne que cent démons habitaient dans chaque hussite). Tous les regards étaient tournés sur Pro-

cope. — Voici, criait la foule, voici l'homme qui tant de fois a mis en fuite les armées des fidèles, qui a détruit tant de cités, qui a massacré tant de milliers d'hommes, celui qui est aussi craint par son peuple que par ses ennemis, l'invincible, le vaillant, l'intrépide, l'infatigable général. »

Les délégués hussites avaient reçu pour instruction d'insister simplement sur les quatre points, auxquels avaient toujours tendu leurs négociations pour le rétablissement de la paix; ils refusèrent d'entrer dans aucune discussion au sujet des articles dogmatiques proclamés par Huss ou par Wickliffe, et qui avaient été mis sur le tapis par les Pères du concile. En effet, si on eût accordé le premier point, savoir la libre prédication de la Parole de Dieu, on aurait aussitôt obtenu la libre interprétation des Ecritures, principe fondamental du protestantisme. La discussion entre les hussites et les prélats de l'Eglise se borna donc aux quatre articles. Le premier, concernant la libre prédication, fut défendu par un prêtre des orphelins, Ulric, contre Henri Kalteisen, docteur en théologie; le second, concernant la communion sous les deux espèces, fut soutenu par Jean de Rockiczan contre Jean de Raguse, général de l'ordre de Saint-Dominique, qui fut plus tard cardinal; le troisième article, contre la possession des richesses temporelles par le clergé, fut défendu par l'Anglais Pierre Payne contre Jean de Polemar, archidiacre de Barcelone; enfin le quatrième, savoir la punition des crimes sans égard pour la qualité des coupables, c'est-à-dire sans exception du clergé, se discuta entre le prêtre thaborite Nicolas Peldrzymowski, et Gilles Charlier, professeur en théologie et diacre de Cambray. Les Bohêmes furent fatigués des longues discussions de leurs antagonistes, mais ils ne furent nullement convaincus. Le cardinal Cesarini prit quelquefois part à ces discussions et rencontra généralement pour adversaire Procope, qui dans ces occasions maniait l'argument avec autant de dextérité et de succès qu'il en mettait à manier l'épée. Je citerai ici une de ses apostrophes. Les délégués de Bohême ayant refusé, comme je l'ai dit, de discuter autre chose que les quatre articles, déclarant qu'ils n'avaient pas été chargés par leurs compatriotes d'aborder d'autres sujets, le cardinal leur reprocha de soutenir plusieurs opinions hétérodoxes, entre autres celle que l'institution des ordres mendiants était une invention du diable. « Cela est vrai, dit Procope, car puisque les ordres mendiants

n'ont été institués ni par les patriarches, ni par Moïse, ni par les prophètes, ni par Jésus-Christ, ni par les apôtres, que peuvent-ils être, sinon une invention du démon et une œuvre de ténèbres. » Cette réponse produisit dans toute l'assemblée un violent éclat de rire.

Je ne dois pas omettre une anecdote relative à ces conférences, qui contient une nouvelle preuve des affinités slaves. Jean de Raguse était Slave, puisqu'il était né dans la cité dont il avait adopté le nom, cité qui était alors, en Dalmatie, un centre célèbre de littérature slave. Pendant une discussion avec les délégués hussites, Jean leur appliqua plusieurs fois les expressions d'hérétiques et d'hérésie, ce qui offensa si fort Procope, qu'il s'écria : « Cet homme qui nous insulte en nous appelant hérétiques, est notre compatriote. » A quoi Jean de Raguse répondit : « C'est parce que je suis votre compatriote par la nation et par le langage, que je suis si désireux de vous ramener dans le giron de l'Eglise. » Les sentiments nationaux des Bohêmes avaient été si froissés par ce qu'ils considéraient comme un manque d'égards de la part d'un homme de leur propre race, qu'ils furent sur le point de se retirer du concile ; il fut très-difficile d'obtenir qu'ils restassent, et plusieurs d'entre eux demandèrent que le Ragusain ne fût plus autorisé à prendre part à la discussion.

Les délégués hussites, après trois mois de séjour à Bâle, retournèrent en Bohême sans avoir atteint le but de leur mission. Mais les sentiments haineux qui existaient entre eux et les catholiques romains, surtout les Allemands, ne purent que s'adoucir considérablement par l'accueil courtois qu'ils reçurent du concile, et par les rapports d'amitié qui unirent les deux partis pendant tant de jours.

Après le départ des Bohêmes, le concile envoya une ambassade dans leur propre pays, afin de reprendre à Prague les conférences qui n'avaient pas été conduites à bonne fin dans la réunion de Bâle. Cette ambassade fut reçue avec de grands honneurs, et une diète s'assembla à Prague. Les négociations qu'elle ouvrit avec les délégués du concile eurent un si heureux résultat, que les Bohêmes consentirent à recevoir les quatre articles modifiés, ou, comme on disait, expliqués par le concile, qui les confirma solennellement sous le nom de *Compactata*, et leur acceptation fut suivie de la reconnaissance de l'empereur Sigismond comme roi de Bohême.

Ce traité fut conclu, avec le concile de Bâle et l'empereur, par les calixtins, auxquels appartenaient toute la haute noblesse et les principales villes du pays. Ils étaient fatigués de cette longue guerre qui, malgré de grands succès, avait été désastreuse pour la plupart des habitants, et ils penchaient plus vers Rome que vers les hussites extrêmes, les thaborites, les orphelins ou les orébites. Sigismond était peu populaire parmi les Bohêmes, mais il avait en sa faveur la légitimité, et malgré tous les maux qu'il avait infligés à la Bohême, on se rappelait qu'il était fils de Charles IV, le meilleur monarque qui se fût encore assis sur le trône de ce pays, tant l'esprit national considère toujours avec affection une dynastie légitime. Ce sentiment n'était cependant pas partagé par les hussites exaltés, que je pourrais appeler les puritains de la Bohême, et qui penchaient vers le gouvernement républicain.

Pendant les négociations entre la diète de Prague et le concile, Czapeck, chef des orphelins, offrit ses services au roi de Pologne, alors en guerre contre l'ordre teutonique. L'aide de ces *hérétiques invétérés* fut, malgré l'opposition du clergé, acceptée avec empressement par le roi et par le sénat catholique de Pologne. Les orphelins et quelques thaborites, formant une armée de huit mille hommes d'infanterie, de huit cents chevaux et de trois cent quatre-vingts chariots, se rendirent en Pologne et se joignirent à quelques troupes polonaises; ils entrèrent dans les domaines de l'ordre, prirent douze villes fortifiées et répandirent la dévastation dans tout le pays. La vue seule de ces rudes guerriers inspirait la terreur, et chacun fuyait à l'approche de ces hussites tant redoutés. Ils pénétrèrent jusqu'aux rives de la Baltique, de l'eau de laquelle ils remplirent des bouteilles pour les emporter dans leur pays, comme témoignage que les armes des Bohêmes avaient pénétré jusqu'aux plages d'une mer lointaine.

A leur retour dans leur patrie, les orphelins se joignirent à Procope, qui, avec les thaborites et les orébites, se déclarèrent contre les *Compactata*, ou les quatre articles expliqués par le concile; ils se plaignaient de ce que le concile cherchait par ses artifices à tromper les Bohêmes, et de ce que ceux qui secondaient ses desseins trahissaient les intérêts de leur pays par une politique absurde. Les délégués du concile, de leur côté, s'efforcèrent d'exciter les partisans des *Compactata* contre les thaborites et leurs alliés. Une ligue fut formée et se composa des

principaux nobles calixtins aussi bien que de catholiques romains. Leur premier acte fut de chercher à s'emparer de la ville de Prague. Ils réussirent facilement à occuper la vieille ville, dont les habitants partageaient leurs opinions, mais les habitants de la nouvelle ville refusèrent de se soumettre à la ligue, et, sous le commandement de Procope le Petit et du thaborite Kierski, ils s'opposèrent à l'entrée des troupes. Il en résulta une bataille sanglante le 6 mai 1434; les ligueurs s'emparèrent de la nouvelle ville et en chassèrent les défenseurs, qui se rendirent au camp de Procope le Grand.

Le parti des vrais hussites n'était pas encore abattu, malgré la terrible défaite qu'ils avaient essuyée dans la ville de Prague. Plusieurs autres villes adhéraient encore à leur cause, et leurs forces réunies formaient une armée nombreuse plus formidable encore par l'esprit qui l'animait que par le nombre. Procope, qui se trouvait à la tête de près de trente-six mille hommes d'armes, marcha sur Prague afin de reprendre la nouvelle ville; mais la ligue lui opposa des forces très-supérieures aux siennes, et elle se recruta même de quelques anciens alliés de Procope. Les deux armées se rencontrèrent, le 29 mai, dans les plaines de Lipan, entre les villes de Bœhmischbrod et Kaurzim, à environ quatre milles allemands de Prague.

Procope désirait éviter la bataille et voulait, par un de ces mouvements stratégiques dans lesquels il excellait, entrer dans la ville de Prague, qui contenait encore beaucoup de ses partisans, et d'où ses ennemis avaient retirés leurs forces; mais les ligueurs firent soudainement une charge terrible sur son camp et rompirent les barricades de chariots, sa défense ordinaire. Les thaborites, peu habitués à voir la cavalerie franchir leurs mobiles remparts, furent mis en désordre et se rejetèrent de l'autre côté du camp. Procope se hâta de rallier les fugitifs, mais dans ce moment critique, Czapek, le même général qui avait commandé les auxiliaires hussites en Pologne, trahit la cause qu'il servait et emmena sa cavalerie loin du champ de bataille. Malgré cela, Procope, suivi de ses meilleures troupes, se précipita sur l'ennemi auquel, pendant longtemps, il disputa la victoire, jusqu'à ce que, dominé par le nombre, il tomba et fut tué, ainsi que son homonyme, Procope le Petit, qui combattait vaillamment à ses côtés.

Telle fut la fin du grand chef bohême, dont le nom seul

remplissait de terreur les ennemis de son pays. Le héros tomba « fatigué de vaincre, plutôt que vaincu lui-même » (*non tam victus quam vincendo fessus*). Ces mots ne furent pas écrits par un écrivain appartenant à sa race ni à sa croyance, mais par un auteur contemporain catholique, *Æneas Sylvius Piccolomini*, qui fut pape plus tard sous le nom de Pie II. Æneas était certainement un bon juge du caractère de Procope, qu'il avait connu pendant son séjour à Bâle. Le patriote Balbinus fait observer que la mort de Procope vérifia les paroles de Sigismond : « Que les Bohêmes ne pouvaient être domptés que par des Bohêmes. » Ce fut en effet une victoire remportée par des Bohêmes sur leurs compatriotes, mais elle ne tourna certes pas au profit des Bohêmes. La bataille de Lipan peut être considérée comme ayant terminé la guerre des hussites. Quelques chefs thaborites soutinrent encore quelque temps une lutte de partisans, mais elle fut insignifiante et bien vite comprimée.

Cette guerre doit, sans aucun doute, être considérée comme l'un des épisodes les plus extraordinaires de l'histoire moderne, surtout quand on réfléchit qu'un pays aussi petit que la Bohême, et qui ne recevait aucun secours du dehors, si ce n'est celui de quelques Polonais, soutint pendant près de quinze ans le poids des forces de toute l'Allemagne et de la Hongrie, et se vengea de la manière la plus terrible des invasions de ses ennemis. Remarquons aussi que, durant cette guerre inégale, les Bohêmes ont déployé non-seulement une valeur infatigable, mais encore une énergie de caractère qui trouverait difficilement son égale.

Au milieu de la tourmente que je viens de décrire, non-seulement l'université de Prague continua à donner ses cours habituels et à concéder les grades académiques, mais l'instruction du peuple devint générale parmi les hussites. Il existe des traités sur des sujets religieux écrits, à cette époque, par de simples artisans, qui se montrent doués de talents et animés d'un vrai zèle religieux. Æneas Sylvius, que j'ai déjà tant de fois cité, dit que toutes les femmes parmi les thaborites étaient soigneusement instruites dans la connaissance de l'Ancien et du Nouveau Testament, et que les hussites, qu'il détestait sincèrement, avaient cependant, en général, le mérite d'aimer les lettres (*nam perfidum genus illud hominum hoc solum boni habet quod litteras amat*).

Je ne pense pas que l'Eglise occidentale de cette époque eût

pu offrir un seul individu qui, comme Procope le Grand, sut unir à une expérience militaire si consommée, cette profonde instruction qui lui permit de combattre, à Bâle, les arguments des docteurs de l'Eglise de Rome, avec autant de succès qu'il en avait eu en combattant leurs armées sur le champ de bataille.

On a beaucoup parlé des cruautés commises par les hussites, et surtout par leurs célèbres chefs Ziska et Procope, et plusieurs écrivains allemands de nos jours ont même l'habitude de désigner par *barbarie hussiti*, tout ce qui est rude, barbare et cruel. Loin de moi l'idée d'excuser les atrocités dont les hussites se rendirent coupables en tant d'occasions, mais ils ne furent pas les agresseurs dans ces sanglantes hostilités. La responsabilité de ces déplorables horreurs doit rester aux cruels et traîtres meurtriers de Jean Huss et de Jérôme de Prague, à ceux qui exécutèrent les premiers hussites à Schlan, à ceux qui massacrèrent les inoffensifs pèlerins qui allaient adorant Dieu suivant la voix de leur conscience, à ceux enfin dont la conduite envers les hussites fut tout aussi barbare que celle de ces derniers.

Les Allemands et tous les peuples de l'Europe occidentale peuvent-ils se défendre des mêmes accusations de cruauté et de barbarie, que les adversaires religieux et nationaux des hussites ont entassées sur leur mémoire. La véracité de l'histoire ne souffrirait pas une telle prétention. Un seul fait prouvera la vérité de cette assertion. L'histoire entière des hussites ne présente pas un exemple d'atrocité plus grande que le massacre de Limoges, où hommes, femmes et enfants furent tués, non point par une soldatesque furieuse dont le chef ne peut contenir la rage, mais de propos délibéré, et sur l'ordre d'un général qui, de sang-froid, fait massacrer une multitude qui lui rappelait, à genoux, que la trahison avait été le fait de leurs chefs. Et quel fut le général qui commit un tel outrage à l'humanité et à la religion? Etait-ce un barbare infidèle ou un fanatique poussé au désespoir par la persécution de sa foi ou de sa race, comme le furent Ziska et Procope? Non, ce fut le miroir même de la chevalerie, le modèle des preux, le héros des romans, le célèbre Prince Noir [1]! Et cependant, cette sanglante et honteuse tache sur son écusson n'a point terni, aux yeux de la postérité, la gloire du vainqueur de Crécy et de Poitiers, ni le souvenir de sa conduite che-

[1] Voyez Froissart, vol. II, chap. 21.

valeresque envers le roi de France captif. Plusieurs autres exemples de la plus atroce barbarie se lisent dans les annales de l'Europe occidentale de cette époque. Mais un historien impartial ne jugera pas les grands caractères du moyen âge selon les lois morales de notre siècle plus éclairé. Obligé de parler de leurs méfaits, il ne leur refusera pas les louanges dues à leurs nobles actions; car leurs erreurs furent, selon l'expression du grand orateur romain, « non pas les fautes de l'homme, mais celles du temps » (*non vitia hominis sed vitia seculi*).

Nous pouvons donc, nous Slaves, en contemplant la gigantesque vigueur que notre race déploya pendant la guerre des hussites, avoir quelque raison d'espérer qu'un jour encore elle produira des caractères non moins énergiques que ceux qui signalèrent cette orageuse époque; qu'ils seront les instruments, non de la destruction et de la souffrance, mais des bénédictions et du bonheur de l'humanité; qu'ils mettront leur gloire, non pas à renouveler les terribles hauts faits de Ziska et de Procope, mais à développer et à compléter la grande œuvre de Huss et de Jérôme.

Les calixtins et les catholiques reçurent l'empereur Sigismond comme leur monarque légitime. Il jura de maintenir les *Compactata* et les libertés du pays. Quelques thaborites, qui voulurent s'opposer à son autorité, furent pris et exécutés; mais il eut la sagesse de ne pas poursuivre le reste des thaborites; il leur accorda même de rester dans la ville de Thabor, d'y célébrer leur culte en liberté, et il leur abandonna une étendue considérable de terres, en n'exigeant qu'un tribut assez faible.

Dès que les thaborites jouirent de la tranquillité, ils se livrèrent à des travaux industriels, et, de guerriers terribles qu'ils étaient, devinrent de tranquilles citoyens. Bref, le caractère slave, paisible et industrieux lorsqu'il n'est pas aigri par l'oppression, se montra en cette occasion comme il l'a toujours fait. Æneas Sylvius visita les thaborites. Un jour, ne sachant où passer la nuit, il préféra se rendre au milieu d'eux plutôt que de rester en plein champ, où il se sentait exposé à être volé. Ils reçurent le prêtre italien avec l'hospitalité slave et l'accueillirent avec des marques de joie; malgré leur pauvreté, ils lui offrirent, ainsi qu'à sa suite, une abondance de mets et de boissons. Néanmoins Æneas Sylvius dit que c'est une secte perfide, abominable et digne de la peine capitale. Il ne les accuse cependant d'au-

cun crime en particulier, d'aucune immoralité, mais seulement de ce qu'ils refusent de reconnaître la suprématie de l'Eglise romaine, ne croient pas à la transsubstantiation, etc., etc.

Après avoir énuméré les points rejetés des thaborites, il conclut par les mots suivants : « Toutefois ces gens sacriléges et très-scélérats (sceleratissimos), que l'empereur Sigismond aurait dû exterminer ou reléguer aux extrémités du monde, pour piocher et briser les pierres, ont reçu de lui, au contraire, plusieurs droits, et ne sont soumis qu'à une légère taxe, ce qui est honteux et injurieux pour lui et pour son empire; car de même qu'un peu de levain fait lever toute la pâte, cette lie du peuple a souillé la nation entière. »

Tels furent les charitables sentiments avec lesquels ce célèbre docteur, ce futur pape, paya l'hospitalité des pauvres thaborites.

Vers 1450, ils changèrent leur nom en celui de frères de Bohême et, en 1456, ils commencèrent à former une communauté séparée du reste des adhérents de Huss ou calixtins. En 1458, ils souffrirent de dures persécutions de la part des catholiques et des calixtins. La persécution se renouvela plus sévère encore en 1466, mais cela n'affaiblit ni le zèle, ni le courage des thaborites; au contraire, leur dévouement s'accrut avec les souffrances qu'ils enduraient pour leur religion. Ils assemblèrent un synode dans un lieu nommé Lhota, et constituèrent leur Eglise en élisant des *anciens*, selon la coutume des premiers chrétiens. Ayant adopté les mêmes dogmes que les vaudois, leurs prêtres reçurent l'ordination d'Etienne le Vaudois, évêque de Vienne[1], ce qui les fit souvent désigner sous le nom de vaudois. Cette première Eglise protestante slave souffrit la plus incessante persécution, et fut obligée de tenir ses synodes et de célébrer son culte dans des cavernes, des forêts et autres lieux secrets, tandis que ses membres étaient stigmatisés sous les noms d'adamites, de picards, de brigands, de voleurs et autres épithètes. Leurs souffrances furent allégées en 1471, lors de l'avénement du prince polonais Ladislas Jagellon, qui leur

[1] Quelques écrivains supposaient qu'il était évêque de Vienne en Autriche, et qu'il y avait alors un nombre considérable de vaudois dans ce pays; mais il n'y a aucune preuve de ce fait, et je me range à l'opinion du Rév. Dr. Gilly, qui fait certainement autorité en cette matière, et qui pense qu'il s'agit de Vienne en Dauphiné.

accorda aussitôt une pleine liberté religieuse. Les frères commencèrent alors à espérer des temps plus prospères pour leur Eglise qui, en 1500, comptait environ cent endroits où le culte était célébré. En 1503, ils furent exclus des emplois publics, mais ils présentèrent au roi Ladislas Jagellon leur profession de foi, qui montrait leur innocence, et qui fit suspendre cette exclusion. Le clergé catholique réussit de nouveau, en 1506, à exciter contre eux une sévère persécution, sous prétexte que la reine, qui était grosse, obtiendrait par cet acte de piété une heureuse délivrance.

Malgré la fâcheuse position des thaborites, leur zèle se soutint sans relâche, et ils traduisirent dans leur langue la Bible, qu'ils publièrent, à Venise, en 1506. Lors de la succession de la dynastie autrichienne au trône de Bohême, les frères furent de nouveau persécutés; la diète de Prague publia des lois rigoureuses contre eux, en 1544, leur culte fut interdit et leurs ministres emprisonnés. En 1548, le roi Ferdinand Ier publia un édit, leur enjoignant sous les peines les plus sévères de quitter le pays dans l'espace de quarante-deux jours. Beaucoup d'entre eux émigrèrent en Pologne, où ils furent accueillis et honorés, et ils y fondèrent des Eglises qui prospérèrent rapidement; mais je dois renvoyer les détails de cet événement aux chapitres sur la Pologne.

On sait que les frères moraves sont une continuation de l'Eglise bohême, réédifiée au dix-huitième siècle par le comte Zinzendorff, qui rassembla ses débris épars dans la Moravie; on connaît les vertus de cette admirable communauté, son humble piété, le zèle sincère avec lequel ses membres travaillent à répandre l'Evangile jusque dans les parties les plus reculées du monde, et à y introduire la civilisation. Je m'étonne cependant d'une circonstance que je ne puis m'expliquer: les moraves, dans leurs œuvres de charité chrétienne, embrassent le monde entier, à l'exception pourtant de la race d'où ils sortent, de cette race qui produisit Jean Huss; les moraves ont-ils plus à cœur le salut des Groënlandais, des Nègres et des Hottentots que celui des Slaves? Sans parcourir la terre et les mers, ils pourraient faire beaucoup de bien dans le voisinage immédiat de leurs établissements les plus prospères. Ils ne pourraient pas sans doute entreprendre l'évangélisation des Slaves sous la domination autrichienne ou russe; mais il y en a des centaines de mille

en Silésie où les moraves ont plusieurs établissements prospères. Il ne serait pas même nécessaire de tenter des conversions parmi ceux qui appartiennent à l'Eglise romaine, car cela pourrait les conduire à des sentiments hostiles et à des actes peu en rapport avec leur nature paisible; mais dans la Silésie et la Prusse orientale, il y a beaucoup de Slaves qui appartiennent de nom à la religion protestante, et dont l'instruction religieuse est défectueuse par le manque de pasteurs et de maîtres d'école qui connaissent à fond la langue de leurs ouailles et de leurs écoliers. Ces Slaves présentent un champ propice aux travaux chrétiens des moraves; mais quoique parmi ces derniers il y ait des hommes fort instruits dans les idiomes hindous, hottentots et esquimaux, je ne sais s'il s'en trouverait qui connussent un seul des dialectes de cette langue dans laquelle Jean Huss prêcha la Parole de Dieu. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet, qu'en qualité de Slave, je ne puis traiter sans y mettre peut-être trop de chaleur; je demanderai seulement s'il ne paraîtrait pas étrange de voir un membre d'une illustre famille porter un tendre et actif intérêt à toute l'humanité, à l'exception cependant de cette famille dont il porte orgueilleusement le nom? Tel est précisément le cas des moraves; ils portent le nom du pays slave où fut établi la première Eglise nationale; ils se prétendent les plus fidèles disciples du grand réformateur slave, et cependant ils se séparent complétement de cette race. Dans le cas où cet essai serait assez heureux pour attirer l'attention de quelques moraves, je les prie très-instamment de considérer que les liens du sang et l'ordre même de saint Paul leur font un devoir d'évangéliser tout d'abord les hommes de leur race; leur communauté est un rameau détaché du grand arbre slave, et ses divers bourgeons, transplantés en pays étrangers, n'ont jamais produit que quelques pousses vertes, mais qu'ils soient greffés de nouveau sur le tronc d'où on les a pris, et bientôt ils produiront un immense résultat.

Je reviens à l'histoire des hussites modérés, ou calixtins, qui formaient la majorité des habitants de la Bohême. Aussitôt que Sigismond se fut assuré la possession du trône de ce pays, il se déclara franchement pour la restauration de l'ancien ordre ecclésiastique, ce qui aurait probablement causé une nouvelle guerre avec les Bohêmes, s'il n'était pas mort en 1437; il ne

laissa pas de fils, et désigna, pour lui succéder en Hongrie et en Bohême, Albert d'Autriche, qui avait épousé sa fille Elisabeth. Albert fut reconnu sans difficulté comme roi de Hongrie, et fut consacré empereur; mais son aversion pour les *Compactata* suscita une forte opposition en Bohême. Il fut pourtant accepté par les catholiques romains et se fit couronner à Prague; mais les hussites se déclarèrent contre lui et nommèrent Casimir, frère du roi de Pologne et fils de Ladislas Jagellon, auquel ils avaient plusieurs fois offert la couronne. La diète polonaise de Korczyn confirma cette élection, malgré la violente opposition du clergé et de ses partisans, et envoya une armée au secours des hussites. Casimir, âgé seulement de treize ans, entra en Bohême avec cette armée, et, soutenu par les hussites, il obtint de grands avantages sur le parti impérial que défendaient les forces allemandes et hongroises. Malheureusement son triomphe définitif fut empêché par la trahison du comte de Cilley (seigneur allemand, beau-frère du défunt empereur Sigismond, qui avait embrassé le parti des hussites), par une maladie contagieuse qui décima son armée et par quelques malheureuses divisions entre les hussites. Les efforts du concile de Bâle réussirent à suspendre les hostilités, et on ouvrit un congrès à Breslau pour opérer une pacification entre les partis ennemis. Les délégués polonais proposèrent que Casimir et Albert résignassent tous deux leurs prétentions au trône de Bohême, et soumissent leurs droits à une diète de ce pays, qui déciderait librement sur les mérites respectifs des deux candidats, « attendu, disaient les délégués, que leur prince n'avait pas accepté le trône par ambition ou par avarice, mais seulement par sympathie pour une nation qui parlait la même langue que les Polonais, et pour le bien de la chrétienté. » Cette proposition libérale, qui convenait fort aux Bohêmes de tous les partis, fut rejetée par l'empereur qui craignait que le parti de Casimir, soutenu par les hussites, ne prévalut sur le sien uniquement composé de catholiques romains. Le concile de Bâle prévint le renouvellement des hostilités, et l'empereur mourut bientôt après en Hongrie. C'était un soutien déterminé de la suprématie absolue de Rome, mais ses qualités personnelles furent reconnues même par un écrivain ultra-bohême, Bartoszek Drahonitzki, qui dit en parlant de lui : « Puisse son âme reposer en paix, car *bien qu'Allemand*, il était affable, honnête et brave. »

Le roi de Pologne, Ladislas III, fut élu roi de Hongrie après la mort d'Albert, et son frère Casimir, ayant été chargé de gouverner la Lithuanie, n'aspira plus à la couronne de Bohême. Albert ne laissa pas d'enfant, sa veuve était enceinte; elle donna le jour à un fils. Les droits de ce jeune prince, Ladislas le Posthume, ne furent pas reconnus par les Hongrois, qui, comme je l'ai dit, appelèrent au trône le roi de Pologne; mais ses titres furent, au contraire, admis en Bohême, et George Podiebrad, noble hussite, dont le caractère et les talents étaient éminents, et qui jouissait d'une grande influence dans son pays, fut nommé régent du royaume pendant la minorité de Ladislas. — Patriote sincère, Podiebrad avait vraiment à cœur la paix de son pays et celle de toute la chrétienté, menacée alors de dangers réels par les Turcs. Ses intentions honnêtes furent appréciées par l'empereur Frédéric III et par quelques autres princes; mais leurs efforts pour obtenir du pape la confirmation des *Compactata*, solennellement accordés par le concile de Bâle, furent inutiles. Le pape Nicolas II envoya en Bohême, en 1447, comme légat le cardinal Carvajal. Il fut reçu avec les plus grands honneurs. Les Bohêmes insistèrent sur la confirmation des *Compactata*; mais le cardinal demanda du temps pour délibérer sur cet important sujet, et désira posséder l'original de ce document pour l'examiner. Ce désir ayant été satisfait, il quitta secrètement Prague, emportant avec lui ledit document; mais il fut atteint par une troupe de chevaliers bohêmes, qui le forcèrent à restituer ce qu'ils regardaient comme « leur *grande charte ecclésiastique*. » — Hé bien! leur dit le légat, je vous le rends; mais le temps viendra bientôt où vous n'oserez pas le produire de nouveau. »

Malgré l'opposition papale aux *Compactata*, l'Eglise calixtine fut maintenue, comme Eglise établie, pendant la régence de Podiebrad.

Ladislas le Posthume prit les rênes du gouvernement en 1456, mais il mourut l'année suivante. Plusieurs prétendants au trône présentèrent leurs réclamations à la diète d'élection, réunie à Prague en 1458; mais le choix tomba sur George Podiebrad.

Podiebrad était un homme habile, mais les difficultés de sa position étaient grandes. Il rendit à la Bohême les provinces qui avaient été occupées par des princes étrangers; cependant il ne put maintenir la paix intérieure, sans cesse troublée par les

machinations de Rome. L'empereur le reconnut pour roi de Bohême, et il jura fidélité au pape, sous la réserve des *Compactata*. Mais le pape Pie II, ce même Æneas Sylvius qui avait été secrétaire au concile de Bâle, et qui en cette qualité avait été un des principaux auteurs de ce traité, exigea son abolition et excommunia Podiebrad en 1463. L'empereur et plusieurs autres princes, qui désiraient mettre le nouveau roi de Bohême à la tête d'une expédition contre les Turcs, insistèrent auprès du pape, mais ce fut en vain. Lorsque Paul II succéda à Pie II, les choses empirèrent encore. Le nouveau pape déclara, par l'organe de son légat, « que bien qu'il fût vrai que le concile de Bâle, qui prétendait se placer au-dessus du pape, eût concédé les *Compactata*, ils n'avaient jamais été confirmés par le saint-père. » Malgré les représentations de plusieurs monarques, le pape déclara encore que « le saint-père était infaillible pour juger l'hérésie; qu'un monarque hérétique était impie; que le règne d'un monarque hérétique était fâcheux pour le bien de l'humanité, et qu'il était par conséquent juste d'employer contre lui les armes charnelles. » Cette déclaration fut suivie, en 1465, d'une croisade contre Podiebrad, mais qu'il mit en déroute. Alors les intrigues du pape devinrent de plus en plus actives. En vain Podiebrad représenta-t-il le danger des progrès que les Turcs avaient faits depuis la prise de Constantinople en 1454, en vain offrit-il des troupes, de l'argent et sa propre personne pour combattre l'ennemi de la chrétienté. Le légat du pape, Fauste della Valle, déclara à Nuremberg, que « le désir du saint-père était que l'armée impériale et la croisade fussent dirigées contre les hérétiques plutôt que contre les Turcs. »

Les machinations incessantes du pape atteignirent enfin leur but; plusieurs des sujets de Podiebrad, en particulier des évêques et des magnats, furent entraînés à rompre leur devoir de sujet envers cet excellent monarque; mais la petite noblesse et les bourgeois lui restèrent fidèles. L'empereur Frédéric III, qui jusqu'alors avait été l'ami de Podiebrad, et qui en avait reçu de nombreux services, fit une tentative pour s'emparer de la couronne de Bohême, et le grand roi de Hongrie, Mathias Corvin, se joignit aux ennemis de Podiebrad, quoiqu'il eût épousé sa fille. Ils envahirent ses Etats et tentèrent de séduire tous ses sujets catholiques, en leur représentant que le serment de fidélité prêté à un hérétique n'avait aucune valeur. Ces in-

fâmes suggestions furent repoussées par les vrais patriotes; mais elles firent quelque effet sur les hommes sans principes ou superstitieux; en sorte que la vie du roi courut des dangers et fut menacée par de fanatiques assassins. Malgré ces difficultés, il vainquit ses ennemis étrangers et domestiques. Son fils aîné, Victorin, défit l'empereur et lui dicta la paix près des murs de Vienne, pendant que Podiebrad, ayant enveloppé l'armée du roi de Hongrie, l'obligea aussi à conclure la paix. Podiebrad termina une vie dévouée à son pays par un acte de noble patriotisme. Il avait deux fils, Victorin et Henri, tous deux doués de grandes et brillantes qualités (Henri a laissé quelques belles poésies en langue nationale); mais il savait à quelles difficultés serait exposée la Bohême s'il la laissait sous le gouvernement de l'un de ses fils, qui ne pourrait se maintenir sur le trône qu'en sacrifiant ses intérêts et la dignité du pays. Il se chercha donc un successeur qui pût s'assurer une assistance étrangère assez puissante pour tenir ses ennemis en échec. Un tel secours ne pouvait venir ni d'Allemagne, ni de Hongrie, mais d'une nation sœur, dont les liens du sang l'emporteraient sur les différences religieuses; d'une nation qui avait souvent combattu pour les hussites et jamais contre eux. Podiebrad ouvrit, en 1460, des négociations pour former une alliance avec Casimir, roi de Pologne, qui, en 1439, avait été élu au trône par les hussites. Cette alliance fut conclue dans une entrevue personnelle qu'eurent les deux monarques à Glogau, en 1462. Podiebrad s'engagea à obtenir pour un des fils de Casimir, qui devait épouser une de ses filles, la succession au trône de Bohême. Lorsque les machinations du pape eurent créé un parti contre Podiebrad, ce parti s'efforça de séduire Casimir, en lui offrant à lui-même la couronne et quelques provinces, et l'engagea à rompre le traité de Glogau et à tourner ses forces contre Podiebrad au lieu de le soutenir. Mais Casimir repoussa ces offres et se déclara prêt à appuyer Podiebrad, en dépit des remontrances du pape, qui lui reprochait d'agir contre les intérêts de la chrétienté en s'alliant avec un hérétique. Casimir dédaigna les injonctions papales, et défendit sévèrement en Pologne la prédication de la croisade proclamée contre Podiebrad.

Les grandes épreuves auxquelles le roi de Bohême avait été continuellement exposé avaient beaucoup affaibli sa santé. Sentant sa fin approcher, il convoqua une diète générale et proposa

de nommer pour son successeur le prince Ladislas, fils aîné du roi de Pologne. La diète de Bohême accepta cette proposition, qui fut ratifiée par celle de Pologne, malgré la violente opposition du clergé.

Podiebrad mourut en 1471, dans la cinquante et unième année de son âge. Ce fut un roi vraiment patriote et national, doué de grands talents politiques et militaires, et d'un caractère noble et énergique. Les malheureuses circonstances contre lesquelles il eut à lutter l'empêchèrent seules de rendre son règne aussi prospère que l'avait été celui de l'empereur Charles IV.

Ladislas de Pologne prit possession du trône en 1471, et confirma les *Compactata*; mais le pape Sixte IV se déclara contre lui, et soutint les prétentions du roi de Hongrie, Mathias Corvin. Il en résulta une guerre, dans laquelle les Polonais défendirent Ladislas.

Les dangers dont les Turcs menaçaient les deux partis suspendirent la querelle, et le pape, qui avait excité à la guerre, fut obligé de l'apaiser.

Le règne de Ladislas fut assez insignifiant. En 1480, il fut élu au trône de Hongrie, après la mort de Mathias Corvin. Il mourut en 1516, et laissa ses deux couronnes à son fils mineur, Louis, qui périt, en 1526, à la bataille de Mohacz contre les Turcs. — Durant ces deux règnes, l'égalité des droits fut maintenue entre les hussites et les catholiques romains.

CHAPITRE V.

BOHÊME (Suite).

Louis ne laissa pas d'enfants, et fut remplacé sur les trônes de Hongrie et de Bohême par Ferdinand d'Autriche, frère de l'empereur Charles-Quint, qui avait épousé une sœur de Louis. C'était un prince bigot et despote. Les doctrines de Luther avaient déjà trouvé un écho parmi les calixtins sous le règne précédent, et le protestantisme gagna tant de terrain sous celui de Ferdinand, que les Bohêmes refusèrent de prendre part à la guerre contre la ligue protestante de Smalkalde, et formèrent une association pour défendre les libertés nationales et religieuses, menacées par Ferdinand. La défaite des protestants par Charles-Quint, à la bataille de Muhlberg (1547), en écrasant leur parti en Allemagne, produisit une cruelle réaction en Bohême. Plusieurs chefs de l'union furent exécutés, d'autres emprisonnés ou bannis; les propriétés de plusieurs nobles furent confisquées; les villes payèrent de fortes amendes, se virent enlever leurs priviléges et furent soumises à de nouvelles taxes. Ces mesures s'exécutèrent à l'aide de soldats allemands, espagnols et hongrois, et elles furent légalisées par une assemblée connue sous le nom de la *Diète sanglante*. Dans cette assemblée le chapitre de Prague déclara que l'opposition à l'autorité royale venait de quelques livres hérétiques; pour prévenir le mal, le clergé obtint la censure des livres. Ce fut sous ce règne que les jésuites furent introduits en Bohême.

Les priviléges des calixtins, ou comme on les appelait officiellement de l'Eglise utraquiste, ne furent pas abolis, et Ferdinand, qui avait succédé au trône impérial après l'abdication de son frère Charles-Quint, adoucit, durant les dernières années de son règne, le caractère dur et despotique qui était plutôt chez lui le résultat de son éducation espagnole, dirigée par le sombre cardinal Ximénès, qu'une disposition naturelle. Il mou-

rut en 1564, en regrettant sincèrement, dit-on, les actes d'oppression qu'il avait commis contre ses sujets bohêmes. Il fut remplacé par son fils, Maximilien II, homme d'un caractère noble et tolérant, ce qui fit croire que lui-même inclinait vers les doctrines de la réforme. Il mourut en 1576, laissant un nom vénéré par tous les partis. Le jésuite Balbinus l'appelle le meilleur de tous les princes, et le protestant Stranski assure qu'il avait une âme vraiment pieuse. Il avait accordé liberté entière aux protestants. L'empereur Rodolphe, fils de Maximilien, avait été élevé à la cour de son cousin, Philippe II d'Espagne; aussi ne pouvait-il qu'être opposé au protestantisme, mais celui-ci s'était tellement répandu en Bohême et en Autriche, qu'il ne fallait pas songer à le détruire. On adopta plusieurs moyens indirects pour arriver à ce but, et pour réduire les libertés des protestants aux *Compactata*. Toutefois Rodolphe était trop occupé de l'étude de l'astrologie et de l'alchimie, pour poursuivre activement une idée politique, bonne ou mauvaise. Les mesures projetées contre les protestants ne furent pas exécutées, et la crainte de perdre le trône, ce dont le menaçait son frère Mathias, engagea l'empereur à accorder la célèbre patente connue sous le nom de *Lettres patentes de Sa Majesté*. C'était une charte royale qui concédait aux protestants une pleine liberté religieuse, et leur abandonnait l'université de Prague.

Rodolphe fut déposé par son frère Mathias qui, pour s'assurer la possession de la Bohême, confirma les patentes qu'avait octroyées son frère. Les dangers auxquels les Etats de Mathias étaient exposés de la part des Turcs, l'engagèrent à adopter une mesure qui n'avait jamais été employée auparavant, et qui ne l'a pas été depuis jusqu'à l'année 1848: ce fut de réunir une assemblée générale de tous les Etats de ses royaumes. Elle eut lieu à Linz, en 1614. Les Etats écoutèrent avec respect toutes les demandes et les propositions de l'empereur; mais comme leurs propres griefs en matière civile et religieuse ne furent pas admis, l'assemblée se sépara sans avoir rien décidé.

Mathias réussit à renouveler pour vingt ans la trêve avec les Turcs; mais les affaires religieuses de la Bohême lui causèrent de grands embarras. Il n'était pas très-aimé, et son héritier présomptif, Ferdinand de Styrie, était haï à cause de sa bigoterie. Les jésuites et les autres partisans de Ferdinand déclaraient que la charte royale ayant été extorquée au monarque, elle était

nulle et sans valeur ; que les têtes de plusieurs grands seigneurs tomberaient bientôt, que ceux qui aujourd'hui ne possédaient rien, seraient dans peu installés dans de riches châteaux; que Mathias était trop faible pour mettre en pièces ces vieux chiffons de parchemin, mais que le pieux Ferdinand changerait tout cela, selon l'adage : *Novus rex, nova lex.*

Le parti national, principalement composé de protestants, devenait de jour en jour plus jaloux de l'influence allemande favorisée par l'Autriche. En 1616, la diète de Prague fit une loi qui refusait des lettres de naturalisation ou de bourgeoisie à tout individu qui ne connaîtrait pas la langue bohême. La rupture entre la faction jésuitique de la cour, ayant à sa tête les ministres impériaux Slawata et Martinitz, et le parti national protestant, dont les chefs étaient les comtes Thurn et Schlick, devenait de jour en jour plus complète. Une vive querelle s'éleva au sujet de deux nouvelles églises construites par les protestants de Klostergrab et de Braunau, qui avaient été fermées, puis démolies par ordre de l'archevêque. La construction de ces églises n'était pas légale; car, selon la teneur de la charte royale, ce n'était que sur ses propres domaines que chacun pouvait élever des églises; or les deux bâtiments en question avaient été bâtis sur des terres appartenant à l'archevêque de Prague et à l'abbé de Braunau. Toutefois, un grand nombre de nobles et d'autres personnes signèrent une pétition pour se plaindre. La pétition fut dédaigneusement rejetée par le roi, et la fermentation devint croissante : les protestants prêchaient, et les catholiques faisaient des processions. Un grand nombre des principaux nobles se rendirent au château royal et demandèrent une explication à Slawata et à Martinitz pour savoir s'ils se reconnaissaient les auteurs de la réponse faite à leur pétition. Leur ton hautain amena une altercation, à la suite de laquelle les deux ministres furent jetés par les fenêtres; ils tombèrent heureusement sur un grand tas de balayures, et se relevèrent sains et saufs. Cela fit une grande impression sur la multitude; les uns y virent une intervention divine, les autres y reconnurent l'œuvre de Satan. Les auteurs de cet acte de violence, connu sous le nom de *défénestration* de Prague, essayèrent de se justifier, alléguant que l'ancienne coutume de leur pays était de punir les traîtres de cette manière, que cette coutume était fondée sur l'exemple de Jézabel, et ils s'appuyèrent sur l'usage ro-

main, de précipiter les criminels du haut de la Roche tarpéienne, etc., etc. — Ils établirent immédiatement un conseil de régence, composé de trente personnes, dont le premier acte fut d'expulser les jésuites, comme étant la cause de tout le mal. Il leur fut défendu, sous peine de mort, de rentrer dans le pays, et toute intercession en leur faveur fut taxée de haute trahison.

L'empereur Mathias, qui craignait que les protestants de son empire ne se soulevassent en faveur des Bohêmes, désirait négocier; mais son successeur désigné, Ferdinand, n'était pas homme à se laisser effrayer lorsque les intérêts de son Eglise étaient en jeu. Il se laissait diriger par son confesseur, le jésuite Lamormain, auquel il disait souvent que, si le bien de Rome l'exigeait, il mettrait volontiers sa tête sur le billot; et qu'il vivrait dans l'exil, en mendiant de porte en porte, plutôt que de souffrir l'hérésie dans ses Etats.

La guerre éclata, et les impériaux, sous les généraux espagnols Buquoi et Dampierre, furent défaits par les protestants.

Mathias mourut, et Ferdinand commença son règne dans les circonstances les plus difficiles. Les Bohêmes, soutenus par Bethlem-Gabor, prince de Transylvanie, défirent ses troupes et l'assiégèrent dans Vienne. La ville renfermait plusieurs de ses ennemis, qui entourèrent son palais, en demandant que Ferdinand fût envoyé dans un couvent et que ses conseillers fussent mis à mort. Dans son propre palais, il se vit entouré de mécontents qui le pressaient de céder aux demandes des révoltés; mais sa sombre résolution n'en fut pas ébranlée, sa fermeté ranima le courage de ses partisans, et il reprit son influence, grâce à la nouvelle que les prêtres répandirent, que, tandis que l'empereur priait devant un crucifix, le Christ avait dit en latin : « *Ferdinande, non deseram te.* » Un détachement d'impériaux réussit à entrer dans la ville; bientôt après on apprit que Buquoi avait remporté une victoire sur les insurgés bohêmes, et la levée du siége vint à l'appui du prétendu miracle. La population catholique-romaine y ajouta une foi entière, ce qui donna une immense force au parti de Ferdinand.

Les Bohêmes, cependant, proclamèrent sa déposition, et nommèrent à sa place Frédéric, palatin du Rhin, dont les prétentions à cette dignité étaient plus spécieuses que réelles; ses seuls titres étaient son grade de chef de la Confédération protes-

tante d'Allemagne [1], et ses liens de parenté avec Maurice, prince d'Orange, stathouder de Hollande, dont il était le neveu, et avec Jacques Ier d'Angleterre, dont il était le gendre. Le caractère de Frédéric le rendait tout à fait impropre aux devoirs difficiles de sa haute et périlleuse situation. Les Bohêmes, néanmoins, soutenaient vigoureusement la guerre contre Ferdinand; ils défirent les impériaux, et leur armée, soutenue par le prince protestant de Transylvanie, Bethlem-Gabor, assiégea de nouveau Vienne. La fortune de Ferdinand semblait près de sa ruine; mais elle fut sauvée par sa fermeté, par l'immense activité et par l'adresse des jésuites, par la fidélité des catholiques et surtout par la honteuse désertion des princes allemands à la cause du protestantisme.

Les premiers succès des Bohêmes avaient jeté l'alarme parmi les princes catholiques; et non-seulement le pape, les Espagnols et les princes catholiques d'Allemagne s'unirent pour défendre leur cause, représentée par Ferdinand II, mais la France elle-même se joignit à eux, et oublia, en cette occasion, le principe fondamental de sa politique extérieure, l'opposition aux progrès de la maison d'Autriche. Le magnifique projet d'établir la paix et la prospérité de la communauté européenne sur un fondement durable, conçu par le génie de Henri IV et par son ministre Sully, s'évanouit à la veille même de son exécution par l'assassinat de ce grand monarque. Elisabeth, dont l'esprit clair et étendu avait formé le même projet, avant même qu'il lui eût été communiqué par Sully, reposait depuis longtemps dans la tombe. Les successeurs insignifiants de ces grands princes étaient incapables de comprendre les idées de leurs glorieux prédécesseurs. Richelieu, qui plus tard déclara la guerre à l'Autriche et soutint les protestants d'Allemagne, ne dirigeait pas encore la politique de la France. La cour de Paris, entraînée par les intrigues de l'Espagne, envoya à Vienne un ambassadeur, qui parvint à faire conclure un traité de paix entre Ferdinand et Bethlem-Gabor. Celui-ci avait été contraint de s'éloigner des murs de Vienne par les rigueurs de l'hiver, et parce que Sigismond III, dont je raconterai le funeste règne dans un chapitre subséquent,

[1] Cette confédération connue sous le nom d'union évangélique, s'était formée à Heilbronn, en 1594, à l'instigation de Henri IV, roi de France; elle fut confirmée à Heidelberg, en 1603, et renouvelée en 1608 à Ashhausen. Les membres de cette confédération s'engageaient à fournir chacun un nombre fixé de troupes, et à ne pas permettre qu'aucune des différences dogmatiques, qui séparaient les luthériens des calvinistes, nuisissent en rien à leur union.

avait fait diversion en envahissant la Hongrie. Jacques Ier, regardant l'insurrection contre Ferdinand comme une infraction au droit divin des rois, désapprouva l'entreprise de son gendre, et au lieu de l'aider, réprima le zèle de ses sujets qui voulaient aller au secours de leurs coreligionnaires de Bohême. Maurice de Nassau ne put assister son neveu, car sa trêve avec l'Espagne n'était pas encore expirée, et outre cela des difficultés intérieures nécessitaient toute son activité. L'union évangélique, dont l'intérêt évident était de soutenir les protestants bohêmes contre le pouvoir qu'elle était destinée à combattre, adopta une marche toute différente; les princes luthériens qui en faisaient partie étaient beaucoup plus jaloux des réformés ou calvinistes que des catholiques romains. L'électeur de Saxe craignait que les succès des Bohêmes ne missent la branche ernestine, branche aînée de sa famille et dévouée à la cause protestante[1], à même de reconquérir la dignité électorale et les États dont, avec l'aide de l'Autriche, son ancêtre l'avait dépouillée. Il embrassa en conséquence la cause de Ferdinand, et loin de soutenir les Bohêmes, il prit activement parti contre eux. Les ambassadeurs français qui avaient conclu la paix entre Bethlem-Gabor et Ferdinand entrèrent en négociation pour engager les autres membres de l'union à signer, le 8 juillet 1620, un traité à Ulm, par lequel ils consentaient à abandonner formellement leur chef, le palatin du Rhin, pour ce qui concernait les affaires de Bohême, se réservant cependant de prendre sa défense si ses Etats héréditaires étaient attaqués par la ligue catholique. Ainsi, tandis que les papistes soutenaient noblement leur cause dans cette mémorable circonstance, les protestants désertaient honteusement la leur.

Une telle conduite de la part des protestants d'Allemagne découragea complétement ceux de Bohême, qui reconnurent bientôt qu'ils ne pouvaient choisir un monarque moins capable que Frédéric pour le dangereux honneur de les commander. Ils furent défaits, le 8 novembre 1620, à Weissenberg, près de Prague, par une force supérieure de Bavarois et d'impériaux, commandés par Buquoi. Frédéric, qui n'avait pas quitté la table pendant le combat, fut si terrifié de cette défaite, qu'au lieu de défendre sa capitale, comme ses sujets l'en conjuraient, il s'en-

[1] Cette branche est aujourd'hui représentée par les maisons souveraines de Saxe-Altenbourg, Saxe-Cobourg, Saxe-Meiningen et Saxe-Weimar.

fuit lâchement, les abandonnant à la vengeance d'un ennemi irrité. Cette vengeance fut terrible. Plusieurs des principaux nobles, et d'autres personnages marquants furent exécutés; un grand nombre de citoyens appartenant aux classes les plus respectables de la société s'exilèrent, et leurs biens furent confisqués. Plusieurs personnes, qui n'avaient pris aucune part à l'insurrection, furent soumises à de lourdes amendes. Ces dépouilles enrichirent un grand nombre d'aventuriers qui servaient dans l'armée impériale. Des provinces entières furent détachées du royaume pour être données en récompense aux alliés de l'empereur : le duc de Bavière, dont l'assistance avait principalement fait triompher la cause impériale, et l'électeur de Saxe, qui reçut la belle province de Lusace pour prix du sang de ses coreligionnaires de Bohême.

Le protestantisme et la nationalité slave de la Bohême, qui ne faisaient qu'un pour les conseillers jésuites de Ferdinand, furent anéantis par d'incessantes persécutions, dont le résultat fut la misère et la dégradation morale du pays. La description suivante des malheureuses conséquences du système réactionnaire de Ferdinand, nous a été donnée par un écrivain catholique de Bohême, dans un ouvrage qui fut publié en Autriche sous la censure autrichienne, il y a environ un demi-siècle; elle ne peut donc être soupçonnée de fausseté ni d'exagération.

« Sous le règne de Ferdinand II, toute la nation bohême fut entièrement changée et refondue. A peine pourrait-on trouver dans l'histoire l'exemple d'une nation aussi entièrement modifiée dans l'espace de quinze ans environ. En l'an 1620, toute la Bohême était protestante, à l'exception de quelques nobles et de quelques moines. A la mort de Ferdinand II, elle était, du moins en apparence, entièrement catholique-romaine. Le mérite de cette conversion d'un pays tout entier, et dans un temps si court, était réclamé par les jésuites; mais dans une occasion, où ils se vantaient de cette grande œuvre à Rome, en présence du pape, le célèbre moine capucin, Valerius Magnus, qui était présent et qui avait aussi pris part à la conversion de la Bohême, dit au pape : — « Saint-Père, donnez-moi des soldats comme on en a donné aux jésuites, et je convertirai le monde entier. »

Les Etats de Bohême, jusqu'à la bataille de Weissenberg, possédaient un pouvoir aussi étendu que le parlement d'Angle-

terre. Ils faisaient des lois, concluaient des alliances avec leurs voisins, imposaient des taxes, conféraient des titres de noblesse aux individus qui le méritaient, entretenaient leurs propres troupes, élisaient leurs rois, ou tout au moins donnaient ou refusaient leur consentement lorsqu'un père voulait laisser la couronne à son fils. Tous ces priviléges leur furent retirés sous le règne de Ferdinand. Jusqu'à cette époque, les Bohêmes figuraient sur le champ de bataille comme une nation indépendante, et ils y avaient acquis de la gloire. Depuis lors, ils furent confondus avec les autres nations, et leur nom n'a plus retenti dans les combats. Jusque-là on disait : Les Bohêmes sont entrés en campagne ; les Bohêmes ont emporté les remparts ; les Bohêmes ont pris la ville ; les Bohêmes ont marché sur l'ennemi ; les Bohêmes ont gagné la victoire ! Ces glorieux cris de triomphe ne retentirent plus, et les historiens n'eurent plus rien à transmettre à la postérité. Les Bohêmes avaient été une nation brave, indomptable, entreprenante, passionnée pour la gloire, mais bientôt ils perdirent tout courage, tout orgueil national et tout esprit d'entreprise. Ils s'enfuirent dans les forêts comme du bétail, devant les Suédois, et se laissèrent fouler aux pieds ; leur valeur demeura ensevelie sur le champ de bataille de Weissenberg.

Individuellement les Bohêmes possèdent encore du courage, un esprit martial et l'amour de la gloire ; mais mêlés à des nations étrangères, ils ressemblent aux eaux de la Moldau lorsqu'elles se sont confondues avec celles de l'Elbe. Ces deux fleuves réunis portent des vaisseaux, rompent leurs digues, inondent le pays, entraînent les terres et les rochers, mais on dit toujours que c'est l'Elbe qui a fait cela ; personne ne parle de la Moldau. La langue bohême, employée dans les transactions publiques et dont la noblesse était fière, tomba dans le mépris. Les hautes classes parlèrent allemand, et les bourgeois furent obligés de l'apprendre, parce que les moines employaient cette langue pour prêcher dans les villes. Les habitants des bourgs eurent bientôt honte de parler leur langue maternelle, qui, n'étant plus en usage que dans les campagnes, était appelée un patois. Autant les Bohêmes s'étaient élevés dans les sciences, la littérature et les arts sous les règnes de Maximilien et de Rodolphe, autant ils tombèrent à cet égard. Je ne connais pas un seul nom d'homme de lettres qui, après la chute du protestan-

tisme en Bohême, se soit distingué dans ce pays par quelque érudition. L'université de Prague était entre les mains des jésuites, ou plutôt elle était en vacance, parce que, le pape ayant ordonné que toute promotion y fut suspendue, personne ne pouvait y recevoir de grades académiques. Quelques patriotes ecclésiastiques et laïques murmuraient ouvertement contre un pareil état de choses, mais sans produire aucun effet, tandis que d'autres déploraient en silence la chute de la littérature nationale. La grande majorité des écoles étaient dirigées par des jésuites ou des religieux d'autres ordres, et l'on n'y enseignait guère que du mauvais latin. On ne saurait nier cependant que parmi les jésuites plusieurs se distinguèrent dans les sciences et dans les lettres; mais ayant pour principe que le peuple ne devait pas être trop éclairé, qu'il fallait au contraire le maintenir dans l'ignorance, ils ne communiquaient à leurs élèves que l'enveloppe de la science et gardaient la substance pour eux. Leur but était, en effet, d'avoir le monopole exclusif du savoir, et de demeurer, de cette manière, supérieurs non-seulement aux laïques, mais encore aux autres ordres monastiques. Afin de maintenir plus sûrement le peuple dans l'ignorance, ils allaient de ville en ville, exigeant des habitants qu'ils leur montrassent les livres qui étaient en leur possession, sous peine de damnation éternelle. Ces livres étaient examinés et pour la plupart brûlés; aussi, depuis cette époque, un livre bohême est-il une rareté. Ils s'efforçaient aussi d'effacer tout souvenir du développement intellectuel des Bohêmes, répétant à leurs élèves, qu'avant leur arrivée dans le pays, l'ignorance y était générale, et leur cachant non-seulement les savants travaux de leurs ancêtres, mais jusqu'à leurs noms. Rien de ce que le savant Balbinus avait recueilli et compulsé sur l'ancienne littérature de la Bohême ne put être publié avant l'abolition de l'ordre; jusque-là son manuscrit n'avait jamais été communiqué à personne.

Sous le règne de Ferdinand II, les Bohêmes changèrent même leur costume national pour adopter peu à peu le vêtement qu'ils portent aujourd'hui.

Ici finit l'histoire de la Bohême, à laquelle succéda celle des autres nations qui l'absorbèrent. (Peltzel's *Geschichte von Böhmen*, p. 185, etc.)

Si la misérable condition où ce pays est réduit fut l'œuvre

collective des satellites de Rome et de l'Autriche, des prêtres et des soldats, elle fut surtout amenée par l'indigne conduite des monarques protestants de l'Allemagne, qui abandonnèrent une cause qui devait être la leur, conduite à laquelle il n'y eut que de rares exceptions.

Il est vraiment curieux d'observer l'embarras de quelques écrivains protestants pour expliquer la suppression rapide et presque complète du protestantisme en Bohême et en Autriche, sous Ferdinand II, quoique la cause de ce triste événement soit manifeste. Quelques-uns l'ont attribué à la mobilité du caractère slave, à l'esprit inconsidéré et au manque de prévision des chefs bohêmes. Ils en concluent qu'une destinée mystérieuse a voulu que l'est de l'Europe, qui avait été soustrait au joug de Rome par les réformateurs, y retomba. Les vraies causes de ce fait peuvent être réduites à deux principales : d'abord la violente persécution dont j'ai parlé, puis l'effet moral que produisit sur les Bohêmes le complet abandon de leur cause et l'assistance donnée à leurs ennemis par ceux qui étaient le plus intéressés à les soutenir.

L'impression générale fut que ceux qui agissaient de la sorte n'étaient pas sincères dans leurs croyances, ou que leur conduite, inexplicable pour les esprits simples, les destinait à périr selon le proverbe : *Quem Deus vult perdere prius dementat;* cette croyance procura aux ennemis du protestantisme un argument qui, agissant sur la multitude, produisit un plus grand effet que n'aurait pu le faire un raisonnement logique. L'histoire d'ailleurs nous montre que toujours et partout le succès a sur la masse de la population une plus grande influence que les mérites ou les démérites réels de la cause triomphante ou vaincue. Il est plus aisé et plus profitable de se ranger dans le parti vainqueur, et la plupart des hommes ne sont que trop disposés à croire que la ligne de conduite la plus avantageuse est aussi la plus droite; quelques esprits généreux restent seuls fidèles jusqu'à la fin à la cause qu'ils regardent comme juste.

Il n'est donc pas étonnant qu'après la mort ou l'exil des plus respectables et des plus intelligents protestants bohêmes, le reste se soit laissé ramener comme un troupeau de moutons dans le giron de l'Eglise romaine, ou du moins ait cherché à cacher sa foi en feignant de se conformer aux rites catholiques. Les voies de la Providence sont certainement insondables, mais

elles suivent pourtant des lois déterminées, qui règlent les affaires du monde physique et moral par une chaîne non interrompue de causes et d'effets, et dont l'action immédiate est dans la sphère de l'intelligence de l'homme. Personne ne s'étonnera en voyant un individu précipité d'une hauteur considérable se rompre les membres; eh bien! il n'est pas plus extraordinaire qu'une cause succombe lorsqu'elle est abandonnée de ses défenseurs. La seule chose extraordinaire est de voir des hommes sensés agir comme ils le firent alors.

Un châtiment prompt et sévère fut infligé par Ferdinand aux souverains protestants de l'Allemagne, pour leur conduite basse et insensée à l'égard des Bohêmes. Après avoir dompté ceux-ci, le monarque foula aux pieds les libertés politiques et religieuses des lâches qui les avaient abandonnés. Il en résulta cette guerre célèbre, qui pendant trente ans désola l'Allemagne. Les libertés de ce pays furent sauvées par la valeur de Gustave-Adolphe et de ses généraux, et par la politique de Richelieu; service que ce pays dut payer en donnant l'Alsace à la France et ses plus belles provinces du Nord à la Suède. Le traité de Westphalie, qui termina la guerre de trente ans, régla les rapports entre les catholiques romains et les protestants allemands, et assura les droits des plus petites communautés; mais il ne fit point mention des protestants de la Bohême; rien ne fut stipulé pour leur procurer la liberté religieuse, ni même pour dédommager ceux qui avaient été envoyés en exil et dépouillés de leurs biens à la suite de leur dévouement à leur cause. Les avantages furent pour les seuls Allemands, et il paraît qu'en qualité de Slaves, les protestants de Bohême ne furent pas jugés dignes de les partager. Ils purent dire comme le prophète : « J'ai appelé mes amis, mais ils n'ont point écouté mes cris. » Si les jours de Gustave-Adolphe, héros vraiment chrétien, eussent été prolongés, le sort de la Bohême aurait été bien différent; mais le principal auteur du traité de Westphalie semble, en cette occasion, avoir agi selon son célèbre dicton : *Quantilla sapientia regitur mundus*, car il ne peut y avoir de politique sage que celle fondée sur la justice.

Cette circonstance éveille chez un esprit slave une pénible réflexion : c'est que les Bohêmes furent traités par les Suédois et les Allemands, auxquels ils étaient unis par les liens religieux, de la même manière que l'ont été de nos jours les

Polonais par les nations de l'Europe occidentale, qui leur avaient témoigné une si grande sympathie et dont l'intérêt était de les soutenir. — Un fait remarquable, qui n'a pas été bien senti par les historiens, c'est qu'au quinzième siècle les Polonais catholiques soutinrent souvent les hussites bohêmes et s'allièrent avec eux contre les Allemands catholiques; tandis que ni la communauté de croyances, ni les sympathies politiques, ni même l'identité des intérêts ne purent assurer à ces deux nations quelque secours de la part de l'Europe occidentale, quoiqu'elle ne se fît aucun scrupule de s'en servir pour ses plans égoïstes.

Est-il donc vrai que les Slaves, qui luttent aujourd'hui pour maintenir leurs droits, ne doivent plus attendre le secours de l'Occident? et qu'il ne leur reste qu'à tourner leurs regards vers cette grande nation slave, dont ils ont jusqu'ici combattu les progrès? Cette opinion se répand de plus en plus parmi les Slaves de l'ouest et du midi, et les derniers événements sont bien propres à la propager. C'est pourquoi il me semble que les hommes d'Etat de l'Europe occidentale feraient bien de réfléchir sérieusement sur ce sujet avant qu'il soit *trop tard*.

Pendant la guerre de trente ans, les souffrances de la Bohême furent cruelles; ce malheureux pays fut ravagé avec non moins de barbarie par les Saxons et les Suédois protestants, que par les bandes papistes de Tilly et de Wallenstein. De trente-deux villes, grandes ou petites, il n'en resta guère que la moitié; de trente-quatre mille sept cents villages, il n'en subsista qu'environ six mille; et la population de trois millions se réduisit à environ sept cent quatre-vingt mille âmes.

Un grand nombre d'Allemands, attirés par les nouveaux propriétaires et par le patronage du gouvernement, s'établirent sur les vastes terres de la Bohême et peuplèrent peu à peu ses villes désolées. Des districts entiers furent ainsi tellement germanisés, qu'il ne s'y trouvait pas un seul habitant parlant le bohême. L'éducation publique était tout entière entre les mains des jésuites, dont j'ai fait connaître l'hostilité systématique à la nationalité slave de la Bohême. Il était donc naturel que la haute et la moyenne classe devinssent allemandes, et que la langue nationale, sans être légalement abolie[1], courut risque de dispa-

[1] La langue bohême fut reconnue, par plusieurs ordonnances, devoir jouir des mêmes droits que la langue allemande; mais en pratique son usage fut restreint aux rapports des autorités légales avec les classes inférieures qui ne comprenaient que cet idiome.

raitre, comme avait disparu le dialecte des Slaves de la Baltique. Elle fut heureusement sauvée, par les efforts patriotiques de quelques individus, à la tête desquels je dois placer, sans hésiter, l'excellent Balbinus, que j'ai souvent nommé. Il vengea sa langue nationale dans un traité sur ce sujet, relevant toutes ses beautés et montrant l'absurdité et l'injustice des efforts qu'on faisait pour la détruire. Parmi plusieurs patriotes qui continuèrent à soutenir cette cause, le feld-maréchal Kinsky s'est fait surtout remarquer. L'empereur Joseph II proclama, en 1781, son édit de tolérance, qui permit à plusieurs Bohêmes, qui avaient secrètement professé le protestantisme, de déclarer ouvertement leurs convictions religieuses. On sait que ce monarque resta quelque temps indécis, ne sachant s'il devait introduire la langue bohême ou la langue allemande dans l'usage officiel de son empire. L'idée d'imposer une seule et même langue aux Etats autrichiens, composés de différentes nations, très-distinctes les unes des autres par l'origine ou par le dialecte, était mal conçue. Joseph voulut pourtant la mettre à exécution, et il adopta l'allemand de préférence à la langue bohême, ce qui est naturel, vu l'état de décadence et d'abandon où celle-ci était tombée, quoiqu'elle soit comprise par une grande partie de la population slave autrichienne, à laquelle l'allemand est inconnu. Par suite de cette résolution, l'allemand fut substitué au latin comme langage usuel dans l'enseignement de l'université de Prague. Il fut de même introduit dans les écoles de toute espèce, sans en excepter les écoles primaires; et il fut défendu d'admettre dans les écoles latines ou secondaires, et même dans les apprentissages de métiers, les enfants qui n'auraient pas appris l'allemand. L'adversaire des jésuites exécuta ainsi une mesure plus destructive pour la nationalité slave, en Bohême, que tout ce que cet ordre avait tenté dans ce but pendant un siècle et demi. Cette persécution contre la langue bohême réveilla l'esprit national, et on fit depuis lors de grands efforts pour la conserver et pour développer sa littérature. L'ordonnance de Joseph fut retirée lorsqu'il abandonna ses autres plans, et l'impulsion donnée à la littérature se soutint avec une croissante énergie, en sorte qu'elle a déjà atteint un haut degré de développement, et a produit un grand nombre de bons ouvrages. Les principaux seigneurs de la Bohême ont mis beaucoup de zèle à la favoriser, et il est à remarquer que plusieurs des-

cendants de ces étrangers, qui avaient reçu des domaines en récompense des services rendus à l'Autriche, figurent aujourd'hui parmi les plus ardents patriotes et les plus zélés promoteurs de cette nationalité, que leurs ancêtres avaient détruite presque en entier.

Un des exemples les plus frappants de ce que j'avance, c'est que le comte Buquoi, riche propriétaire de Bohême, auteur de plusieurs ouvrages scientifiques, et descendant en ligne directe du général Buquoi, qui défit le parti national à la bataille de Weissenberg, en 1620, est maintenant regardé comme le chef du parti national; et c'est si vrai, qu'à l'insurrection de Prague en juin 1848, il fut emprisonné par le gouvernement autrichien, qui le soupçonnait d'être à la tête d'une conspiration ourdie par les Slaves de la Bohême, qui voulaient le placer sur le trône de ce pays. Cette accusation fut réfutée et le comte remis en liberté; mais elle prouve de quelle popularité le descendant du vainqueur de la Bohême jouit parmi les patriotes.

Les récents événements arrivés en Autriche, ont fait obtenir aux Bohêmes la pleine jouissance de leurs droits nationaux, et l'on reconnaît de toutes parts qu'ils ont montré, dans plusieurs occasions, une organisation meilleure et plus de tact que tous les autres partis de l'Autriche. Personne ne peut prédire en ce moment quelle marche suivront les affaires autrichiennes. Une chose certaine cependant, c'est que ce ne sera pas l'esprit allemand qui triomphera, car les populations slaves qui ont déployé, pendant ces derniers événements, la plus grande loyauté envers le souverain autrichien, n'ont agi de la sorte que dans l'espoir d'en obtenir la jouissance de leurs droits nationaux, et elles ne consentiront pas plus à être allemandes que magyares.

J'ajouterai, en terminant ce chapitre, que si le mouvement politique qui agite aujourd'hui la Bohême peut se développer d'une manière paisible, et aboutir à un gouvernement vraiment constitutionnel, il sera bientôt suivi d'un mouvement religieux qui amènera dans l'Église un changement semblable à celui de l'État, changement vers lequel les esprits les plus éclairés de la Bohême ont une forte tendance[1].

[1] Ceci a été écrit en 1844. On sait que le régime constitutionnel a été depuis aboli en Autriche; mais cette circonstance, quoique peu favorable au développement national des différentes populations de cet Etat, ne saurait jamais arrêter son progrès, surtout chez les Slaves qui ont appris le secret de leur propre force en sauvant l'existence de l'empire en 1848.

CHAPITRE VI.

POLOGNE.

L'histoire ecclésiastique de la Pologne ne présente pas un intérêt aussi puissant que la lutte des partis religieux et politiques en Bohême; mais on peut y recueillir un enseignement d'une beaucoup plus grande importance pour le temps présent, que ceux qu'on pourrait chercher dans les grands exploits des hussites, dans la destruction du protestantisme par Ferdinand II, ainsi que dans les funestes conséquences qui en résultèrent pour la Bohême. La cause du protestantisme fut débattue et perdue en Pologne, non par les armes matérielles, mais par une lutte morale, non par l'épée et le canon, mais par une agitation qu'on peut appeler *paisible*, bien qu'elle dégénéra plus d'une fois en actes de violences: c'est-à-dire par tous ces moyens employés de nos jours pour le même but dans la Grande-Bretagne, mais naturellement modifiés jusqu'à un certain point par les circonstances particulières à l'époque et au pays où ce conflit avait lieu. C'est sous ce rapport que l'histoire du protestantisme en Pologne doit avoir pour le public du dix-neuvième siècle un plus grand intérêt que le récit des guerres sanglantes qui, dans les autres pays, amenèrent son triomphe ou sa chute. Elle fournit, comme l'histoire de la Bohême, une nouvelle preuve de cette grande vérité, que la propagation d'une religion évangélique a toujours et partout puissamment contribué au développement intellectuel, et par suite au développement politique et matériel des nations où elle a eu lieu, et que son déclin et sa disparition ont produit des effets semblables sur ce développement. Elle met également en lumière une autre vérité, vérité triste mais importante, savoir, que dans une lutte morale, aussi bien que matérielle, ce n'est pas la meilleure cause, mais la mieux défendue, qui a la plus grande chance de succès. En effet, les événements que je vais retracer mon-

treront suffisamment que le zèle le plus ardent et les talents de l'ordre le plus élevé, lorsqu'ils agissent isolément et sans un plan fixe, sont en général incapables de tenir tête à un système conçu en vue d'un objet déterminé, qui, combinant tous ses efforts, les dirige vers un seul et même but ; qu'une force disciplinée et bien organisée l'emporte presque toujours, dans une lutte physique, sur le bouillant courage de bandes irrégulières, et, dans un conflit moral, sur les efforts individuels des hommes les plus distingués par leurs talents et par leur zèle.

Le christianisme paraît avoir pénétré de la grande Moravie en Pologne au neuvième siècle, et avoir déjà prédominé au dixième, car son souverain Miecislas Ier reçut le baptême en 965, non à la suite de tentatives faites par des missionnaires étrangers envoyés pour convertir lui et son pays, mais par l'influence des chrétiens natifs de Pologne. Il épousa vers le même temps la fille du monarque chrétien de la Bohême et fut baptisé par un prêtre bohême. Il eût été naturel que l'Église nationale slave, établie en Bohême par les travaux de Méthodius et de Cyrille, se fût étendue en Pologne, où elle comptait déjà plusieurs adeptes des chrétiens moraves, qui y avaient été chercher un asile lors de la conquête de leur pays par les Magyars encore étrangers au christianisme ; mais l'étroite alliance qui existait alors entre les souverains polonais et l'empire d'Allemagne, fit prédominer l'Église allemande en Pologne. Le premier évêque, celui de Posen, fut placé sous la juridiction du siége archiépiscopal de Mayence, et transféré ensuite sous celui de Magdebourg. Les frères bénédictins, venus de Cluny, fondèrent le premier couvent, et des prêtres réguliers et séculiers arrivèrent en grand nombre d'Italie, de France et principalement d'Allemagne, et furent pendant fort longtemps en possession de toutes les charges ecclésiastiques. L'affluence du clergé allemand devint si grande, qu'il remplit les couvents, et qu'un grand nombre de paroisses furent desservies par lui. Ces aventuriers ecclésiastiques, au lieu de s'occuper du développement religieux des Polonais, ne pensèrent qu'à favoriser les intérêts de leurs compatriotes. Ils avaient même fondé dans le cœur de la Pologne des monastères dont tous les moines étaient allemands, et dont la règle excluait ceux des autres nations. L'on a conservé des lettres pastorales d'évêques polonais, écrites dans le courant du treizième siècle, qui enjoignent au clergé des

paroisses de prêcher dans la langue nationale, et non en allemand [1], qui n'est point compris des congrégations; ils défendent de nommer aux Eglises paroissiales des prêtres qui ne connaîtraient pas la langue du pays. Il était naturel que le clergé étranger soutînt fortement le rituel romain pur contre les Églises nationales, qui maintinrent cependant leur existence jusqu'au quatorzième siècle. Telle est du moins l'opinion des antiquaires polonais les plus instruits, parmi lesquels je citerai M. l'abbé Juszynski, prêtre catholique, bien connu par sa profonde érudition et sa critique élevée. Il établit, sur des autorités inattaquables, que les réformateurs du seizième siècle adoptèrent pour leurs congrégations plusieurs cantiques des anciennes Églises nationales polonaises : ce qui prouve que le souvenir en était encore présent. Ce savant assure également que les bréviaires polonais étaient encore d'un fréquent usage avant la fin du quinzième siècle.

J'ai fait remarquer, en parlant de la Bohême, que l'influence des vaudois s'étendit en Pologne, et j'ai indiqué les relations que les hussites eurent avec ce pays. La circonstance la plus remarquable qui signala ces relations, fut la discussion publique entre les délégués hussites et les docteurs de l'université de Cracovie, qui eut lieu, en 1431, dans cette ville en présence du roi et du sénat. L'évêque Dlugosz, historien polonais, qui rapporte cet événement, dit que ces conférences eurent presque toujours lieu en langue polonaise, qu'elles durèrent plusieurs jours et que, bien qu'au dire de tous les assistants les hérétiques eussent été battus, ils ne voulurent jamais avouer leur défaite.

Une autre ambassade hussite arriva en Pologne en 1432, pour proposer au roi Ladislas Jagellon une alliance contre l'ordre teutonique, et elle lui annonça que le concile de Bâle avait accueilli leurs députés. Cette dernière considération engagea l'archevêque de Gnesen et plusieurs évêques à admettre les délégués hussites dans leurs églises ; mais, lorsqu'ils arrivèrent à Cracovie, l'évêque de ce diocèse proclama l'interdit aussi longtemps que les hérétiques resteraient dans ladite cité. Le roi, qui désirait conclure une alliance avec les hussites, fut si

[1] Rœpel, *Geschichte Polens*, v. I, p. 572. Le souvenir de cette circonstance s'est conservé dans le proverbe populaire : «C'est un sermon allemand,» pour désigner toute chose inintelligible.

irrité contre l'évêque, qu'il voulut le faire mettre à mort, mais on le détourna de cet acte de violence. L'alliance projetée n'eut pas lieu, et l'on envoya seulement un ambassadeur polonais à Bâle, pour y appuyer les hussites. Il n'est pas étonnant que ces relations amicales et continuelles avec les hussites répandissent leurs doctrines en Pologne, et c'est ce qu'attestent les ordonnances publiées en plusieurs occasions, par le clergé catholique, contre le progrès de ces doctrines. Tous ceux qui étaient suspects de les favoriser devaient, selon ces ordonnances, être emprisonnés, ou dénoncés aux évêques par les prêtres de paroisses.

Il était défendu d'avoir aucun rapport avec la Bohême et les Bohêmes, et il était particulièrement recommandé d'examiner soigneusement les livres employés par les curés desservants. Le clergé eut assez d'influence pour obtenir de l'autorité civile des mesures sévères contre les hérétiques ; les annales de cette époque ne mentionnent cependant qu'un seul acte de persécution sanglante contre les hussites : il fut commis dans un temps de trouble et par la seule autorité de l'évêque de Posen, André Bninski, qui rassembla neuf cents hommes armés, assiégea la ville de Zbonszyn et força les habitants à lui livrer cinq prédicateurs hussites, qu'il fit brûler. Cela eut lieu dans l'année 1439, pendant la minorité du roi, alors que le pays était agité par des factions.

Plusieurs grandes familles favorisèrent ouvertement les doctrines de Huss, et leur parti, dirigé par Melsztynski, seigneur puissant, était au moment de triompher, quand son chef fut tué dans une bataille. Les croyances hussites ne trouvèrent pas en Pologne l'appui du sentiment national qui leur donna tant de force en Bohême, parce que la nationalité polonaise n'avait eu aucune lutte à soutenir contre l'élément allemand, comme cela avait été le cas en Bohême. Ces doctrines, cependant, grâce à leur propre mérite, indépendant de toute circonstance extérieure, ainsi qu'aux affinités slaves, se répandirent largement en Pologne, comme le prouvent les ordonnances du clergé catholique que j'ai signalées, et il n'est pas douteux, qu'adoptées par beaucoup de gens, elles n'aient préparé les voies à la réforme du seizième siècle. Un fait remarquable, c'est que la plus ancienne poésie polonaise, excepté pourtant l'hymne à la vierge, est un petit poëme en l'honneur de Wickliffe,

composé vers le milieu du quinzième siècle par Andréas Galka Dobszynski, qui écrivit aussi un commentaire latin des ouvrages métaphysiques de ce réformateur. Le développement intellectuel de la Pologne reçut une puissante impulsion par l'établissement de l'université de Cracovie, en 1400, qui produisit Copernic un siècle environ après sa fondation. La plupart des chaires furent occupées par des Polonais, parmi lesquels on comptait plusieurs savants qui s'étaient formés dans les universités d'Italie, de Paris, et surtout dans celle de Prague où les Polonais avaient un collége spécial. Un grand encouragement fut alors donné aux études, par les honneurs, les émoluments et les perspectives d'avancement attachées aux chaires de l'université de Cracovie; les candidats aux siéges épiscopaux étaient généralement choisis parmi les professeurs de ce savant établissement, et cet encouragement aux lettres eut un heureux résultat. Il donna à l'Église polonaise, pendant le quinzième siècle, plusieurs prélats distingués par leur piété, leur science et leurs vues éclairées. Les plus célèbres d'entre eux furent Dlugosz, qui rendit de grands services à son pays, par la protection qu'il accorda aux lettres, par plusieurs transactions diplomatiques importantes, et par ses *Annales*, ouvrage bien connus des savants historiens de l'Europe; et Martin Tromba, archevêque de Gnesen, primat de Pologne, qui prit une part importante au concile de Constance, mais qui est surtout remarquable par le projet qu'il semble avoir formé, de célébrer dans son pays le culte dans la langue nationale, ou tout au moins de rendre la liturgie latine intelligible au peuple, et c'est dans ce but qu'il fit traduire en polonais les livres liturgiques [1]. Une preuve remarquable des vues éclairées du clergé polonais, à cette époque, est le traité qui fut présenté publiquement au concile de Constance par Paul Vladimir, docteur en droit, recteur de l'université de Cracovie et chanoine de sa cathédrale, traité qui désapprouvait le principe professé et mis en pratique par les chevaliers teutoniques, « que les chrétiens étaient en

[1] Un manuscrit de cette traduction était conservé à Varsovie, dans la bibliothèque de Zaluski, créée par deux frères de ce nom, tous deux évêques, et qui l'avaient rassemblée avec beaucoup de peine et de dépenses. Elle était considérée comme l'une des plus riches de l'Europe, et les deux généreux prélats qui l'avaient formée la donnèrent au public. Lors du démembrement final de la Pologne en 1795, cette magnifique bibliothèque fut transportée à Saint-Pétersbourg, mais cet acte de spoliation se fit avec tant de négligence, que plusieurs ouvrages précieux furent perdus dans le trajet.

droit de convertir les infidèles par la force des armes, et que les terres des infidèles appartenaient légalement aux chrétiens.» C'est d'après ce principe que le pape avait concédé à ces chevaliers la possession de la Prusse, habitée par une population païenne; en vertu de cette investiture, les chevaliers la baptisaient en la subjuguant et en l'assujettissant au servage le plus dur. Une plus grande preuve encore du développement intellectuel de la Pologne au quinzième siècle, est le projet de réforme de l'Église, présenté à la diète de 1459 par Ostrorog, palatin de Posen; bien que ce projet ne touchât ni aux dogmes, ni aux rites de l'Église catholique romaine, il relevait franchement ses abus et proposait des réformes si décisives, que son adoption aurait amené une rupture avec Rome, plus prompte peut-être que ne l'eussent pu faire les attaques les plus hardies d'un réformateur dogmatique. Il établissait d'abord que Christ ayant déclaré que son royaume n'était pas de ce monde, le pape ne pouvait avoir aucune autorité sur le roi de Pologne, et que la dignité du roi ne s'accordait pas avec l'humilité que le pape exigeait de lui.

Ce projet faisait encore observer «que Rome retirait chaque année, du pays, de grandes sommes, sous de pieux prétextes, mais en réalité par le moyen de la superstition; que l'évêque de Rome inventait les raisons les plus injustes pour lever des taxes, dont les produits étaient consacrés à satisfaire les besoins privés du pape, au lieu d'être employés aux besoins réels de l'Église; que tous les procès ecclésiastiques devaient être jugés dans le pays et non point à Rome, qui ne prenait jamais, comme on dit, «de mouton sans laine;» qu'il y avait, il est vrai, des Polonais qui respectaient encore les griffonnages romains scellés de rouge et munis de cordons de chanvre, suspendus à la porte des églises; mais qu'il fallait secouer ces jongleries italiennes; car, dit-il, n'est-ce pas une tromperie imposée au roi et au sénat, que je ne sais quelles bulles appelées indulgences? Le pape soutire ainsi de l'argent en assurant au peuple qu'il l'absout de ses péchés; mais Dieu a dit par la bouche de son prophète : «Mon fils, donne-moi ton cœur et non de l'argent.» Le pape feint d'employer ses trésors à élever des églises; mais, en réalité, il enrichit ses parents. Je dois passer sous silence des abus pires encore. Les moines travaillent à répandre ces fables, et un grand nombre de prédicateurs et de confes-

seurs ne pensent qu'à faire une riche moisson, et à s'enrichir des dépouilles du pauvre peuple.» On s'y plaignait enfin du grand nombre de moines indignes de la prêtrise, disant: «qu'après s'être rasé la tête et avoir endossé le froc, un homme se croit propre à exhorter tout le monde. Il crie et hurle dans sa chaire parce qu'il n'a point d'adversaire. Les hommes de la classe éclairée et même ceux qui n'ont reçu qu'une instruction secondaire ne peuvent écouter sans horreur les absurdités et presque les blasphèmes de ces prédicateurs.»

Dans plusieurs pays des hommes privés avaient attaqué les abus de l'Eglise sans sortir de son giron; mais cette fois ces abus se trouvaient exposés publiquement, dans l'assemblée des Etats, par un sénateur du royaume. On voit par là quel esprit animait les hommes d'Etat de la Pologne à cette époque, et ce fut sans doute à cette disposition de son sénat que le roi Casimir III dut de pouvoir assister le roi de Bohême, Georges Podiebrad, excommunié par le pape, malgré l'opposition violente de la cour de Rome et des évêques polonais, opposition qu'il n'eût osé braver s'il n'avait pas été soutenu par l'opinion publique de son pays.

Il est évident, et ce qui précède le prouve, que le terrain était suffisamment préparé en Pologne pour une réforme ecclésiastique, avant que ce mouvement eût commencé en Allemagne et en Suisse, et j'ai tout lieu de croire que ce mouvement se serait déclaré de même en Pologne sans aucune impulsion du dehors. Il avait virtuellement commencé par un ouvrage intitulé : *Epître de Bernard de Lublin à Symon de Cracovie*, publié dans cette ville en 1515, c'est-à-dire deux ans avant que Luther eût proclamé son opposition à Rome. Ce livre soutenait ouvertement le grand principe de la réformation : «Qu'il ne faut croire qu'en la parole de Dieu, et que les ordonnances humaines ne sont point obligatoires.» Il avait été précédé de deux autres ouvrages : *De vero cultu Dei* et *De matrimonio sacerdotum*, publiés à Cracovie en 1504, et qui contenaient des opinions que Rome regarde comme hérétiques. Les doctrines de Luther se répandirent avec beaucoup de rapidité dans les villes de la Prusse polonaise, habitées principalement par des bourgeois allemands, qui entretenaient de fréquents rapports avec l'Allemagne. A Dantzig, principale cité de cette province qui jouissait, sous la souveraineté des monarques polonais, d'une

complète indépendance pour toutes ses affaires intérieures, la réforme de Wittemberg fit de tels progrès qu'en 1524 cinq églises furent livrées à ses adhérents. Malheureusement les réformés, aveuglés par leurs succès, ne continuèrent pas à employer la persuasion, seule arme qui les avait fait réussir jusque-là; ils eurent recours à la violence, ce qui donna à leurs démarches un caractère politique. Quatre mille habitants en armes entourèrent la maison de ville, et forcèrent le conseil, composé de l'aristocratie de la ville, à se dissoudre et à signer une déclaration par laquelle il reconnaissait que c'était lui qui, par ses actes, avait provoqué l'insurrection. Le nouveau conseil, choisi dans le parti du mouvement, abolit entièrement le culte catholique-romain, ferma les monastères, ordonna que les couvents et les autres édifices consacrés à l'usage du clergé fussent convertis en écoles et en hôpitaux, et déclara que tous les trésors de l'Eglise devenaient propriété publique. Ces biens restèrent cependant intacts.

Cette révolution était injustifiable, car une très-grande partie des habitants de Dantzig adhéraient encore à l'ancienne Eglise et avaient dès lors un droit incontestable à jouir de la liberté religieuse que les réformés réclamaient pour eux-mêmes. Le changement de l'ordre ecclésiastique et politique effectué par l'acte violent d'un parti, et non par le vote libre de tous les citoyens, était aussi illégal qu'injuste, et ne pouvait être considéré sous un autre point de vue par le souverain du pays, quelles que fussent ses opinions personnelles en matière de religion. Le trône de Pologne était en ce moment occupé par Sigismond Ier, monarque d'un caractère noble, élevé et rempli de vues éclairées. Une députation de l'ancien conseil de Dantzig, vêtue de deuil, se rendit auprès de lui, pour le supplier de sauver la ville menacée de ruine totale par l'introduction de l'hérésie, et d'employer son autorité au rétablissement de l'ancien ordre de choses. Elle l'assura que les principaux citoyens, et une grande partie des habitants, désiraient cette restauration. Le roi cita devant son tribunal les auteurs de la révolte. Ils protestèrent de leur loyauté, mais n'obéirent pas à ses ordres. Ils furent en conséquence mis hors la loi par la diète, et le roi se rendit en personne à Dantzig, où il remit les choses en leur ancien état, tandis que les chefs du mouvement, arrêtés et traduits devant le tribunal royal, furent exécutés ou bannis.

Cet acte de Sigismond I[er] fut purement politique, et ne peut être regardé comme une persécution religieuse. Il est certain que s'il eût toléré une semblable révolte dans une ville soumise à son autorité, ce précédent l'aurait sérieusement compromis dans le reste de ses Etats. Aucune persécution ne fut dirigée contre les disciples de la réforme, qui se répandirent alors dans les diverses parties du royaume, et l'on peut croire que les réformateurs n'auraient point été inquiétés, s'ils se fussent contentés de répandre leur doctrine d'une manière paisible. Quoique la ville de Dantzig rentrât dans son ancien ordre de choses et que l'hérésie en parût chassée, le luthéranisme y fut prêché de nouveau quelques années plus tard et se répandit parmi les habitants; on ne les inquiéta jamais et, sous le règne suivant, la réformation devint dominante dans cette cité, mais sans empiéter sur la liberté religieuse des catholiques romains. Sigismond manifesta clairement ses vues tolérantes dans la réponse qu'il fit au célèbre antagoniste de Luther, Jean Eck ou Eckius, qui lui avait dédié un écrit contre le réformateur. Il pressait le roi de persécuter les hérétiques, et de suivre l'exemple de Henri VIII d'Angleterre, qui venait de publier un livre contre Luther. Sigismond dit entre autres choses dans cette réponse : « Que le roi Henri écrive s'il lui plait contre Luther, quant à moi, je serai le même roi pour les brebis et pour les chèvres. »

Le développement de la culture intellectuelle en Pologne fut très-profitable à la propagation de la réforme, qui fut surtout favorisée par son bon état politique; car aucun pays peut-être ne jouissait alors d'une aussi grande liberté. Cette liberté, il est vrai, ne s'étendait pas au delà de la classe noble, mais on ne pouvait comparer la noblesse de ce pays à celle de l'ouest de l'Europe. Elle formait une espèce de caste militaire qui comprenait environ le dixième de la population du pays, ce qui mettait les droits politiques dans les mains d'un nombre de citoyens bien plus grand qu'en France, avant la révolution de 1848. Plusieurs familles de cette caste exerçaient autant d'influence que les plus puissants barons de l'Angleterre féodale, tandis que d'autres labouraient elles-mêmes leurs terres, ce qui ne les empêchait pas d'être égales devant la loi. La maison du plus pauvre de ses membres l'abritait aussi sûrement que le palais du plus riche, et sa personne était également

protégée par le *neminem captivabimus*, soit *l'habeas corpus* polonais [1].

Ce corps puissant n'était pas moins jaloux de l'empiétement du clergé sur ses libertés que de ceux de l'autorité royale, et cette circonstance ne put que faciliter l'introduction des nouvelles opinions en matière religieuse.

Les villes, dont plusieurs se trouvaient à cette époque dans un état florissant, étaient régies par les lois municipales de l'Allemagne, ce qui en faisait de petites républiques; chacune d'elles étant gouvernée par des magistrats électifs qui administraient la justice dans les cas civils et criminels.

Un écrivain contemporain, Modrzewski, raconte que les ouvrages de Luther se vendaient publiquement dans l'université de Cracovie, qu'ils étaient lus par beaucoup de gens, que les théologiens polonais ne les désapprouvaient pas et que, lorsqu'il lut lui-même ces ouvrages par curiosité, les anciennes opinions firent graduellement place, dans son esprit, aux nouvelles. Telle était la disposition générale des classes éclairées de la Pologne, mais elles doutaient plutôt qu'elles n'étaient convaincues. Une société secrète, composée des hommes les plus instruits du temps, ecclésiastiques aussi bien que laïques, se réunissait fréquemment pour discuter des sujets religieux, et particulièrement les nouvelles publications antiromanistes qui paraissaient dans diverses parties de l'Europe, et qu'elle recevait par l'entremise de Lismanini, savant moine italien et confesseur de la reine Bona Sforce, femme de Sigismond Ier, qui prenait elle-même une part active à ces conférences. Les doctrines de l'Eglise romaine, quand elles n'avaient pas les Ecritures pour bases, étaient librement examinées par cette société; mais à l'une de ces réunions un prêtre, nommé Pastoris, natif de Belgique, attaqua le mystère de la Trinité comme inconciliable avec l'unité de l'Etre suprême. Cette doctrine, alors nouvelle en Pologne, bien qu'elle eût été déjà développée dans les ouvrages de Servet, surprit tellement les membres de l'assemblée qu'ils restèrent muets d'étonnement, entrevoyant avec effroi qu'une telle proposition condui-

[1] Le *Neminem captivabimus nisi jure victum* fut établi par la diète de 1431. D'après cette loi, le roi qui possédait non-seulement le pouvoir exécutif, mais le pouvoir judiciaire, ne pouvait faire emprisonner aucun noble, si ce n'est en cas de flagrant délit. Il était obligé de le laisser en liberté moyennant une caution en rapport avec la gravité du délit.

rait au renversement de toute religion révélée. Elle fut adoptée cependant par plusieurs membres de cette société, et forma bientôt en Pologne une secte qui fut connue sous le nom de socinianisme, quoique ni Lélio ni Fauste Socin ne puissent être regardés comme ses vrais fondateurs. D'autre part, cette audacieuse proposition eut pour effet d'effrayer des esprits timorés, et arrêta leurs attaques contre le romanisme; ils préférèrent rester dans le giron de l'Eglise établie, malgré ses erreurs et ses abus, plutôt que de s'aventurer dans la voie dangereuse qui pouvait les conduire au déisme, et qui réduisait l'Evangile à un simple code de morale. Toutefois, plusieurs hommes d'un esprit ferme, et animés d'une vraie piété, résolurent de chercher la vérité, non avec le seul flambeau de la raison humaine, mais d'après le témoignage des saintes Ecritures.

Tandis que ce mouvement religieux agitait les classes supérieures, il reçut une impulsion plus puissante sur la masse de la population par l'arrivée, dans la province de Posen, des frères bohêmes qui, comme nous l'avons dit, avaient été expulsés de leur patrie. Les frères exilés, dont le nombre montait à près d'un millier, quittaient leur pays pour se rendre en Prusse, où le duc Albert de Brandebourg, zélé réformé, leur offrait un asile. Pour accomplir cette émigration, ils durent passer par Posen, et lorsqu'ils y arrivèrent, en juin 1548, André Gorka, juge suprême des provinces de la grande Pologne, propriétaire de richesses considérables, et qui avait déjà embrassé la réforme, les reçut avec le plus grand empressement et les logea sur ses propres domaines. Ils y célébrèrent publiquement leur culte, et leurs hymnes et leurs sermons, chantés et prêchés dans la langue bohême que comprenaient tous les habitants du pays, leur gagnèrent dès l'abord la sympathie des populations. L'origine slave, et le langage des frères bohêmes leur donnaient un grand avantage sur le luthéranisme, qui était d'origine allemande. Aussi espérèrent-ils opérer la conversion de toute la province où ils avaient trouvé une réception si hospitalière. Mais l'évêque de Posen, voyant quel danger menaçait son empire spirituel, obtint du roi Sigismond-Auguste, qui venait de succéder à son père Sigismond Ier, un ordre qui leur enjoignait de quitter le pays. Cet ordre aurait pu être facilement éludé et même on en aurait obtenu sans peine le rappel, mais les frères, craignant d'être une occasion de trouble dans le pays, se rendirent en Prusse, où le

duc leur accorda la naturalisation, une entière liberté religieuse et une église pour leur culte. Il les protégea contre les attaques des théologiens luthériens[1].

Dans l'année suivante, 1549, plusieurs frères retournèrent en Pologne où ils avaient été si bien reçus, et où ils continuèrent leurs travaux sans être inquiétés. Leurs congrégations s'y accrurent rapidement; plusieurs des principales familles, les Leczinski, les Ostrorog, etc., embrassèrent leurs doctrines, et en peu de temps ils fondèrent près de quatre-vingts églises dans la grande Pologne, sans compter plusieurs autres dispersées dans le reste du royaume. Une circonstance accidentelle, qui survint à la même époque, accéléra grandement la diffusion des doctrines protestantes dans toute la Pologne. Les étudiants de Cracovie ayant eu un démêlé avec les *huissiers* du recteur, ces derniers firent usage d'armes à feu et tuèrent plusieurs étudiants. Ceux-ci s'unirent pour demander une justice signalée contre les meurtriers de leurs camarades, accusant même le recteur, qui était un dignitaire de l'Eglise, d'avoir ordonné ce crime. La fausseté de cette accusation fut prouvée, mais on leur promit une satisfaction. Ils étaient cependant si irrités que, malgré les efforts de plusieurs personnes influentes, ils quittèrent en corps Cracovie, et, à l'exception de quelques-uns qui rentrèrent, ils se rendirent dans des universités étrangères, et surtout dans l'académie protestante de Goldberg, en Silésie, et à l'université qui venait d'être fondée à Kœnigsberg. La plupart en revinrent l'esprit fortement imbu d'opinions protestantes.

L'université de Kœnigsberg contribua beaucoup à répandre la connaissance des Ecritures en Pologne. Les premières éditions des Evangiles et les premiers ouvrages antiromanistes, qui parurent en langue polonaise, furent publiés sous la direction de cette savante institution. Elle avait été établie, en 1544, par Albert, duc de Prusse, dans le but de propager les principes protestants, et de répandre l'instruction dans les populations allemande, polonaise et lithuanienne de la Prusse.

[1] La protection accordée aux frères contre les persécutions des luthériens cessa à la mort du duc. En 1568, il leur fut ordonné de signer les vingt articles de la confession prussienne; on leur défendit la célébration publique de leur culte, et ils durent cesser toute relation avec leurs coreligionnaires de Pologne et de Bohême. Ces persécutions les engagèrent, en 1574, à émigrer en Pologne, où leurs Eglises s'étaient si rapidement accrues et où la liberté religieuse était légalement établie.

Il paraît qu'à cette époque l'autorisation du pape ou de l'empereur était nécessaire pour fonder une université. Sabinus, premier recteur de celle de Kœnigsberg, s'adressa au cardinal Bembo afin d'obtenir, par son entremise, la charte papale pour cette université, établie dans le but avoué de combattre l'autorité du saint-siége. Bembo refusa poliment cette ridicule requête. L'empereur ne voulût pas non plus accorder la charte demandée, mais le roi de Pologne, Sigismond-Auguste, la leur octroya en sa qualité de seigneur suzerain du duc de Prusse. Une chose curieuse, c'est que cette charte fut contre-signée par l'évêque catholique Padniewski, chancelier de Pologne. L'influence des doctrines protestantes en Pologne se fit remarquer en cette occasion. Un prêtre des environs de Cracovie se maria, et fut pour cet acte cité devant le tribunal de son évêque; il obéit, mais il vint accompagné de tant d'amis influents, que la poursuite fut abandonnée. Le premier pas décisif contre l'Eglise romaine fut fait par Olesnicki, riche seigneur, qui, renvoyant les nonnes d'un couvent de la ville de Pinczow qui lui appartenait, fit enlever les images de l'Eglise et y fit célébrer le culte protestant selon la confession de Genève. Cet exemple fut suivi par plusieurs autres nobles, et le protestantisme se répandit avec une promptitude extraordinaire, surtout dans la province de Cracovie. Le clergé catholique, dont les dénonciations et les poursuites devant les tribunaux ecclésiastiques demeuraient infructueuses, s'assembla, en 1551, en un synode général, présidé par le primat lui-même. Ce fut en cette occasion que Hosen, évêque d'Ermeland, dont il ne sera que trop parlé dans la suite, composa la célèbre confession de foi catholique, qui fut adoptée par la cour de Rome comme la véritable exposition de sa doctrine. Le synode décida que tout le clergé, dont plusieurs membres étaient suspectés d'hérésie, devait signer cette confession, et l'on demanda au roi qu'il en exigeât la signature de la part des laïques. Non-seulement plusieurs résolutions furent adoptées pour empêcher la propagation de l'hérésie, mais on résolut de faire une véritable guerre aux nobles hérétiques, et pour cela on imposa une taxe considérable sur le clergé. On tâchait de s'assurer la coopération du roi en lui offrant pour appât la confiscation des propriétés des hérétiques. Quelques prélats modérés firent des représentations sur le danger qu'il y avait à attaquer un corps aussi puissant que celui de la noblesse polonaise, mais la passion l'em-

porta sur la prudence. Le synode décida de mettre à exécution ses mesures de violence, et les évêques remplirent le pays de citations en justice contre les ecclésiastiques et les nobles qui avaient secoué le joug de l'Eglise romaine. Par une lettre encyclique, le pape recommanda l'extirpation de l'hérésie et approuva les moyens employés.

Il était toutefois plus facile de prendre de telles résolutions que de les exécuter dans un pays où la liberté des citoyens était aussi pleinement établie qu'elle l'était en Pologne. Quelques exemples isolés de persécutions sanglantes, accomplies dans les murs secrets d'un couvent ou d'un donjon, paraissaient avoir eu lieu; mais la première tentative ouverte, faite pour arrêter les progrès de la réforme, produisit un effet tout contraire à celui qu'on en avait attendu. Stadnicki, noble fort influent, avait établi dans ses domaines de Dobiecko le culte réformé selon la confession de Genève. Ayant été cité, pour ce fait, par l'évêque de son diocèse, il offrit de donner une justification de ses opinions religieuses, mais le tribunal ecclésiastique rejeta cette offre et le condamna par défaut à la mort civile et à la perte de ses biens. Alors Stadnicki dénonça cet acte du clergé dans les termes les plus forts à une assemblée de nobles, qui vit avec terreur cette prétention de l'Eglise d'assumer un pouvoir plus dangereux peut-être pour leur liberté que l'autorité même du monarque, qui était déjà de leur part l'objet d'une grande jalousie. L'idée d'être soumis au bon plaisir d'un corps dirigé par un chef étranger et irresponsable, qui disposerait ainsi de leur vie, de leurs propriétés et de leur honneur, les remplit de colère. Le cri d'alarme jeté par le protestant Stadnicki fut répété dans toute la Pologne, même par les seigneurs qui appartenaient encore à l'Eglise romaine. Il souleva une indignation générale contre le clergé, dont les prétentions devinrent le texte presque exclusif des discussions qui eurent lieu aux élections de 1552. Le pays tout entier donna, d'une manière décisive, à ses députés à la diète l'ordre de restreindre l'autorité des évêques[1].

La tendance de la diète, réunie sous de tels auspices, ne

[1] La constitution de Pologne, comme celle de Hongrie, n'était pas représentative, mais délégative, c'est-à-dire que les objets que devait discuter la diète n'étaient pas décidés par ses membres, mais les délégués devaient parler et voter suivant les instructions de leurs constituants.

pouvait être douteuse, et les opinions religieuses d'un grand nombre de ses membres s'y manifestèrent hautement. A la messe, qu'on célébrait habituellement avant l'ouverture des délibérations, plusieurs nonces détournèrent la tête pendant l'élévation, tandis que le monarque et le sénat s'agenouillaient devant le saint sacrement. Raphaël Leczinski[1], seigneur d'une grande richesse, manifesta son opinion d'une manière encore plus éclatante, en se couvrant pendant cette cérémonie, la plus solennelle de l'Église romaine. Les catholiques n'osèrent pas se plaindre de ce mépris ostensible pour leur culte, et les nonces sanctionnèrent cette déclaration hardie d'opinions antiromaines en nommant maréchal, ou président de leur chambre, ce même Leczinski qui venait de résigner ses fonctions de sénateur pour se faire nommer nonce. On peut juger par là quelles étaient les dispositions réelles de la majorité de la diète; et l'union qui s'établit entre les partis opposés en politique, pour repousser la juridiction épiscopale, fit présager qu'il serait impossible de la maintenir. Le roi, disposé à la modération, essaya d'arranger cette affaire à l'amiable, mais ayant échoué dans cette tentative, il statua, d'accord avec la diète, qu'à l'avenir le clergé pourrait décider si une doctrine était orthodoxe ou hérétique, mais qu'il ne pourrait infliger aucune punition temporelle à ceux dont il aurait condamné les croyances. La liberté religieuse fut donc virtuellement établie en Pologne, en 1552, tandis qu'à cette époque les autres pays, même les protestants, ne toléraient que la religion dominante.

L'opposition si générale à l'autorité ecclésiastique avait été fortement encouragée par un homme qui s'était fait un nom dans l'histoire religieuse et littéraire de cette époque, et qui aurait rendu de grands services à son pays, si ses talents éminents n'avaient été gâtés par l'excessive violence de son caractère et par son manque de principes.

Stanislas Orzechowski, mieux connu des savants d'Europe sous son nom latin de Orichovius, était né, en 1513, dans le palatinat ou comté de Russie (aujourd'hui la Gallicie). Il étudia dans les universités allemandes, et fut à Wittemberg l'élève fa-

[1] Ce R. Leczinski adopta pour devise *Malo periculosam libertatem quam tutum servitium*. Il descendait de Venceslas Leczinski, qui défendit avec zèle Jean Huss au concile de Constance; il fut l'ancêtre, en ligne directe, de Marie Leczinska, femme de Louis XV.

vori de Luther et de Mélanchton. Il visita ensuite Rome, et revint dans son pays, l'esprit fortement imbu des doctrines des réformateurs; mais voyant qu'il n'en pouvait tirer aucun avantage pour sa fortune, puisque l'Eglise romaine seule disposait des honneurs et de la richesse en faveur de ses défenseurs, il prit les ordres et obtint un canonicat. Il ne tarda pas cependant à manifester ses véritables opinions, et il se maria publiquement. Excommunié et condamné à de sévères pénitences, il trouva tant d'appui dans un grand nombre d'amis influents, que personne n'osa exécuter la sentence contre le prêtre réfractaire. Bientôt ses écrits et ses discours dans plusieurs assemblées publiques contribuèrent puissamment à l'établissement de la liberté religieuse par la loi de 1552; mais avant que cet événement eût lieu, Orzechowski s'était déjà réconcilié avec Rome. Il avait été relevé de son excommunication, et ayant soumis son mariage à l'approbation du pape, on lui en promit la confirmation, car les évêques faisaient tout pour détacher du parti protestant un écrivain aussi important. Le pape, cependant, reculait devant la confirmation du mariage d'un prêtre, craignant d'établir un précédent dangereux. D'ailleurs, ces changements d'opinion avaient fait perdre à l'écrivain une partie de son influence, et il n'était plus un champion aussi redoutable. Orzechowski vit bientôt que Rome ne cherchait qu'à le leurrer, et il commença de nouveau à l'attaquer par de puissants arguments et par d'amères invectives[1]. Ses ouvrages furent mis à l'index, et les écrivains ecclésiastiques déclarèrent

[1] Pour donner une idée de la virulence de son style, je citerai quelques passages de ses lettres à Jules III :

« O! Saint Père, dit-il, je vous en conjure pour l'amour de Dieu, pour l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ et des saints anges, lisez ce que je vous écris et donnez-moi une réponse! N'usez pas de finesse avec moi. Je ne vous donnerai aucun argent; je ne me soucie pas de faire aucun marché avec vous. Vous avez pris gratis, vous devez aussi donner gratis.» Ailleurs il s'adresse au même pontife, en ces termes : « Considère, Jules, et considère bien à quel homme tu as affaire; ce n'est, en vérité, pas à un Italien, mais à un Polonais ; ce n'est pas à un de tes misérables sujets papaux, mais au citoyen d'un royaume dont le monarque lui-même est soumis aux lois. Tu peux, si tu le veux, me condamner à la mort, mais tu n'en aurais pas fini avec moi. Le roi n'exécutera pas ta sentence. Tes Romains plient les genoux devant tes domestiques, ils portent sur le cou le joug dégradant de tes scribes. Tel n'est pas le cas chez nous, où la loi régit même le trône. Le roi, notre seigneur, ne peut pas faire ce qu'il lui plaît, il doit faire ce que la loi prescrit. Il ne dira pas, aussitôt que tu lui auras fait un signe de ton doigt, ou que tu auras fait briller devant ses yeux l'anneau du pêcheur, «Stanislas Orzechowski, le pape veut que tu ailles en exil; vas-y donc.» Je t'assure que le roi ne peut pas faire ce que tu désires. Nos lois ne lui permettent pas d'e-

qu'il était un suppôt de Satan. Mais ces mesures ne firent qu'exciter de nouvelles et plus véhémentes attaques de la part d'Orzechowski contre le pape Paul IV, et dans un écrit il représenta au roi qu'un évêque catholique romain, investi de la dignité de sénateur du royaume, était un traître à sa patrie, puisqu'il était toujours obligé de sacrifier les intérêts de son pays à ceux du pape, auquel il jurait fidélité d'abord, puis ensuite au roi[1].

Le clergé, auquel Orzechowski devenait fort dangereux, parce qu'il parlait ce langage violent qui plaît à la multitude, tâchait de lui imposer silence et cherchait à s'en faire un utile instrument pour combattre ses ennemis. La mort de sa femme leva un des principaux obstacles à sa réconciliation avec Rome, et il se soumit de nouveau à une Eglise qui pouvait récompenser largement les services d'un défenseur zélé et habile. Orzechowski se mit alors à attaquer les protestants avec autant de virulence qu'il en avait mis naguère dans ses attaques contre Rome[2]. Il soutint la suprématie du pape sur les monarques de la chrétienté d'une manière plus hardie peut-être que ne l'avait encore fait aucun écrivain[3]. Les opinions d'un homme poussé par

xiler ou d'emprisonner un homme qui n'a pas été condamné par un tribunal compétent.»

Tout ce que dit Orzechowski, de l'autorité royale et de la liberté des citoyens en Pologne, était parfaitement vrai, et je ne sais s'il y avait à cette époque un pays qui pût se vanter d'un tel degré de liberté.

[1] «Leur serment, dit Orzechowski, s'adressant au roi, abolit la liberté des évêques, et en fait des espions pour la nation et pour le monarque. Le haut clergé s'étant volontairement soumis à cet esclavage, est entré par là dans la conspiration et a soulevé une rébellion contre son propre pays. Ils conspirent contre vous, et cependant les prélats siégent dans vos conseils. Ils étudient vos plans et les communiquent à leur maître. Si vous voulez, pour le bien public, limiter l'usurpation papale, ils lanceront l'excommunication et exciteront de sanglantes émeutes. Le pape a tiré de son sein une nuée de moines, qui se sont jetés sur votre royaume comme de vraies cigales. Voyez ces foules qui conspirent contre vous, elles sont nombreuses et barbares ! Jetez les yeux sur ces abbés, ces couvents, ces chapitres, ces synodes, et soyez assuré que vous aurez à craindre autant de conspirations que vous rencontrerez de têtes tonsurées.»

[2] «Ces abominables sauterelles, dit-il, les ariens, les macédoniens, les eutychéens, les nestoriens sont tombés sur notre patrie ; ils se répandent dans toute la Pologne et la Lithuanie, grâce à l'ineptie de nos magistrats. Une populace insolente répand l'incendie, détruit les églises, viole les lois, corrompt les mœurs, avilit le gouvernement. Bientôt elle renversera le trône. Il est bien plus important de vaincre ces féroces hérétiques que l'ennemi moscovite.»

[3] «Le roi, dit-il, est établi seulement pour servir le clergé. Le suprême pontife seul établit les rois, et comme il les établit il a autorité sur eux. La main du prêtre est la main de Jésus-Christ lui-même... L'autorité de saint Pierre ne peut être assujettie à aucune autre, mais elle est supérieure à toutes. Elle ne paie ni tributs, ni taxes. La mission du prêtre est supérieure à celle du roi. Le roi est



SIGISMOND AUGUSTE

la violence de ses passions, qu'il soutenait sans restriction aucune, doivent avoir une grande valeur aux yeux de tout lecteur réfléchi ; car elles peuvent être regardées comme une fidèle exposition des principes qui auraient gouverné le monde, si l'Eglise catholique romaine eût réussi à écraser ses adversaires. Il ne fit autre chose, en effet, que proclamer les opinions de cette Eglise. L'une de ses principales lumières, le cardinal Hosen, dont j'aurai plus d'une fois occasion de parler, donna une pleine approbation aux propositions d'Orzechowski. Mais il n'est pas besoin de remonter au seizième siècle pour trouver des preuves de ce que j'avance. La doctrine de la suprématie du pape sur les monarques n'a-t-elle pas été soutenue de nos jours avec autant de force que le fit Orzechowski, mais d'un style plus raffiné, par des auteurs de premier ordre, tels que le comte de Maistre dans ses *Soirées de Saint-Pétersbourg* et dans son *Livre du pape*, et par l'abbé de Lamennais, avant que, de la défense du despotisme politique et spirituel, il eût passé dans l'extrême opposé avec une versatilité aussi grande que celle d'Orzechowski, mais non pas, avouons-le, par des motifs aussi intéressés. Ce puissant allié ne put cependant faire triompher en Pologne l'influence perdue de l'Eglise romaine, dont la cause, au dire même de ses plus ardents défenseurs, était tout à fait désespérée. Le roi Sigismond-Auguste, prince éclairé et tolérant, laissait deviner son inclination pour les doctrines réformées. L'*Institution* de Calvin lui était lue et commentée par Lismanini, savant italien que j'ai déjà nommé ; et il recevait avec un bienveillant accueil les lettres que Calvin lui-même lui adressait. Il était entouré de protestants ou de gens favorables à la réforme de l'Eglise, tels que François Krasinski, qui avait été élevé avec lui, avait étudié sous Mélanchton et, après avoir pris les ordres, était devenu évêque de Cracovie. Les réformateurs espéraient grandement que le monarque se déclarerait contre Rome ; mais il fit valoir contre le protestantisme l'objection de la grande désunion qui régnait entre tous ses membres. Il n'abandonna pas cependant l'idée de réformer

le sujet du clergé ; le roi n'est rien sans le prêtre. Le pape a le droit de priver le roi de sa couronne. Le prêtre sert l'autel, mais le roi sert le prêtre et n'est que son ministre armé, etc., etc.» Il représente l'Etat sous la forme d'un triangle, dont le sommet est occupé par le clergé et le corps formé par le roi et les nobles. Le reste de la nation n'est rien pour lui ; il recommande seulement aux nobles de gouverner le peuple paternellement.

l'Eglise au moyen d'un synode national, et comme beaucoup de gens éclairés, soit parmi le clergé, soit parmi les laïques, formaient le même vœu, il fut exprimé par la diète de 1552 et renouvelé à celle de 1555, où la chambre des nonces représenta au roi la nécessité de convoquer un synode national qu'il présiderait lui-même, et qui s'appuierait sur les saintes Ecritures pour réformer l'Eglise. Non-seulement les représentants de tous les partis religieux devaient être admis à ce synode, mais on proposa d'y appeler les plus célèbres réformateurs, tels que Calvin, Théod. de Bèze, Mélanchton, et Vergerius qui se trouvait alors en Pologne. Toutefois les espérances les mieux fondées pour cette réforme reposaient sur Jean Laski ou A'Lasco, qui s'était déjà acquis une grande réputation en travaillant à cette même cause en Angleterre et en Allemagne. Je pense donc que quelques détails sur cet homme éminent ne seront pas sans intérêt pour le lecteur.

CHAPITRE VII.

POLOGNE (Suite).

La famille Laski eut, au seizième siècle, plusieurs de ses membres qui se distinguèrent soit dans l'Eglise, soit dans les conseils ou dans les camps. Jean Laski, archevêque de Gnesen, publia en 1506, lorsqu'il était chancelier de Pologne, la première collection des lois de ce pays, bien connue sous le nom de Statuts de Laski. Il eut trois neveux, qui tous acquirent une réputation européenne. Stanislas résida longtemps à la cour de François I[er], et se trouva avec ce roi à la bataille de Pavie, où il partagea sa captivité; puis il revint dans son pays natal, et il y fut investi des premières dignités de l'Etat. Iaroslav, que ses talents remarquables et son immense instruction rendirent célèbre, comme militaire et comme homme d'Etat, fut remarqué par les premiers écrivains de son temps, Paul Jove, Erasme, etc. Il s'acquit surtout une grande célébrité en étant la cause principale de l'intervention des Turcs en Hongrie, intervention qui amena le premier siége de Vienne par leur armée, en 1529[1].

[1] Après la mort de Louis Jagellon, roi de Hongrie, qui périt à la bataille de Mohacz, en 1525, sans laisser d'enfants, un parti puissant élut Jean Zapolya, vayvode de Transylvanie; il ne put soutenir ses prétentions contre Ferdinand d'Autriche nommé par un autre parti. Son alliance avec le feu roi, dont il avait épousé la sœur, appuyait les prétentions de Ferdinand, qui était de plus soutenu par son frère Charles-Quint. Zapolya se retira en Pologne, où Iaroslav Laski lui suggéra l'idée de remonter sur le trône de Hongrie à l'aide des Turcs. Zapolya donna à Laski des pouvoirs illimités et lui promit, comme récompense de ses services, la souveraineté de la Transylvanie. Laski se rendit à Constantinople, comme représentant d'un monarque exilé, n'ayant rien à donner et tout à demander; et cependant sa négociation fut si heureuse, qu'arrivé en décembre 1527, il signa, le 20 février 1528, un traité d'alliance contre l'Autriche; traité par lequel le sultan Soliman s'engageait à replacer Zapolya sur le trône de Hongrie, sans exiger de lui qu'il devînt vassal de la Porte, mais à la condition qu'il reconnaîtrait le sultan comme son protecteur, et, selon les termes du traité, comme son frère aîné. On peut remarquer que le prompt succès de la médiation de Laski fut surtout facilité par ces affinités slaves, dont j'ai déjà indiqué plusieurs exemples dans cet ouvrage. Le vizir et les principaux officiers de la Porte étaient à cette époque des Slaves de Bosnie, qui, ayant embrassé l'islamisme vers la fin du quatorzième siècle, étaient devenus les sujets les plus loyaux du sultan. Ils ne renoncèrent pas à leur langue maternelle et à un très-fort attachement pour

Le troisième des frères fut Jean Laski, le réformateur. Il était né en 1499, et dès son enfance on le destina à l'Eglise. Il reçut une éducation savante, puis il visita plusieurs contrées de l'Europe, où il fit la connaissance des docteurs les plus éminents de cette époque. En 1524, il connut en Suisse Zwingle, qui jeta dans son esprit le premier germe du doute sur l'orthodoxie de l'Eglise romaine. Il passa l'année 1525 à Bâle, auprès d'Erasme, dans la maison duquel il vivait, et qui lui témoignait une estime presque enthousiaste. Laski montra la valeur qu'il attachait à cette amitié en subvenant aux besoins d'Erasme avec autant de générosité que de délicatesse. Non-seulement il se chargea seul de la dépense du ménage, tant qu'il demeura chez lui, mais il acquit la bibliothèque qu'avait formée cet illustre

leur nationalité slave. La langue slave était alors en usage à la cour de Constantinople comme la langue turque, et Laski put librement s'entretenir avec le vizir et les autres ministres, qui le traitèrent comme un compatriote. Laski a laissé un journal de cette négociation, où il rapporte les paroles remarquables que lui adressa Mustapha-Pacha, natif de Bosnie, et qui contribua grandement au succès de ses démarches. « Nous sommes, lui dit-il, de la même nation; vous êtes un Lekh (ancien nom des Polonais que leur donnent les Turcs) et moi je suis un Bosniaque. N'est-il pas naturel d'aimer sa propre nation plus que toute autre. » Ces mots adressés par un Slave mahométan, investi d'une si haute dignité, à un Polonais chrétien, montre la force du lien slave, et le parti qu'en pourrait tirer un monarque ou un cabinet qui saurait mettre à profit cette circonstance. Par suite de ce traité, une armée turque rétablit sur le trône de Hongrie Zapolya, et alla mettre le siége devant Vienne, qui faillit être prise. Zapolya oublia bientôt ce qu'il devait à Laski; sans doute il souffrait d'être si fort son obligé. Au lieu de lui donner la principauté de Transylvanie en récompense de ses services, il l'accusa de machinations dangereuses, et le fit enfermer dans un château, où il fut cependant traité avec les égards dus à son rang. Grâce aux efforts de quelques amis influents, il fut relâché, son innocence proclamée par des lettres-patentes royales, et il reçut, comme indemnité, pour les sommes qu'il avait dépensées au service de Zapolya les villes de Kesmark et de Debreczyn. La fierté de Laski ne put néanmoins être apaisée par cette marque de justice arrachée à un monarque qui lui devait le trône de Hongrie. Il quitta le service de Zapolya, et résolut de détruire son propre ouvrage, en le privant de la couronne. Il se rendit à cet effet auprès de Ferdinand d'Autriche, qui reçut à bras ouverts un si puissant allié. En 1540, tandis que Ferdinand rassemblait une armée pour reconquérir la Hongrie, Laski se rendit en qualité d'ambassadeur auprès de Soliman, pour le détourner de prêter son appui à Zapolya. Son arrivée à la cour ottomane avec une mission diamétralement opposée à celle qu'il avait remplie douze ans auparavant, excita la colère et les soupçons de Soliman, qui le fit jeter en prison. Sa vie fut même quelque temps en danger, mais il réussit à apaiser le sultan et il en obtint même des faveurs. Bientôt après il tomba dangereusement malade à Constantinople; il retourna en Pologne, où il mourut, en 1542, des suites de cette maladie, que l'on soupçonna avoir été causée par le poison.

Son fils, Albert Laski, palatin de Sieradz, visita l'Angleterre en 1583, et y fut reçu avec une grande distinction par la reine Elisabeth. Les honneurs qu'elle ordonna de lui rendre à Oxford furent les mêmes que ceux rendus aux princes souverains. (Voyez *Wood's history and antiquities of Oxford*, english translation, vol. II, p. 215, a. 18.)



JEAN LASKI

écrivain, et lui en laissa la jouissance sa vie durant. Ce fut probablement à l'influence d'Erasme qu'il dut cette douceur et cette aménité qui caractérisent toutes ses démarches, sans leur rien ôter de leur fermeté, douceur à laquelle, d'après les lettres d'Erasme, il était disposé naturellement [1].

Laski retourna en Pologne, en 1526, l'esprit fortement enclin vers les doctrines protestantes. Il demeura cependant dans l'Eglise établie, espérant toujours qu'on pourrait amener une réforme sans rompre avec l'autorité du pape. Ce fut dans cette espérance qu'il engagea Erasme à représenter avec les plus grands ménagements, au roi de Pologne, la nécessité de quelques réformes ecclésiastiques.

L'influence de ses relations de famille et son propre mérite l'auraient certainement fait arriver promptement aux premières dignités de l'Eglise de Pologne. Le roi l'avait déjà nommé évêque de Cujavie; mais s'étant rendu auprès de son souverain, il lui exposa franchement ses vues religieuses, qui ne lui permettaient pas d'accepter cette dignité. Le roi respecta les motifs de Laski et lui remit des lettres pour plusieurs princes étrangers. Il quitta donc son pays en 1540, en déclarant qu'il adhérait aux doctrines de la réformation telle qu'elle était constituée en Suisse, et il consomma sa séparation de Rome en se mariant cette même année à Mayence.

Les grandes connaissances de Laski, son noble caractère et les rapports d'amitié qu'il entretenait avec les premiers savants de son temps, lui acquirent une grande réputation auprès des princes protestants, qui cherchèrent à l'attirer dans leurs Etats. Le souverain de la Frise orientale, où la réforme avait commencé son œuvre en 1528, désira que Laski vint la compléter. Celui-ci hésita longtemps à se charger de cette entreprise, et il désigna son ami Hardenberg, comme plus capable d'accomplir cette tâche. Vaincu enfin par les sollicitations du prince et des principaux habitants, il accepta, en 1543, la charge de surintendant

[1] Les lettres d'Erasme contiennent une grande admiration pour les talents et le caractère de Laski. « Quoique avancé en âge, dit-il, j'apprends beaucoup dans la compagnie du jeune Laski. » Quoique Laski n'eût alors que vingt-six ans, il paraît qu'il avait déjà été en relation avec des personnes éminentes de son temps. C'est ce que prouve une lettre d'Erasme à Marguerite de Navarre, au sujet de la captivité de son royal frère à la bataille de Pavie, dans laquelle il parle de lettres écrites par cette princesse à Jean Laski. Il est probable que Jean Laski avait été mis en relation avec la reine de Navarre par son frère Stanislas, qui, comme je l'ai dit, était attaché à la cour de François Ier.

des Eglises de la Frise. Les difficultés qu'il rencontra dans ses tentatives de réformes furent en effet fort grandes, car il eut à lutter contre l'attachement que plusieurs paroisses conservaient encore pour le rite romain, contre la corruption du clergé, et surtout contre l'indifférence de beaucoup de gens en matières religieuses. Le zèle soutenu du réformateur, qui ne fut ébranlé par aucun échec, réussit, après six années, à établir définitivement la religion protestante et à extirper tout reste de romanisme. Durant ces six années, il abolit le culte des images, améliora l'ordre hiérarchique et la discipline ecclésiastique, expliqua le sens de la communion et la manière de la recevoir d'après les Ecritures, et rédigea une confession de foi, en sorte qu'il peut être considéré comme le vrai fondateur de l'Eglise protestante de la Frise.

Cette confession de foi, rédigée par Laski, établissait la communion telle qu'elle avait été adoptée par les réformateurs suisses et par l'Eglise anglicane, ce qui excita la violente indignation des luthériens. Les théologiens de Hambourg et de Brunswick attaquèrent Laski de la manière la plus dure et la plus grossière; mais aux injures il répondit par des arguments. Cependant une tendance vers les idées luthériennes commença à se répandre dans la Frise, et le parti augmentant avec rapidité, on manifesta hautement l'intention d'appeler Mélanchton pour substituer le rite luthérien à celui établi par Laski. Toutes ces difficultés forcèrent le réformateur d'abandonner la direction suprême des affaires ecclésiastiques de la Frise, et de limiter sa sphère d'action à la ville d'Emden, capitale de cette province.

En 1548, Laski reçut de l'archevêque Cranmer l'invitation la plus flatteuse de se joindre à plusieurs théologiens éminents, qu'on appelait alors en Angleterre pour achever la réformation de l'Eglise. Cette invitation était principalement due à l'influence de Pierre Martyr et de Turner; ce dernier surtout avait recommandé Laski au Protecteur, lord Sommerset, qui lui écrivit lui-même en cette occasion. Quoique Laski eût encore un puissant parti dans la Frise, et qu'il jouît de la faveur de la princesse souveraine, qui répugnait à le voir s'éloigner, il crut devoir accepter les propositions de l'archevêque Cranmer. Ne sachant pas au juste sur quels points porterait la réformation d'Angleterre, il résolut d'y faire d'abord un séjour temporaire afin d'examiner les projets des réformateurs anglais. Il quitta donc

momentanément la congrégation dont il était pasteur, et se rendit en Angleterre en septembre 1548. Une résidence de six mois à Lambeth, auprès de l'archevêque Cranmer, établit une intime amitié entre ces deux hommes éminents, dont les vues sur la réforme de l'Eglise s'accordaient entièrement sur tous les points. En août 1549, Laski retourna dans la Frise, laissant en Angleterre une impression favorable, comme le prouvent les grands éloges que lui donna Latimer dans un sermon prêché devant le roi Édouard VI.

A son retour, Laski trouva les affaires de sa congrégation dans un état fâcheux, et l'*Intérim*[1] ayant été introduit dans la Frise, il se hâta de quitter cette province. Il visita plusieurs parties de l'Allemagne, puis il se rendit de nouveau en Angleterre au printemps de 1550.

Laski fut alors nommé surintendant de la congrégation protestante étrangère, établie à Londres le 23 juillet 1550, et cette nomination, faite par Edouard VI, fut rédigée dans les termes les plus flatteurs. On installa cette congrégation dans l'Eglise des Augustins, et elle reçut une charte qui lui conférait tous les droits d'une corporation. Elle se composait de Français, d'Allemands et d'Italiens, qui recevaient du gouvernement anglais un asile et des secours. Le but d'une telle congrégation pouvait devenir très-important, et prouve les vues éclairées et étendues de Cranmer, car elle formait des membres qui pouvaient répandre la semence de la réformation dans le pays qu'ils avaient dû fuir. Laski eut beaucoup de difficultés à maintenir la liberté de sa congrégation, dont les membres furent souvent molestés par les autorités des paroisses où ils résidaient, et de plus ils se querellaient souvent entre eux.

L'année suivante, il fut nommé commissaire pour la réforme des lois ecclésiastiques, avec Latimer, Check, Taylor, Cox, Parker, Cook et Pierre Martyr. La position de Laski en Angleterre était assez avantageuse pour lui permettre de venir au secours des savants étrangers qui se trouvaient dans la nécessité d'y chercher un refuge pour cause de religion. Mélanchton, en lui

[1] Ce nom désigne les règlements ecclésiastiques qu'établit Charles-Quint après sa victoire sur les protestants, comme mesures temporaires, en attendant qu'un concile général eût définitivement réglé les affaires de l'Eglise. Ils permettaient aux protestants d'Allemagne la communion sous les deux espèces, tandis qu'ils leur imposaient tous les autres rites et dogmes romains. Ces règlements furent abolis par le traité de Passau, en 1552.

parlant dans une lettre en faveur de plusieurs exilés, fait allusion à cette circonstance, et se recommande lui-même à son patronage.

La mort d'Edouard VI et l'avénement de Marie arrêtèrent les progrès de la réformation en Angleterre. On accorda à la congrégation de Laski la permission de se retirer sans être inquiétée. Tous ses membres s'embarquèrent à Gravesend, le 15 septembre 1553, au milieu d'une foule de protestants anglais, qui couvraient les bords de la Tamise, et invoquaient à genoux la protection de Dieu pour ces pieux étrangers. Un orage dispersa leur petite flotte, et le vaisseau que montait Laski débarqua dans le port danois d'Elsenore. Le roi de Danemark le reçut favorablement à son audience, et accorda aux pèlerins une réception hospitalière; mais son chapelain, Noviomagus, zélé luthérien, réussit à changer les bonnes dispositions de son maître. Il attaqua violemment, dans un sermon, la confession de Genève, en présence de Laski que le roi avait invité à y assister. L'exilé polonais ressentit vivement cette honteuse violation de l'hospitalité d'un clergé qui, ne se contentant pas de cette insulte envers un homme dans le malheur, ne craignit pas de lui proposer d'abandonner ce qu'il appelait son hérésie. L'apologie de ses croyances, que Laski présenta au roi, n'adoucit pas le *Odium theologicum* des docteurs luthériens; l'un d'eux, Westphalus, appela les membres de l'Eglise errante de Laski du nom de *martyrs du diable*, tandis qu'un autre, Bugenhagius, déclara qu'ils ne devaient pas même être regardés comme chrétiens. Le roi leur signifia qu'il souffrirait dans ses Etats plutôt des papistes qu'eux, et ils furent obligés de s'embarquer malgré la mauvaise saison. Les enfants de Laski furent seuls autorisés à attendre le retour d'un temps plus favorable. La congrégation ne reçut pas un meilleur accueil des luthériens de Lubeck, de Hambourg et de Rostock. Les ministres de l'Eglise, chez lesquels l'esprit de secte semblait avoir éteint toute idée de vrai christianisme, refusèrent même d'écouter l'exposé de leur doctrine, les condamnant sans les entendre. Dantzig donna asile à ces malheureux exilés, et Laski se retira dans la Frise, où il fut reçu avec tous les témoignages du respect et de l'attachement. De là, il adressa au roi de Danemark une sévère remontrance sur le traitement immérité qui lui avait été fait dans ses Etats. Bientôt après il reçut du grand monarque de Suède, Gustave Vasa, l'invitation de venir s'établir dans son royaume, avec la promesse qu'il jouirait,

ainsi que sa congrégation, d'une complète liberté religieuse. Laski n'accepta pas cette offre libérale, ayant apparemment l'intention de se fixer dans la Frise, où il avait travaillé déjà avec tant de succès à la cause de la réformation. Toutefois, l'influence croissante du luthéranisme, et l'hostilité de personnages influents, lui rendirent le séjour de ce pays désagréable, et il se retira à Francfort-sur-Mein, où il établit une Eglise pour les réfugiés protestants belges. Laski entretenait de constants rapports avec plusieurs de ses compatriotes, au sujet des intérêts religieux ou de ses affaires personnelles; il jouissait de l'estime de son souverain, auquel Edouard VI avait écrit, lors de sa résidence en Angleterre, en en faisant le plus grand éloge. Il ne perdit jamais de vue le grand objet de la réformation dans son propre pays, dès que l'occasion lui en paraissait favorable. Tous les travaux qu'il entreprit, soit dans la Frise, soit en Angleterre, le furent toujours sous la condition qu'il retournerait dans son pays natal, dès que les intérêts de la religion y rendraient sa présence nécessaire.

Durant son séjour à Francfort, Laski s'occupa particulièrement d'essayer de réunir les deux branches de l'Eglise protestante, les luthériens et les réformés; il fut engagé à travailler à cette œuvre par les lettres de Sigismond-Auguste, son souverain, qui considérait cette réunion comme un pas important fait vers une conclusion, à l'amiable, des différends en matières religieuses, qui agitaient son royaume et qu'il avait fort à cœur de voir terminer. Cette union, d'ailleurs, était très-nécessaire, car la cause protestante s'affaiblissait par l'hostilité de ses deux principales confessions. Poussé par ces motifs, Laski présenta un mémoire au sénat de Francfort, dans lequel il prouvait qu'il n'y avait pas de motifs suffisants à la désunion des deux Eglises protestantes. Une discussion sur cet important sujet, désirée par plusieurs princes allemands, et qui semblait devoir amener le résultat voulu, fut fixée au 22 mars 1556. Il est plus que douteux que ce résultat eût été obtenu, mais il échoua, en tout cas, par l'obstacle que fit naître le docteur luthérien Brentzius, en demandant préalablement que l'Eglise réformée signât les articles de la confession d'Augsbourg. Il s'ensuivit des discussions qui élargirent la séparation au lieu d'amener une fusion.

Laski ne désespéra pourtant pas encore d'obtenir l'union tant désirée, et, pour faire un dernier effort, il se rendit à Wittem-

berg, auprès de Mélanchton, pour conférer avec lui, d'après l'invitation du duc de Hesse, sur cet important sujet. Il fut reçu avec distinction, mais il ne put obtenir une discussion officielle sur le point en litige.

Mélanchton cependant lui remit une confession d'Augsbourg modifiée, avec une lettre pour le roi de Pologne, par laquelle il s'engageait à y ajouter de plus amples explications, s'il voulait se décider à établir la réformation dans son royaume.

Avant de retourner en Pologne, Laski publia une nouvelle édition de son mémoire sur les Eglises étrangères qu'il avait dirigées à Londres et après son expulsion d'Angleterre. Il la dédia au roi, au sénat et aux Etats de Pologne. Il exposait dans cet écrit, d'une manière calme et digne, mais avec une argumentation puissante, ses vues sur la nécessité de réformer l'Eglise polonaise, et les motifs qui l'engageaient à rejeter les doctrines et la hiérarchie de Rome. Il maintenait que les saintes Ecritures seules étaient les vrais fondements de la doctrine évangélique et de la discipline ecclésiastique; il soutenait que ni la tradition, ni la coutume établie ne pouvaient avoir aucune autorité, que le témoignage même des Pères de l'Eglise n'était pas décisif, puisqu'ils avaient exprimé des opinions fort différentes les unes des autres, et qu'ils s'étaient efforcés d'établir une complète unité de foi sans avoir jamais atteint ce but; enfin, que le plus sûr moyen d'éloigner tout doute et toute incertitude était de rechercher la doctrine et l'organisation de l'Eglise primitive apostolique; que les mots et le sens de l'Evangile ne peuvent être pesés et expliqués par des expressions étrangères à son esprit, en quoi les conciles et les théologiens avaient souvent commis de grossières erreurs. Il insistait sur la nécessité de surmonter les obstacles que le pape opposait à la restauration de l'Evangile, et sur ce qu'un heureux début était déjà fait, puisque le roi ne s'opposait point aux réformes que réclamait la plus grande et la meilleure partie de la nation.

Ces réformes devaient cependant s'effectuer avec un grand discernement, car tous ceux qui s'opposaient à Rome n'étaient pas pour cela des orthodoxes. Il fallait prendre garde qu'à la place d'une vieille tyrannie on n'en élevât une nouvelle, et cependant il ne fallait pas qu'une trop grande indulgence engendrât l'athéisme, auquel beaucoup de gens paraissaient enclins. «La dispute, dit Laski, au sujet du vrai sens de l'eucha-

ristie, étant jusqu'à présent demeurée douteuse et indéfinie, il faut prier Dieu qu'il nous éclaire sur cet important sujet. Toutefois, c'est par la foi seulement que nous recevons le corps et le sang de notre Sauveur; il n'y a dans la communion ni présence corporelle, ni présence personnelle.»

Outre cette exposition de ses principes religieux, il donnait dans cet écrit quelques explications relatives à sa propre conduite; il rappelait, par exemple, qu'il n'avait jamais été exilé de son pays natal, mais qu'il l'avait quitté du consentement du précédent monarque, et qu'il avait rempli, dans plusieurs pays, les devoirs d'un pasteur chrétien. Un homme aussi éminent que Laski était sans doute la personne la plus capable de diriger la réformation en Pologne, et il était naturel que les protestants missent en lui leurs espérances, et le regardassent avec admiration, tandis que la malice et la haine de ses antagonistes répandaient sur son compte les plus basses calomnies.

Ce fut en 1556 que Laski arriva en Pologne; dès que cette arrivée fut connue, les évêques, excités par le nonce papal Aloïs Lippomani, tinrent conseil pour savoir comment il fallait agir contre le *boucher* (carnifex) *de l'Eglise*, comme ils l'appelaient. Ils représentèrent au roi les dangers qu'entraînerait le retour d'un homme tel que Laski, qu'ils regardaient comme un hérétique hors la loi, et qui, expulsé de partout, revenait dans son pays natal pour y fomenter des troubles et des commotions. Ils prétendaient que Laski voulait détruire les églises du diocèse de Cracovie, au moyen de troupes qu'il rassemblait, et qu'il se proposait d'exciter une rébellion contre le monarque; qu'il propagerait le désordre et la déprédation dans tout le pays. Cette représentation resta sans effet sur l'esprit du roi.

Peu de temps après son retour, Laski fut chargé de la surintendance de toutes les Églises réformées de la petite Pologne. L'influence combinée de sa science, de son caractère et de ses hautes relations de famille, contribua grandement à la propagation des dogmes qu'avaient maintenus les réformateurs suisses chez les hautes classes de la nation. Le grand objet qu'il eut constamment en vue était, en unissant toutes les sectes protestantes de son pays, d'établir enfin une Église nationale réformée, semblable à celle d'Angleterre qu'il admirait, et à laquelle il porta, jusqu'à sa mort, le plus vif intérêt[1].—Les difficultés

[1] Laski vivait encore à l'avénement de la reine Elisabeth au trône d'Angle-

contre lesquelles Laski eut à lutter s'augmentèrent encore par l'introduction des doctrines antitrinitaires dans les Églises qu'il dirigeait, doctrines contre lesquelles il soutint avec succès une lutte polémique. Il s'occupa activement des affaires dans plusieurs synodes et travailla à la première version protestante de la Bible en langue polonaise. Il publia aussi plusieurs ouvrages, dont la plupart sont perdus aujourd'hui. Sa mort, arrivée en 1560, mit fin à ses infatigables efforts pour le triomphe de la réforme, et l'empêcha d'exécuter le grand dessein qu'il préparait, et pour lequel il était certainement plus propre qu'aucun homme de son pays. Malheureusement nous avons moins de documents sur les travaux qui l'occupèrent depuis son retour en Pologne, que sur ceux qu'il accomplit dans les pays étrangers. Cette rareté de matériaux sur la seconde partie de sa vie s'explique par le soin que prit le clergé catholique, et surtout les jésuites, de détruire tous les documents relatifs aux doctrines protestantes et à leurs promoteurs. Les descendants de Laski étant tous rentrés dans l'Eglise romaine, détruisirent sans doute tout ce qui pouvait rappeler les travaux d'un ancêtre qu'ils regardaient naturellement comme un hérétique [1].

La convocation d'un synode national, provoquée par Laski et par plusieurs hommes qui désiraient l'établissement d'une Église nationale, avant d'abandonner les rites romains, trouva une violente opposition dans la cour de Rome et parmi ses partisans. Le pape Paul IV envoya en Pologne un de ses plus zélés serviteurs, l'évêque de Vérone, Lippomani; il écrivit au roi,

terre, et quoiqu'il ne retourna pas dans ce pays depuis la mort du roi Edouard, la grande influence qu'il y avait conservée auprès des hommes éminents, et ses rapports avec la reine elle-même, lui permirent de travailler encore par ses lettres aux progrès de la réformation, et de donner ses graves conseils sur ce sujet. Zanchy, professeur à Strasbourg, sachant toute l'influence qu'il avait encore dans ce pays, lui écrivait, en 1558 ou 59, qu'il ne doutait pas qu'il n'eût écrit à la reine pour lui donner son avis sur ce qu'il jugeait convenable pour le salut de son royaume et pour la restauration du royaume de Christ, il vient cependant le prier de le faire de nouveau, par des lettres fréquentes; car on sait, dit-il, combien votre autorité est grande auprès des Anglais et auprès de la reine elle-même. Voici le moment où un homme tel que vous peut aider de ses conseils une si pieuse reine, concourir au salut d'un si grand royaume et venir ainsi au secours de l'Eglise chrétienne, partout si affligée et si persécutée ; car nous savons que si le royaume de Christ était heureusement introduit dans le royaume d'Angleterre, ce ne serait pas un faible appui pour toutes les Eglises dispersées en Allemagne, en Pologne et dans d'autres pays.

(*Strype's memorials of Cranmer*, p. 238 et 239).

[1] Il paraît cependant qu'une branche de la famille de Laski a persisté dans la confession protestante.

au sénat et aux principaux seigneurs du pays, pour leur promettre toutes les réformes nécessaires et le rétablissement de l'unité de l'Église par un concile général; mais la fausseté d'une telle promesse fut pleinement démontrée par le célèbre réformateur italien Vergerio, qui se trouvait alors en Pologne. La lettre du pape au roi est remarquable, en ce qu'elle donne une idée exacte des progrès qu'avait faits le protestantisme en Pologne à cette époque; elle est une nouvelle preuve de la vraie nature des prétentions papales, toujours immuables, ainsi que s'en vante l'Église romaine. Voici le contenu de cette lettre :

« Si je dois croire les rapports qui me sont faits, je dois éprouver le plus profond chagrin et douter de votre salut et de celui de votre royaume. Vous favorisez les hérétiques, vous assistez à leurs sermons, vous prenez part à leurs conversations, vous les admettez dans votre compagnie et même à votre table. Vous recevez leurs lettres, et vous leur écrivez; vous souffrez que leurs ouvrages, sanctionnés par votre nom, soient lus et répandus; vous n'interdisez pas les assemblées hérétiques, les conventicules et les prédications. N'êtes-vous donc pas vous-même un fauteur des rebelles et des antagonistes de l'Eglise catholique, puisqu'au lieu de les combattre vous les assistez? Quelle plus grande preuve y a-t-il de votre attachement pour les hérétiques, que de voir, contrairement à votre serment et aux lois du pays, les premières dignités de l'Etat remplies par des infidèles? En vérité, vous excitez, vous nourrissez, vous répandez l'hérésie par les faveurs que vous accordez aux hérétiques. Vous avez nommé, sans la sanction du siége apostolique, l'évêque de Chelm à l'évêché de Cujavie, quoiqu'il soit infecté des plus abominables erreurs. Le palatin de Vilna (le prince Radzivill), un hérétique, le défenseur et le chef de l'hérésie, a été investi par vous des premières dignités du pays. Il est chancelier de Lithuanie, palatin de Vilna, le plus intime ami du roi en public et en particulier, et on peut le considérer en quelque manière comme régent du royaume et comme un second monarque. Vous avez aboli la juridiction de l'Eglise, et, par un acte de la diète, vous avez permis à chacun d'avoir tel prédicateur et tel culte qu'il lui plaira de choisir. J. Laski et Vergerio sont venus, par vos ordres, dans votre pays. Vous avez donné aux habitants d'Elbing et de Dantzig, l'autorisation d'abolir chez eux la religion catholique romaine. Si ma présente admonition con-

tre de tels crimes et de tels scandales était méprisée par vous, je me verrais forcé d'user d'autres moyens beaucoup plus efficaces.

« Vous devriez entièrement changer de conduite ; ne vous fiez pas à ceux qui désirent voir vous et votre royaume se révolter contre l'Eglise et contre la vraie religion ; exécutez les ordonnances de vos très-pieux ancêtres ; abolissez toutes les innovations qui ont été introduites dans votre royaume ; rendez à l'Eglise la juridiction dont vous l'avez privée ; enlevez aux hérétiques toutes les églises qu'ils ont usurpées et chassez leurs docteurs qui infectent le pays avec impunité. Quelle nécessité y a-t-il d'attendre un concile général, tandis que vous possédez des moyens prompts et efficaces d'extirper l'hérésie ? Dans le cas néanmoins où la présente admonition resterait sans effet, nous serions obligés de faire usage de ces armes que le siége apostolique n'emploie jamais en vain contre les rebelles obstinés. Dieu nous est témoin que nous n'avons négligé aucun autre moyen ; mais si nos ambassades, nos admonitions et nos prières demeurent inutiles, nous aurons recours à la dernière sévérité. »

(*Raynaldus*, ad Ann. 1556).

La mission de Lippomani ne fut pas sans résultat. Il ranima le courage chancelant et le zèle attiédi du clergé ; il augmenta les hésitations du roi en lui promettant, au nom de la cour de Rome, toutes les concessions qu'il lui était possible d'accorder ; il réussit même à fomenter la discorde parmi les protestants, et à neutraliser l'activité de ceux qu'attachait encore à l'Eglise de Rome l'espérance qu'un synode national en allait réformer les abus, en les assurant qu'un concile général proclamerait prochainement les réformes ecclésiastiques nécessaires. Le conseil qu'il donna au roi, d'écraser l'hérésie par la violence, fut connu dans le pays et souleva contre lui une puissante haine, et quand il entra dans la chambre des nonces, lors de la diète de 1556, un cri général s'éleva de toutes parts : *Salve progenies viperarum* (salut, race de vipères). Il convoqua dans la ville de Lowicz un synode composé du clergé polonais ; les dangers qui menaçaient l'Eglise à l'intérieur et à l'extérieur y furent le sujet d'amères lamentations, et on adopta des mesures qui avaient pour but d'améliorer l'état de l'Eglise et de combattre les hérétiques. Le synode échoua cependant dans la tentative qu'il fit de ressaisir son autorité. Lutomirski, chanoine de Przemysl, fut appelé de-

vant le synode comme coupable d'hérésie. Il saisit l'occasion qui lui était offerte de confesser publiquement sa foi, et il se présenta devant ses juges accompagné d'une escorte nombreuse de ses amis, qui tous avaient leur Bible avec eux, comme l'arme la plus puissante qu'ils eussent à opposer au catholicisme. Le synode n'osa pas s'attaquer à un adversaire aussi audacieux du pouvoir de Rome, et les portes de la salle où il devait être jugé furent fermées à lui et à ses amis.

Le synode, après cet échec, usa de sa puissance avec un lamentable succès dans un cas de sacrilége. Pour atteindre plus sûrement son but, il choisit sa victime dans la classe inférieure de la société. Dorothée Lazecka, jeune fille du peuple, fut accusée d'avoir soustrait, chez les moines dominicains de Sochaczew, une hostie qu'elle avait feint de prendre à la communion. Elle avait, disait-on, caché cette hostie sous ses vêtements pour la vendre aux juifs d'un village voisin, qui l'avaient exhortée à commettre ce sacrilége, en lui promettant trois écus et une robe brodée en soie. On ajoutait que cette hostie, portée par les juifs dans leur synagogue, avait été percée de coups d'épingle, et qu'il en était sorti du sang qu'on avait recueilli dans une fiole. Les juifs essayèrent en vain de démontrer l'absurdité de cette accusation, en représentant à leurs juges que, puisque leur religion ne leur permettait pas de croire à la transsubstantiation, il n'était guère probable qu'ils se fussent amusés à faire sur une hostie une expérience aussi puérile pour des gens qui ne voyaient en elle qu'une simple oublie. Le synode, influencé par Lippomani, les condamna eux et l'infortunée jeune fille à être brûlés vifs. Cette sentence inique ne pouvait cependant pas être mise à exécution sans l'*exequatur* ou confirmation du roi, et on avait tout lieu d'espérer qu'un prince aussi éclairé que Sigismond-Auguste ne la donnerait pas. L'évêque Przerembski, qui était alors vice-chancelier de Pologne, présenta au roi le rapport du synode, espérant que ce monarque, saisi d'une sainte horreur, ne laisserait point impuni un crime aussi outrageant pour la majesté divine. Myszkowski, l'un des grands dignitaires de la couronne, qui était protestant, fut si indigné de la manière dont le rapport était fait, qu'il ne put retenir sa colère et que, sans la présence du roi, il eût usé de violence envers le prélat; il exposa en termes clairs et vigoureux l'impiété et l'absurdité d'une telle accusation. Le monarque envoya au starost (gouverneur) de So-

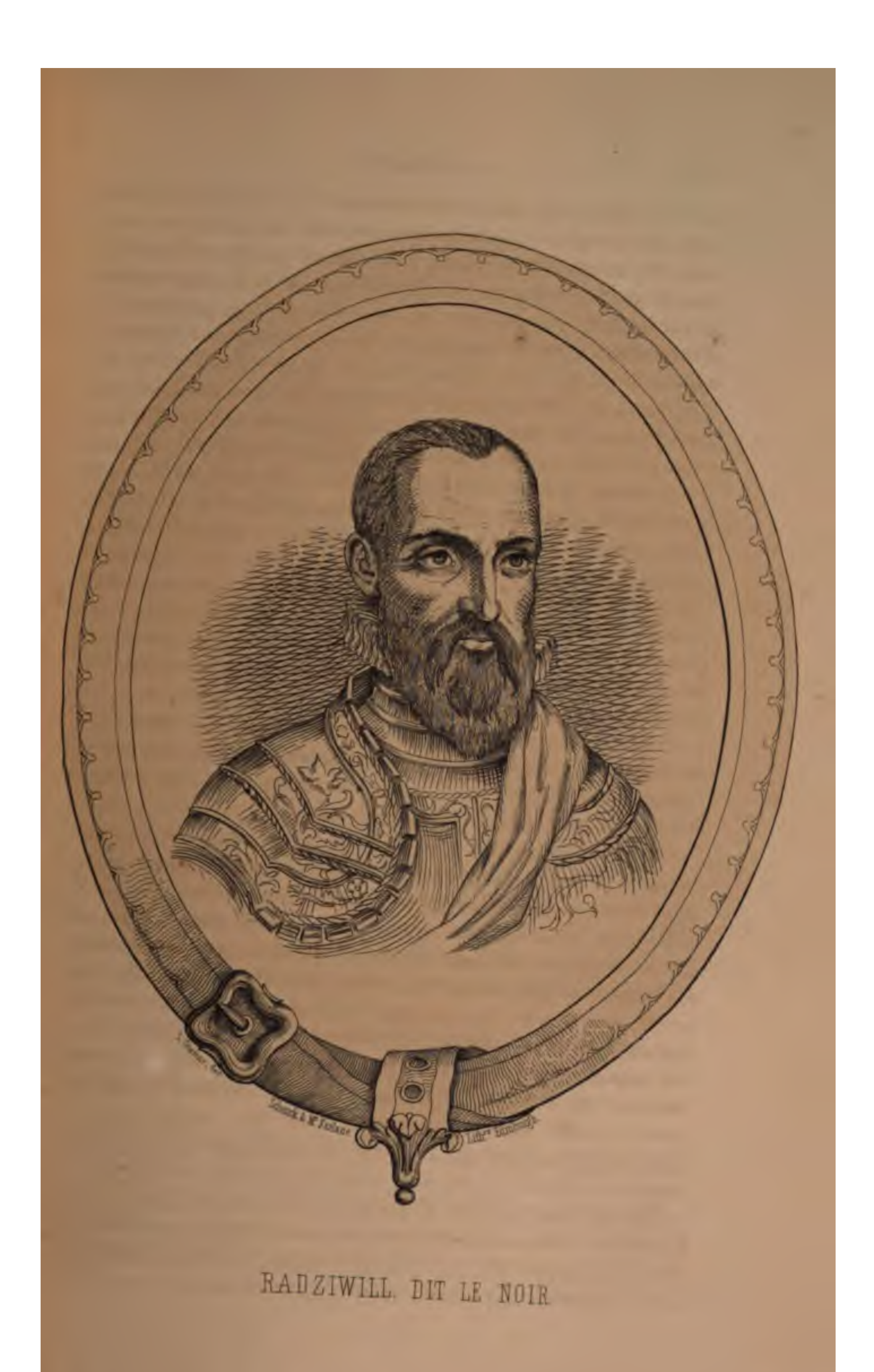
chaczew l'ordre de relâcher les accusés ; mais le vice-chancelier forgea un *exequatur*, en apposant à l'insu du prince le sceau royal, et envoya l'ordre que la sentence du synode fût immédiatement mise à exécution. Le roi, informé de la conduite infâme de son chancelier, dépêcha un courrier pour en prévenir les effets; mais il était trop tard, le meurtre judiciaire avait été consommé.

Cette procédure inique a été racontée par des écrivains protestants ainsi que par des écrivains catholiques. L'historien bien connu, Raynaldus, qui écrivit son histoire de l'Eglise d'après les ordres de la cour de Rome, et publia cet ouvrage avec son approbation, donne le récit de cette scandaleuse affaire et fait remarquer que le grand miracle arriva fort à propos en Pologne, d'après la volonté du Tout-Puissant, pour confondre ceux qui demandaient la communion sous les deux espèces, en leur prouvant ainsi que le corps et le sang de Christ étaient contenus simultanément dans chacune des espèces. Il est inutile de commenter les réflexions du savant historien de l'Eglise romaine. (*Raynaldus* ad annum 1556, v. XII, p. 605.)

Cette atrocité remplit la Pologne d'horreur, et accrut encore la haine que Lippomani avait su inspirer. On répandit contre lui des pamphlets et des caricatures; sa vie même fut en danger, et il se vit obligé de quitter le pays.

Parmi les nombreux efforts que fit Lippomani pendant son séjour en Pologne, pour y relever l'autorité papale, il ne faut pas oublier ses tentatives de conversion auprès du prince Radzivill, palatin de Vilna. La faveur dont jouissait ce seigneur auprès du roi avait été vivement reprochée au monarque par le pape. Lippomani lui écrivit une lettre dans laquelle il feignait de douter de son hérésie, et lui disait qu'il serait le plus parfait des hommes s'il restait fidèle à la véritable Eglise. Radzivill, dans une réponse composée par Vergerio, se déclara un violent antagoniste de Rome. Cet homme éminent mérite d'arrêter un moment notre attention, puisqu'il a été sans aucun doute le plus zélé promoteur de la cause de la réformation dans son pays.

Nicolas Radzivill, issu d'une noble et puissante famille de la Lithuanie, était un homme doué de grands moyens naturels, qui furent développés par une éducation soignée et de longs voyages. Le roi Sigismond-Auguste, ayant épousé sa cousine germaine,



RADZIWILL, DIT LE NOIR

Barbe Radzivill, il s'établit entre lui et son souverain une relation intime; il obtint son entière confiance et fut fait chancelier de Lithuanie et palatin de Vilna; les affaires les plus importantes de l'Etat lui étaient confiées, et la concession de vastes domaines accrut encore sa richesse. Envoyé plusieurs fois en ambassade dans les cours de Charles V et de Ferdinand Ier, il y obtint la réputation du seigneur le plus accompli de son temps. Charles-Quint lui donna le titre de prince de l'empire à lui et à ses descendants. Ce fut à l'influence des protestants bohêmes de Prague que Radzivill dut sa conversion aux doctrines de la réformation. Il adopta la confession de Genève vers l'an 1553. Dès lors il consacra ses richesses et son influence à la cause sacrée de sa religion. Son influence en Lithuanie était immense, car le monarque lui abandonnait entièrement le gouvernement de ce pays, où l'autorité royale était plus puissante qu'en Pologne. Cette circonstance, jointe à la popularité que lui avaient acquise des qualités solides et aimables, lui facilitèrent beaucoup la tâche qu'il s'était imposée de soutenir en Lithuanie, « une pieuse et grande guerre contre Rome, » comme l'appelaient les réformateurs du temps. Le clergé se trouva impuissant en face d'un antagoniste aussi redoutable, et un grand nombre de ses membres embrassèrent la religion protestante. Presque tous les catholiques romains de la noblesse, y compris les premières familles du pays se convertirent en masse, ainsi que la plus grande partie de ceux qui appartenaient à l'Eglise d'Orient. Dans la province de Samogitie, on ne trouvait plus que huit prêtres catholiques. Le culte réformé ne fut pas établi seulement dans les terres des nobles, mais aussi dans plusieurs villes. Radzivill fit construire un collége et une magnifique église à Vilna, capitale de la Lithuanie.

Il ouvrit généreusement sa bourse à plusieurs savants protestants, et ce fut à ses frais que la première Bible protestante fut traduite et imprimée en 1564, à Brest, en Lithuanie[1]; il fit

[1] Cette Bible in-folio, d'une fort belle impression, est bien connue des amateurs sous le nom de Bible Radzivillienne. Le fils de Nicolas Radzivill s'étant fait catholique, racheta pour cinq mille ducats tous les exemplaires qu'il put se procurer, et les fit brûler sur la place du marché de Vilna, afin de réparer, autant qu'il était en son pouvoir, le mal que son père avait fait à l'Eglise par cette publication. Radzivill avait dédié cette Bible à son souverain, le pressant, dans un énergique langage, d'abjurer Rome et ses erreurs! — « Si Votre Majesté (que Dieu nous en préserve!) trompée par ce monde et ne comprenant pas sa vanité, craint encore quelque hypocrisie et veut persévérer dans une erreur

aussi traduire plusieurs autres ouvrages, qui tous avaient pour but la réfutation des erreurs de Rome ou la défense de la réformation.

Il est probable que, si Dieu avait conservé Radzivill à son pays, son influence sur le roi aurait été assez grande pour lui faire embrasser le protestantisme, mais malheureusement il mourut dans la force de l'âge, l'an 1565. Ses dernières pensées furent pour l'avancement d'une cause qu'il avait soutenue avec tant de zèle durant sa vie, et sur son lit de mort, il supplia son fils aîné, Nicolas-Christophe, de rester fidèle à la confession dans laquelle il l'avait élevé, et de se montrer le protecteur des églises qu'il avait fondées et de leurs ministres. Lorsque Nicolas-Christophe s'était présenté pour la première fois à la table sainte, il lui avait adressé quelques éloquentes paroles, lui disant qu'il était l'héritier d'une grande fortune, d'un nom illustré par ses ancêtres et d'une réputation sans tache; mais que tous ces avantages terrestres étaient périssables et sans valeur, prêts à être consumés par la rouille et les vers, et que ce qu'il lui fallait rechercher, c'était la seule chose nécessaire, celle qui unit l'homme à Dieu par l'espérance assurée du salut éternel; et il l'exhorta vivement à persévérer dans la vraie religion qu'il allait reconnaître aux yeux de tous.

La mort de Radzivill fut une perte irréparable pour la cause protestante en Lithuanie; elle trouva cependant un défenseur dans son cousin-germain, le frère de feu la reine Barbe, Nicolas Radzivill, surnommé le Roux, pour le distinguer de son cousin et homonyme, dit le Noir, d'après la couleur de ses cheveux. Radzivill le Roux était commandant en chef des troupes lithuaniennes et se distingua par ses talents militaires. Après la mort

que, selon la prophétie de Daniel, ce prêtre impudent, cet idole de Rome, ce perturbateur de la paix de la chrétienté, sème à pleines mains et fait croître abondamment dans sa vigne infectée, comme un antichrist qu'il est, si Votre Majesté veut suivre jusqu'à la fin ce chef aveugle d'une génération de vipères et nous conduire dans la même voie, nous le peuple fidèle de Dieu, il est à craindre que le Seigneur ne nous condamne tous pour avoir rejeté sa verité, nous et Votre Majesté, à la honte, à l'humiliation, à la destruction et finalement à la perdition éternelle.» Ce langage violent adressé publiquement à Sigismond-Auguste par un homme qui occupait la première place dans sa faveur et sa confiance, montre que ce prince, alors du moins, inclinait fortement vers les doctrines de la réformation. La traduction de la Bible radzivillienne avait été faite par une réunion de docteurs étrangers et polonais, parmi lesquels, comme je l'ai dit plus haut, se trouvait Laski. Elle se fait remarquer par l'excellence du style et la pureté de la langue.

de son cousin, il fut nommé palatin de Vilna ; converti par lui à la religion réformée, il se montra son digne émule, en fondant des églises et des écoles auxquelles il fit des donations de terre pour leur entretien à perpétuité. Les enfants de Radzivill le Noir rentrèrent tous dans l'Eglise romaine, et leur branche subsiste encore aujourd'hui, tandis que les enfants de Radzivill le Roux restèrent protestants jusqu'à l'extinction de leur lignée ; j'aurai plusieurs fois l'occasion d'en parler.

CHAPITRE VIII.

POLOGNE. (Suite).

J'ai fait connaître l'indignation qui s'empara des membres de la diète de 1556, lorsque Lippomani osa entrer dans la salle de leurs délibérations. Si le roi eût été un homme d'un caractère résolu et de fortes convictions, il aurait dès l'abord établi l'indépendance spirituelle de son pays en réformant l'Eglise par un synode national. Cette mesure lui aurait été d'autant plus facile que le clergé en avait envie et n'attendait que la décision royale pour s'y conformer. Mais Sigismond-Auguste était trop irrésolu pour trancher franchement la question. Ses intentions étaient bonnes, il aimait sincèrement son pays; mais il appartenait à ces caractères qui, placés à la tête d'un Etat, se laissent entraîner par le courant de l'opinion publique au lieu de la diriger. Pressé par les représentations de la diète, il prit un parti mitoyen, et envoya au pape Paul IV, qui présidait le concile de Trente, une lettre qui demandait les cinq points suivants :

1. La célébration de la messe dans la langue nationale.
2. La communion sous les deux espèces.
3. Le mariage des prêtres.
4. L'abolition des annates.
5. La convocation d'un concile national qui s'occuperait de la réforme des abus et de l'union des différentes sectes.

Il est presque inutile d'ajouter que ces cinq conditions furent rejetées par le pape. « Il les écouta, dit un historien du concile de Trente, avec une extrême impatience, et les combattit avec une véhémence pleine d'amertume[1]. »

Le parti protestant devenait chaque jour plus hardi, et lors de la diète de 1559, on tenta de dépouiller les évêques de leur dignité sénatoriale, sous le prétexte que le serment de fidélité qu'ils prêtaient au pape ne pouvait se concilier avec leur devoir

[1] Fra Paolo Sarpi.

envers la patrie. Ossolinski, qui fit cette proposition, lut publiquement la formule du serment, montrant combien ses tendances étaient dangereuses pour les intérêts de l'Etat, et osa même affirmer que si les évêques remplissaient les obligations auxquelles ce serment les lient, ils étaient des traîtres et non des défenseurs de la nation. Cette proposition ne fut pas adoptée, parce qu'on croyait à une réforme générale de l'Eglise. La diète de 1563 décida, en effet, la convocation d'un synode général où tous les partis religieux de la Pologne seraient représentés. Quoique favorisée par l'archevêque Uchanski, primat du royaume et protestant de cœur, cette mesure fut empêchée par l'intervention du cardinal Commendoni, qui avait déjà déployé des talents supérieurs dans des négociations importantes. Pendant sa mission en Angleterre (1553), il avait aidé la reine Marie de ses conseils dans la restauration du papisme. Commendoni chercha à éveiller chez le roi la crainte qu'un synode, au lieu de rétablir la paix et l'union dans l'Eglise polonaise, n'aboutit qu'à l'anarchie. Les malheureuses dissensions qui agitaient les protestants donnèrent du poids aux arguments du cardinal[1].

Les divisions qui régnaient chez les protestants produisaient un effet déplorable. Plusieurs personnes influentes, dégoûtées d'une religion dans laquelle les réformateurs, au lieu de s'unir en s'appuyant sur la large base de l'Evangile, se querellaient entre eux sur des points de théologie, se rejetèrent dans l'Eglise romaine qui, malgré ses erreurs, offrait par l'unité de sa doctrine un guide sûr; elles étaient lasses d'un système où tant d'opinions divergentes se livraient une violente polémique, qui n'aboutissait qu'à déployer le peu de charité de réformateurs,

[1] Le biographe de Commendoni raconte de la manière suivante ce fait important duquel a dépendu le sort de la Pologne. « Les chefs des hérétiques qui étaient les seigneurs du pays, grands en puissance et en influence, cherchaient d'autant plus à fortifier leur parti qu'ils voyaient Commendoni agir activement en faveur des catholiques. Le but de tous leurs efforts était la convocation d'un synode national qui règlerait leurs affaires religieuses selon les usages et les intérêts de l'Etat sans la participation du pape.» Remarquons, en passant, que d'après l'aveu d'un zélé catholique, les intérêts de l'Etat sont contraires à ceux du pape. « Ils avaient à leur disposition un archevêque (Uchanski), qui jouissait d'une égale faveur au sénat comme dans le clergé, et dont ils flattaient l'ambition par leurs promesses. Commendoni découvrit les desseins et les intrigues des hérétiques, et il s'appliqua à entraver leur marche, sans laisser voir qu'il était au fait de leurs intentions, car il était dangereux d'exciter la défiance d'un homme tout-puissant par ses richesses, ses charges et ses rapports avec un parti qu'il eût protégé ouvertement s'il l'eût cru nécessaire.» (Voir la vie de Commendoni par Gratiani, p. 213 et suiv.)

refusant à leurs frères une liberté de conscience qu'ils réclamaient pour eux-mêmes. Les catholiques ne manquaient pas de prendre avantage de ces désastreuses querelles, qu'ils regardaient comme l'indice certain d'une mauvaise cause : « Le Tout-Puissant, disaient-ils, répandait sur eux cet esprit de vertige, pour montrer à tous les yeux que ce n'était pas d'après la divine parole qu'ils agissaient, mais d'après leur propre cœur. »

Les protestants de Pologne étaient de trois confessions, savoir : les bohêmes ou vaudois, qui s'étaient répandus dans la grande Pologne ; les calvinistes ou réformés de la confession de Genève qui prédominaient en Lithuanie et dans la Pologne méridionale ; on comptait parmi ceux-ci les principales familles du pays ; puis enfin les luthériens d'origine germanique, vivant dans les villes et qui comptaient aussi dans leurs rangs quelques grandes familles, comme les Gorkas, les Zborowski, etc. Les confessions de Genève et de Bohême ne différaient pas essentiellement entre elles ; cette dernière reconnaissait la succession apostolique de ses évêques, qui lui avait été transmise par les vaudois de l'Italie ; elle prenait souvent le titre d'Eglise vaudoise. Ces deux confessions n'eurent donc aucune difficulté à se réunir à Kozminek, l'an 1555, et elles déclarèrent qu'il y avait entre elles une communion spirituelle, bien qu'elles gardassent chacune sa hiérarchie particulière. Cette alliance causa une grande joie chez les réformés d'Europe, et plusieurs d'entre eux, Calvin, Pierre Martyr, etc., adressèrent à ce sujet des lettres de félicitation aux protestants polonais.

Les Eglises unies s'efforcèrent d'étendre leur alliance jusqu'aux luthériens. Le dogme de l'eucharistie, qui distingue la confession d'Augsbourg de celle de Genève, rendait la chose difficile. En 1557, un synode des Eglises de Bohême et de Genève, présidé par Jean Laski, invita les luthériens à entrer dans l'union ; mais cet appel demeura sans effet, et les luthériens continuèrent à taxer d'hérésie l'Eglise de Bohême. Les bohêmes cependant, toujours constants dans leurs efforts pour arriver à l'union définitive de tous les protestants de la Pologne, envoyèrent deux de leurs ministres les plus savants en Allemagne et en Suisse, afin de soumettre leur confession à l'examen des princes protestants de l'Allemagne et des principaux réformateurs de ces deux pays. Les députés réussirent dans leur mis-

sion, et rapportèrent leur confession de foi approuvée et signée du duc de Wurtemberg, du palatin du Rhin et des réformateurs les plus éminents, Calvin, Bèze, Viret, Pierre Martyr, Bullinger, etc. Des autorités aussi incontestables firent taire pour un temps la malveillance des luthériens, et ils montrèrent moins de répugnance à entrer dans l'alliance proposée. Cette trêve fut de courte durée; des émissaires venus d'Allemagne et des docteurs polonais luthériens troublèrent cette paix éphémère en demandant que toutes les congrégations protestantes signassent la confession d'Augsbourg, et l'Eglise de Bohême fut de nouveau accusée d'hérésie. En 1568, elle envoya une délégation à Wittemberg, qui soumit la confession de Bohême à la faculté de théologie de cette université, et celle-ci lui donna son entière approbation. Cette dernière démarche produisit un effet favorable sur les luthériens, qui dès lors se désistèrent de leurs attaques.

L'un des événements les plus importants de l'histoire de mon pays signala l'année 1569 : ce fut l'union de la Pologne et de la Lithuanie conclue par la diète de Lublin [1]. Les nobles appartenant aux trois confessions protestantes, qui se trouvaient réunis à cette diète, résolurent de travailler de toutes leurs forces pour accomplir l'union de leurs Eglises dans le courant de l'année suivante, espérant que Sigismond-Auguste, qui avait plusieurs fois exprimé le désir de voir une telle union, se déciderait enfin à embrasser le protestantisme. Ils comptaient aussi par là mettre un terme aux dissensions qui scandalisaient tout vrai chrétien. Ce fut à Sandomir que se rassembla le synode chargé de cette mission (avril 1570). Des seigneurs influents, les palatins de Cracovie, de Sandomir, etc., accompagnés des ministres de leur confession, s'y rendirent de toutes parts; et après de longs débats, l'alliance fut conclue et signée le 14 avril 1570 [2].

Si cette union fût restée intacte, la cause protestante eût in-

[1] La Lithuanie et la Pologne n'avaient été unies jusqu'alors que par le fait qu'elles étaient gouvernées par un même souverain, héréditaire en Lithuanie, électif en Pologne. Le roi résigna son titre d'hérédité à la couronne de Lithuanie et garda pour ces deux pays le titre de roi électif. Les corps législatifs furent réunis en un seul, mais les administrations, les lois et les établissements militaires restèrent distincts. Cet ordre de choses, légèrement modifié dans la suite, subsista jusqu'à la dissolution de la Pologne.

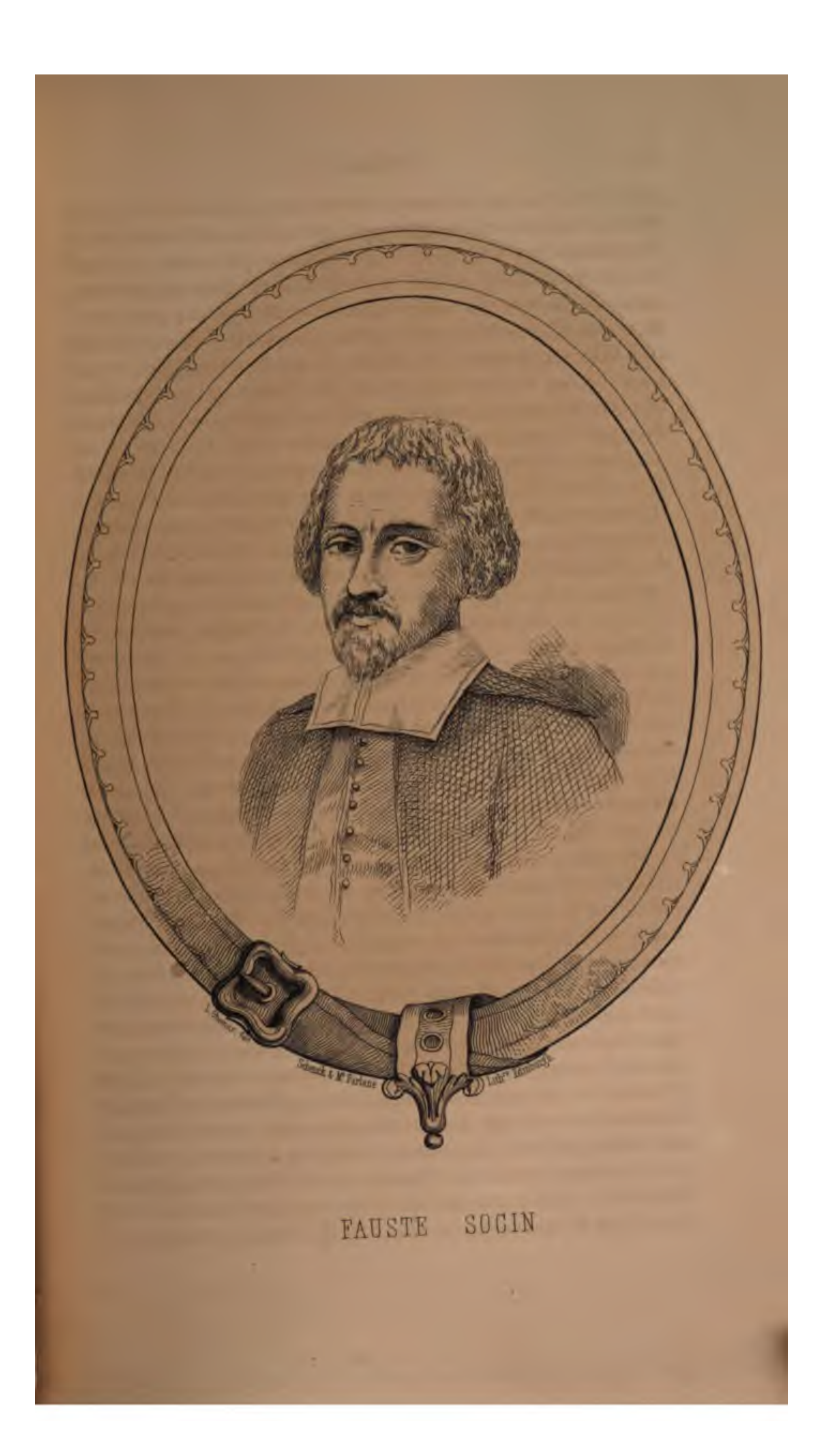
[2] On peut consulter au sujet de ces transactions, l'histoire de *Consensus Sandomiriensis*, de J.-E. Jablonski; l'*Histoire de l'Eglise de Bohême en Pologne*, par F. Lukaszewicz, et mon *Histoire de la réformation en Pologne*, Tome I, ch. 9.

dubitablement triomphé en Pologne. Les catholiques le comprirent et s'efforcèrent, par des publications injurieuses, de la couvrir de ridicule et de mépris. Ce ne fut cependant point du camp ennemi que s'éleva la tempête qui détruisit l'alliance et entraîna avec elle la ruine de la cause protestante en Pologne; elle surgit du milieu des protestants eux-mêmes. L'union contenait les germes de sa propre destruction en prétendant unir, au point de vue dogmatique, des confessions si opposées dans leur manière d'envisager la doctrine de l'eucharistie. Sous ce point de vue, les luthériens se trouvaient plus rapprochés de l'Église de Rome que de celle de Genève ou de Bohême; ces deux Églises rejettent la présence réelle, tandis que les luthériens croient à la *consubstantiation*, dogme qui ne s'éloigne pas beaucoup de celui de la *transsubstantiation*. Plusieurs synodes essayèrent en vain de prévenir la rupture de l'alliance conclue à Sandomir, rupture à laquelle travaillaient plusieurs docteurs luthériens. Les plus violentes attaques contre l'union de Sandomir vinrent du ministre protestant de Posen, Gericius, dont l'amour-propre et la vanité avaient été fortement excités par les adroites flatteries des jésuites, qui l'appelaient le seul luthérien de Pologne. Il était secondé par Énoch, ministre protestant qui avait secoué la discipline, trop sévère pour lui, de l'Église de Bohême et passé aux luthériens. Excités du dehors ils allèrent jusqu'à dire dans leurs sermons qu'il valait mieux embrasser le papisme que d'adhérer à l'union de Sandomir; que tous les luthériens qui fréquentaient les Églises de Bohême jouaient le salut de leurs âmes, et que les jésuites étaient préférables aux bohêmes. Ces discours violents causèrent un grand scandale, et plusieurs protestants, dont la foi n'était pas encore affermie, abandonnèrent des congrégations où régnaient de si honteuses dissensions, et rentrèrent dans le giron de l'ancienne Église. Ce fut le cas de plusieurs familles nobles, et leur exemple fut suivi par des milliers de gens du peuple. Il eût été beaucoup plus sage, lors de l'alliance de Sandomir, de prendre pour sa base une doctrine qui fût commune aux trois confessions, telle par exemple que le salut par la foi, et de laisser le dogme de l'eucharistie, sur lequel on ne pouvait jamais espérer de s'entendre. Au lieu de se disputer sur des points de croyance qui appartiennent au domaine des convictions individuelles, les protestants des diverses dénominations auraient dû prendre des mesures générales propres à assurer la liberté de

tous et à les protéger contre leur ennemi commun; ils auraient aisément atteint ce but en organisant un centre d'action. On ne le fit pas, et ce fut une des causes principales de la ruine du protestantisme en Pologne.

Un ennemi plus dangereux encore que l'*odium theologicum* luthérien, plus dangereux même que toutes les machinations de Rome, surgit dans le sein de la confession de Genève, qui prédominait en Lithuanie et dans la Pologne méridionale : je veux parler des doctrines antitrinitaires qui commençaient à se formuler, en 1546, dans les réunions d'une société secrète. Les ouvrages de Servet avaient eu en Pologne une grande circulation. Lélio Socin, qui avait parcouru ce pays en 1551, avait déjà répandu les germes de la même doctrine; et Stancari, savant italien, professeur d'hébreu à l'université de Cracovie, travailla à la même œuvre en soutenant publiquement que la médiation de notre Seigneur Jésus-Christ n'avait eu lieu que selon sa nature humaine, et non selon sa nature divine. Mais celui qui le premier fondit en un corps de doctrine les opinions antitrinitaires fut un certain Pierre Gonesius ou Goniondzki. C'était en Suisse que, après avoir étudié dans plusieurs universités étrangères, il était devenu antitrinitaire de zélé papiste qu'il était. Il retourna en Pologne comme prosélyte de la confession de Genève en apparence; mais dans un synode, en 1556, il rejeta le dogme de la Trinité et soutint l'existence de trois Dieux distincts, entre lesquels la suprématie appartenait à Dieu le Père seul. Le synode, effrayé de ce schisme nouveau, envoya Gonesius à Melanchton, qui essaya vainement d'influencer ses opinions. Gonesius développa d'une manière plus complète sa doctrine au synode de Brest, en Lithuanie (1558); il y lut un traité contre le baptême des enfants, et fit entendre ces mots significatifs : « que bien d'autres erreurs du papisme s'étaient infiltrées dans l'Eglise. » Le synode imposa silence à Gonesius sous peine d'excommunication; mais il refusa d'obéir, et trouva un grand nombre d'adhérents qui embrassèrent ses opinions. Son disciple le plus zélé fut Jean Kiszka, commandant en chef des armées de Lithuanie, riche et puissant seigneur, qui travailla activement à l'établissement d'Eglises qui reconnaissaient la suprématie de Dieu le Père sur le Fils. Les doctrines de Gonesius se rapprochaient d'abord plus de celles d'Arius que de celles de Servet, mais il finit par nier entièrement le mystère de la Trinité et la divinité de notre Sei-

gneur Jésus-Christ. Gonesius compta bientôt parmi ses adeptes plusieurs hommes distingués par leurs talents et le rang qu'ils occupaient dans la société. Les théologiens qui avaient embrassé les doctrines antitrinitaires se divisèrent en diverses fractions, mais elles se propagèrent néanmoins avec une si grande rapidité, que bientôt elles menacèrent d'anéantir l'Eglise qui leur avait donné naissance. La mort de Laski, son champion le plus fidèle, fut un nouveau coup pour elle. Il lui restait cependant quelques puissants défenseurs, qui combattirent sans relâche le fléau qui s'avançait rapidement, mais ils ne purent prévenir un schisme fatal au protestantisme. La séparation eut lieu en 1562, et en 1565 l'Eglise antitrinitaire, ou comme elle s'appelait, l'Eglise mineure réformée de Pologne, se constitua. Elle eut ses synodes, ses écoles et son organisation ecclésiastique. Voici les principaux articles de la confession de foi publiée en 1574 : « Dieu créa le Christ, c'est-à-dire le prophète le plus parfait, le prêtre le plus sacré, le roi invincible par lequel il a créé un monde nouveau. Ce nouveau monde est la nouvelle naissance que Christ a prêchée, établie et accomplie. Christ a changé l'ancien ordre de choses, et il a accordé la vie éternelle à ses élus, afin qu'après Dieu le Très-Haut ils puissent croire en lui. Le Saint-Esprit n'est pas Dieu, mais un don dont le Père a accordé la plénitude au Fils. » La même confession défendait de prêter serment où de traduire quelqu'un devant les tribunaux, quel que fût son délit. Les coupables devaient être admonestés, mais on ne pouvait les soumettre à aucune peine ni à aucune poursuite. L'Eglise se réservait de chasser de son sein les membres réfractaires. Le baptême devait être administré aux adultes; c'était un signe de la purification qui change le vieil Adam en une créature céleste. L'eucharistie devait être comprise comme dans l'Eglise de Genève. Cette confession de foi n'empêcha pas la division des membres de l'Eglise antitrinitaire en une foule de petites fractions ; un seul point les réunissait toutes : la supériorité du Père sur le Fils; et tandis que les uns maintenaient le dogme d'Arius, les autres allaient jusqu'à nier la divinité du Christ. Le célèbre Fauste Socin, dont le nom a été injustement attribué à une secte qu'il n'a point fondée, donna une forme définitive à ces doctrines. Arrivé en Pologne en 1579, il s'était établi à Cracovie ; après quatre ans de séjour dans cette ville, il se fixa à quelque distance dans le village de Pavlikovice, qui apparte-



FAUSTE SOCIN

nait à Christophe Morsztyn, dont peu de temps après il épousa la fille Elisabeth. Ce mariage, par lequel il s'alliait aux premières familles du royaume, contribua beaucoup à la propagation de ses opinions dans les hautes classes de la société, et prépara l'influence extraordinaire qu'il eut plus tard sur toutes les congrégations antitrinitaires, qui d'abord ne partageaient pas entièrement sa manière de voir. Il assista à tous leurs principaux synodes et y prit même une part active. Au synode de Wengrow, en 1584, il parvint à faire conserver le culte de Jésus-Christ, en montrant qu'en le rejetant on allait droit au judaïsme et même à l'athéisme. Lors de ce synode et de celui de Chmielnik, il contribua puissamment à faire rejeter les opinions millenaires qu'enseignaient plusieurs antitrinitaires. Son influence fut pleinement reconnue au synode de Brest, en Lithuanie (1588); il réunit les différents systèmes antitrinitaires, les fondit en un corps de doctrines complet, et parvint par là à établir l'unité dans leurs Eglises.

Socin fut à plusieurs reprises en butte aux persécutions de Rome, mais sans en souffrir gravement. A la fin cependant, la publication de son *De Jesu-Christo servatore* excita la fureur de ses ennemis, et la populace, conduite par les étudiants de l'université, envahit sa maison, l'entraîna dans la rue, le traita avec la plus grande brutalité, et l'aurait certainement massacré sans l'intervention de deux professeurs de l'université, MM. Wadowita et Goslicki, et du recteur, M. Lelovita, tous trois ecclésiastiques catholiques-romains. Ces hommes nobles et courageux réussirent à sauver leur plus redoutable antagoniste, en trompant la foule et en s'exposant eux-mêmes à de grands dangers. Socin vit ce jour-là détruire sa bibliothèque par la foule irritée, et pleura la perte de ses manuscrits, parmi lesquels se trouvait un écrit de sa composition contre les athées. Après ce triste événement, en 1598, il transféra sa résidence à Luklavice, village situé à 9 milles polonais de Cracovie, où il y avait déjà eu pendant quelque temps une Eglise antitrinitaire. Il s'établit dans la maison d'Adam Blonski, seigneur de l'endroit, et y demeura jusqu'à sa mort, qui arriva en 1607. Lorsqu'il perdit sa femme, qu'il aimait passionnément, la force d'âme et la résignation qui l'avaient soutenu précédemment dans l'adversité semblèrent l'abandonner, et pendant plusieurs mois il ne put reprendre aucune de ses occupations habituelles. Il laissa une fille nommée Agnès, qui

épousa Wyszowaty, gentilhomme lithuanien, et fut la mère du célèbre auteur de ce nom. A peu près à l'époque ou Socin quitta Cracovie, il perdit des terres qu'il possédait en Toscane et qui lui rapportaient un revenu qu'il dépensait avec la plus grande libéralité. Ces domaines lui furent confisqués à la mort de François de Médicis, son bienfaiteur et son ami. Il se vit réduit à vivre aux dépens de ses amis, et accepta cette dure épreuve avec patience et douceur. Sa soumission ne se démentit pas pendant de longues souffrances physiques, et il paraît avoir été doué d'un aimable caractère. Ses écrits polémiques ne sont point souillés par l'amère violence qui caractérisait alors les ouvrages de controverse des deux partis. Ses talents et ses connaissances étaient du premier ordre, et l'on ne peut avoir aucun doute sur la sincérité de sa piété et la pureté de ses intentions. Ce sont autant de motifs qui font vivement regretter qu'un tel assemblage de talents et de vertus ait été employé à propager des doctrines erronées, dont les conséquences n'avaient été prévues ni par lui ni par ses disciples.

Déjà pendant la vie de Socin quelques-uns de ses disciples avaient été jusqu'à nier la révélation. Budny, entre autres, qui a donné une traduction de l'Ancien Testament la mieux faite qu'on eut encore, écrivit des commentaires sur l'Ecriture, qui le firent casser, comme incrédule, de ses fonctions pastorales. Les opinions rationalistes, comme on les appelle de nos jours en Allemagne, ne sont point inhérentes à l'esprit slave, et elles n'auraient pas pris pied dans ce pays si elles y eussent été introduites un demi-siècle plus tard, après que la réformation s'y fut sérieusement établie et que l'excitation produite par les troubles religieux se fût calmée. Les doctrines antitrinitaires n'auraient trouvé alors qu'un petit nombre d'adhérents parmi les hommes de lettres et les théologiens, et n'auraient pas eu accès dans la masse du peuple, pour qui la nature spéculative de ce système est tout à fait antipathique: prêchées au milieu des conflits du papisme et du protestantisme, elles firent un tort immense à la cause de l'Evangile. Au moment où elle ne pouvait triompher que par l'étroite union et le zèle soutenu de ses défenseurs, les antitrinitaires lui portèrent un coup mortel en semant le doute et l'incertitude, et en détruisant ce qui seul peut faire triompher de la persécution et de la séduction, une foi illimitée dans la justice et la vérité de la cause qu'on défend. Ces doctrines hardies, qui effaçaient, ou du

moins rendaient incertaine la démarcation entre la raison humaine et la foi, jetèrent l'alarme dans les consciences timorées, et leur firent chercher un refuge dans l'autorité de l'Eglise romaine. L'archevêque Tillotson observe avec raison que, quoique les docteurs sociniens aient combattu avec succès les erreurs de l'Eglise romaine, ils ont fourni en même temps à cette Eglise de puissants arguments pour combattre la réformation. Le rationalisme, durant ce siècle, a produit un effet analogue sur quelques esprits d'élite, les Stolberg, Werner, Fréderic Schlégel, etc. L'indifférence, ce fléau moral, a été le résultat des doctrines antitrinitaires, et ce fut la cause principale du déclin du protestantisme en Pologne. Pouvait-on demander à des gens chez qui le doute commençait à infiltrer son dangereux venin de sacrifier leurs intérêts terrestres à leurs principes religieux? bien moins encore pouvait-on s'attendre à ce qu'ils endurassent la persécution pour l'amour d'une religion qui ne leur inspirait point une entière confiance? Ceci nous explique en grande partie le déplorable succès avec lequel Sigismond III détacha tant de familles du protestantisme, ce prince ayant pour principe de réserver exclusivement aux catholiques les charges et les richesses, et d'abandonner les protestants aux persécutions de l'Eglise.

La morale des antitrinitaires était sévère, et ils s'efforçaient d'observer à la lettre les préceptes de l'Evangile, sans tenir compte des circonstances; principe dangereux qui pourrait produire plus de mal que de bien s'il était généralement adopté. Dans une lettre à Paléologue, Socin expose ses théories d'obéissance passive et de soumission illimitée aux pouvoirs politiques. Il condamna vivement l'insurrection de la Hollande contre le joug de l'Espagne, ainsi que la résistance qu'opposaient à leurs persécuteurs les protestants français. Bayle observe avec raison que Socin, dans cette circonstance, parle plutôt comme un moine chargé d'avilir et de rendre odieuse la réforme que comme un réfugié d'Italie. Ces opinions ne furent cependant pas implicitement acceptées par tous les sociniens de Pologne, et leurs synodes de 1596 et de 1598 les autorisèrent à se prévaloir des privilèges de la noblesse polonaise, tels que la possession des places et des grades, et le droit de prendre les armes, mais en cas seulement de défense personnelle. Cette dernière permission déplut aux sociniens d'une

classe inférieure, et au synode de 1605 ils firent passer une loi qui déclarait que des chrétiens devaient plutôt abandonner les pays exposés aux excursions dévastatrices des Tatars que de tuer leurs ennemis pour la défense de leur patrie. Cette étrange doctrine, dans un pays exposé à de fréquentes agressions comme l'était la Pologne, répugnait au caractère national ; elle était d'ailleurs en opposition à la conduite des premiers chrétiens, qui combattaient vaillamment dans les légions romaines, et cette loi ne fut pas strictement observée par les sociniens, dont plusieurs se distinguèrent dans la carrière des armes.

Socin ne fut pas l'auteur du catéchisme de la secte à laquelle il donna son nom. Il fut composé par Smalcius, savant socinien allemand qui s'était fixé en Pologne, et par Moskorzewski, riche et savant seigneur. C'est un développement de celui de 1574, bien connu aux théologiens sous le nom de *Catéchisme rakovien*, car il fut publié à Rakow, petite ville du midi de la Pologne, où se trouvait une école socinienne célèbre dans toute l'Europe. Il fut publié en polonais et en latin, et une traduction anglaise en fut imprimée, en 1652, à Amsterdam.

Dans la même année, le parlement anglais déclara, le 2 avril, que « le livre intitulé *Catechesis Ecclesiarum in Regno Poloniæ*, etc., appelé ordinairement le Catéchisme rakovien, contenait des doctrines blasphématoires, erronées et scandaleuses, » et ordonna en conséquence aux shériffs de Londres et de Middlesex d'en faire saisir tous les exemplaires en quelques lieux qu'ils pussent être, et de les faire brûler à la Vieille bourse à Londres, et au Nouveau Palais à Westminster. N. Abraham Ries publia, en 1819, une nouvelle traduction anglaise de ce catéchisme, suivie d'une notice historique. Les congrégations sociniennes, composées en grande partie de nobles dont plusieurs possédaient de riches domaines, ne furent jamais nombreuses. Elles eurent cependant plusieurs écoles fréquentées par des élèves de diverses confessions, et dont celle de Rakow fut la plus célèbre. Elles produisirent plusieurs docteurs distingués et plusieurs écrivains qui traitèrent spécialement des sujets religieux. La collection des ouvrages de leurs théologiens, connue sous le nom de *Bibliotheca Fratrum Polonorum*, qui occupe une place importante parmi les ouvrages de théologie, est étudiée par les protestants de toutes les dénominations.

En 1570, lorsque fut conclu le traité de Sandomir, la cause

du protestantisme avait atteint le point culminant de ses succès en Pologne. Il est impossible de connaître le nombre exact des églises que possédaient à cette époque ses défenseurs. Le jésuite Skarga, qui vivait à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième, affirme que 2000 églises environ avaient été enlevées au romanisme par les protestants de toutes dénominations. Il est hors de doute que les principales familles de la Pologne ont été protestantes, et que plusieurs sont retournées à l'Eglise de Rome, effrayées des dissensions perpétuelles qui agitaient les protestants et des variantes de leurs doctrines[1]. Elles avaient fondé plusieurs écoles et un grand nombre d'imprimeries, d'où sortirent non-seulement des ouvrages de polémique, mais encore des écrits littéraires et scientifiques. La fermentation que la réforme avait excitée dans les esprits donna une puissante impulsion à l'activité intellectuelle des Polonais, et le résultat en fut des plus bienfaisants pour le pays. L'arme la plus puissante avec laquelle les protestants de Pologne attaquèrent l'Eglise établie fut la traduction des saintes Ecritures en langue vulgaire et la distribution d'écrits polémiques. Les catholiques se servaient d'armes analogues pour la défense de leur Eglise, et cette controverse ardente poussa l'un et l'autre parti à faire de profondes études. On ajouta l'étude du grec et de l'hébreu à celle du latin qui était déjà générale. Ce fait exerça une heureuse influence sur la littérature nationale, qui prit une grande extension et produisit un nombre considérable d'ouvrages en tout genre, soit en polonais, soit en latin. Les versions de la Bible que firent alors les protestants et les catholiques sont des chefs-d'œuvre au point de vue de la langue et du style, et les écrivains polonais de nos jours cherchent à les étudier de même que les autres productions du seizième siècle, l'ère brillante de notre littérature. Les ouvrages de jurisprudence et de politique, publiés pendant cette période, cherchent évidemment à apporter des améliorations à la constitution défectueuse du pays, qui restreignait beaucoup trop le pouvoir exécutif du roi. La réforme qui

[1] Voici quelles furent les familles qui embrassèrent le protestantisme au seizième siècle, et qui toutes occupaient les premières places de l'Etat: Radzivill, Zamoyski, Potocki, Leczinski, Sapieha, Ostrorog, Olesnicki, Sieninski, Szafraniec, Tenczinski, Ossolinski, Jordan, Zborowski, Gorka, Mielecki, Laski, Chodkiewicz, Melsztynski, Dembinski, Bonar, Boratinski, Firley, Tarlo, Lubomirski, Dzialinski, Sieniawski, Zaremba, Malachowski, Bninski, Wielopolski, etc., etc., etc.

se fit dans la diète de 1564 fut déjà un pas vers ce but. Les défauts de la constitution polonaise étaient contrebalancés par la jouissance d'une liberté qui n'avait point encore dégénéré en licence. L'indépendance religieuse était alors respectée plus que dans les autres pays de l'Europe, où il arrivait que les protestants étaient persécutés par les catholiques, et vice versâ. Cette liberté, jointe aux avantages commerciaux qu'offrait la Pologne, et au vaste champ qu'elle présentait aux talents de tous genres, attirèrent une foule d'étrangers qui fuyaient leur pays natal, où ils étaient poursuivis par la persécution religieuse, et qui par leur industrie et leurs facultés devinrent d'utiles citoyens dont s'honora leur patrie d'adoption. Il y avait à Cracovie, à Vilna, à Posen et ailleurs encore des congrégations de protestants italiens et français. Des Ecossais se dispersèrent dans les diverses parties de la Pologne, et établirent des congrégations dans ces mêmes villes et dans d'autres encore. La plus nombreuse se réunissait à Kieydany, petite ville de Lithuanie dans les possessions des princes Radzivill. La principale famille écossaise qui se fixa en Pologne fut celle des Bonar, qui arriva dans le pays avant la réformation, et devint son défenseur le plus zélé. Cette famille, qui par ses richesses et ses talents s'était élevée aux premières dignités de l'Etat, s'éteignit durant le dix-septième siècle. On compte encore dans la noblesse polonaise plusieurs familles écossaises, et le naturaliste le plus distingué peut-être du dix-septième siècle, le docteur Jean Johnstone, était un Écossais né en Pologne.

Il semble, en vérité, qu'il y ait comme un lien mystérieux entre ces deux contrées si distantes l'une de l'autre, car si plusieurs Ecossais trouvèrent jadis une seconde patrie dans la Pologne, de notre temps l'Ecosse a témoigné la plus généreuse sympathie pour les malheurs de ce pays. Ainsi ce fut un barde éminent de la Calédonie, l'auteur si bien doué des *Pleasures of Hope* qui, lorsque

Sarmatia fell, unwept, without a crime,
(La Pologne tomba sans être pleurée, mais sans crime)

jeta par ses immortelles strophes, sur la chute de sa liberté, un rayon de gloire qui durera tant que la langue anglaise ne sera point oubliée. Le nom de Thomas Campbell est vénéré dans toute la Pologne; mais il y a encore un autre Ecossais dont le nom est gravé dans le cœur de tout vrai Polonais, c'est celui de



LE CARDINAL HOSIUS

ce noble personnage dont les persévérants efforts pour soutenir la cause des pays opprimés, et pour soulager les souffrances de leurs fils dans l'exil, formeront l'une des plus brillantes pages de l'histoire d'une époque où trop souvent le succès est l'objet d'un culte universel sans égard à sa valeur morale ou non. Il est presque superflu de dire que je fais allusion ici à cet ami des abandonnés, à ce patron et défenseur de tous ceux qui ont souffert dans leurs droits privés ou nationaux, à lord Dudley Stuart.

Quelque ébranlée que fut la cause protestante en Pologne, sa situation en 1600 était encore plus favorable que celle de ses adversaires. La majorité des nobles influents lui était attachée, tandis que quelques familles puissantes et la grande masse de la population des provinces orientales professaient la religion grecque et se montraient aussi opposées à Rome que les protestants. Nous avons vu que le primat de Pologne, plusieurs prélats et membres du clergé, et un grand nombre de laïques, penchaient fortement pour une Eglise nationale réformée, et n'étaient retenus que par les inquiétudes que leur donnaient les éternelles dissensions des sectes protestantes, plus propres à troubler les esprits qu'à les édifier. La grande majorité des membres laïques du sénat étaient ou protestants ou disciples de l'Eglise grecque, et le roi donna une preuve éclatante de son penchant pour les protestants en nommant sénateur laïque l'évêque Pac, qui avait passé au protestantisme. L'Eglise de Rome était menacée d'une ruine prochaine, et elle ne dut son salut qu'aux efforts vigoureux d'un de ces hommes qui surgissent parfois dans l'histoire pour suspendre ou accélérer le cours naturel des événements. Ce fut Hosen, surnommé à juste titre le grand cardinal.

Stanislas Hosen (en latin Hosius) naquit, en 1504, à Cracovie; sa famille, d'origine allemande, avait acquis des richesses considérables. Il fut élevé dans sa patrie et alla achever ses études à Padoue, où il se lia d'une intime amitié avec Réginald de la Pole, qui fut plus tard un célèbre prélat anglais. De Padoue il alla à Bologne, où il prit le grade de docteur en droit auprès de Buoncompagni, plus tard pape sous le nom de Grégoire XIII. De retour en Pologne, il fut recommandé par l'évêque de Cracovie, Tomicki, à la reine Bona Sforza, femme de Sigismond Ier, qui le prit sous sa protection et lui assura un prompt avancement. Le roi lui confia les affaires de la Prusse polonaise et le nomma

chanoine de Cracovie. Il se fit remarquer dès l'abord par son animosité contre les protestants. Il ne les attaqua cependant pas lui-même, mais encouragea d'autres prédicateurs à prêcher du haut des chaires contre leurs innovations religieuses, imitant en cela, comme le dit son biographe Rescius, « la prudence du serpent. » Fait évêque de Culm, il fut chargé d'importantes négociations auprès de Charles-Quint et de son frère Ferdinand, dans lesquelles il se conduisit de la manière la plus honorable. Ayant été nommé évêque d'Ermeland, il devint le chef de l'Église de la Prusse polonaise et acquit une grande influence sur cette province. Il lutta vainement contre les progrès du luthéranisme, qui malgré tous ses efforts se répandit rapidement et fut bientôt professé par la majorité des habitants. Aucun prélat catholique ne combattit la réforme avec autant d'ardeur que Hosen; il déploya dans cette lutte une activité et des talents égaux à son zèle. Il dictait plusieurs lettres à la fois à ses différents secrétaires, et pendant ses repas il traitait souvent les affaires les plus compliquées, répondait aux lettres qu'on lui écrivait de tous côtés ou se faisait lire quelque ouvrage nouveau. Il connaissait parfaitement l'histoire politique et religieuse de l'Europe, et savait toujours à point nommé les actes et les démarches des principaux réformateurs auxquels il faisait une guerre perpétuelle. Rien ne lui coûtait pour arrêter les progrès de la réforme; il s'adressait incessamment au roi, aux nobles, au clergé; il assistait aux diètes, aux assemblées de provinces; il convoquait des synodes, des chapitres; il trouvait encore le temps de composer des ouvrages qui lui méritèrent la réputation du plus grand écrivain de son temps, et qui furent traduits dans les principales langues de l'Europe[1]. Il écrivait avec une même facilité en latin, en allemand et en polonais, adaptant de la manière la plus adroite son style au goût de ses lecteurs. Dans ses ouvrages latins, il se montre théologien profond, érudit et subtil, tandis que dans ses productions allemandes il imite

[1] Les principaux ouvrages de Hosen sont les suivants : *Confessio catholicæ fidei christianæ, vel potius explicatio confessionis a Patribus facta in synodo provinciali quæ habita est Petricoviæ, anno* 1551, Moguntiæ 1551. — *De expresso Verbo Dei*, 1567. — *Propugnatio christianæ catholicæque doctrinæ*, 1559. — *Confutatio Prolegomenon Brentii*, 1565. — *De communione sub utraque specie. De sacerdotum conjugio. De missa vulgari lingua celebranda*, etc. La meilleure édition des œuvres de Hosen parut à Cologne en 1584; elle contient les lettres qu'il écrivit aux personnes distinguées de son époque.

avec succès la brusquerie des écrits de Luther : il emprunte son humeur joviale et ses expressions rudes et frappantes; dans ses compositions polonaises, il se prête à merveille au goût et au caractère de ses compatriotes: son style est léger, plaisant même à l'occasion. Il étudiait avec soin les écrits polémiques des auteurs protestants de toutes les confessions, et se servait habilement des arguments par lesquels plusieurs de ces écrivains avaient la folie de recommander l'application des lois pénales contre ceux de leurs coreligionnaires qui ne partageaient pas leurs opinions en matières religieuses. Il ne se fit aucun scrupule de répéter à plusieurs reprises qu'on n'était pas tenu à remplir ses engagements vis-à-vis des hérétiques, et qu'il n'était point nécessaire de les combattre avec des arguments, mais bien par l'autorité des magistrats. Il fit l'entière confession de ses principes à ce sujet, dans une lettre qu'il écrivit au célèbre cardinal de Lorraine, au sujet du meurtre de Coligny, dont la nouvelle, disait-il, l'avait rempli d'une joie inexprimable; il remerciait le Tout-Puissant de l'immense bienfait qu'il avait accordé à la France en lui donnant le massacre de la Saint-Barthélemi, et le suppliait d'accorder la même grâce à la Pologne. Le prélat qui nourrissait en lui d'aussi détestables sentiments se montrait en d'autres occasions orné des plus nobles qualités qui honorent l'humanité, et quoique le jugement qu'en porte le sceptique Bayle, qui l'appelle le plus grand homme qu'ait jamais produit la Pologne, nous semble bien exagéré, on ne peut avoir qu'une haute opinion de ses talents et de ses vertus. Ses fautes furent plus les conséquences des préceptes de son Eglise, qu'il suivait avec zèle, mais avec conscience, que les siennes propres. Il était animé par une si grande ferveur pour son Eglise, qu'il allait jusqu'à déclarer, dans un de ses écrits polémiques, que les saintes Ecritures, si elles n'étaient appuyées par l'autorité de l'Eglise, n'auraient pas plus de poids que les fables d'Esope. Il fut nommé cardinal par le pape Pie IV, en 1561, et fut fait président du concile de Trente. Il s'acquitta de sa charge à l'entière satisfaction du pape. Elevé aux fonctions de grand pénitencier de l'Eglise, il passa les dernières années de sa vie à Rome où il mourut, en 1579, à l'âge de 78 ans.

Hosen était aussi absolu en politique qu'en religion. Il prétendait que des sujets n'ont aucun droit à exercer, mais qu'ils doivent une aveugle soumission à leur souverain, qui n'est res-

ponsable d'aucun de ses actes, et qu'on ne peut le juger sans crime. Ainsi que plusieurs écrivains ses coreligionnaires, il attribuait aux doctrines de la réformation les innovations politiques; selon lui, c'était la lecture des saintes Ecritures qui rendait les peuples séditieux, et il s'élevait tout particulièrement contre les femmes qui s'adonnaient à cette lecture.

Malgré le profond savoir qui fit regarder Hosen comme une des plus grandes lumières de l'Eglise romaine, il ne s'affranchit jamais de la croyance antichrétienne qui prête aux macérations volontaires un mérite agréable à Dieu. Rigide observateur de ces pratiques que l'Eglise de Rome recommande, quoiqu'elles soient plus conformes aux rites païens qu'aux doux préceptes de l'Evangile, il déchirait souvent son corps par de rudes flagellations, répandant ainsi son propre sang avec toute la ferveur qu'il eût mise à verser celui des adversaires du pape.

Tel fut l'homme célèbre qui, voyant tous ses efforts pour combattre la réformation en Pologne rester vains, prit une mesure par laquelle il mérita l'éternelle gratitude de Rome et les malédictions de sa patrie. Il appela à son aide la société nouvellement formée des jésuites, qui, par son admirable organisation, son zèle et son activité, mais surtout par l'absolu mépris de tous les principes qui mettaient quelque obstacle entre elle et le but vers lequel elle tendait, réussit à sauver le catholicisme d'une ruine imminente dans toute l'Europe, et même à rétablir son empire en plusieurs lieux où il avait déjà disparu.

Dès 1558, la société envoya en Pologne un de ses membres nommé Canisius, avec la mission d'examiner l'état du pays. Canisius déclara qu'il l'avait trouvé infecté du venin de l'hérésie, et attribua surtout cet état de choses à la répugnance qu'avait le roi à réprimer le protestantisme par des mesures sanguinaires. Il eut plusieurs conférences avec les chefs du clergé au sujet de l'établissement des jésuites en Pologne; mais il revint sans avoir obtenu de résultat définitif. Hosen à son retour de Trente, en 1564, fut vivement affecté des progrès qu'avait faits le protestantisme dans son diocèse, et s'adressa lui-même au célèbre général des jésuites, Lainez, pour le prier de lui envoyer quelques membres de la société. Lainez en fit partir quelques-uns immédiatement de Rome, et ordonna à quelques autres jésuites qui se trouvaient en Allemagne de les rejoindre de suite. Hosen installa ces hôtes désirés à Braunsberg, petite ville de

son diocèse, et dota richement l'établissement naissant qui bientôt devait étendre ses racines dans la Pologne entière. On essaya, en 1561, d'introduire les jésuites à Elbing, mais les protestants de cette ville s'opposèrent si vivement à l'admission d'une société qui était venue avec le but avoué d'extirper l'hérésie que Hosen, tout en déplorant les préventions d'une ville qui rejetait ainsi son propre salut, fut contraint de se désister de son projet. Les jésuites ne firent pas d'abord de rapides progrès, et ce ne fut que six ans après leur arrivée en Pologne que l'évêque de Posen, poussé par le légat du pape, les établit dans cette ville; après avoir engagé les autorités à leur céder une des principales églises, deux hôpitaux et une école, il les dota d'un domaine et leur fit cadeau de sa bibliothèque. Ils s'insinuèrent dans la faveur de la sœur de Sigismond-Auguste, la princesse Anna, qui mit toute son influence à leur service. Le primat Uchanski, qui s'était montré favorable à la cause de la réformation, s'efforça, dès que la mort de Sigismond vint dissiper les espérances de ses adhérents, d'étouffer les soupçons que sa conduite pouvait avoir donnés à Rome en déployant un zèle aveugle pour ses intérêts, et il devint l'un des grands patrons de l'ordre des jésuites. Son exemple fut suivi par plusieurs évêques qui se reposaient plus, pour la défense de leurs diocèses, sur les intrigues de leurs nouveaux alliés que sur les efforts du clergé local. Je montrerai dans un autre endroit quel fut le rapide accroissement des jésuites en nombre et en influence, lorsque j'aurai la triste tâche de peindre les intrigues incessantes et les sourdes menées par lesquelles cette société réussit à écraser en Pologne le parti antipapiste, sacrifiant les intérêts vitaux du pays et la prospérité nationale à la restauration de l'empire de Rome.

CHAPITRE IX.

POLOGNE : ÉGLISE d'ORIENT.

Sigismond-Auguste, dont le penchant manifeste pour la réformation inspirait aux protestants l'espérance, qui semblait bien fondée, que, malgré l'indécision naturelle de son caractère, il se déclarerait enfin pour l'établissement d'une Église nationale réformée, mourut sans enfants en 1572; et la dynastie des Jagellons, qui avait régné sur la Pologne pendant deux siècles, s'éteignit par sa mort. La Pologne se trouvait dans une position critique : il fallait mettre à exécution l'élection du monarque, qui était restée à l'état de théorie aussi longtemps qu'avait duré cette dynastie. Les partis religieux, qui divisaient la Pologne, augmentaient la difficulté attachée à l'élection d'un monarque; les protestants désiraient placer la couronne sur la tête d'un candidat qui professât la même foi qu'eux, tandis que les catholiques, d'autre part, s'efforçaient d'assurer le trône à un zélé défenseur de leur Eglise. Même avant la mort de Sigismond-Auguste ce parti commença ses intrigues, et il trouva un chef habile dans le célèbre diplomate de la cour de Rome, le cardinal Commendoni, dont j'ai raconté plus haut la première visite en Pologne, et qui revenait dans ce pays pour l'entraîner dans une guerre contre les Turcs. Le projet de Commendoni était d'établir sur le trône de Pologne l'archiduc Ernest, fils de l'empereur Maximilien II, et dans ce but il engagea plusieurs nobles catholiques à adopter le plan de faire nommer d'abord l'archiduc grand-duc de Lithuanie, après quoi il lèverait une armée de vingt-quatre mille hommes pour contraindre, s'il était nécessaire, le sénat à suivre l'exemple de la Lithuanie.

Après avoir resserré les liens du parti catholique, Commendoni chercha à diviser et à affaiblir celui des protestants, dont le chef était Jean Firley, palatin de Cracovie et grand maréchal de Pologne. C'était un disciple zélé de la confession de Ge-

nève, et, comme grand maréchal, le premier officier du royaume. La position et la popularité dont il jouissait lui donnaient une grande influence, qui fit supposer à beaucoup de gens qu'il avait des prétentions à la couronne de son pays, prétentions qu'il aurait pu soutenir avec succès. L'inimitié personnelle, et plus encore peut-être la crainte de voir le triomphe de l'Eglise de Genève assuré par l'élection de Firley, engagea la puissante famille des Zborowski, qui professait le luthéranisme, à s'opposer à lui; la famille des Gorkas se joignit à elle pour les mêmes motifs. Commendoni profita de cette malheureuse division des protestants et l'augmenta par l'entremise d'André Zborowski, un membre de la famille qui était resté catholique et entièrement dévoué au cardinal; leurs intrigues eurent tant de succès que bientôt la puissante famille des Zborowski, abandonnant les intérêts protestants, se déclara pour un candidat catholique au trône. Commendoni informa l'empereur du succès de ses démarches, et le pria de lui envoyer de l'argent et de faire avancer secrètement ses troupes vers la frontière polonaise. Il lui représentait que, par ce moyen, et avec l'assistance des catholiques les plus zélés, l'archiduc pourrait s'emparer du trône de Pologne, en dépit des efforts des protestants et sans souscrire aux conditions qu'on pourrait vouloir mettre à son autorité. Cette infâme intrigue de Commendoni, qui menaçait la liberté politique et religieuse de la Pologne, eût plongé ce malheureux pays dans les horreurs d'une guerre civile sans assurer le trône à l'archiduc; mais elle fut déjouée par la prudence et la modération de l'empereur lui-même, qui, malgré son désir de placer son fils sur le trône, vit clairement l'impossibilité où il était d'y parvenir par la violence et la trahison, et préféra atteindre ce but par la voie des négociations.

L'influence momentanée que Coligny et le parti protestant exercèrent à la cour de France, après la paix de Saint-Germain en 1570, produisit un effet décisif sur ses relations avec l'étranger et en particulier sur celles qu'elle avait avec la Pologne. Coligny et les protestants méditaient une combinaison politique et religieuse, qui avait pour objet d'humilier le catholicisme et son appui principal, l'Espagne. Coligny aurait voulu unir les protestants divisés, centraliser leur action et donner à leur cause cette unité de tendance qui eût assuré son triomphe sur l'Europe entière. Dans une telle combinaison, il comprit le rôle important de la

Pologne, et il pensa que si la cause protestante prévalait en France et en Pologne, et que ces deux pays contractassent une alliance politique et religieuse, ils renverseraient à jamais l'empire de Rome et de la maison d'Autriche. Coligny conseilla donc à la cour de France de mettre tout en œuvre pour placer Henri de Valois, duc d'Anjou, sur le trône de Pologne, et Catherine de Médicis saisit vivement ce projet qui secondait les idées d'ambition qu'elle nourrissait pour son fils. Ce plan fut conçu pendant la vie de Sigismond-Auguste, et un ambassadeur français, Balagny, fut envoyé en Pologne, sous le prétexte de demander la main de la princesse Anna, sœur du roi, pour le duc d'Anjou, mais dans le fait pour prendre des informations sur l'état réel du pays, et sur les principaux partis qui s'y disputaient le terrain.

Plusieurs assemblées des provinces et une assemblée générale des États de Pologne prirent des mesures efficaces pour maintenir, pendant l'interrègne, la paix dans le pays. Les affaires de l'État furent conduites pendant ce temps par le grand maréchal au nom du primat et du sénat. La diète de convocation[1] s'assembla à Varsovie dans le mois de janvier 1573. Le clergé catholique ne pensait plus à écraser les antipapistes, mais seulement à conserver sa propre position. Karnkowski, évêque de Cujavie, proposa une loi qui, en établissant une égalité de droits parfaite dans toute la Pologne entre les confessions chrétiennes, garantissait les dignités et les priviléges des évêques catholiques romains; elle abolissait cependant l'obligation où se trouvaient les patrons des cures, de n'accorder les bénéfices dont ils disposaient qu'à des prêtres catholiques. Ce projet de loi fut promptement adopté par la diète, mais Commendoni, par ses instigations, parvint à produire un changement complet dans les opinions des évêques, qui bientôt protestèrent contre une mesure dont ils étaient eux-mêmes les auteurs. Ils refusèrent de la signer, à l'exception de François Krasinski, évêque de Cracovie et vice-chancelier de Pologne, qui, préférant les intérêts de son pays à ceux de Rome, signa l'acte en

[1] La diète de convocation était celle qui s'assemblait après la mort du monarque, afin de fixer le temps et le lieu de l'élection, de convoquer l'assemblée élective et d'adopter les mesures nécessaires au maintien de la paix et à la sécurité du pays. Elle était toujours *confédérée*, c'est-à-dire que le sénat y votait avec la Chambre des nonces, et que les affaires s'y décidaient à la majorité et non à l'unanimité des votes.





FRANÇOIS KRASINSKI.



question; il fut accepté par la diète le 6 janvier 1573. Son patriotisme lui valut une amère censure de Rome, et Commendoni le considéra comme un homme d'une orthodoxie suspecte et dévoué de corps et d'âme à Firley [1]. Cette même diète fixa l'élection du monarque au 7 avril, à Kamien, dans le voisinage de Varsovie.

Plusieurs candidats se présentaient pour le trône vacant, mais il n'y avait que deux compétiteurs réels, l'archiduc Ernest d'Autriche et Henri de Valois, duc d'Anjou. Le parti de l'archiduc, à la tête duquel se trouvait Commendoni, était d'abord très-fort et très-puissant, mais bientôt il perdit du terrain par plusieurs

[1] Ce prélat avait réellement fort à cœur la réforme de l'Eglise nationale, et il fit à ce sujet de vives représentations au roi (Sigismond-Auguste), en 1555. Il n'était pas moins distingué par ses talents politiques que par ses vues éclairées en fait de religion. J'ai déjà dit qu'il avait étudié à Wittemberg, sous Mélanchton. Il termina son éducation ecclésiastique à Rome, et fut nommé, après son retour en Pologne, chanoine de Lowicz et archidiacre de Kalisch. Il se rendit deux fois à Rome pour les affaires de l'Eglise polonaise, et fut ensuite envoyé, par le roi Sigismond-Auguste, comme ambassadeur auprès de l'empereur Maximilien II. Durant cette mission il contracta une amitié intime avec Etienne Bathori, alors envoyé de Jean Zapolya, prince de Transylvanie, à la cour impériale. Lorsque Bathori fut mis en prison par l'empereur, Krasinski fit de grands efforts pour obtenir sa liberté et y réussit. Il contribua puissamment par ses talents et son zèle à l'union législative de la Pologne avec la Lithuanie. En récompense de ses services il reçut la dignité de vice-chancelier de Pologne, et bientôt après il fut créé évêque de Cracovie.

L'évêché de Cracovie jouissait d'un revenu considérable, surtout parce que la souveraineté du duché de Severie, avec toutes les prérogatives royales, s'y trouvait attachée. Aussi les évêques de Cracovie laissaient ils en général de grandes fortunes à leurs familles; mais Krasinski employa tous ses revenus pour le bien de l'Eglise ou pour des dépenses patriotiques. Ainsi, comme la contrée se trouvait dans un état de troubles très-graves, après la fuite soudaine de son monarque Henri de Valois, et comme déjà les Tatars envahissaient ses frontières, Krasinski envoya, à ses propres frais, un corps de cavalerie à l'armée dirigée contre l'ennemi, secours qui lui valut des remerciements de la diète.

L'élection au trône de Pologne d'Etienne Bathori, qui, comme je l'ai dit, était un ami de Krasinski et lui avait des obligations personnelles, aurait probablement placé le prélat patriote à la tête de l'Eglise polonaise, mais il mourut en 1579, âgé de cinquante-quatre ans. Le dernier acte de sa vie fut l'envoi au camp de son souverain, alors occupé du siége de Dantzig, de cinquante cuirassiers et deux cents hommes d'infanterie équipés à ses frais. Il était déjà fort malade, et son royal ami reçut la nouvelle de sa mort presque en même temps que le renfort de troupes qu'il lui envoyait. La médaille représentée sur la planche ci-jointe fut frappée pour lui par ses sujets de Severie, chez lesquels il était très-populaire.

L'auteur du présent ouvrage descend d'un frère de François Krasinski.

Cette famille peut citer encore un autre évêque patriote, Adam Krasinski, évêque de Kamenetz, dont les efforts pour délivrer son pays de l'oppression étrangère ont été amplement décrits par Rulhière, dans son *Histoire de l'anarchie de Pologne*. Je puis ajouter que ce fut sur la motion du même Adam Krasinski que l'élection du roi fut abolie et l'hérédité du trône de Pologne proclamée dans la fameuse constitution du 3 mai 1791.

fautes que commirent les agents de l'empereur, et surtout par la jalousie qu'on excita contre la maison de Habsbourg, en signalant les entraves que son gouvernement avait apportés aux libertés de la Bohême. Cette irritation devint si violente que Commendoni, regardant les chances de l'archiduc comme perdues sans retour, transporta son influence dans le parti du prince français.

La politique de la France fut conduite, en cette occasion, avec une grande habileté. Le but qu'on se proposait, en plaçant un prince français sur le trône, était celui d'abattre la puissance croissante de l'Espagne et de l'Autriche, en relevant la cause protestante en Europe. La cour de France avait donc envoyé en Allemagne, avant la mort de Sigismond-Auguste, un agent nommé Schomberg, qui devait engager les princes protestants de ce pays à conclure une alliance avec la France et à soutenir ses vues sur la Pologne. Aussitôt que la mort de Sigismond-Auguste fut connue, Montluc, évêque de Valence, muni d'amples instructions par Coligny, fut envoyé comme ambassadeur en Pologne, mais il n'avait pas encore passé les frontières de France lorsque éclata le massacre de la Saint-Barthélemy. On sait que Coligny fut l'une des premières victimes de ce crime épouvantable; Montluc, en en recevant la nouvelle, prévit les effets désastreux que cette infâme trahison aurait pour la France à l'extérieur et suspendit son voyage. Catherine de Médicis vit cependant la nécessité de suivre la même ligne que lui avait indiquée Coligny, et Montluc reçut l'ordre de continuer sa route, sans que ses instructions fussent en rien changées, éclatant témoignage des vues patriotiques et des talents de ce grand homme.

Montluc arriva en Pologne au mois de novembre 1572 et y trouva l'état des partis entièrement changé. Les papistes désespérant du succès de l'archiduc étaient, depuis le massacre de la Saint-Barthélemy, devenus les zélés partisans du duc d'Anjou, qu'ils considéraient comme l'exterminateur de l'hérésie; tandis que les protestants, indignés du meurtre de leurs frères de France, avaient abandonné les intérêts d'un pays dont ils ne pouvaient considérer la politique, depuis la mort de Coligny, que comme hostile au protestantisme. Plusieurs catholiques mêmes s'étaient retirés d'un parti qui leur répugnait depuis les atrocités commises en France, dont les détails s'étaient répan-

dus en Pologne au moyen de publications à ce sujet [1]. Montluc ne put donc s'acquitter de sa mission qu'au travers d'immenses difficultés. Il fut fortement appuyé par la cour de son pays, qui s'efforça de prouver que la Saint-Barthélemy était une affaire politique et non religieuse; et le duc d'Anjou lui-même, dans une lettre adressée aux Etats de Pologne, rejeta toute participation aux atrocités de Paris.

La diète qui devait s'occuper de l'élection s'ouvrit en avril 1573. Un écrivain contemporain, qui assistait à cette scène, dit que l'assemblée ressemblait à un camp prêt à marcher en bataille plutôt qu'à une assemblée politique, tous les partis s'y réunissant avec des armes. Ce qui excite le plus l'admiration de l'auteur, c'est qu'il n'y eut aucune effusion de sang [2].

Les détails de l'élection de Henri de Valois appartiennent à l'histoire politique de la Pologne ; il me suffira donc de dire que Montluc réussit à aplanir, par de vigoureux efforts, les grandes difficultés que le massacre de la Saint-Barthélemy avait semées sur ses pas. Niant toutes les charges qu'on entassait contre son candidat, promettant tout ce qu'on lui demandait, souscrivant à toutes les garanties de liberté religieuse et politique qu'on réclamait de lui, il atteignit enfin son but. Les protestants n'avaient pas de prince étranger de leur confession à présenter comme candidat; ils auraient désiré porter au trône un de leurs compatriotes, mais la jalousie des luthériens rendit la chose impos-

[1] Choisnin, qui accompagnait Montluc dans son ambassade, et qui en a été l'historiographe, dit que toutes les dames polonaises, en parlant du massacre de la Saint-Barthélemy, versaient des larmes aussi abondantes que si elles eussent été elles-mêmes les témoins de cette scène.

[2] « Il y avait déjà à Varsovie beaucoup de gentilshommes armés et des seigneurs accompagnés d'une foule d'amis et de vassaux. La plaine où ils avaient dressé leurs tentes, et où la diète devait se tenir, présentait l'aspect d'un camp. Ils s'y promenaient avec de longues épées au côté, quelquefois même en troupes armées de flèches, de mousquets, de piques et de javelines. Quelques gentilshommes avaient amené avec leurs hommes d'armes des canons, derrière lesquels ils se retranchaient. On aurait pu croire qu'ils allaient livrer une bataille et non tenir une diète, qu'ils étaient sur l'arène d'un combat et non pas au conseil de la nation ; qu'ils se préparaient à conquérir un royaume étranger, plutôt que de disposer du leur. En les voyant, tout faisait croire que l'affaire serait discutée par la force des armes plutôt que dans une sage délibération.

« Mais ce qui me parut le plus extraordinaire, ce fut que parmi tant d'hommes armés, dans un temps où l'on ne reconnaissait ni lois, ni magistrats, et où l'impunité était assurée, pas un meurtre ne fut commis, pas une épée ne sortit du fourreau ; et que ces grands débats, où il s'agissait de donner ou de refuser un royaume, se terminèrent par quelques paroles, tant cette nation répugne à verser le sang dans des discordes civiles. » (*Vie de Commendoni*, par Gratiani, livre quatrième, chap. X.)

sible. Les protestants virent qu'en s'opposant à l'élection de Henri ils pourraient jeter leur pays dans une guerre civile, et ils résolurent d'accepter ce candidat en exigeant de lui d'amples garanties pour leurs droits. Firley, qui était à la tête du parti protestant, obtint par sa grande influence des conditions favorables aux protestants de France et de Pologne, conditions que l'ambassadeur français fut obligé de signer, s'il ne voulait voir annuler l'élection de son candidat.

D'après ces stipulations, signées le 4 mai 1573, le roi de France devait accorder une entière amnistie aux protestants de son royaume et une pleine liberté dans l'exercice de leur culte. Tous ceux qui désireraient quitter le pays devaient pouvoir à leur gré vendre leurs propriétés ou en recevoir les revenus, pourvu toutefois qu'ils ne se retirassent pas en pays ennemi. Les émigrés pouvaient revenir dans leur patrie. Toutes poursuites contre des personnes accusées de trahison devaient être annulées; celles qui avaient subi leur condamnation devaient être rétablies dans leur honneur et leurs propriétés, et on devait donner un dédommagement aux enfants de ceux qui auraient été massacrés. Tout protestant qui avait été exilé ou obligé de fuir devant la persécution, devait rentrer dans la jouissance de ses biens, dignités, etc. Le roi devait leur assigner, dans chaque province, des villes où ils pourraient librement professer leur religion, etc. Ces conditions, que les protestants polonais, qui ne formaient qu'une partie de la nation, étaient si désireux d'assurer à leurs frères de France, peuvent donner une idée des avantages que la cause protestante, en général, aurait retirés de l'établissement définitif de la réformation en Pologne. Si l'on considère la grande importance politique de ce pays à cette époque, et le zèle que les protestants polonais montraient en toute occasion pour soutenir leurs frères à l'étranger, on ne pourra douter que le triomphe du protestantisme en Pologne n'eût assuré le même résultat dans toute l'Europe.

Une ambassade, composée de douze seigneurs, parmi lesquels étaient plusieurs protestants, se rendit à Paris, pour annoncer au duc d'Anjou son élection au trône de Pologne. De Thou raconte l'admiration qu'ils excitèrent par la splendeur de leur suite, et plus encore par leur instruction et leur mérite[1].

[1] « Il n'y en avait pas un d'entre eux qui ne parlât latin; plusieurs connaissaient les langues italienne et espagnole, et quelques-uns parlaient notre propre

Leur arrivée fut favorable à la cause des protestants français. Le siége de Sancerre fut interrompu, et les protestants de cette ville reçurent des conditions plus avantageuses[1]. Bien qu'il fût difficile à la cour, qui devait craindre de blesser le parti catholique prédominant en France, d'accorder aux protestants les termes favorables que leur avait promis Montluc, elle leur fit, par l'édit de juillet 1573, plusieurs concessions importantes. Ainsi on prohiba toutes les accusations et les libelles publiés contre eux. L'exercice public de la religion protestante fut permis dans les villes de Montauban, La Rochelle et Nîmes, et l'exercice particulier toléré dans toute la France, sauf dans un rayon de deux lieues autour de Paris. On déclara inviolables les vies et les propriétés des protestants. Les membres protestants de l'ambassade polonaise ne se contentèrent point de ces concessions, et, malgré l'opposition qu'ils trouvaient dans leurs collègues catholiques, ils demandèrent l'exécution entière des conditions auxquelles Montluc avait souscrit; mais leurs réclamations restèrent sans effet [2]. Tandis que l'ambassade était en route pour Paris, le parti catholique essaya, par ses intrigues, de détruire les garanties constitutionnelles données à la liberté religieuse du pays. Hosen prétendit que la loi du 6 janvier 1573 était une conspiration criminelle contre Dieu, et devait par conséquent être abolie par le nouveau roi. Il pressa l'archevêque de Gnesen et le célèbre cardinal de Lorraine d'empêcher le nouveau monarque de confirmer, par un serment, les libertés religieuses de la Pologne, et lorsque Henri eut prêté son serment, il lui recommanda ouvertement le parjure, l'assurant que fait à des hérétiques, ce serment pouvait être violé sans scrupule et sans

langue avec une si grande pureté qu'on aurait pu les prendre pour des hommes élevés sur les bords de la Seine ou de la Loire, plutôt que pour les habitants d'un pays arrosé par la Vistule et le Dnieper. Ils firent honte à nos courtisans, qui non-seulement sont ignorants eux-mêmes, mais sont en outre ennemis déclarés de tout ce qui s'appelle science; ils ne purent répondre qu'en rougissant de confusion aux questions que leur adressèrent ces étrangers. (De Thou, livre LVI.)

[1] L'historien français contemporain, de Popelinière, fait observer à ce sujet que les habitants de Sancerre, réduits aux dernières extrémités, durent leur salut à un peuple qui vivait bien loin d'eux, tandis que leurs voisins ne firent aucun effort pour les secourir.

[2] Popelinière donne le texte des remontrances adressées à Charles IX par les ambassadeurs polonais. (Voy. appendice.) Ils demandèrent au roi d'obtenir la délivrance de la veuve de Coligny, détenue à Turin, et de revoir l'affaire de Coligny, qui avait été condamné par un tribunal partial et injuste.

que l'absolution fût même nécessaire[1]. Guillaume Ruzens, le confesseur de Henri, fut chargé de lui exposer les droits qu'il avait de rompre des engagements donnés à la nation et garantis par la sainteté d'un serment. Mais Solikowski, savant et zélé prélat de l'Eglise romaine, donna au prince un conseil plus dangereux encore que celui de Hosen : il lui fit entendre qu'il devait se soumettre à la nécessité et promettre tout ce qu'on demanderait de lui pour prévenir une guerre civile et religieuse, mais qu'une fois maître du trône il aurait tous les moyens d'extirper l'hérésie, sans même qu'il eût besoin de recourir à la violence.

La présentation solennelle du diplôme qui le faisait roi eut lieu le 10 septembre 1573, à l'église de Notre-Dame, à Paris. L'évêque Karnkowski, l'un des membres de l'ambassade polonaise, fit au commencement de la cérémonie une protestation contre la clause qu'on avait insérée dans le serment que le monarque allait prêter, et qui assurait la liberté religieuse du pays. Cet acte produisit quelque confusion, car le protestant Zborowski interrompit la cérémonie en adressant à Montluc les paroles suivantes : « Si vous n'eussiez pas accepté au nom du duc les conditions de liberté religieuse que nous vous avons offertes, nous aurions empêché le prince d'être nommé roi. » Henri feignit une grande surprise, comme s'il n'eût point entendu le sujet de la discussion, mais Zborowski s'adressa à lui, lui disant : « Je répète, sire, que si vos ambassadeurs n'eussent accepté les conditions de liberté religieuse pour les diverses confessions, que nous leur avons offertes, l'opposition que nous eussions faite vous eût empêché d'être élu roi, et si vous ne confirmez point ces conditions, vous ne serez pas notre roi. » Après cela les membres de l'ambassade entourèrent leur nouveau monarque, et Herburt, un catholique romain, lut la formule du serment, telle qu'elle avait été écrite à la diète, et Henri la répéta

[1] Hosen dépêcha son confident, et plus tard son biographe Rescius au roi, auquel, dans une lettre datée du 13 octobre 1573, il disait entre autres choses : « qu'il ne devait pas suivre l'exemple d'Hérode, mais celui de David qui, à sa grande gloire, ne tint point ce qu'il avait inconsidérément juré. Il ne s'agissait pas, dans le cas actuel, d'un seul Nabal, mais de milliers d'âmes qui seraient délivrées du pouvoir de Satan. Le roi avait péché comme saint Pierre, il devait donc, comme lui, réparer son erreur, reconnaître son péché et réfléchir qu'un serment ne pouvait être un lieu d'iniquité ; il ne voyait pas qu'il y eût aucune nécessité à ce que le roi se fit délier de son serment, car, d'après la loi la plus simple, une chose faite inconsidérément ne peut pas lier et n'a aucune valeur. »

sans aucune opposition. L'évêque Karnkowski, qui était resté assis à l'écart, s'approcha alors du roi, et demanda que la liberté religieuse, assurée par le serment royal, ne portât pas préjudice à l'autorité de l'Eglise de Rome. Le roi lui donna un témoignage écrit en faveur de cette protestation.

Henri quitta Paris en septembre; mais il voyageait très-lentement et n'arriva en Pologne qu'au mois de janvier 1574. Quoiqu'il eût confirmé par son serment les libertés religieuses de la Pologne, les craintes des protestants n'étaient pas entièrement apaisées, et ils résolurent de surveiller avec soin leurs antagonistes à la diète de couronnement. Ces craintes étaient bien fondées. Lorsque Gratiani, le secrétaire et le biographe de Commendoni, qui avait quitté Cracovie avec les instructions du parti catholique, rencontra Henri en Saxe, il lui dit qu'il avait le droit de gouverner la Pologne en monarque absolu, et lui proposa un plan qui avait en vue la destruction totale des libertés politiques et religieuses qu'il venait de promettre de maintenir d'une manière si solennelle. On sut bientôt les arguments employés par Hosen pour prouver au monarque qu'un serment favorable aux hérétiques ne lie pas, et ses lettres au clergé polonais pour lui recommander d'annuler la loi du 6 janvier 1573 furent aussi connues. Il leur assurait que ce que le roi avait promis à Paris aux antipapistes n'était qu'une feinte, et qu'aussitôt couronné il réprimerait toutes les religions contraires à celle de Rome. Les évêques manifestaient ouvertement leur intention de changer la formule du serment fait à Paris, tandis que le légat du pape excitait son parti à en violer les stipulations. Ces machinations produisirent l'effet auquel on devait s'attendre, et excitèrent si bien les justes soupçons des protestants que plusieurs d'entre eux étaient prêts à s'opposer au couronnement de Henri, et à déclarer son élection nulle et non avenue. Le pays semblait entraîné vers une guerre de religion.

Le roi demeurait impartial en apparence, mais il se montrait disposé à prêter le serment que lui prescriraient à l'unanimité le sénat et la chambre des nonces, serment qui compromettrait la légalité de celui de Paris, car ce dernier avait été voté à la majorité des voix et non à l'unanimité. L'influence papiste grandissait de jour en jour, et quoique l'heure du couronnement approchât, rien n'était encore décidé quant à la formule du serment que le monarque devait prêter dans cette occasion. Avant le

commencement de la cérémonie, Firley, le grand maréchal, Zborowski, le palatin de Sandomir, Radzivill, le palatin de Vilna et quelques autres chefs protestants se rendirent dans le cabinet du monarque et lui proposèrent de deux choses l'une, ou d'omettre en entier la partie du serment qui concernait les affaires religieuses, c'est-à-dire de ne garantir ni les droits des catholiques, ni ceux des protestants, ou de ratifier tout ce qu'il avait juré à Paris. Le roi n'osant refuser ouvertement ce qu'il avait promis avec tant de solennité, essaya d'éluder leur demande, et leur assura qu'il garantirait l'honneur et les propriétés des protestants; mais Firley, mécontent de ce faux-fuyant, insista pour que le serment fut répété sans aucune restriction tel qu'il avait été prêté à Paris. La cérémonie du couronnement s'accomplissait et on allait passer à l'acte final par lequel la couronne devait être placée sur la tête du monarque, lorsque Firley, qui avait vainement attendu la clause du serment en faveur des protestants, interrompit la solennité et déclara que, si l'on omettait les garanties accordées à ses coreligionnaires, il ne permettrait pas que le couronnement s'achevât. Accompagné de Dembinski, chancelier de Pologne et protestant comme lui, il s'avança vers le monarque agenouillé sur les degrés de l'autel, et lui présenta un parchemin qui contenait le serment qu'il avait prêté à Paris. Cette hardiesse terrifia le monarque, qui se leva de la place où il était agenouillé. Les assistants restaient muets d'étonnement; mais Firley prit la couronne, et dit à Henri d'une voix haute et intelligible : « *Si non jurabis, non regnabis.* » (Si vous ne jurez pas, vous ne régnerez pas.) Cette démarche pleine d'audace causa une confusion générale. Les papistes, frappés de terreur, n'osèrent pas s'approcher du courageux Firley, qui demeura ferme, tandis que quelques protestants tels que Zborowski et Radzivill commençaient à hésiter. Le roi fut obligé de répéter mot pour mot le serment de Paris, et l'action hardie du grand maréchal sauva la liberté religieuse de son pays et prévint l'éclat d'une guerre civile qu'eût entraîné infailliblement le refus du roi de confirmer les garanties religieuses de la Pologne par un nouveau serment.

Cette concession forcée ne put calmer les craintes et les soupçons des protestants. Les évêques, appuyés par la faveur du prince, devenaient chaque jour plus entreprenants et manifestaient des desseins cachés jusqu'alors par des motifs de prudence. Un mécontentement général, qui reposait sur l'opinion

que le roi s'était entièrement livré au clergé, se répandait rapidement dans le pays. L'influence de la famille protestante des Zborowski, qui avaient supporté l'élection de Henri et jouissaient d'une grande faveur auprès de lui, allait décroissant de jour en jour sous l'effet des machinations du légat romain. La mort de Firley, qu'on attribua au poison, vint augmenter les craintes des protestants et encourager leurs ennemis dans leurs nouveaux empiétements. Les mœurs dépravées de Henri, qui violait ouvertement tout décorum, dégoûtaient la nation. Le mécontentement était tel que le pays se trouvait encore une fois menacé d'une guerre civile, lorsque la fuite du roi mit heureusement fin à cet état de choses. Il quitta secrètement le pays, lorsqu'il apprit la mort de son frère Charles IX, auquel il succéda en France sous le nom de Henri III.

Les Polonais, après avoir attendu pendant une année environ le retour promis de Henri, déclarèrent le trône vacant, et Etienne Bathori, prince de Transylvanie, qui du rang de simple gentilhomme hongrois était parvenu à cette haute dignité, fut élu roi. Bathori ne devait son élévation qu'à son mérite, et sa réputation le rendait si populaire que, bien qu'il fût protestant, le clergé n'osa pas s'opposer à son élection. Il envoya auprès de lui Solikowski, dont j'ai parlé plus haut à propos des conseils immoraux qu'il donnait à Henri d'Anjou. La mission dont s'était chargé le prélat n'était pas facile à remplir, car la députation de treize membres qui venait annoncer à Bathori son élection était, à une seule exception près, composée de non-catholiques. Ces ambassadeurs veillèrent avec soin à ce que Solikowski ne pût avoir aucun entretien particulier avec le nouveau monarque, mais il trompa leur vigilance, et obtint dans la nuit une entrevue avec Bathori, entrevue fatale à la cause du protestantisme en Pologne, car il parvint à lui persuader qu'il n'avait aucune chance de se maintenir sur le trône où il venait d'être appelé s'il ne faisait une profession publique du catholicisme romain. Les arguments de Solikowski étaient appuyés par la considération que la princesse Anna, sœur de Sigismond-Auguste, était une papiste bigote; son alliance avec cette princesse était une condition de son élection, et il était probable que jamais elle ne voudrait épouser un protestant. Bathori fut assez faible pour se laisser convaincre par de tels arguments, et la déception des délégués protestants fut bien grande, lorsque le jour

suivant ils virent le prince, sur lequel ils reposaient leurs plus chères espérances, s'agenouiller dévotement à la messe. Cette conversion ranima les esprits des catholiques, dont le parti eût reçu autrement un grand échec en Pologne.

Bathori fit sans hésiter les concessions que demandaient les protestants des diverses confessions. Il était fortement opposé aux persécutions religieuses; il récompensa le mérite sans égard aux différences confessionnelles, et réprima vigoureusement toutes les tentatives qui furent faites durant son règne pour opprimer les antipapistes. Ce grand monarque, dont le règne de dix ans fut l'une des périodes les plus glorieuses de l'histoire de la Pologne, fit cependant un mal extrême à ce pays en favorisant l'établissement des jésuites. J'ai raconté déjà comment Hosen les avait introduits, et de quelle manière ils avaient gagné la faveur de la princesse Anna, devenue la femme d'Etienne Bathori. Protégés par la princesse, ils s'insinuèrent insensiblement dans la faveur de son royal époux, surtout par leurs talents pour les sciences et les lettres, dont Bathori se montrait le protecteur zélé. Ils réussirent à lui faire croire que d'eux seuls dépendait la propagation rapide de l'instruction et de la bonne éducation; ce fut pour cela que Bathori fonda pour leur ordre l'université de Vilna, le collége de Polotsk et quelques autres établissements, en dépit de l'opposition qu'y mirent plusieurs protestants influents.

L'ascendant de cette société produisit un fâcheux effet sur la politique étrangère de la Pologne pendant le règne de ce prince. Il avait à plusieurs reprises défait les armées des Moscovites et pénétré dans leur pays; la suite de ses victoires fut interrompue par la paix de 1582, conclue par l'influence du célèbre jésuite Possévin. Ce négociateur, trompé par l'astuce du czar Ivan Vasiliévitch, qui lui fit croire qu'il soumettrait son Eglise à la suprématie de Rome, persuada Bathori d'abandonner plusieurs avantages importants et durables qu'il eût obtenus s'il eût poursuivi la guerre.



SIGISMOND TROIS

CHAPITRE X.

POLOGNE : ÉGLISE D'ORIENT (Suite).

Etienne Bathori mourut en 1586, et fut remplacé sur le trône de Pologne par Sigismond III, fils de Jean, roi de Suède, et de Catherine Jagellon sœur de Sigismond-Auguste. La circonstance qui favorisa son élection fut qu'il était par sa mère le seul représentant de la dynastie des Jagellons, qui s'était éteinte dans la ligne masculine avec Sigismond-Auguste, et à laquelle la nation tenait beaucoup. La mère du nouveau monarque était une papiste bigote qui se laissait diriger entièrement par les jésuites. Le roi son mari, fils du grand Gustave Vasa, professait le luthéranisme, mais il fut quelque temps indécis, et montrait un grand penchant pour l'Eglise de Rome; il permit que son fils et son successeur, Sigismond, fût élevé dans la religion catholique romaine, espérant que cela faciliterait son avénement au trône de Pologne; ce fut aussi dans ce but qu'on enseigna au jeune prince la langue polonaise. Le roi Jean eut plusieurs négociations avec Possévin et d'autres agents catholiques dans l'espoir de se réconcilier avec le siége de Rome par des concessions mutuelles, et il proposa pour conditions que la communion sous les deux espèces, le mariage des prêtres et la célébration de la messe en langue nationale fussent admises en Suède. Le pape rejeta ces conditions, et il est douteux d'ailleurs que le roi songeât sincèrement à conclure avec Rome une alliance qui aurait, selon toute probabilité, excité une révolte et mis sa couronne en danger. Il regretta même d'avoir élevé son fils dans les doctrines de Rome, mais le jeune prince s'était tellement pénétré de ses principes que le traitement le plus sévère de la part de son père ne put l'engager à assister au culte luthérien. Ses dispositions étaient si bien connues à Rome que Sixte-Quint écrivait à l'ambassadeur de France, après l'élection de Sigismond au trône de Pologne, que ce prince abolirait le protestantisme non-seulement en Pologne, mais encore en Suède. L'élection d'un tel monarque était bien dangereuse pour

la cause de la réformation, qui avait déjà souffert de la déplorable faveur que Bathori avait accordée aux jésuites. Leurs écoles, qui s'établissaient partout, avaient été le principal ressort de la réaction papiste commencée sous son règne. Si cette réaction avait fait des progrès considérables sous un prince désireux de maintenir la liberté religieuse, que ne pouvait-on craindre du zèle aveugle de Sigismond III. Durant le long règne de ce monarque bigot, de 1587 à 1632, l'unique tendance de sa politique fut en effet de favoriser la suprématie de Rome dans toutes les affaires intérieures et extérieures de la Pologne, et il ne se fit pas scrupule de sacrifier à cette politique les intérêts de la nation. Ce déplorable système mina la prospérité de la Pologne et sema les germes de tous les maux qui ont causé le déclin et la chute de ce malheureux pays. Le parti de la réforme était encore assez fort pour résister aux tentatives de persécutions ouvertes, proscrites d'ailleurs par les lois du pays. C'est pourquoi Sigismond, guidé par les avis des jésuites ses conseillers, tenta avec un déplorable succès d'obtenir par la corruption ce qu'il n'osait poursuivre par l'oppression. Il adopta en cela le plan proposé par Gratiani à Henri de Valois. Quoique à plusieurs égards l'autorité du prince fût limitée, il disposait cependant des honneurs et des richesses dans une bien plus grande proportion que plusieurs autres souverains de l'Europe[1], et il se fit une règle de n'en accorder jamais qu'aux catholiques, à moins qu'il n'y fût forcé par des circonstances exceptionnelles, et de choisir de préférence les nouveaux convertis, quel que fût le mobile qui les eût engagés à changer de religion. L'influence des jésuites sur ce prince était sans borne; il se glorifiait du surnom de roi des jésuites que lui avaient donné leurs adversaires, et il ne fut bientôt plus qu'un simple instrument entre les mains des disciples de Loyola, qui dirigeaient toutes ses actions. Sans leur protection personne ne pouvait parvenir aux emplois, et on ne l'obtenait que par des

[1] Les rois de Pologne disposaient à leur gré d'un grand nombre de domaines, connus sous le nom de *starosties*; ils les distribuaient aux nobles qui les tenaient en fief leur vie durant. Un don de cette nature, considéré dans l'origine comme une récompense de services, était appelé *panis bene merentium;* mais comme le monarque donnait ces domaines à qui il voulait, il s'en servait comme d'un moyen d'appuyer son autorité. Entre les mains de Sigismond III, ils devinrent de puissants moyens de séduction, car il les accordait comme récompense à ceux qui abandonnaient le protestantisme ou l'Eglise grecque pour se convertir au papisme.

témoignages éclatants de zèle pour les intérêts de Rome en général et de leur société en particulier. Les principales dignités de l'Etat et les riches starosties ou domaines de la couronne furent la récompense d'une profession dévote au papisme et non de services rendus au pays, tandis que de belles dotations enrichirent la compagnie de Jésus. Aussi ses richesses augmentèrent-elles si rapidement qu'en 1627 elle jouissait d'un revenu annuel de quatre cent mille écus, somme énorme pour le temps. Les colléges répandus dans tout le pays étaient à la même époque au nombre de cinquante; la plus grande partie des enfants de la noblesse y recevaient leur éducation, en sorte que les pères jésuites avaient obtenu l'objet principal de leur ambition, c'est-à-dire la surintendance de l'éducation nationale, qu'ils regardaient à juste titre comme le plus sûr moyen d'établir leur influence ou plutôt leur empire sur le pays.

J'ai raconté les rapides progrès que la réformation avait faits en Lithuanie par les soins vigilants du prince Nicolas Radzivill, surnommé le Noir, et par ceux de son cousin Radzivill surnommé le Roux; j'ai dit aussi qu'Etienne Bathori donna une marque de sa faveur aux jésuites en fondant pour eux l'université de Vilna et plusieurs colléges. Ce fut en Lithuanie, où la majorité des habitants appartenaient aux confessions protestantes ou à l'Eglise grecque, que les enfants de Loyola déployèrent toute leur activité. La description que nous allons donner des démarches par lesquelles ils atteignirent leur but nous vient d'un auteur catholique qui, de nos jours, a fait de ce sujet une étude particulière, et dont les ouvrages portent l'empreinte de laborieuses recherches et d'une stricte impartialité[1].

Après avoir raconté la fondation des colléges des jésuites par Bathori, il ajoute: L'exemple du roi fut suivi par plusieurs magnats lithuaniens, et surtout par Christophe Radzivill, qui fonda pour eux un collége à Nieswiz, en 1584, après avoir été ramené lui-même dans le giron de l'Eglise catholique romaine par les efforts du célèbre jésuite Skarga; il engagea ses jeunes frères George, qui fut cardinal puis évêque de Vilna et de Cracovie, Albert et Stanislas, à abandonner la confession suisse. Ce retour des fils de Radzivill le Noir au culte de leurs ancêtres fut un terrible coup pour les Eglises réformées de Lithuanie,

[1] Lukaszewicz, *Histoire des Eglises suisses de Lithuanie*, en polonais. 2 vol. in-8°; Posen, 1842-1843.

car ils expulsèrent immédiatement de leurs vastes domaines tous les ministres protestants, et rendirent leurs églises aux prêtres catholiques. Les Radzivill de cette branche devinrent alors les redoutables antagonistes du protestantisme que soutenait Radzivill le Roux, et ils engagèrent beaucoup de nobles lithuaniens à rentrer dans l'Eglise de Rome. Les jésuites, soutenus par la faveur du roi Etienne, appelèrent dans leurs colléges plusieurs des membres les plus savants et les plus distingués de leur société pour enseigner dans les écoles et prêcher dans les églises. Ils attaquèrent les protestants par des brochures polémiques, mais tant qu'ils s'en tinrent à cette petite guerre, les protestants qui avaient à leur opposer des Volanus, Lasicki, Sudrorius, etc., pouvaient leur tenir tête; c'est pourquoi, là comme ailleurs, ils eurent recours à d'autres armes. Ils tonnaient du haut de la chaire contre Zwingle, Luther, Calvin et leurs adeptes; ils provoquaient les protestants à des discussions publiques, s'adressaient à la multitude dans les marchés et dans les carrefours, s'insinuaient dans les bonnes grâces des nobles influents pour les gagner à leur cause; ils ne négligeaient enfin aucun moyen d'affaiblir et de calomnier leurs adversaires. Ils excitèrent la populace à détruire les églises protestantes, quoique selon les lois de la Lithuanie ce fut un crime capital. En 1581, ils persuadèrent à l'évêque de Vilna de ne pas permettre aux protestants de porter leurs morts au cimetière en passant par la rue où leur église était située, et comme les protestants ne tenaient pas compte de cette défense, leurs élèves, secondés par la populace, attaquèrent des ministres protestants qui revenaient d'un ensevelissement, et peu s'en fallut qu'ils ne restassent morts sur la place. Ces mêmes élèves avaient le projet de détruire les églises protestantes de Vilna en l'absence de Radzivill le Roux, palatin de Vilna et commandant des forces de la Lithuanie, qui faisait une campagne contre les Moscovites. Un ordre sévère du roi vint cependant réprimer ces excès. On le devait à ce seigneur qui, pendant la guerre, avait rendu de grands services au pays. Illustre par sa naissance, sa fortune et ses hauts faits, il jouissait de la faveur du souverain et possédait dans le pays une puissante influence, qu'il exerçait en faveur de ses coreligionnaires, les soutenant par tous les moyens dont il disposait. Il donna asile et assistance aux ministres chassés par les fils de Radzivill le Noir. Il attacha à sa cour des savants pro-

testants, encouragea leurs travaux par sa libéralité et par sa protection, et fit parvenir les hommes distingués de sa confession aux dignités et aux emplois de l'Etat. Comme il avait auprès de lui et dans ses châteaux un nombre considérable d'hommes d'armes, et que d'ailleurs il commandait les troupes de la Lithuanie, il inspira de la crainte aux jésuites et les empêcha dans toute la Lithuanie de persécuter ouvertement les protestants. Mais sa mort vint leur ôter cette protection. Affaibli par l'âge et épuisé par les fatigues de plusieurs campagnes, il mourut en 1584. Cette mort causa autant de joie aux jésuites que d'affliction aux réformés, car elle renversait l'un des principaux remparts de la confession suisse. Il est vrai que son fils Christophe hérita de son rang et de ses titres, mais il n'avait pas rendu au pays les mêmes services que son père; son influence était moins grande, et les jésuites pouvaient lui opposer avec succès la branche catholique des Radzivill, qui faisait tous ses efforts pour détruire l'œuvre de Radzivill le Noir. L'un d'entre eux, George, cardinal et évêque de Vilna, déclara une guerre d'extermination aux réformés de Lithuanie. Il n'eut pas plutôt pris possession de son diocèse qu'il fit saisir avec violence tous les ouvrages protestants des bibliothèques de Vilna et les fit brûler devant l'église du collége des jésuites. Un imprimeur protestant de cette ville continuait à imprimer des livres de sa confession sans s'inquiéter de la défense de l'évêque; les jésuites soudoyèrent ses ouvriers qui s'enfuirent, après avoir enlevé les types, et trouvèrent un refuge chez eux. Il n'y avait pas un coin de la Lithuanie où ces prêtres n'eussent établi leurs missions; on les rencontrait dans les maisons des nobles, dans les églises, dans les fêtes, aux funérailles, dans les foires, partout enfin, et partout ils convertissaient à leur Eglise. Ils s'efforçaient de gagner les cœurs de la multitude en éblouissant ses yeux par des spectacles religieux: c'étaient des représentations pompeuses dans lesquelles on canonisait des saints; c'étaient des expositions de reliques, des processions faites avec le plus grand étalage, etc., etc. Tout était bien calculé pour en imposer à la multitude, la séduire et s'en servir ensuite pour anéantir les protestants, dont les jésuites ne cessaient de peindre le culte comme odieux et ridicule dans leurs écrits polémiques, toujours pleins de personnalités. Ils répandaient des calomnies contre les hommes les plus vertueux et les plus savants; ils détestaient sur-

tout les protestants de l'Eglise suisse. C'est ainsi qu'ils qualifiaient d'ivrogne Volanus, qui, par sa vie frugale, avait atteint l'âge de quatre-vingt-dix ans. Ils n'épargnaient pas davantage Sudrowski, dont la science égalait celle du plus érudit d'entre eux ; ils firent circuler une anecdote de leur invention, dans laquelle on l'accusait de vol et on lui attribuait le rôle de bourreau. Ils tâchèrent par tous les moyens possibles de ridiculiser les synodes et le culte protestant. Dès qu'un synode s'assemblait, ils faisaient paraître un pamphlet sous la forme d'une lettre du diable aux membres de cette assemblée, et dans laquelle on racontait quelque histoire absurde relative à ses délibérations, etc. Lorsqu'un ministre protestant se mariait, il était sûr d'avance que son épithalame allait être écrit par les jésuites, et dès que l'un d'eux était mort, les révérends pères publiaient une série de lettres qu'il était sensé adresser de l'enfer aux principaux membres de sa congrégation. Toutes ces productions, composées pour la plupart en vers burlesques et remplies de grossières plaisanteries, produisaient nécessairement un grand effet sur les esprits de la multitude. Les protestants réfutaient, il est vrai, les calomnies répandues contre eux par les jésuites, mais les jésuites revenaient à la charge à tant de reprises qu'ils réussissaient enfin à exciter de la haine et du mépris pour les ministres protestants. Cette ligne de conduite, adoptée sous le règne d'Etienne Bathori, fut suivie avec un redoublement d'activité sous celui de Sigismond III, qui était, comme on le sait, entièrement dévoué à la cause des jésuites. Leurs écoles et leurs collèges étaient un puissant moyen de conversion. L'instruction y était gratuite, et non-seulement les élèves des Eglises protestantes et grecques y étaient admis, mais on s'efforçait de les attirer dans ces établissements par la réputation des professeurs et la grande politesse de leurs manières. La libéralité apparente avec laquelle ils ouvraient gratuitement leurs écoles, sans tenir compte des croyances de leurs élèves, leur gagnait de nombreux partisans, même parmi les antipapistes; et comme on citait plusieurs exemples de jeunes gens qui avaient achevé leurs études dans les colléges des jésuites sans abandonner leur foi, les parents protestants ou grecs, tentés par cette éducation gratuite qui se donnait à leur porte, se laissaient entraîner à y envoyer leurs enfants, dont ils auraient dû se séparer s'ils avaient voulu les mettre dans une école protestante peut-être fort éloi-

gnée. Les protestants avaient, il est vrai, fondé plusieurs écoles excellentes, où le système d'éducation était bien supérieur à celui des jésuites, mais comme ils n'étaient soutenus que par des contributions volontaires, ils étaient hors d'état de lutter avec des antagonistes qui possédaient d'amples et perpétuelles dotations. Plusieurs de ces écoles dépendaient entièrement de la générosité de quelques grandes familles qui les avaient fondées, et elles cessèrent d'exister et se convertirent en établissements catholiques lorsque leurs protecteurs rentrèrent dans le giron de l'ancienne Eglise.

Les jésuites tâchaient d'attacher leurs élèves à leur société en les traitant avec une extrême bienveillance, et en leur faisant toutes espèces de prévenances, ils s'efforçaient de les retenir sous leur direction aussi longtemps que possible, afin d'acquérir une connaissance exacte de leur caractère et d'en former des instruments utiles à l'accomplissement de leurs desseins[1]. Les élèves protestants étaient l'objet de tous leurs soins, car en séduisant les enfants, ils s'en faisaient des moyens puissants pour agir avec succès sur les parents.

Tandis qu'ils persécutaient avec acharnement les ministres

[1] Le système d'éducation suivi par les jésuites est admirablement décrit par Broscius, prêtre catholique zélé, professeur à l'université de Cracovie et l'un des hommes les plus savants de son temps, dans un ouvrage publié en polonais, en 1620, sous le titre de *Dialogue entre un propriétaire et un curé.* Cet ouvrage excita la violente colère des jésuites, mais comme ils ne pouvaient satisfaire leur vengeance sur l'auteur lui-même, ils s'en prirent à l'imprimeur, qui, à leur instigation, fut fouetté publiquement, et banni du pays. Voici quelques remarques sur leur système d'éducation que j'en ai extraites : « Les jésuites enseignent aux enfants la grammaire d'Alvar, fort difficile à apprendre et à retenir, ce qui demande beaucoup de temps. Ils ont plusieurs raisons pour cela ; premièrement, en gardant longtemps l'enfant à l'école, ils reçoivent en plus grande quantité les présents dont j'ai parlé plus haut (il démontre dans une autre partie de l'ouvrage que les jésuites, qui prétendaient élever gratuitement les enfants qui leur étaient confiés, recevaient en cadeau, de la part des parents, plus que ne leur eût rapporté un paiement régulier). Secondement, parce qu'en retenant les enfants à l'école pendant une longue période, ils obtiennent une entière connaissance de leurs caractères, et peuvent les préparer à seconder leurs plans et leurs projets ; en troisième lieu, ils ont un prétexte pour ne pas rendre l'enfant que les parents désireraient reprendre chez eux : Donnez-lui le temps d'apprendre la grammaire, disent-ils, qui est le fondement de toute autre connaissance ; enfin ils gardent à l'école les enfants jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à l'âge d'hommes faits, afin de pouvoir faire entrer dans leur société ceux qui montrent le plus de talents, ou ceux qui attendent de grands héritages. Lorsqu'un élève n'a ni talents, ni fortune, ils ne se montrent point jaloux de le retenir ; et dans ce cas que peut-il faire? Ne sachant rien et impropre à quelque emploi utile que ce soit, il se voit obligé de prier les révérends pères de pourvoir à ses besoins ; ceux-ci lui procurent une place inférieure dans la maison d'un de leurs bienfaiteurs, où ils usent de lui comme d'un instrument docile à leurs desseins. »

et les écrivains protestants, ils prodiguaient leurs caresses et leurs attentions aux laïques et surtout aux hommes riches et d'un haut rang. Ils s'insinuaient dans leur intimité par leurs manières agréables, leur instruction étendue, leurs talents variés; quelquefois même ils leur rendaient d'importants services. Lorsqu'ils étaient parvenus à établir leur influence dans une famille, ils s'efforçaient de la convertir, ou du moins d'en gagner quelques membres, renversant leur foi par la subtilité de leurs arguments ou par des railleries spirituelles sur leurs dogmes. Après avoir ébranlé les croyances, ils achevaient facilement leur œuvre, en faisant voir dans la conversion à la foi romaine le moyen le plus sûr d'obtenir la faveur royale avec tous les avantages qui en dépendent. Ils étaient, en outre, d'habiles entremetteurs, arrangeant des mariages entre des protestants de marque et des dames catholiques romaines, qui possédaient les dons de la beauté, des talents ou de la fortune, mais qui étaient entièrement soumises à l'influence de ces religieux. Cette politique eut de grands succès, car beaucoup de femmes catholiques, si elles ne parvenaient pas à convertir leurs maris, réussissaient au moins à faire élever leurs enfants dans les croyances de leur Église, en sorte que plusieurs familles réformées passèrent de la sorte au catholicisme. Le zèle convertisseur des jésuites produisit souvent de déplorables conséquences dans le sein des familles protestantes, changeant plus d'une heureuse demeure en un séjour de discorde et de tristesse. Plusieurs familles, qui avaient résisté à tous les avantages mondains qui leur étaient offerts pour leur faire abandonner leur foi, furent plongées dans la plus grande affliction par quelques-uns de leurs enfants entraînés dans une Eglise qui leur faisait considérer ceux qui étaient naguère les objets de leurs respects et de leurs affections comme des ennemis de Dieu destinés à la perdition. Et bien souvent il arriva que les tendres instances, la profonde angoisse, le désespoir même de ces victimes égarées, mais sincères, d'une séduction spirituelle, exercèrent une plus puissante influence sur les cœurs de leurs parents, que les arguments les plus pressants n'auraient pu le faire sur leurs esprits. Et l'on sait, en effet, que, pour l'Eglise romaine, le grand moyen de prosélytisme n'est pas tant la conviction de l'intelligence que les émotions qui s'adressent à l'imagination et à la sensibilité.

Je ne puis omettre ici une anecdote qui donne une haute idée

du tact et du discernement avec lequel ils maniaient les esprits. Une émeute, excitée par les pères, ayant éclaté à Vilna contre les protestants, un jeune homme de cette communion, âgé de quinze ans, et fils d'un noble nommé Lenczycki, s'élança au milieu d'une multitude furieuse au moment où elle criait : « mort aux hérétiques ! » et se déclara hardiment protestant et prêt à mourir pour sa religion. Cette conduite héroïque, dans un si jeune âge, frappa les jésuites d'admiration. Non-seulement ils veillèrent à ce qu'on ne lui fit aucun mal, mais ils le comblèrent de caresses, et le renvoyèrent sain et sauf à ses parents. Ils firent ensuite les plus grands efforts pour le séduire, et finirent par en venir à bout ; de sorte qu'il devint un des membres les plus distingués de leur ordre et opéra plusieurs conversions, entre autres celle de ses parents.

Il est sorti de l'institut des jésuites quelques Polonais célèbres par leurs talents ; tel est, par exemple, Casimir Sarbiewski, que l'on considère généralement comme le premier poëte latin chez les modernes [1] ; Smiglecki ou Smiglecius, dont le traité sur la logique a servi longtemps de manuel dans les écoles de plusieurs pays, et fut réimprimé à Oxford en 1658 ; et un petit nombre d'autres. Mais leur système d'éducation, dont Broscius nous donne une juste idée, était plus fait pour retarder que pour avancer les progrès intellectuels de la jeunesse ; ils suivaient en Pologne le même système qu'en Bohême, où, selon la remarque de Peltzel déjà citée, ils ne donnaient à leurs élèves que l'écorce du fruit de la science, dont ils gardaient pour eux la substance. Les tristes effets de ce système ne tardèrent pas à se manifester, et à la fin du règne de Sigismond III, où les jésuites avaient presque entièrement usurpé le monopole de l'instruction publique, le déclin de la littérature nationale avait été non moins rapide que ne le furent ses progrès dans le siècle précédent. Fait bien remarquable ! la Pologne qui, depuis le milieu du seizième siècle jusqu'à la fin du règne de Sigismond (1632), avait produit tant de beaux ouvrages sur différentes branches de la science, soit en latin, soit dans la langue nationale, ne peut citer qu'un petit nombre de productions de quelque mérite depuis cette

[1] Grotius était un si grand admirateur de Sarbiewski, qu'il dit de lui : « *Non solum equavit, sed etiam superavit Horatium.* Quelque flatteur que soit pour la vanité nationale de l'auteur ce jugement sur un de ses compatriotes et de la part d'un homme tel que Grotius, il craint de ne pouvoir consciencieusement y souscrire.

époque jusqu'à la seconde moitié du dix-huitième siècle, et c'est précisément dans cette période que les jésuites dirigèrent l'éducation nationale avec un pouvoir sans contrôle. L'idiome polonais qui, dans le cours du seizième siècle, avait atteint un si haut degré de perfection, fut bientôt corrompu par un absurde mélange d'expressions et de mots latins, et ce style barbare, qu'on appelle macaronique, défigura la littérature polonaise pendant un espace de plus de cent ans. Comme la destination essentielle de l'ordre était de combattre les ennemis de Rome, la théologie polémique était le principal objet de leur enseignement, et leurs élèves les plus heureusement doués, au lieu d'acquérir un solide savoir, qui en aurait fait d'utiles membres de la société, consumaient leurs jeunes années à étudier les subtilités de la dialectique. Les disciples de Loyola savaient que de toutes les faiblesses du cœur humain, la vanité est celle qui offre le plus de prise à qui veut le gouverner, et prodigues d'éloges pour leurs partisans, ils n'épargnaient pas les injures à leurs adversaires; les bienfaiteurs de l'ordre reçurent donc l'encens de l'adulation la plus exagérée, qui aurait repoussé les esprits s'ils n'avaient été gâtés par le goût corrompu de leurs écoles. Vers la fin du dix-huitième siècle, la littérature de notre patrie se trouvait presque réduite aux panégyriques pleins d'une emphase ridicule, qui s'adressaient pour la plupart à des personnages obscurs : preuve suffisante de décadence chez un peuple qui pouvait accueillir de telles productions. Ce qui prouve encore le mouvement rétrograde imprimé à l'esprit de la nation, et l'invasion du mauvais goût sous l'influence funeste des jésuites, c'est qu'on cessa, pendant une longue suite d'années, de réimprimer les œuvres classiques de nos écrivains du seizième siècle, âge d'or de la littérature polonaise, et qu'elles ne furent tirées de cet injuste oubli que dans la seconde moitié du dix-huitième, époque de la renaissance littéraire, depuis laquelle elles n'ont cessé, jusqu'à nos jours, d'être reproduites par de nombreuses éditions. Serait-il nécessaire d'ajouter que toujours cet abâtardissement des esprits dans le domaine des lettres eut les résultats les plus déplorables pour la grandeur politique et la prospérité sociale de la nation? Les hommes d'Etat qui brillèrent sous le règne de Sigismond III, les Zamoyski, les Sapieha, les Zolkiewski, dont les efforts contrebalancèrent quelque temps les tendances désastreuses de ce fatal règne,

étaient sortis d'une tout autre école ; celle des jésuites n'était pas propre à former des politiques éclairés ; si un petit nombre d'hommes de mérite firent exception à cette règle, leurs lumières, au milieu de la dégénération universelle et sous un régime d'ignorantisme étranger aux traditions de l'ancienne sagesse polonaise, furent perdues pour un public incapable de les apprécier. Que l'on ne s'étonne donc point si les notions de droit et de légalité s'obscurcirent et firent place à d'absurdes préjugés de privilége et de caste, si la liberté dégénéra en licence, tandis que la classe des paysans, dégradée par l'oppression, subit le servage de la glèbe.

On sait que les jésuites, dans plusieurs pays, ont été accusés de favoriser le relâchement des mœurs, et il est certain que plusieurs de leurs ouvrages ont une tendance décidée à affaiblir tous les préceptes de la morale. Cette accusation cependant, je le crois sincèrement, ne peut être mise à la charge des jésuites polonais. Ils firent un tort infini à la nation par le mouvement rétrograde que leur éducation imprima aux intelligences ; les générations formées dans leurs écoles ne savaient autre chose que du mauvais latin, elles étaient pleines de préjugés, déréglées et turbulentes ; mais il est généralement reconnu que les mœurs étaient pures, et que la vie domestique, en Pologne, offrit, durant cette période, des mœurs vraiment patriarcales ; je ne pense pas d'ailleurs que, parmi les nombreux casuistes de cet ordre, qui ont soutenu des principes d'une moralité douteuse, il y ait eu un seul jésuite polonais.

Les jésuites ayant fait ainsi une large brèche à l'existence des protestants, se mirent en mesure de soumettre à la domination de Rome l'Eglise grecque ou d'Orient, qui était celle de la moitié de la population de la Pologne, et qui comptait dans son sein plusieurs des premières familles du pays. Cependant les provinces où ce culte dominait n'avaient point fait originairement partie du royaume auquel elles ne furent unies que dans le cours du quatorzième siècle. Je me propose de décrire dans un autre chapitre l'établissement de l'Eglise grecque chez les peuples de race slave compris sous le nom général de nation russe, et de tracer une rapide esquisse de leur histoire. Je remarque seulement, en ce moment, que la principauté de Halitch ou Gallicie actuelle, fut unie à la Pologne en 1340, non par l'effet d'une conquête, mais en vertu du droit de succession que ré-

clama le roi de Pologne Casimir le Grand, lorsque la famille régnante de Halitch vint à s'éteindre. Ce sage monarque assura à son pays l'importante acquisition de cette province, en confirmant tous les anciens droits et priviléges des habitants, et en étendant à tous les libertés dont jouissaient déjà ses anciens sujets. Mais ce ne fut qu'en 1386 que la Pologne acquit, en s'unissant avec la Lithuanie, la plus grande partie de sa population du rite grec. Cet agrandissement fut opéré par le mariage de Jagellon, grand-duc de ce pays, avec Edwige, reine de Pologne, et par l'élection de ce prince au trône polonais. La manière dont les souverains de la Lithuanie établirent leur domination est très-remarquable, et l'on ne trouve, je crois, rien de semblable dans l'histoire moderne.

Les Lithuaniens ou Lettons constituent une race séparée et distincte de celles des Slaves et des Teutons. Leur langue, qui est une branche de la grande famille indo-germanique, a, dit-on, une relation plus étroite avec le sanscrit qu'aucun autre idiome ancien ou moderne de l'Europe. Les Lithuaniens habitaient de temps immémorial les bords de la Baltique, depuis les bouches de la Vistule en s'avançant à l'est jusqu'aux rives de la Narva, et du côté du sud-ouest jusqu'à une distance considérable. Ils étaient divisés en Prussiens, Lettons ou Livoniens, et Lithuaniens, différant entre eux par de légères diversités dans leurs dialectes. La conquête et la conversion des Prussiens fut tentée par les monarques polonais pendant le onzième et le douzième siècle, mais leurs succès furent éphémères.

Ce triomphe était réservé à l'ordre hospitalier des chevaliers Teutons qui, au treizième siècle, extermina une partie de cette nation, et convertit le reste en le réduisant à la plus cruelle oppression ; vers le même temps un autre ordre germanique, celui des chevaliers porte-glaives, fit éprouver un sort semblable aux Lettons ou Livoniens. Les Lithuaniens, restés seuls, réussirent non-seulement à maintenir leur nationalité et leur culte idolâtre, mais encore à former un puissant empire en s'emparant des principautés occidentales de la Russie. Cette contrée, bien plus vaste que celle où ils s'étaient originairement établis, fut conquise plutôt par la politique que par la force des armes, et avec des circonstances d'une nature particulière. Ces principautés, occupées par une population convertie au rite grec, se trouvaient, depuis l'invasion des Mongols en 1240,

dont je parlerai dans un autre chapitre, dans un état de complète désorganisation. Elles étaient sans cesse exposées aux ravages de ces barbares. Les princes lithuaniens commencèrent, vers le milieu du treizième siècle, à s'emparer peu à peu de ces principautés, assurant à leurs habitants la tranquille jouissance de leur religion, de leur langue et de leurs coutumes, et nommant pour gouverner ces provinces des princes de la famille régnante, qui se convertirent à la foi que professaient les populations confiées à leur gouvernement. Des troubles intérieurs suspendirent pendant quelque temps le développement de l'empire lithuanien; mais lorsque tout fut rentré dans l'ordre, il fit de rapides progrès, et l'avénement au trône de Ghedimin, en 1320, contribua beaucoup à cette œuvre. Ce prince, doué de grands talents militaires et politiques, occupa presque sans résistance le pays qui s'étend de la Lithuanie à la Mer Noire; il l'organisa féodalement, distribuant à ses fils, en qualité de vassaux, les diverses principautés qui le composaient ou laissant même quelques-uns des princes qu'il y avait trouvés établis gouverner leurs provinces comme ils l'avaient fait jusqu'alors. Ceux de ses fils à qui il confia des principautés furent tous baptisés et reçus dans l'Eglise grecque; plusieurs d'entre eux épousèrent des princesses issues des familles qui naguère y avaient régné. Ghedimin lui-même prit le titre de grand-duc de Lithuanie et de Russie, et bien qu'il demeurât dans l'idolâtrie de sa nation, ses sujets chrétiens furent fidèles à leur prince païen, et le servirent loyalement dans toutes les guerres qu'il soutint non-seulement contre les adhérents de l'Eglise d'Occident, les Polonais et les Allemands, mais même contre leurs coreligionnaires, les Moscovites. Le dialecte russe, parlé chez les peuples du nord-ouest, c'est-à-dire dans la Russie blanche, fut adopté pour les affaires officielles du pays, et se conserva jusque vers le milieu du dix-septième siècle, où il fut graduellement remplacé par le polonais. Ghedimin eut pour successeur au trône son fils Olgherd, prince ambitieux et habile, qui fut baptisé dans l'Eglise grecque lors de son mariage avec une princesse de Vitebsk. A Kiev, et dans les autres grandes villes de son territoire russe, il assistait au culte chrétien, il bâtissait même des églises et des couvents, et ses sujets chrétiens le désignaient dans leurs prières comme l'orthodoxe grand-duc Olgherd; mais à Vilna, la capitale de la Lithuanie propre, il sacrifiait aux ido-

les, et adorait le feu sacré qu'on maintenait toujours allumé dans un des temples de cette ville : dualisme religieux qui n'a peut-être d'autre parallèle dans l'histoire que la dignité de souverain pontife de Rome païenne conservée pendant quelque temps par les empereurs chrétiens de Constantinople. Il mourut, dit-on, en chrétien, mais son corps fut brûlé d'après tous les rites païens de ses ancêtres. Plusieurs de ses fils furent baptisés et élevés dans les principes de l'Eglise grecque; mais Jagellon, qui lui succéda sur le trône, fut instruit dans les croyances païennes de sa nation. Il se convertit cependant aux doctrines de l'Eglise d'Occident, en 1386, lors de son mariage avec Hedwige, reine de Pologne, et de son élévation au trône de ce pays. Il opéra aussi la conversion de tous les Lithuaniens, ses sujets idolâtres [1], tandis que les disciples de l'Eglise grecque demeurèrent dans cette confession.

Les archevêques de Kiev, métropolitains des Eglises russes, transportèrent leur résidence à Vladimir, au milieu du treizième siècle, et plus tard à Moscou, d'où ils maintinrent leur juridiction spirituelle sur les Eglises des Etats lithuaniens; mais le grand-duc Vitold, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, fit nommer, en 1415, un archevêque de Kiev indépendant de celui de Moscou. L'union entre les Eglises de l'est et de l'ouest, conclue à Florence en 1348, ne fut pas acceptée par les Eglises de Lithuanie, quoique quelques prélats eussent voulu l'y introduire. Les Eglises d'Halitch, unies à celles de Pologne, en 1340, reconnaissent l'archevêque de Kiev pour leur métropolitain; il dépendait lui-même du patriarche de Constantinople, dont il recevait la consécration. L'Eglise grecque de Pologne avait donc une hiérarchie complétement organisée, et ses couvents et ses autres établissements ecclésiastiques étaient dotés de domaines considérables. Les évêques étaient élus par les nobles

[1] Le paganisme se conserva néanmoins dans la Lithuanie longtemps après la conversion de son souverain. Ce fut le cas surtout de la Samogitie, province qui s'étend sur les bords de la Baltique, au sud de la Courlande; le dernier bois sacré n'y fut coupé qu'en 1420, et ce n'est qu'alors que l'idolâtrie y fut entièrement abolie. Il est curieux d'observer, qu'en 1390, Henri IV d'Angleterre, alors comte de Derby, s'engagea avec les chevaliers allemands de la Prusse dans une croisade contre les Lithuaniens, que ces chevaliers représentaient comme païens quoiqu'ils eussent été baptisés quatre ans auparavant. Les Polonais étaient alliés aux Lithuaniens et Henri les combattit sous les murs de Vilna; il tua dans un combat singulier Czartoryski, frère de Jagellon. Ce fait est rapporté dans les chroniques lithuaniennes. Walsingham en parle aussi, et dit que Henri tua le frère du roi de Pologne.

et les propriétaires; le roi confirmait l'élection et l'archevêque les consacrait. Ainsi la hiérarchie était généralement composée de nobles, dont plusieurs furent des hommes de science qui avaient fait leurs études à Cracovie ou dans les universités étrangères. J'ai déjà dit que plusieurs grandes familles de la Lithuanie appartenaient à l'Eglise grecque. C'étaient les princes Czartoryski, Sanguszko, Wiszniowietzki, Ostrogski, etc. Les sujets grecs de la Pologne ne se montrèrent pas moins loyaux envers leur pays que les catholiques romains; ils remplirent les plus hautes charges de l'Etat, et il est à remarquer que la plus grande victoire que les Polonais aient jamais remportée sur les Moscovites, celle d'Orsha, en 1515, fut gagnée par le prince Constantin Ostrogski, un adhérent de l'Eglise grecque et adversaire zélé de son union avec Rome.

Tel était l'état de l'Eglise grecque de Pologne lorsque les jésuites entreprirent de la soumettre à l'autorité de Rome par l'union de Florence. Ils commencèrent leur œuvre par répandre des écrits en faveur de cette union; ils s'efforçaient en même temps de gagner à leur cause les prêtres les plus influents de l'Eglise grecque, offrant à leurs évêques la perspective séduisante d'avoir des siéges dans le sénat à l'égal des évêques catholiques. Ils n'essayaient pas de convertir les élèves de l'Eglise grecque qui suivaient leurs écoles, comme ils le faisaient à l'égard des protestants, ils tâchaient seulement de leur faire adopter leurs vues au sujet de l'union. Lorsqu'ils avaient obtenu ce point, ils les engageaient à entrer dans le clergé grec, leur recommandant de cacher leur intention et de préparer avec patience et précaution le terrain jusqu'à ce que le temps fût venu d'agir ouvertement. On a reproché souvent aux jésuites de se couvrir du masque d'une confession religieuse qui n'était pas la leur, afin de la miner et de la détruire sourdement; mais je crois que jamais cette infâme conduite ne s'est montrée d'une manière plus frappante que dans l'union de l'Eglise grecque avec Rome, que leurs machinations ont travaillé à opérer. Le personnage choisi par les jésuites pour jouer le rôle principal dans ce drame fatal à la Pologne était un noble Lithuanien, nommé Michel Rahoza, qui avait été élevé dans leurs écoles. Il avait pris les ordres dans l'Eglise grecque, et grâce à l'influence de ses protecteurs, il avança rapidement, et sur leur recommandation il fut nommé archevêque de Kiev par le roi

Sigismond III. C'était une violation de l'usage établi, selon lequel c'était aux nobles de l'Eglise grecque qu'il appartenait de le nommer et au roi de le confirmer. Les jésuites, qui dirigeaient toutes ses actions, lui adressèrent une instruction écrite[1]

[1] « Nous désirons que vous preniez nos conseils et nos exhortations comme une preuve de l'intérêt que nous vous portons, et de nos vœux pour le bien général de l'Eglise catholique; quoique nous reconnaissions volontiers que c'est notre devoir et notre profession de travailler avant toutes choses à l'extension de l'Eglise universelle, c'est néanmoins le même *erga publicum bonum zelus* qui fait croître notre bienveillance envers votre personne en proportion de vos mérites et des gages que vous donnez de vos bonnes dispositions envers cette très-sainte Eglise. Ce sera en vérité le sujet d'une grande satisfaction pour les catholiques, lorsqu'ils verront l'union, désirée depuis si longtemps, s'accomplir par les soins et la sage direction d'un éminent pasteur tel que vous; mais il ne sera pas moins flatteur pour vous, primat de l'Eglise d'Orient dans ce pays, d'occuper une place dans le Conseil d'Etat à côté du primat du royaume. Cela sera impossible tant que vous dépendrez en quelque manière d'un patriarche qui est sous l'empire des infidèles, ou que vous aurez avec lui des rapports quelconques; tant que ce lien ne sera pas rompu, le respect pour la religion et le *ratio status* ne permettra pas au roi et aux Etats du royaume de vous accorder ce privilége. (Il est amusant de voir les jésuites donner une raison politique, fort juste sans aucun doute, pour laquelle l'archevêque grec de Kiev ne pouvait avoir un siége dans le sénat du pays, savoir sa dépendance d'une autorité ecclésiastique étrangère, le patriarche de Constantinople, oubliant que les évêques catholiques-romains qui siégeaient dans le sénat dépendaient du pape, autorité bien plus redoutable que celle du patriarche.) Pourquoi les provinces polonaises, qui suivent le rite de l'Eglise d'Orient, seraient-elles moins favorisées que la Moscovie, qui a son patriarche? Vous avez déjà brisé la première glace, et comme, en prenant possession de votre dignité, vous n'avez point cherché à recevoir la bénédiction du patriarche de Constantinople, à cause des superstitions dont sont imbus les Grecs qui vivent au milieu des infidèles, éloignés de la source de la vraie doctrine, vous pouvez aussi bien vous en passer à l'avenir. Que tous les obstacles et les empêchements vous soient *non terreant*, la plupart déjà ont été mis de côté, et ce qui reste peut être également écarté par une conduite sage et la poursuite zélée des projets qui ont été formés. Nous n'avons pas surmonté un léger obstacle à nos saintes intentions, lorsque peu à peu nous avons fait échapper des mains des nobles qui commençaient à deviner nos intentions pieuses de conversion et qui plus tard en auraient peut-être deviné davantage, l'élection des prélats et des métropolitains; on pouvait craindre qu'ils ne présentassent, pour les fonctions que vous remplissez, tels hommes qui pourraient détruire les fondements du saint ouvrage et de l'édifice que vous avez commencé. Ce ne fut certainement pas sans la volonté de la divine providence, que ne vous ayant pas élu à ce *fastigium*, ils ont été impuissants à vous en dépouiller, et ils ne savent que dire à ce sujet parce que vous avez le privilége de Sa Majesté. Vous avez en Pologne et en Lithuanie *privatim clientelas*, et un puissant parti qui vous appuie; vous disposez aussi, *publice*, de toute l'Eglise catholique romaine qui vous soutiendra au moment du besoin. Qui donc vous *thronum reposcet* si, à l'exemple des prélats d'Occident, vous choisissez pour vous, *in spem et casum successionis*, un coadjuteur auquel le privilége royal sera assuré s'il est décidé à suivre vos traces? Du reste, ne faites attention ni au clergé, ni aux vains éclats d'une populace ignorante. Quant au clergé, vous le tiendrez aisément dans la soumission par les moyens suivants: — Ne nommez pas aux places vacantes des hommes de conséquence, car ils pourraient se rebeller; mais des hommes pauvres, ignorants, qui dépendent entièrement de vous. Ecartez et privez de leurs bénéfices, sous un prétexte quelconque, tous ceux qui voudront s'opposer à vous ou vous désobéir, et donnez leurs bénéfices

sur ce qu'il avait à faire pour détruire le parti opposé à Rome et feindre en même temps de l'attachement pour ce parti. Ce document remarquable, qui jette une vive lumière sur les

et leurs revenus à des gens sur lesquels vous pouvez compter. Exigez cependant de chacun d'eux une rente annuelle pour votre siége; tâchez qu'ils ne se trouvent pas dans des circonstances trop favorables, car ils pourraient devenir indisciplinés; c'est pourquoi, lorsque les circonstances l'exigeront, transférez-les d'une place dans une autre. Il n'y aura pas de mal non plus à soumettre les autres en leur confiant, *per speciem honoris*, des commissions importantes, mais ils devront les exécuter à leurs propres frais. Ayez toujours auprès de vous quelques *protopapas* (le *protopapa* est supérieur d'un degré au prêtre de paroisse. C'est le rang le plus élevé auquel puisse parvenir un prêtre séculier de l'Eglise grecque, toutes les dignités ecclésiastiques étant conservées au clergé régulier); ils sont généralement d'une classe inférieure: habituez-les à vos usages. Imposez des taxes aux prêtres de paroisse pour le bien général de la sainte Eglise et prenez grand soin qu'ils n'assemblent aucun synode et n'aient aucune réunion sans votre autorisation; et si quelques-uns d'entre eux osent violer à cet égard vos ordres rigoureux, mettez-les *ad carceres*. Quant aux laïques, et surtout ceux des classes inférieures, vous avez jusqu'ici agi *prudentissime*, continuez de même. Faites en sorte qu'ils ne se doutent pas de vos intentions; c'est pourquoi si vous aviez quelque appréhension de rupture avec eux, nous vous conseillons de ne point les attaquer ouvertement, mais plutôt, en temps de paix, d'employer tous les moyens possibles pour séduire et gagner les hommes influents qui se trouvent parmi eux, soit en en faisant vos agents, soit en leur rendant quelque service, soit encore par des présents. Les cérémonies (romaines) ne doivent point être soudainement introduites dans votre Eglise, cela peut se faire graduellement. Les discussions et les controverses avec l'Eglise d'Occident ne doivent point être négligées, *in speciem*; et d'autres moyens pareils doivent être employés à cacher tous les indices de notre projet, afin que non-seulement les yeux de la populace, mais ceux des nobles, demeurent aveuglés. Des écoles particulières peuvent être ouvertes pour leurs enfants, pourvu qu'on n'empêche pas les élèves de fréquenter les églises catholiques et de compléter leur éducation dans les écoles de notre société. Le mot *union* doit être entièrement banni de la langue; il ne sera pas difficile d'y substituer un autre mot qui effarouche moins les oreilles du peuple. «Ceux qui conduisent des éléphants évitent de porter des habits rouges.» A l'égard des nobles, en particulier, il faut leur faire comprendre avant tout (en faire un cas de conscience) qu'ils doivent renoncer à entrer en rapports quelconques avec les hérétiques, soit en Pologne, soit en Lithuanie, mais au contraire aider les catholiques à les détruire. Ce conseil est, dans notre opinion, de la plus grande importance, car jusqu'à ce que les hérétiques aient été exterminés dans notre pays, on ne peut espérer que l'union vienne établir une concorde parfaite entre les catholiques et les grecs. Car comment les sectateurs de l'Eglise d'Orient pourront-ils se soumettre au saint-père tant qu'il y aura en Pologne des gens qui, ayant primitivement appartenu à l'Eglise d'Occident, se sont révoltés contre son autorité? Pour le reste, mettons d'abord notre confiance en Dieu, puis en la vigilance de Sa Majesté le roi, qui a la disposition des *beneficiorum spiritualium*, et sur le zèle des propriétaires qui, ayant dans leur domaine le *jus patronatus*, n'admettront pour la célébration du culte public que des unionistes. Nous avons aussi bon espoir, qu'un monarque si saint et si pieux, et son conseil, mus par un zèle si ardent pour le culte catholique, qu'ils ont déjà commencé à opprimer les apostats de la sainte religion romaine, soit par la voie des tribunaux, soit par celle des diètes, presseront de telle manière ces obstinés schismatiques, que, *nolens, volens*, ils devront se soumettre à l'autorité du saint-père. Nous autres prêtres, nous ne manquerons pas de vous assister dans cette œuvre, non-seulement par nos prières, mais aussi par nos travaux dans la vigne du Seigneur. (Extrait d'une lettre adressée à l'archevêque Rahoza par le collége des jésuites de Vilna. Lukaszewicz, vol. I, p. 70.)

moyens peu scrupuleux que les zélés sectateurs de Rome mettaient en œuvre pour l'emporter sur ses adversaires, se trouve dans l'ouvrage de Lukaszewicz que nous avons cité plus d'une fois, et nous le donnons, dans la note qui précède, littéralement traduit de l'original polonais, en conservant les expressions latines dont il est entrelardé. Le lecteur y verra un curieux échantillon de la diplomatie des jésuites. Ils y rendent un hommage flatteur au zèle et au talent du prélat grec, le tentent par l'espérance d'occuper une des plus hautes dignités de l'Etat, et lui tracent un plan systématique de conduite, qui n'est autre chose qu'une suite d'actes de mauvaise foi et de véritables fraudes. Ce document peut donner une idée des stratagèmes employés par les pères, ainsi que des séductions par lesquelles ils gagnaient les autres membres de l'Eglise grecque de Pologne, et on n'a pas lieu de s'étonner des rapides progrès qu'ils obtinrent. La base de leurs opérations ainsi préparée, l'archevêque de Kiev rassembla, en 1590, à Brest, en Lithuanie, un synode de son clergé auquel il représenta la nécessité de s'unir à Rome et les avantages qui en résulteraient pour leur pays et pour leur Eglise; et, en effet, il était plus flatteur pour l'amour-propre du clergé, et même plus conforme aux sentiments de ses membres les plus éclairés, de dépendre du chef de l'Eglise d'Occident, qui était entouré de tous les prestiges de la richesse et du pouvoir, et dont l'autorité, soutenue par des hommes éminents par leur savoir, était reconnue par des nations puissantes et civilisées, que du patriarche de Constantinople, esclave d'un souverain mahométan, par qui il était nommé à cette dignité, et placé à la tête d'une Eglise livrée à l'ignorance et à la superstition la plus grossière. Le projet de l'archevêque obtint la faveur déclarée du clergé, mais il rencontra une forte opposition du côté des laïques. Un autre synode fut convoqué dans la même ville, en 1594; plusieurs prélats catholiques y assistèrent. Après quelques délibérations, l'archevêque et plusieurs évêques signèrent l'union conclue à Florence en 1438, par laquelle ils admettaient *le Filioque*, qui fait descendre le Saint-Esprit du Père et du Fils, le purgatoire et la suprématie du pape; ils conservaient la langue slave dans la célébration du culte, ainsi que le rituel et la discipline de l'Eglise d'Orient. Une délégation fut envoyée à Rome annoncer cet événement, et elle fut reçue avec une grande distinction par le pape Clément VIII. Le roi, après le



LE PRINCE LÉON SAPIEHA

retour des envoyés, ordonna, en 1596, la convocation d'un synode qui devait s'occuper de la publication et de l'introduction de l'union. Il se rassembla à Brest; l'archevêque de Kiev et les autres prêtres qui avaient soutenu l'union firent la proclamation solennelle de cet acte, rendirent grâce au Tout-Puissant de ce qu'il avait ramené des brebis égarées dans le bercail de l'Eglise, et excommunièrent tous ceux qui s'opposaient à l'union. La plus grande partie des laïques, le prince Ostrogski, palatin de Kiev, à leur tête, avec les évêques de Léopol et Przemysl (aujourd'hui en Galicie), se déclarèrent néanmoins contre cette mesure. Le prince assembla toute la noblesse et le clergé opposé à Rome, et dans cette réunion on excommunia les évêques qui avaient travaillé à l'union. Les partisans de l'union, qui sentaient de leur côté le roi et les jésuites, commencèrent une vive persécution contre leurs adversaires, à qui ils enlevèrent un grand nombre d'églises et de couvents. Rudzki, qui succéda à Rahoza sur le siége métropolitain, avait été converti du protestantisme au catholicisme par les jésuites; il était devenu leur aveugle instrument, et travaillait de corps et d'âme pour la cause de l'union. L'évêque de Polotzk, Josaphat Koncewicz, prélat d'une vie irréprochable, mais d'un zèle intolérant, rencontra beaucoup d'opposition dans son diocèse, et il attaqua ses antagonistes avec une telle violence que les catholiques les plus éclairés s'en effrayèrent. Le prince Léon Sapieha, chancelier de Lithuanie, l'un des hommes d'Etat les plus éminents de ce pays, représenta en termes énergiques à Koncewicz que sa manière d'agir était aussi impolitique que peu chrétienne. Sa lettre, dont nous donnons la traduction dans la note ci-jointe[1], fait comprendre jusqu'où allait la violence

[1] Sapieha, dans cette lettre datée de Varsovie le 12 avril 1622, dit à l'évêque: « Par l'abus de votre autorité et par vos actions qui semblent dictées par la vanité et par la haine personnelle plutôt que par la charité envers votre prochain, actions contraires aux lois de notre pays, vous avez allumé ces dangereuses étincelles qui pourront produire un feu dévorant. L'obéissance aux lois du pays est plus nécessaire que l'union avec Rome. Une propagande intempestive de l'union blesse la majesté du souverain. Il est juste, sans doute, de travailler à ce qu'il n'y ait qu'un berger et qu'un troupeau, mais il est nécessaire de travailler avec réflexion et de ne pas appliquer le *cogi intrare* qui est contraire à nos lois. Une union générale ne peut être opérée que par la charité et non par la force, c'est pourquoi il n'est pas étonnant que votre autorité rencontre de l'opposition. Vous m'apprenez que votre vie est en danger, mais c'est, je pense, par votre propre faute. Vous me dites que vous êtes tenu d'imiter les anciens évêques par vos souffrances. L'imitation de ces grands pasteurs est en vérité digne d'éloges et vous

du parti catholique, et donne une idée des malheurs qu'il amena sur le pays. Mais l'influence des jésuites était trop bien établie pour que les efforts de Sapieha pussent arrêter les progrès du mal. Koncewicz poursuivit la carrière de persécution où il était entré, jusqu'à ce que les habitants de Vitebsk, qui avaient montré en plusieurs occasions leur fidélité à la couronne de Pologne, excités par quelques prêtres, se soulevèrent et tuèrent l'intolérant prélat, qui fut canonisé en 1643. Ce crime fut sévèrement puni. De toutes les conséquences politiques produites par l'union, la plus pernicieuse fut qu'elle fit perdre à la Pologne l'affection des Cosaques de l'Ukraine, qui étaient fidèlement attachés aux principes de l'Eglise d'Orient. Ils composaient une corporation militaire endurcie aux dangers et aux peines de la vie des camps par une lutte constante avec les Turcs et les Tatars. Les Cosaques, auxquels Bathori avait donné une organisation régulière, servaient loyalement la Pologne, non-seulement contre ses voisins mahométans, mais encore contre les Moscovites, quoiqu'ils eussent la même foi que ces derniers. Il y avait donc autant d'imprudence que d'injustice à irriter les

devriez imiter leur piété, leur sagesse et leur humilité. Lisez leur vie, et vous n'y verrez pas qu'ils portassent des assignations devant les tribunaux d'Antioche ou de Constantinople, tandis que toutes les cours de justice sont occupées de vos poursuites. Vous dites que vous devez chercher une protection contre les agitateurs. Christ, persécuté, ne la chercha pas, mais pria pour ses persécuteurs; c'est ainsi que vous devriez agir, au lieu de répandre des écrits offensants et de proférer des menaces; les apôtres ne nous ont pas laissé l'exemple d'une semblable conduite. Votre sainteté affirme qu'il lui est permis de dépouiller les schismatiques et de couper leurs têtes; l'Evangile nous enseigne le contraire. Cette union a créé de grands maux; vous faites violence aux consciences et vous fermez les églises, en sorte que des chrétiens périssent comme des infidèles, sans culte et sans sacrements. Vous abusez de l'autorité du monarque, sans en avoir obtenu la permission. Lorsque vos menées causent des troubles, vous nous écrivez aussitôt qu'il est nécessaire de bannir les adversaires de l'union. Dieu préserve notre pays d'être déshonoré par de pareilles énormités! Qui avez-vous converti par vos rigueurs? Vous avez aliéné les Cosaques, naguère fidèles; vous avez changé les brebis en boucs; vous avez exposé votre pays à de grands dangers et amené peut-être la destruction des catholiques. Cette union n'a point produit de joie, mais seulement la discorde, les querelles et les troubles. Il aurait bien mieux valu qu'on n'y eût jamais pensé. Je vous annonce, aujourd'hui, par l'ordre du roi, qu'il faut que les églises soient ouvertes et rendues aux grecs pour qu'ils y célèbrent le service divin. Nous n'empêchons point les juifs et les mahométans d'avoir des lieux de culte, et vous prétendriez fermer des temples chrétiens! De toutes parts on nous menace de rompre toute alliance avec nous. L'union nous a déjà privés de Starodoub, Sévérie et plusieurs autres villes et forteresses. Tâchons que cette union ne cause pas notre destruction et la vôtre.» Cette condamnation de la conduite de l'évêque par Sapieha est d'autant plus remarquable, qu'après être né et avoir été élevé dans le protestantisme, il avait été entraîné dans l'Eglise romaine.

sectateurs de l'Eglise d'Orient par une persécution religieuse, qui pouvait aisément changer de loyaux sujets en de mortels ennemis. Des tentatives pour imposer aux Cosaques l'union avec Rome, produisirent chez eux quelques désertions partielles, mais il ne fut pas difficile d'arrêter ce mouvement, parce que la plus grande partie de la population fut retenue par l'immense popularité dont jouissait le prince Ladislas, fils aîné du roi, et par celle non moins grande de l'hetman ou commandant en chef Konaszewicz. Ce dernier rendit à son pays des services incalculables dans ses guerres contre la Turquie et la Moscovie, mais il n'était pas moins dévoué à l'Eglise d'Orient qu'à la Pologne. Sous sa protection, le parti opposé à l'union se rassembla en synode à Kiev, où il élut un archevêque au siége de cette ville, et nomma d'autres prélats à la place de ceux qui avaient accepté l'union. On s'adressa, pour les consacrer, à Théophile, patriarche de Jérusalem, qui arriva à Kiev en retournant de Moscou vers les contrées de l'Orient.

Voilà donc l'Eglise d'Orient en Pologne partagée en deux Eglises ennemies, et cette rupture dans l'ordre spirituel en entraîna bientôt une autre pour le temporel. Mais je reviens aux affaires des protestants.

CHAPITRE XI.

POLOGNE (Suite).

L'union de Brest, quoique rejetée par une grande partie de la noblesse et du clergé, aussi bien que par une grande majorité dans les classes inférieures, fut acceptée par beaucoup de membres du clergé et par des nobles qui possédaient de grandes richesses et qui augmentèrent la force du parti des jésuites, et l'enhardirent dans ses tentatives contre les protestants, qu'il travailla tout à la fois à persécuter et à séduire. Les lois du pays ne permettant pas aux autorités publiques de persécuter les adversaires de Rome, les jésuites atteignirent le même but en excitant les classes inférieures du haut de la chaire, et dans le confessionnal, à des actes de violence contre les églises et les écoles protestantes et contre les ministres de ce culte, et ils surent par leurs intrigues s'assurer l'impunité pour ces crimes.

Nous avons vu que le roi Sigismond III, durant son long règne, conféra les offices les plus importants de l'Etat à des individus que les jésuites lui recommandaient. Les cours de justice étaient composées de magistrats électifs nommés pour un temps assez court, et les jésuites n'avaient pas de peine à remplir ces tribunaux d'hommes dévoués à leurs intérêts. Grâce au contrôle exclusif qu'ils avaient obtenu sur l'éducation des nobles, les générations élevées dans leurs écoles étaient entièrement sous leur direction, et par ce moyen ils exerçaient dans tout le pays une influence sans borne sur l'administration de la justice. On ne doit donc pas s'étonner que les auteurs des plus grands outrages contre les protestants échappassent aux punitions devant de tels tribunaux, qui acquittaient les coupables par des subtilités légales; et quand le délit était trop flagrant, on fournissait aux coupables les moyens d'échapper par la fuite à la sentence que le tribunal ne pouvait éviter de prononcer contre eux. Dans certaines occasions, ce qui assurait l'impunité, c'était l'intimidation, qui empêchait les victimes de poursuivre

ceux qui les avaient outragées, ou bien la conviction qu'une telle démarche n'aurait d'autre résultat pour le plaignant que les frais de la justice. Avant l'avénement de Sigismond III, on avait fait des tentatives pour détruire les bâtiments consacrés au culte protestant, pour troubler leurs sépultures par des traitements indignes exercés sur leurs corps et pour opprimer les ministres, mais en général elles recevaient la punition qui leur était due; sous le règne de ce monarque, les séditions de la populace devinrent entre les mains des jésuites ou de leurs créatures une tactique régulière contre les protestants. Ainsi, en 1591, l'église protestante de Cracovie fut brûlée par une populace factieuse, conduite par quelques étudiants de l'université et soulevée par les jésuites [1]. La justice laissa tranquille les auteurs de ce crime, et les protestants, pour éviter le retour d'une pareille calamité, établirent leur culte dans un village voisin de Cracovie, où néanmoins ils ne furent point à l'abri de fréquentes agressions. Ces actes de violence et les outrages personnels qu'ils avaient aussi à souffrir engagèrent un grand nombre de citoyens protestants à émigrer de cette ville, et sa prospérité eut beaucoup à en souffrir. On détruisit de la même manière les églises protestantes de Posen, de Vilna et d'autres villes; on profana les sépultures des morts, on maltraita les ministres de la religion; les protestants essayèrent en vain de résister à cette persécution. Bientôt après l'avénement de Sigismond III, ils conçurent le projet d'établir une université à Vilna pour contrebalancer celle des jésuites; mais l'influence du clergé et une ordonnance du roi prévinrent l'exécution de ce projet. Leur nombre diminuait de jour en jour par des désertions continuelles qu'explique trop bien le système de séduction que nous venons de décrire, et la persécution augmentait à proportion de l'affaiblissement de ce parti. L'unique moyen de résister

[1] Heydenstein dit que cette émeute fut occasionnée par quelques Ecossais qui, à la suite d'une discussion publique sur la religion, tuèrent quelques-uns de leurs adversaires. Mais le contemporain De Thou établit positivement que cette querelle eut lieu à l'instigation des jésuites. Le jésuite Skarga, qui publia un pamphlet à ce sujet, accuse les protestants d'avoir commencé la dispute et maintient, dans le même écrit, que ce qui existe illégalement peut être détruit sans injustice, et que c'était le cas de l'église protestante de Cracovie, les évêques de cette ville, à qui Dieu avait remis son autorité pour juger les vérités de la religion, n'ayant pas sanctionné son érection. D'après cette doctrine, tout établissement religieux, qui n'aurait pas été approuvé par le clergé catholique, était donc illégal.

à cet odieux système aurait été une union profonde entre tous les ennemis de Rome; mais, hélas! ils en étaient loin, et le traité de Sandomir, après bien des efforts malheureux pour le maintenir, fut enfin détruit par les luthériens. On fit la tentative de réunir les protestants et l'Église grecque dans une assemblée à Vilna, en 1599, mais elle échoua. Cependant on forma une confédération pour la défense mutuelle, mais elle n'exista jamais que sur le papier, et n'eut par conséquent aucun résultat.

A la fin du long règne de Sigismond III (1587-1632), on pouvait considérer le protestantisme comme éteint en Lithuanie, quoique ses disciples fussent encore assez nombreux et qu'ils comptassent parmi eux plusieurs grandes familles du pays: les Leczinski, une branche des Radzivill, etc.[1] Le seul but que s'était proposé Sigismond était atteint, mais au prix des intérêts les plus nécessaires à la conservation du pays[2]. En effet,

[1] Un noble exemple de fidélité à la religion de l'Evangile, en dépit des offres les plus séduisantes faites par le roi, fut Jean Potocki, palatin de Bratslaf, fondateur de la grande fortune de cette illustre famille, dont les vastes possessions, je suis heureux de le dire, se sont en grande partie conservées intactes, et qui compte parmi ses nombreux membres plusieurs dignes successeurs de la gloire de leurs ancêtres.

Jean Potocki était né d'une famille déjà riche et distinguée, et avait été élevé dans la religion protestante. Il se distingua par ses services militaires sous les roi Etienne Bathori et Sigismond III. Ce fut grâces à ses efforts que ce dernier défit les mécontents à la bataille de Guzow, en 1608. Il mit sur pied, à cette occasion, des forces considérables, et le roi récompensa ses services en lui octroyant des domaines ainsi que la dignité de palatin de Bratslaf. Sigismond aurait élevé Potocki aux plus hautes dignités de l'Etat, si celui-ci avait consenti à délaisser sa religion pour gagner la faveur royale, mais Potocki cherchait à obtenir des distinctions par ses services et non par un compromis avec ses principes religieux. Il commandait l'armée polonaise au siége de Smolensk, où il mourut, en 1611, à l'âge de cinquante-six ans, et la ville fut bientôt après prise par son frère Jaques, qui lui avait succédé dans le commandement, mais qui avait abjuré la foi protestante. Jean Potocki ne laissa pas d'enfants, et ses biens furent hérités par son neveu Stanislas, qui devint plus tard un guerrier célèbre, mais se fit catholique, abolit l'académie protestante établie par son oncle, et changea le bâtiment en une étable, ce qui lui a valu de grands éloges de la part du jésuite Niesiecki.

[2] Sigismond perdit son royaume héréditaire de Suède, où il avait essayé de rétablir le catholicisme. La belle province de Livonie, dont la population était protestante, et qui s'était soumise volontairement à la Pologne sous Sigismond-Auguste, fut perdue pour elle par la bigoterie de ce prince. Les habitants avaient témoigné un vif mécontentement lors de l'établissement des jésuites à Riga et dans quelques autres villes, et cet état des esprits facilita beaucoup la conquête de ce pays par les Suédois. Le prince Radzivill défendit avec succès cette province et maintint par son influence personnelle les protestants dans l'obéissance qu'ils devaient à leur monarque. Mais Sigismond et les jésuites, qui détestaient Radzivill, protestant zélé, lui refusèrent tout secours. Ainsi, pour empêcher un sujet protestant de se distinguer dans une guerre même dirigée contre des protes-



JEAN POTOCKI

quoique Sigismond eût ajouté, pendant la guerre de Moscovie, quelques provinces à son royaume, ces avantages furent plus que contrebalancés par le mouvement rétrograde que les écoles des jésuites imprimèrent à l'instruction nationale[1], et par le mécon-

tants, on aima mieux faire le sacrifice d'une province du royaume. Il en arriva autant dans la Prusse polonaise, où plusieurs villes n'opposèrent aucune résistance à Gustave-Adolphe; des circonstances favorables empêchèrent seules la perte de cette province pour la Pologne. Son fils, le prince Ladislas, fut élu czar par les Moscovites, en 1612; il aurait occupé le trône sans opposition, si Sigismond, au lieu de profiter d'une circonstance aussi favorable pour la Pologne, n'avait pas refusé de confirmer le traité conclu à cet effet par le général polonais Zolkiewski, et n'avait pas essayé de s'emparer de la couronne de Moscovie. Sa bigoterie et le zèle qu'il mettait à propager l'union avec Rome étaient trop connus, et les Moscovites se préparèrent à résister de toutes leurs forces à une alliance avec la Pologne, qu'ils avaient d'abord recherchée. L'influence des fils de Loyola soumit entièrement ce prince à la politique de l'Autriche, dont il favorisa toujours les intérêts au détriment de ceux de son propre royaume. Ainsi, lorsque les Bohêmes se soulevèrent contre la maison d'Autriche pour la défense de leur religion et de leurs libertés politiques, Sigismond, au lieu de suivre la politique de Casimir Jagellon, qui avait soutenu cette nation, envoya en Hongrie, sans le consentement de la diète, un nombreux corps de Cosaques, qui contribua beaucoup à arrêter la marche victorieuse de Bethlem-Gabor, prince de Transylvanie ; et, en irritant le sultan, il entraîna la Pologne dans une guerre avec la Turquie, inutile et nuisible à ses intérêts.

Il est curieux que la princesse Anna, sœur de Sigismond III, fut une protestante zélée; tous les efforts que fit ce monarque, qui l'aimait beaucoup, pour la convertir, furent inutiles. Puffendorf, dans son *Histoire de Suède*, raconte que sa mère, Catherine Jagellon, était si tourmentée à son lit de mort par l'appréhension du purgatoire, que son confesseur, le jésuite Warszevicki (un auteur célèbre) en eut pitié, et lui dit que le purgatoire n'était qu'une fable inventée pour le bas peuple. Ces mots furent entendus par la jeune princesse Anna qui était derrière les rideaux du lit de sa mère, et l'engagèrent à étudier la Bible qui la conduisit à embrasser la religion protestante.

[1] L'influence des jésuites fut longtemps contrebalancée par Zamoyski, auquel l'histoire a donné le surnom de *grand*, et qui, réunissant dans sa personne les qualités d'un homme d'Etat éminent, d'un guerrier et d'un écrivain, avec un ardent patriotisme, exerça sur ses compatriotes une immense influence. Il était né en 1541, et fut envoyé, à l'âge de 12 ans, à Paris, à la cour du dauphin (François II, époux de Marie reine d'Ecosse), qu'il quitta bientôt pour entrer à l'université. Il continua ensuite ses études à Strasbourg et à Padoue, où il fut élu par ses camarades, suivant l'usage du temps, *princeps juventutis litteratæ*. Il avait vingt-deux ans lorsqu'il publia un traité *De Senatu romano*, Venise 1563, ouvrage fort estimé, qui a été réimprimé plusieurs fois ; puis deux autres écrits : *De constitutionibus et immunitatibus almæ universitatis Patavinæ*, et *De perfecto senatore syntagma*. Après son retour en Pologne, le roi Sigismond-Auguste, qui aimait beaucoup Zamoyski, le chargea de mettre en ordre les archives de l'Etat; tâche importante, mais pénible, qui lui coûta trois années de rude travail et dont il fut récompensé par le don d'une riche *starostie* (domaine viager). Ce signalé service rendu par un jeune homme déjà distingué par ses talents et son caractère, le fit très-avantageusement connaître à ses compatriotes. Mais son influence devint bien plus grande, lorsque, après la mort de Sigismond-Auguste, il proposa et obtint que l'élection du monarque serait faite non plus par une diète, mais par les votes directs des nobles ou électeurs. Cette mesure le rendit très-populaire; cependant elle fut, de la part de Zamoyski, une fatale erreur, car il abandonnait ainsi la plus importante affaire de l'Etat, celle qui exigeait, plus que nulle autre, d'être l'objet des mûres délibérations d'une assemblée

tentement de la population antiromaniste, des membres de l'Église grecque surtout, et ce furent les causes principales du

d'élite, aux mains de la multitude qui, bien qu'animée souvent des intentions les plus pures, pouvait facilement être aveuglée par quelque chef adroit et ambitieux. Zamoyski reconnut plus tard la faute qu'il avait commise, et, en 1589, il s'efforça de régler le mode d'élection du souverain d'une manière plus convenable, mais sans succès.

Zamoyski fut l'un des délégués envoyés à Paris pour annoncer à Henri de Valois son élection au trône de Pologne ; et, après la fuite de ce monarque, il contribua fortement à la nomination d'Etienne Bathori. Créé par celui-ci chancelier de Pologne, en récompense de ses services, il accompagna le roi dans sa mémorable campagne contre la Moscovie, 1579-82, et lorsque le roi fut obligé de retourner dans sa capitale, il laissa le commandement de l'armée à Zamoyski, qu'il nomma *hetman*, ou général en chef des forces polonaises. Zamoyski, quoique étranger jusque-là aux opérations de la guerre, conduisit cette campagne avec beaucoup d'énergie et d'habileté. Il fut nommé, après la paix, castellan de Cracovie, ou premier sénateur temporel, et il réunit ainsi dans sa personne les plus hautes dignités soit militaires, soit civiles ; ce qui, joint à son immense popularité, lui donna une position de pouvoir et d'influence telle que jamais sujet n'en posséda dans aucun autre pays, à l'exception du grand comte de Warwick, surnommé le faiseur de rois.

Ce fut par l'influence de Zamoyski que Sigismond III fut élu en opposition à l'archiduc Maximilien, fils de l'empereur Rodolphe, qui était appuyé par un fort parti. Maximilien entra en Pologne pour soutenir ses prétentions par la force des armes, mais il fut battu et fait prisonnier par Zamoyski, qui le garda en captivité jusqu'à ce qu'il eut solennellement renoncé à ses prétentions au trône de Pologne. Zamoyski s'aperçut bientôt que l'élection de Sigismond III était loin d'être avantageuse pour le pays, et il employa tous ses efforts à combattre les funestes tendances de ce règne. Plusieurs fois il marcha pour la défense des frontières, usant de tout son pouvoir afin d'éloigner les maux que le mauvais gouvernement de Sigismond attirait sur le pays, et en particulier de combattre l'influence autrichienne, secondée par les jésuites. Enfin, voyant que toutes ses remontrances ne produisaient aucun effet, et que le roi commettait des actes contraires à la constitution et au bien du pays, Zamoyski qui, comme chancelier, était le gardien de la constitution, résolut d'avertir le roi publiquement au milieu d'une diète assemblée. S'avançant vers le trône, il commença par exposer, dans un discours très-vif, toutes les fautes commises par le roi ; puis il conclut en déclarant, que s'il continuait à violer la constitution et à sacrifier les intérêts nationaux, il risquerait de perdre sa couronne. Sigismond, irrité de cet avertissement sévère, se leva, saisissant son épée ; mais Zamoyski lui adressa ces mots : *Rex! non move gladium, ne te Cajum Cæsarem nos Brutus sera posteritas loquatur. Sumus electores regum, destructores tyrannorum. Regna sed non impera.* (Roi, ne touche pas à ton épée, de crainte que la postérité ne t'appelle un Caïus César et nous des Brutus. Nous sommes les électeurs des rois et les destructeurs des tyrans. Règne, mais ne commande pas.) Cet événement eut lieu en 1605, et Zamoyski, qui avait alors soixante-quatre ans, mourut peu après. C'était un grand ami de la science et des savants ; il fonda sur son domaine héréditaire, à Zamosc, une académie, dont il confia les chaires à d'habiles professeurs, en excluant les jésuites. Il établit aussi, dans le même endroit, une imprimerie, de laquelle sont sortis plusieurs livres précieux : un, entre autres, qui jouit d'une grande renommée et qui, quoique publié sous le nom de son ami Burski, est généralement regardé comme écrit par Zamoyski lui-même, ou du moins d'après ses notes, c'est : *Dialectica Ciceronis quæ dispersæ in scriptis reliquit, maxime ex Stoïcorum sententia*, etc., etc., 1604.

Son contemporain De Thou parle avec beaucoup d'éloges de Zamoyski. Les descendants de cette famille occupent encore une haute position dans leur pays natal.



ZAMOYSKI DIT LE GRAND


STANFORD LIBRARIES

déclin et de la chute de la Pologne[1]. Ainsi, par exemple, la belle province de Livonie, importante par ses ports de mer, qui avait été soumise à la Pologne sous Sigismond-Auguste, et qui était habitée par une population protestante, fut perdue par l'inconcevable bigoterie du monarque. De vifs mécontentements éclatèrent parmi ses habitants, lors de l'introduction des jésuites à Riga, sous Etienne Bathori, et cette circonstance contribua beaucoup à faciliter sa conquête par les Suédois. Elle aurait pu être sauvée cependant par le prince Christophe Radzivill[2], qui

[1] En qualité de protestant il serait naturel que je fusse suspecté d'avoir exagéré les pernicieux effets de la réaction catholique sur les destinées de mon pays. C'est pourquoi je donnerai le jugement que Piasecki, évêque catholique, porte sur l'influence qu'eurent les jésuites, dans les conseils de Sigismond III, sur les affaires du pays : « *Subter finem ejusdem anni (1616) decesserat quoque cubiculi regii præfectus Andreas Bobola, octogenarius. Homo rudis, morosus, promotus ad illud officium patrocinio sacerdotum societatis Jesu, quod illis in omnibus consentiret. Unde utrique, conjuncta opera, in privatis colloquis, quæ ipsis semper patebunt, sollicitantes regem adeo constrixerant, ut omnia consiliis eorum ageret, et aulicarum spes et curæ; non nisi ab eorum favore penderent, quem et in publicis negotiis, isti suggerebant, quid rex decerneret, tanto majori republicæ periculo, quod ad hujus modi familiaritatem regis assumebantur personæ (præsertim confessor et concionator) a scholiis vel a magisterio novitiorum religiosorum, rerum et status politiæ prorsus expertes. Hacque causa unica fuit errorum non in domesticis solum, sed in publicis, ut Moschicis, Suecis, Livonicisque, regis rationibus, et tamen sacrilegii crimen reputabatur, si quis tamen eorum dicta factave reprehendisset, et nemini qui non ipsis applauderet, facilis ad dignitates aditus patebat.* » (Chronica Gestarum in Europa. Cracov. 1548 ad ann. 1616.)

[2] Le prince Christophe Radzivill était fils de Christophe Radzivill, palatin de Vilna et hetman de Lithuanie, qui s'était distingué par plusieurs exploits militaires et petit-fils de Radzivill le Roux. J'extrais la notice suivante d'un ouvrage sur la noblesse polonaise, par le jésuite Niesiecki, que j'ai déjà cité, et auquel il faut rendre cette justice que, comme son confrère Balbinus, il sait apprécier les mérites de ceux de ses compatriotes dont il condamne la foi :

« Ayant joint, avec une force considérable, l'hetman Chodkiewicz (guerrier célèbre), il se distingua tellement contre les Suédois, que Chodkiewicz, voyant sa grande valeur et ses talents militaires, obtint pour lui la charge de hetman de camp (commandant en second). Alors, tandis que Chodkiewicz était engagé contre les Turcs, les Suédois envahirent tout à coup la Livonie, et prirent Riga. Radzivill ayant rassemblé autant de troupes qu'il pût, harassa l'ennemi et obtint sur lui plusieurs avantages ; mais, ne recevant pas de renforts, il ne put, avec une poignée de soldats, arrêter les forces supérieures de l'ennemi, qui envahit la Lithuanie et prit le château même de Radzivill, Birzen. Cependant Radzivill réussit à empêcher les Suédois de faire des progrès en Lithuanie. Ce qu'il y eut de malheureux, c'est que le roi se laissa prévenir contre Radzivill, par des hommes qui ne pouvaient voir sans envie les succès de cet excellent général, et qui le calomnièrent si bien, qu'à la mort de Chodkiewicz, le grand généralat de Lithuanie ne fut pas donné, comme il devait l'être, au noble guerrier qui avait rendu de si grands services. Malgré cette disgrâce, Radzivill reçut des remerciements de la diète pour sa défense de la Lithuanie. Il ne prit aucune part aux affaires militaires durant la vie de Sigismond III, mais après l'avénement de Ladislas IV, il fut créé grand hetman et palatin de Vilna. En 1634 il conclut la paix avec la Moscovie, et fit ensuite une expédition contre les Suédois, qui

la défendit vaillamment, et par son influence personnelle maintint le peuple de cette province fidèle à son souverain. Mais Sigismond et ses misérables conseillers, qui haïssaient Radzivill comme protestant zélé, refusèrent de lui envoyer aucun secours. Une province importante fut donc sacrifiée uniquement pour empêcher un sujet protestant de se distinguer, quoique ce fût contre des ennemis protestants eux-mêmes.

se termina promptement par un traité. C'était un homme énergique dans l'action et puissant dans le conseil. Il mourut en 1640; c'était un zélé patron et défenseur de la secte de Genève.» (Niesiecki, vol. VIII, p. 54, édition de 1841.)

Radzivill était en effet un ferme soutien de la religion réformée, comme son père et son grand-père, dont il avait hérité, avec les immenses richesses et les hautes dignités, les talents distingués et les vertus patriotiques. Il publia, à ses frais, une édition nouvelle de la Bible, avec une dédicace à son souverain, dans laquelle il déclarait, au nom de ses coreligionnaires, qu'ils étaient prêts à paraître devant l'Oint du Seigneur, pour rendre compte de leur foi, non pas d'après des doctrines et des traditions humaines, mais selon les Ecritures inspirées par le Saint-Esprit.

L'abolition de l'Eglise protestante et de l'école de Vilna, qui avaient été fondées par les ancêtres de Radzivill, brisa le cœur de ce vieux guerrier, dont toute la vie était consacrée à défendre son pays contre les attaques de l'extérieur et à lutter contre l'hostilité bien plus dangereuse encore des jésuites, conseillers du roi. Son fils Janus, palatin de Vilna et hetman de Lithuanie, fut un brave soldat et un chef habile, qui rendit de grands services à son pays pendant la guerre des Cosaques (1648-54). Il défit, en différentes rencontres, ces rebelles qui avaient dévasté plusieurs provinces, et garantit la Lithuanie de leurs attaques. Quand la Pologne fut envahie, en 1655, par Charles-Gustave de Suède, auquel s'étaient joints de nombreux mécontents, et que le roi Jean Casimir se vit obligé de quitter le pays, la Lithuanie devint la proie d'une immense armée moscovite que le czar de Russie avait envoyée au secours des Cosaques. Les Lithuaniens, dans cette situation périlleuse, reconnurent le roi de Suède pour leur souverain héréditaire et se proclamèrent indépendants de la Pologne. Cela fut fait par une convention conclue à Keydany, le 18 août 1655, et signée, du côté de la Lithuanie, par le prince Janus Radzivill, protestant; par l'évêque de Samogitie et par un autre sénateur catholique-romain. C'était donc une affaire purement politique et non point religieuse, dont l'unique but était de sauver la Lithuanie des excès d'une armée barbare et cruelle, en reconnaissant l'autorité d'un monarque dont la domination s'étendait déjà sur une grande partie de la Pologne. Aussi est-il fort étrange que des écrivains aient prétendu attribuer cette convention au protestantisme de Radzivill, et accuser la population réformée d'entente avec les Suédois, lorsque le simple récit des faits prouve le contraire. Ce n'est du reste pas le seul exemple de l'injustice avec laquelle les Polonais protestants ont souvent été traités par maints historiens, simplement parce qu'ils n'étaient peut-être pas meilleurs que leurs compatriotes catholiques, tandis que l'on rend compte des services rendus par des généraux ou des hommes d'Etat protestants sans daigner faire mention de leur qualité religieuse, en sorte que le lecteur peut les croire catholiques.

Le prince Janus Radzivill mourut en 1655, peu après l'événement dont j'ai parlé. Il laissa une fille unique, qui épousa son cousin, le prince Boguslav Radzivill, le dernier protestant de la famille, qui mourut en 1669. Il avait une fille, la princesse Louise, qui fut marié à un prince de Brandebourg, fils du grand électeur, et après sa mort au prince palatin de Neuburg. La maison royale de Bavière descend de cette princesse, et c'est pour cela que tous les Radzivill sont chevaliers de l'ordre bavarois de saint Hubert.

Sigismond fut remplacé sur le trône par son fils aîné, Ladislas IV, dont le caractère était tout différent de celui de son père. Son esprit était éclairé par des connaissances étendues, qui, jointes à l'expérience des maux causés par la bigoterie de son père, lui inspirèrent une si grande aversion pour les jésuites qu'il ne voulut jamais admettre à sa cour aucun des membres de cette société. Ses dispositions bienveillantes et son caractère élevé lui firent détester la persécution et éviter avec soin toute ligne de conduite qui ne fut pas parfaitement droite et honorable. Il accorda les faveurs et les charges de l'Etat au mérite et non aux croyances religieuses des individus; ses efforts sincères pour arrêter la persécution religieuse furent impuissants à dominer l'esprit d'intolérance et de cagotisme que les jésuites avaient cultivé avec tant de soin dans la classe nombreuse de la petite noblesse élevée dans leurs écoles. Quoiqu'il réussit à réprimer les mouvements populaires contre les protestants, il ne put empêcher deux grands actes de persécution légale : la suppression de l'église et du collége protestants de Vilna, en 1640, et celle de la célèbre école socinienne de Rakow; les diètes l'ordonnèrent sous le prétexte de venger de prétendues injures faites par les élèves de ces écoles aux statues des saints. Ladislas s'efforça d'adoucir l'irritation de la population des provinces de l'Ukraine à laquelle on avait voulu imposer l'union. Il confirma la hiérarchie des antiunionistes et la fondation d'une académie qu'établit, à Kiev, Pierre Mohila, prélat d'un caractère supérieur, d'une haute naissance et d'un grand savoir, ce qui fortifia leur Eglise[1]. Après la mort de ce sage monarque, les haines religieuses se réveillèrent avec une nouvelle violence.

[1] Pierre Mohila était fils d'un prince régnant de Moldavie, et proche parent des premières familles de Pologne. Il étudia à l'université de Paris, et servit ensuite avec distinction dans l'armée polonaise, pendant la guerre contre les Turcs, en 1621. Il entra dans l'Eglise en 1628, et en 1633 fut élu archevêque de Kiev. Il publia plusieurs ouvrages, dont le plus remarquable est son *Exposition de la foi dans les Eglises d'Orient*, qui a été approuvée par tous les patriarches de cette Eglise. Elle fut publiée à Kiev, en polonais et en polonais-russe, en 1637. Elle a été imprimée plusieurs fois en grec et fut traduite en latin par le savant suédois Normann, évêque de Gottenburg. Elle a aussi été traduite en allemand.

CHAPITRE XII.

POLOGNE (Suite).

Jean Casimir, jésuite et cardinal que le pape avait relevé de ses vœux, succéda à son frère sur le trône. On ne pouvait attendre d'un tel monarque les idées larges et éclairées de son frère, mais il ne fut pas à beaucoup près aussi bigot que son père. A peine Ladislas eut-il fermé les yeux, qu'une révolte terrible des Cosaques éclata en Ukraine; les paysans de l'Eglise grecque se joignirent à eux. Le pays n'était pas préparé à un tel désastre et n'avait rien à opposer aux rebelles, qui, commandés par Chmielnitzki, noble polonais de l'Eglise grecque, homme d'un grand talent et d'une énergie redoutable, s'avancèrent avec une force irrésistible. Le roi, qui marchait contre eux avec des troupes insuffisantes, fut assiégé dans son camp fortifié. Sa perte semblait inévitable, mais Chmielnitzki et les principaux chefs des Cosaques s'arrêtèrent sur le bord du précipice où ils allaient jeter leur pays. La voix du patriotisme se fit entendre dans leurs cœurs et fit taire celle du fanatisme religieux et des mauvaises passions. Une réconciliation fut ménagée entre le souverain et ses sujets révoltés. Chmielnitzki, qui avait tenu son monarque assiégé, lui rendit l'hommage d'un fidèle vassal, demanda son pardon à genoux, et reçut de Sa Majesté le titre d'hetman général des Cosaques, dont les droits politiques et religieux furent reconnus. Une des principales conditions de cet acte fut que l'archevêque de Kiev, métropolitain de l'Eglise grecque de Pologne, aurait un siége dans le sénat. Cette condition exigée par les Cosaques était juste, car le chef d'une Eglise à laquelle était attachée la population de provinces entières avait certes bien quelque droit à siéger dans le sénat, où chaque évêque catholique romain avait une place ; mais il était surtout très-avantageux aux intérêts du pays entier que le chef d'un corps aussi formidable que celui des Cosaques fût membre du suprême conseil de l'Etat, puisqu'il ne pouvait pas man-

quer d'aider à maintenir dans sa soumission à la couronne de Pologne cette population pleine de valeur, mais remuante. Cependant, malgré la justice et l'utilité de cet arrangement, il fut éludé par l'arrogante bigoterie des catholiques romains. Lorsque l'archevêque grec de Kiev, Sylvestre Kossowski, dont les efforts patriotiques avaient le plus contribué à ramener au devoir les Cosaques révoltés, vint occuper son siége dans le sénat, les prélats dont nous avons parlé quittèrent en masse la salle des séances, déclarant que jamais ils ne siégeraient avec un schismatique. Toutes les représentations qui furent faites aux évêques, sur l'injustice de leur conduite et sur les dangers auxquels elle exposait la patrie, demeurèrent sans effet, et cette insulte, dont on paya les services rendus par le patriotisme de cet archevêque, produisit chez les Cosaques une violente irritation, bientôt suivie d'une seconde révolte. Les Cosaques ayant été défaits s'attachèrent au czar de Moscovie, qui, à la tête d'une immense armée, attaqua la Pologne au moment où elle était aussi envahie par Charles-Gustave, roi de Suède. Ce dernier monarque, tirant avantage de l'extrême mécontentement qui animait les Polonais contre Jean Casimir, pénétra dans ce pays avec des troupes d'élite considérables. Une nuée de mécontents se joignit à lui, et en peu de temps il occupa la principale partie du territoire. Ses grands talents militaires, la sévère discipline qu'il maintenait dans son armée et ses manières conciliantes lui gagnèrent bientôt une grande popularité parmi les Polonais; et comme tous les patriotes éclairés sentaient la nécessité d'avoir un monarque à même de défendre le pays contre ses ennemis du dedans et du dehors, ils offrirent la couronne à Charles-Gustave, demandant la convocation d'une diète pour son élection. Le choix d'un monarque protestant du caractère de Charles-Gustave aurait écrasé d'un coup la faction des jésuites et établi un gouvernement d'une véritable force. Si l'on considère que la Suède possédait alors au nord de l'Allemagne des provinces étendues et limitrophes de la Pologne, et que c'était un Etat constitutionnel, il n'y a pas de doute que l'appel de son monarque au trône polonais eût établi dans le nord de l'Europe un puissant empire gouverné consititutionnellement, qui aurait été en état de tenir tête à l'Autriche et aurait empêché les czars de Moscovie de faire aucun progrès du côté de l'ouest. Malheureusement cette combinaison échoua

par l'arrogante réponse que Charles-Gustave, enflé de ses succès, fit à la députation polonaise qui venait lui demander de convoquer une diète pour son élection. Il répondit que cette formalité n'était pas nécessaire, puisque son épée l'avait déjà rendu maître du pays. Cette insolente réponse, par laquelle il déclarait la Pologne un pays conquis, blessa profondément les sentiments de la nation. Ils abandonnèrent le roi de Suède, et attaqué de toutes parts il fut obligé d'évacuer la Pologne. La paix fut rétablie par le traité d'Oliva, conclu en 1660, sous la médiation et la garantie de la France, de l'Angleterre et de la Hollande. Les protestants souffrirent pendant les guerres que j'ai décrites plus que le reste des habitants. Dans la grande Pologne, ils furent persécutés à cause des excès commis par les Suédois sur les catholiques[1]; plusieurs de leurs églises et quelques-unes de celles des sociniens furent détruites par les Cosaques, qui ne faisaient guère de différence entre les catholiques et les protestants, et ne voyaient dans les uns et dans les autres que des ennemis de leur Église.

Jean Casimir, qui s'était enfui en Silésie pendant l'invasion des Suédois, ne fut pas plutôt rappelé qu'il fit une déclaration solennelle où il se confiait, lui et son royaume, à la protection spéciale de la bienheureuse Vierge, et faisait vœu en même temps de satisfaire aux griefs des classes inférieures et de travailler à la conversion des hérétiques, c'est-à-dire de les persécuter. La première partie de ce vœu, qui mérite d'être louée pour les sentiments chrétiens qu'elle respire, ne fut qu'une promesse vaine et sans effet; mais il tint fidèlement celle de réduire le nombre des hérétiques. Le nombre des protestants

[1] Les troupes suédoises qui avaient d'abord été soumises à une discipline sévère, commirent des cruautés très-grandes, lorsque le pays se souleva contre elles, et traitèrent indignement des prêtres catholiques. On le rendit aux protestants. Des ministres et des laïques de la confession de Bohême furent assassinés et leurs églises, parmi lesquelles se trouvait celle de Lissa et sa célèbre école, furent brûlées.

La bibliothèque de l'archevêché de Lambeth possède un curieux manuscrit intitulé: *Ultimus in protestantes confessionis Bohemiæ Ecclesias Antichristi furor*, écrit par Hartmann et Cyrille, ecclésiastiques protestants et professeurs de l'école de Lissa; ils se nomment «les exilés de Christ» et avaient été envoyés en Hollande et dans la Grande-Bretagne pour demander des secours en faveur de leurs frères malheureux; secours qui leur furent accordés avec beaucoup de libéralité par les protestants de ces pays. Il contient une peinture des barbaries révoltantes qui furent infligées aux protestants de Bohême, sans égard pour leur âge ou pour leur sexe; il termine par ces mots: *dolor vetat plura addere*. Un manifeste fut publié d'après ce manuscrit et porté par les envoyés à Cromwell, qui les autorisa, par une ordonnance du 2 mai 1659, à faire des collectes dans tout le pays.

était toujours considérable, et l'on comptait parmi eux plusieurs familles très-influentes; d'ailleurs ils étaient soutenus par l'intérêt que leur portaient des princes étrangers de leur communion, alors alliés de la Pologne. Aussi les sociniens furent-ils regardés comme ceux à qui on devait appliquer immédiatement le vœu prononcé par le prince, et un jésuite, nommé Karvat, pressa la diète de 1658 de montrer sa reconnaissance à Dieu par des faits. Cette diète publia une loi par laquelle il était défendu, sous les peines les plus sévères, de professer ou de propager le socinianisme dans les Etats polonais, et ceux qui se rendraient coupables de ces délits ou favoriseraient la secte d'une manière quelconque, étaient menacés de la peine de mort. Cependant on accordait à ceux qui persévéreraient dans cette croyance un terme de trois ans pour vendre leurs propriétés, et pour recevoir le paiement de ce qui leur était dû. Une parfaite sécurité leur était promise pendant cet intervalle, mais l'exercice de leur religion était prohibé et il ne leur était pas permis de prendre aucune part aux affaires publiques. Cet acte ne reposait point sur des considérations politiques et n'imputait aux sociniens aucune trahison; il était entièrement fondé sur des motifs théologiques et principalement sur le fait qu'ils n'admettaient pas la préexistence éternelle de Jésus-Christ! Raison un peu singulière dans un pays où les juifs étaient tolérés et où les mahométans participaient aux droits de tous les autres citoyens. Le terme de trois ans, accordé par la diète de 1658, fut réduit à deux ans par celle de 1659, qui ordonna que le 10 juillet 1660, tous les sociniens qui n'auraient pas embrassé la foi romaine, eussent à quitter le pays sous les peines établies par la diète de 1658; par le même acte, il était défendu aux sociniens, dans le cas où ils abjureraient les opinions de leur secte, d'embrasser toute autre confession que celle de Rome, parce que plusieurs d'entre eux s'étaient faits protestants pour éviter la sévérité de la loi de 1658.

La brièveté du délai, l'état du pays ruiné par la guerre, la rapacité des acheteurs, qui profitaient de la malheureuse position des sociniens, les obligèrent à vendre leurs propriétés à des prix hors de proportion avec leur valeur réelle. Pendant ce temps, on les accablait de persécutions de tous genres; ils étaient regardés comme hors la loi, et l'article qui leur interdisait tout culte religieux fournissait à leurs ennemis mille pré-

textes de persécution. Pour échapper à ce triste sort, les sociniens firent une tentative si extraordinaire qu'on ne comprend pas qu'ils aient pu, même un seul instant, la croire praticable. Ils présentèrent au roi une pétition contre l'acte de 1658, lui promettant de prouver qu'il n'y avait aucune différence essentielle entre leurs doctrines et celles de l'Eglise catholique romaine. Cette proposition fut rejetée. Ils recherchèrent alors la protection ou du moins l'intercession des puissances étrangères; mais quoique le traité d'Oliva, conclu en 1660, assurât à toutes les confessions religieuses de la Pologne les droits dont elles avaient joui avant la guerre, et que les Suédois s'efforçassent de soutenir ceux des sociniens, leurs réclamations furent vaines, et les représentations que fit en leur faveur l'électeur de Brandebourg n'eurent pas plus d'effet. Le désespoir les engagea à proposer à l'Eglise de Rome un colloque à l'amiable, qui pourrait amener une réunion. Il fut autorisé par l'évêque de Cracovie, qui pouvait penser avec raison que les sociniens cherchaient une occasion pour rentrer dans le giron de son Eglise, avec l'apparence de se rendre à la conviction et non à la contrainte. En effet, aucune personne sensée ne pouvait supposer que des controversistes, aussi habiles que l'étaient les sociniens, pussent se flatter de l'espoir d'obtenir des concessions d'une Eglise dont les doctrines étaient diamétralement opposées aux leurs. On se trompait cependant : les sociniens maintinrent sérieusement leurs opinions au colloque de Roznow, le 10 mars 1660 ; il est inutile de dire que cette tentative de réconciliation ne produisit aucun résultat. Il ne leur restait donc plus qu'à quitter le pays avant l'expiration du terme fixé; ce départ ne s'effectua pas sans de grandes souffrances, malgré ce que firent pour les alléger plusieurs seigneurs distingués, qui étaient amis ou même parents de beaucoup de sociniens, quoiqu'ils ne partageassent pas leur manière de penser en religion. Ces malheureux se dispersèrent en Europe; la plus grande partie se réfugia en Hongrie et en Transylvanie, où se trouvaient déjà de leurs coreligionnaires. La reine de Pologne permit à plusieurs d'entre eux de s'établir dans les principautés silésiennes d'Oppeln et de Ratibor, qui lui appartenaient, et plusieurs princes de la Silésie en firent autant. Dispersés dans ce pays, les sociniens ne formèrent plus de congrégations et disparurent peu à peu, plusieurs d'entre eux s'étant convertis au protestan-

tisme. Ceux qui s'étaient réfugiés à Manheim, en assez grand nombre, y établirent une congrégation, sous la protection du palatin du Rhin ; mais on les soupçonna bientôt de faire du prosélytisme et ils furent obligés de se séparer de nouveau. Ils se retirèrent pour la plupart en Hollande, où ils jouirent d'une entière liberté religieuse, et où ils trouvèrent quelques sociniens qui, avec ceux d'Angleterre et d'Allemagne, leur donnèrent des sommes considérables pour leurs frères bannis de la Pologne. Je ne sais pas ce qu'ils devinrent dans ce pays ; mais je suis disposé à croire qu'ils y formèrent une Église assez nombreuse, puisqu'ils furent à même de publier, à Amsterdam, en 1680, un Nouveau Testament en polonais. La Prusse servit aussi d'asile à plusieurs sociniens, qui reçurent un accueil très-hospitalier de leur compatriote, le prince Boguslas Radzivill [1], le dernier protestant de sa famille, qui gouvernait cette province pour l'électeur de Brandebourg. Ils formèrent les deux établissements de *Rutow* et d'*Andreaswald*, près des frontières de Pologne. En 1779, le gouvernement les autorisa à bâtir une église ; mais leur congrégation, d'abord nombreuse, avait diminué, et, d'après les renseignements officiels que j'ai obtenus en 1838, de l'obligeance de feu M. le baron de Bulow, ministre de Prusse à la cour d'Angleterre, celle d'Andreaswald subsistait encore en 1803, époque à laquelle elle fut dissoute ; en 1838 il ne restait plus, en Prusse, que deux gentilshommes de la secte jadis si célèbre des sociniens, Morsztyn et Schlichtyng, tous deux fort âgés et les représentants de noms distingués dans les annales politiques et religieuses de la Pologne. La secte entière s'était faite protestante, à l'exception de ces deux gentilshommes dont les familles elles-mêmes avaient abandonné le socinianisme. En Pologne, depuis l'expulsion de 1550, il ne resta aucun vestige de cette secte, qui avait compté dans ses rangs quelques-unes des grandes familles du pays, et qui s'était illustrée dans toute l'Europe par les talents et les connaissances de ses membres.

La désorganisation du parti protestant était complète. Il perdit ses principaux appuis dans les familles puissantes des Radzi-

[1] Boguslas Radzivill mourut en 1669, laissant une fille unique. Louise, qui épousa un prince de Brandebourg, fils du grand électeur, et en secondes noces, un prince de Neubourg. Elle eut de ce second mariage une fille, de laquelle descend la maison royale de Bavière.

vill et des Leczinski; la branche protestante des premiers s'était éteinte en 1669, et les seconds avaient passé à l'Eglise de Rome. Les Leczinski cependant, en devenant catholiques, ne se joignirent point aux persécuteurs de leurs anciens coreligionnaires, mais restèrent au contraire leurs protecteurs bienveillants et défendirent les habitants de Lissa, ville qui leur appartenait, contre les persécutions de leurs ennemis.

Le roi Jean Sobieski était un homme d'un esprit éclairé et fort opposé aux persécutions religieuses; mais l'autorité royale, si limitée, était impuissante à maintenir les lois qui reconnaissaient encore une parfaite égalité entre les confessions religieuses de la Pologne, et, pendant son règne, deux événements honteux signalèrent le pouvoir que le clergé romain avait acquis en ce pays et la manière dont il était enclin à s'en servir.

J'ai dit que l'église protestante de Vilna avait été supprimée en 1640, par un décret de la diète, qui défendait aux protestants d'avoir un lieu de culte dans les murs de cette ville. Ils bâtirent donc une église, un hôpital et une maison pour leurs ministres dans un des faubourgs. Le 2 avril 1682, une nombreuse populace, conduite par plusieurs étudiants du collége des jésuites, attaqua cette nouvelle église, la rasa jusqu'au sol, tira les cadavres de leurs cercueils, et, après les avoir traités avec la plus grande indignité, les coupa en pièces et les brûla. Tous les meubles furent pillés ou détruits, ainsi que beaucoup de documents importants, qui avaient été déposés là comme en lieu de sûreté. L'émeute continua pendant deux jours, sans aucun effort de la part des autorités pour rétablir l'ordre, et le recteur du collége des jésuites, quand on le pria d'intervenir dans l'émeute qu'avaient excitée ses étudiants, non content de s'y refuser, approuva même leur conduite. Les ministres protestants furent sauvés par un noble catholique nommé Puzyna, qui, escorté par un corps d'hommes d'armes, les conduisit au couvent des moines franciscains, qui leur donnèrent un asile et les traitèrent avec bonté. Jean Sobieski, à la première nouvelle de cette affaire, assembla une commission pour faire une enquête et punir les coupables. La commission, composée de l'évêque de Vilna et de plusieurs dignitaires de l'Etat, condamna, après une minutieuse investigation, plusieurs des émeutiers, dont quelques-uns étaient des étudiants du collége, à la peine de mort, et décréta l'entière restitution des biens pillés; mais les

jésuites soudoyèrent les geôliers, qui laissèrent échapper les coupables, et une bien faible partie des objets volés fut rendue à leurs propriétaires. Le roi aurait désiré que les jésuites payassent les dommages causés par l'émeute; mais ceux-ci n'y voulurent pas consentir, et les protestants rebâtirent leur église à leurs propres frais[1]. Le second crime qui déshonora cette époque fut le meurtre judiciaire de Lyszczinski, propriétaire respectable; ce meurtre fut accompli par le clergé, en dépit des efforts que fit Sobieski pour sauver l'innocente victime du fanatisme[2].

L'électeur de Saxe, qui fut élu roi après la mort de Jean Sobieski, en 1695, sous le nom d'Auguste II, confirma, selon

[1] L'ouvrage de Lukaszewicz contient toutes les procédures judiciaires relatives à ce crime.

[2] Cet événement a été raconté par tous les historiens de Jean Sobieski; Mosheim en parle. Lyszczinski lisait un ouvrage intitulé: *Theologia naturalis*, par Henri Aldstedt, théologien protestant, et trouvant que les arguments employés par l'auteur pour prouver l'existence de Dieu étaient si confus qu'on en pouvait tirer des conséquences diamétralement opposées, il écrivit en marge les mots suivants : *Ergo non est Deus*, dans l'intention évidente de ridiculiser les arguments de l'auteur. Cette note fut remarquée par un débiteur de Lyszczinski, nommé Brzoska, qui le dénonça comme athée; et pour preuve de son accusation, il remit l'exemplaire de l'ouvrage qui portait cette note à Witwieki, évêque de Posen, qui s'empara de cette affaire. Il fut secondé par Zaluski, évêque de Kiev, prélat renommé par son grand savoir et ses belles qualités que tachait un fanatisme aveugle. Le roi, bien éloigné de soutenir une poursuite aussi inouïe, tenta de sauver Lyszczinski en le faisant traduire à Vilna, comme Lithuanien; mais rien ne put protéger le malheureux et le soustraire à la rage des deux évêques; on viola même le grand privilége des nobles polonais, qui ne permettait pas qu'on les enfermât en prison avant leur condamnation, privilége qui jusqu'alors avait été scrupuleusement observé vis-à-vis des plus grands criminels. Sur la simple accusation de son débiteur et de deux évêques, l'affaire fut portée devant la diète de 1689, où le clergé, et particulièrement Zaluski, accusa Lyszczinski d'avoir nié l'existence de Dieu, et proféré des blasphèmes contre la sainte Vierge et les saints. L'infortunée victime, terrifiée par sa périlleuse situation, avoua tout ce qui lui fut imputé, fit une complète rétractation de tout ce qu'il avait pu dire ou écrire contre les doctrines de l'Église romaine et déclara son entière soumission à son autorité. Tout fut inutile, et la diète, poussée par les infâmes représentations du clergé, décréta que Lyszczinski aurait la langue arrachée, puis serait décapité et ensuite brûlé. Cette atroce sentence fut exécutée, et Zaluski donne lui-même le récit de ce jugement qu'il regarde comme plein de justice et de piété. Le roi fut frappé d'horreur à cette nouvelle et s'écria que l'inquisition n'avait jamais rien pu faire de pire. Nous ajouterons, pour être juste, que le pape Innocent XI, au lieu d'approuver cette honteuse affaire, la censura vivement. Des scènes semblables se sont passées dans différentes parties de l'Europe, et c'était précisément à la même époque qu'on mettait à mort, en Ecosse, des hommes, des femmes et des jeunes filles non pour de prétendus blasphèmes contre Dieu, mais pour avoir refusé de reconnaître la suprématie spirituelle de Jaques II. Cet événement témoigne des effets de la réaction catholique sur le pays, effets qui se manifestent dans l'impuissance où se trouva le roi de prévenir un acte de fanatisme qu'un siècle auparavant on n'eût point laissé commettre.

l'usage, à son avénement, les droits et les libertés des antipapistes, mais on ajouta une nouvelle condition aux *pacta conventa*, c'est-à-dire aux garanties constitutionnelles que les rois juraient d'observer lors de leur élection; cette clause consistait à ne leur accorder aucun siége sénatorial, ni aucune autre charge ou dignité dans l'Etat. Quoique ce prince, qui avait abandonné la religion luthérienne pour obtenir le trône de Pologne, ne fut point un catholique bigot, il laissa cependant les évêques agir selon leur bon plaisir envers les hérétiques, afin de les gagner à sa politique. Le couronnement de Stanislas Leczinski, qui monta sur le trône en 1704, après l'expulsion d'Auguste par Charles XII, donna l'espoir aux protestants qu'ils pourraient jouir en paix de tous les droits que la constitution du pays leur accordait comme aux autres citoyens. Cette attente reposait sur l'esprit libéral du nouveau monarque et sur l'influence de Charles XII, à qui il devait la couronne. Le traité conclu entre Stanislas et le monarque suédois garantissait aux protestants polonais la jouissance de leurs droits politiques et des libertés que leur donnaient les lois du pays, sans restriction aucune. Les espérances des protestants, qui furent persécutés par les troupes de Pierre le Grand comme partisans de Stanislas Leczinski, s'écroulèrent avec la fortune de Charles XII, à Pultava. Auguste II rentra en possession du royaume de Pologne, avec l'aide de Pierre, tandis que Stanislas fut obligé d'abdiquer. Auguste, pour assurer une autorité qui lui était contestée par quelques partisans de Stanislas, introduisit en Pologne un corps de troupes saxonnes, qui y commirent beaucoup d'excès. Les habitants formèrent une confédération sous la présidence de Leduchowski, en 1715, et soutinrent une guerre contre les troupes saxonnes. Pierre le Grand offrit sa médiation entre le roi et ses sujets, et son ambassadeur rédigea un traité qui fut conclu à Varsovie le 3 novembre 1716. Le principal négociateur de ce traité fut Szaniawski, évêque de Cujavie, qui devait son élévation à l'influence de Pierre le Grand et lui était entièrement dévoué. Ce prélat réussit, par ses intrigues, à rendre de grands services à la Russie et à Rome, en leur sacrifiant les intérêts de son propre pays. Sous le prétexte d'économie, de changement d'organisation, etc., l'armée permanente de la Pologne fut réduite à un chiffre insuffisant à la défense de son territoire, et l'article 4 du même traité, sous le prétexte de ré-

primer les abus qui s'étaient introduits dans le pays durant l'invasion des Suédois, et par une fausse interprétation de quelques lois, ordonnait que toutes les églises protestantes, qui avaient été bâties depuis 1632, fussent démolies, et défendait aux protestants de tenir des assemblées publiques ou privées de prédication et de chant ailleurs que dans les lieux où ils avaient des églises antérieures à cette époque. La violation de ce règlement devait être punie, la première fois, d'une amende; la seconde fois de l'emprisonnement, et la troisième fois du banissement. Les ambassadeurs pouvaient avoir un service religieux dans leur résidence, mais les natifs qui y assisteraient étaient soumis aux peines indiquées.

La politique de la Russie fut bien habile en cette occasion, car elle atteignit d'un seul coup deux objets de grande importance; elle désarma la Pologne, et prépara un prétexte à de nouvelles interventions dans les affaires de ce pays, en y créant un parti mécontent, qui, opprimé au dedans, chercherait un protecteur à l'étranger. Auguste II, dans cette circonstance, trahit les intérêts du pays qui l'avait choisi pour son roi d'une manière qu'on ne saurait assez blâmer; il est maintenant prouvé qu'il nourrissait le projet de partager la Pologne avec Pierre le Grand.

Même avant la conclusion du traité, le clergé proclama l'article en question, le placarda à la porte de plusieurs églises, le déclarant une loi du pays. L'alarme fut grande parmi les protestants, et les catholiques eux-mêmes en furent saisis d'indignation, des protestations arrivèrent de tous côtés. Ces protestations furent adressées au maréchal de la confédération Leduchowski, par les hommes les plus éminents du pays, tels par exemple que le prince Casimir Sapieha, palatin de Vilna; le prince Ladislas Sapieha, palatin de Brest; le prince Radzivill, chancelier de Lithuanie; le prince Czartoryski, vice-chancelier du même pays; Stanislas Potocki, commandant des troupes lithuaniennes; Skorzewski, maréchal de la confédération de Posen, etc., tous rendaient le témoignage le plus complet au patriotisme des protestants et aux services qu'ils avaient rendus au pays. Mais la plus intéressante de ces réclamations (et je la mentionne avec orgueil, car je suis fier que dans mon pays, à l'époque ou les jésuites le gouvernaient entièrement, il y ait eu un prélat catholique-romain qui éleva sa voix avec courage pour la cause de la

justice et de l'humanité) fut celle d'Ancuta, évêque de Misionopolis, coadjuteur de Vilna et référendaire de Lithuanie.

Leduchowski épousa chaudement la cause de ses compatriotes protestants, et demanda que les droits que leur accordaient les lois du pays fussent maintenus dans toute leur intégrité. Szaniawski fit une réponse ambiguë qui ne satisfit point Leduchowski, et ce courageux champion des libertés nationales présenta le projet d'un article confirmant les droits accordés aux protestants par la loi de 1573, et qui annulait les ordonnances ou règlements contraires. Rien ne pouvait être plus explicite que ce projet, mais l'astucieux Szaniawski paralysa les honnêtes et patriotiques intentions de Leduchowski, qui eussent épargné au pays bien des calamités si on les eût mises à exécution; le rusé personnage réussit à substituer à ce projet l'explication suivante de l'article dont on se plaignait : « Nous maintenons tous les anciens droits et priviléges des dissidents, mais les abus seront abolis [1]. »

Le pays fatigué des guerres et des dissensions auxquelles il était en proie depuis plusieurs années, désirait la paix à tout prix. Aussi la diète, convoquée pour la confirmation du traité entre Auguste et son peuple, ne dura que sept heures, pendant lesquelles le traité fut lu et signé; elle fut surnommée la diète muette. Le roi déclara aux pétitionnaires que les droits qui leur étaient assurés par les lois ne seraient point atteints par le traité en question. Cette déclaration ne pouvait être d'aucune utilité aux protestants, car le mot *abus* donnait la plus grande latitude aux ennemis de la réforme, puisque toute opinion divergente de l'Église de Rome est regardée, par ses zélés sectateurs, comme un *abus* qui mérite d'être poursuivi et puni.

[1] Leduchowski était un gentilhomme immensément riche, mais sans ambition. Il ne prit aucune part à la lutte entre Auguste II et Stanislas Leczinski; et ayant refusé la faveur de ces deux monarques, il vécut toujours dans ses domaines. Il jouissait de l'entière confiance de ses compatriotes et fut appelé à remplir plusieurs emplois publics. N'ayant pas d'enfants, il avait fait un testament par lequel il partageait son bien entre quelques parents, les églises et les pauvres. Mais quand il vit son pays en danger, son patriotisme surpassa son attachement à ses parents et ses pieuses résolutions; il changea son testament et consacra toute sa fortune au maintien des troupes de la confédération. Son patriotisme était sans aucun mélange de haine politique ou personnelle, et il s'opposa constamment à ceux qui voulaient détrôner le monarque; il n'avait d'autre but que d'assurer la paix et la liberté de son pays. Tel fut l'éminent patriote qui, le dernier, soutint les droits de ceux de ses concitoyens qui ne partageaient pas sa foi. Le sentiment religieux qui le guida dans l'emploi de sa fortune, avant que son pays la réclamât, montre qu'en cette occasion il n'agit point par une indifférence religieuse à laquelle on donne à tort le nom de philosophie.

Ce premier acte officiel, qui entravait la liberté religieuse des protestants, ne touchait point à leurs droits civils; et cependant, à la diète de 1718, le protestant Piotrowski, un de ses membres, fut empêché par la faction des prêtres de prendre son siége à la diète, malgré les représentations des membres les plus éclairés de celle-ci. Mais l'acte le plus flagrant de persécution, qui eut lieu sous le règne d'Auguste II, fut l'affaire de Thorn, qui produisit une grande sensation dans toute l'Europe.

La ville de Thorn, située dans la Pologne prussienne et habitée principalement par une population d'origine allemande, était devenue protestante au seizième siècle. Ses citoyens s'étaient toujours distingués par leur loyauté envers les rois de Pologne, et ils avaient vaillamment défendu leur ville contre Charles XII. Les jésuites avaient pour règle invariable de placer leurs établissements au milieu des populations antipapistes; aussi, malgré la longue résistance des habitants, ils parvinrent à fonder un collége dans cette ville; les protestants qui y résidaient furent exposés à de continuels ennuis de la part des élèves du collége, auxquels on inspirait, comme partout, une haine fanatique contre les réformés. Les ministres étaient tourmentés sans relâche par les jésuites.

Il était impossible que de tels procédés ne produisissent pas une violente irritation dans les esprits et n'amenassent pas, tôt ou tard, une collision. En effet, le 16 juillet 1724, pendant une procession des jésuites, une rixe s'éleva entre leurs élèves et une troupe de jeunes garçons protestants. Un des élèves des jésuites fut arrêté par la police comme l'un des instigateurs de la querelle; ses camarades saisirent alors un jeune homme protestant, le maltraitèrent, et l'emmenèrent prisonnier dans leur collége; le recteur refusa de le libérer sur la demande qu'en firent les autorités de la ville. Ce refus excita une violente fermentation parmi les habitants; une foule nombreuse se rassembla devant le collége et délivra le jeune captif sans commettre aucun excès. La foule se retirait lorsque des coups de feu partirent du collége; indignée, elle revint sur ses pas, se précipita dans l'établissement, enleva les meubles et les brûla. L'ordre fut cependant bientôt rétabli et personne ne perdit la vie.

Les écrivains catholiques assurent que le peuple, ayant pris possession du collége, détruisit plusieurs images du Sauveur, de la Vierge et des saints, jeta par terre l'hostie et insulta

leur religion de plusieurs autres manières; mais les protestants nient ces accusations. Il est cependant probable que la populace détruisit quelques images.

Ces circonstances fournirent aux jésuites l'occasion de frapper d'un nouveau coup les protestants de Pologne. Ils répandirent donc immédiatement dans le pays un récit imprimé de ce qu'ils donnaient comme un sacrilége, une insulte à la majesté divine, ils appelaient une vengeance exemplaire sur les protestants de Thorn, demandant que leurs églises et leurs écoles leur fussent enlevées et livrées aux catholiques, ainsi que le gouvernement de la ville. L'opinion publique subit leur influence, et, aux élections, qui avaient lieu en ce moment, les électeurs enjoignirent à leurs représentants de ne pas entrer dans leur charge avant que la majesté de Dieu eût été vengée. Aucun moyen ne fut épargné pour inspirer une haine fanatique contre les protestants de Thorn. Des agents furent envoyés dans tout le pays pour y distribuer des imprimés qui racontaient le prétendu sacrilége; le clergé ordonna des jeûnes et des prières publiques, et la chaire et le confessionnal devinrent de puissants moyens d'agitation; les miracles ne firent pas non plus défaut, tels par exemple que des images brisées qui avaient répandu du sang, etc. Une commission, toute composée d'ecclésiastiques et de laïques catholiques-romains, fut nommée par le roi pour examiner l'affaire. Dans l'instruction, qui fut dirigée par les jésuites, la déposition de leurs témoins fut seule admise, tandis que les témoins protestants furent écartés, sous le prétexte qu'ils étaient complices du crime. Plus de soixante personnes furent mises en prison et l'affaire fut portée devant le tribunal nommé *Cour assessoriale*, qui était la cour suprême d'appel pour les villes. Ce tribunal, composé des premiers officiers judiciaires de l'Etat, eut sans doute jugé équitablement le parti accusé, mais il fut modifié par l'addition de quarante nouveaux membres, choisis pour cette circonstance, parmi les partisans des jésuites.

L'avocat de Thorn déclara que la commission, exclusivement composée de catholiques romains, était illégale, que les témoins n'avaient point été entendus et que les accusés n'avaient pas été admis à se défendre. Ses efforts furent inutiles; la défense de Thorn fut rejetée, et sur le témoignage de la commission, la sentence fut prononcée. Ce décret, précédé de la déclaration infâme que Dieu n'avait point été assez vengé, condamnait le

président du conseil de la ville, Rœsner, à être décapité, et tous ses biens confisqués. Le seul crime qui lui était imputé était de ne pas avoir fait son devoir en réprimant l'émeute ; cette charge, eût-elle été prouvée, ne pouvait être punie que par la perte de son emploi.

Le vice-président de la ville et douze bourgeois, accusés d'avoir excité le tumulte, étaient condamnés à la même peine, et plusieurs autres personnes à des amendes, à la prison ou à des châtiments corporels. Le même décret ordonnait que, désormais, il fallait que la moitié du conseil municipal de la ville et la moitié de la milice et de ses officiers fussent catholiques. Le collége des protestants fut livré aux papistes avec l'église de Sainte-Marie. Les protestants ne pouvaient plus avoir des écoles qu'en dehors des murs de la ville, et il leur était défendu d'imprimer la moindre chose sans l'approbation de l'évêque catholique.

La diète confirma l'arrêté, et le président et le vice-président de la ville, qui jusqu'alors avaient été libres, furent saisis. De plusieurs endroits on adressa des pétitions au roi en faveur des condamnés, le conseil municipal de la ville de Thorn demanda un sursis, mais toutes ces démarches furent vaines ; les jésuites, au contraire, réussirent à faire abréger d'une semaine le terme fixé pour l'exécution.

Une circonstance, cependant, semblait devoir empêcher l'exécution de cette atroce sentence, et il est probable que c'est cette espérance qui avait engagé plusieurs membres du tribunal à signer le décret. C'était la condition que les jésuites confirmeraient par un serment les faits avancés dans l'accusation. La loi était expresse, et il semblait impossible que le caractère sacré des accusateurs leur permît de faire une chose qui équivaudrait à la signature d'un arrêt de mort. La commission s'assembla le 5 décembre 1724, dans la salle de l'hôtel de ville de Thorn, et cita devant elle les accusés et les accusateurs. Ces derniers étaient représentés par le père Wolenski et d'autres jésuites. On lut la sentence, et lorsqu'on demanda le serment de confirmation, Wolenski répondit avec une feinte douceur qu'il était prêtre et ne pouvait être altéré de sang : *Religiosum non sitire sanguinem*. Mais il fit un signe à deux autres jésuites, Piotrowski et Schubert, qui s'agenouillèrent et prononcèrent le serment. Six laïques, qui appartenaient aux dernières classes de la société,

quoique le décrét exigeât qu'ils fussent du même rang que les accusés, en firent autant [1].

La sentence fut exécutée le 7 décembre. Le vieux Rœsner, homme universellement respecté, et qui avait donné des preuves de son patriotisme en défendant vaillamment Thorn contre les Suédois, fut décapité le matin, de bonne heure, dans la cour de la maison de ville. Il rejeta l'offre qui lui fut faite de sauver sa vie en abjurant sa foi, et mourut avec la constance et la résignation d'un martyr chrétien. Il aurait aisément pu se soustraire par la fuite au jugement inique qu'on portait contre lui, car pendant tout le procès il était resté libre; mais il était sûr de son innocence et craignait qu'un tel acte n'eût de fâcheuses conséquences pour la ville qu'il gouvernait. Il annonça lui-même sa condamnation, en disant : « Dieu veuille que ma mort donne la paix à l'Eglise et à la ville! » Son corps fut enseveli avec tous les honneurs dus à son rang. Le vice-président Zernike, qui, d'après la sentence, était plus coupable que Rœsner, obtint un répit et plus tard son pardon. Les autres condamnés furent exécutés, à l'exception d'un seul qui embrassa le papisme. L'église qui avait été enlevée aux luthériens fut consacrée le jour suivant, et le jésuite Wieruszowski fit, en cette occasion, un discours sur le texte du 1er livre des Macchabées, IV, 36, 48, 57, dans lequel il disait que les commissaires qui avaient mis la sentence à exécution étaient plus semblables à des anges qu'à des hommes : — *Ecce viri potius angelis quam hominibus simillimi!*

Les meurtres judiciaires de Thorn produisirent une impression d'autant plus pénible que la Pologne n'avait point été souillée par de semblables cruautés à une époque où les dissensions religieuses inondaient l'Europe de sang. En 1556, lorsque l'influence de Lippomani amena le meurtre de quelques juifs et d'une pauvre jeune fille chrétienne, un sentiment général d'indignation souleva tout le pays; tandis qu'en 1724 les jésuites parvinrent, au contraire, à faire jeter à tout un peuple des cris de vengeance pour une offense imaginaire à la divinité.

Je n'excuserai pas la Pologne en disant qu'il s'y commit moins de crimes publiques que dans le reste de l'Europe ; car

[1] Strimésius, un écrivain protestant, dit que le nonce du pape en Pologne, Santini, n'approuva pas l'affaire de Thorn et défendit aux jésuites de prêter le serment qu'on leur demandait. On dit aussi que le nonce avait obtenu un délai de l'exécution, mais lorsqu'il arriva à Thorn, tout était fini, et il envoya à Rome une accusation contre les jésuites.

ce qui est mauvais en soi-même ne peut pas être justifié par l'exemple des autres. Je crois néanmoins qu'un examen sérieux et impartial de cet atroce procès montrera que le blâme ne doit point tomber sur la nation polonaise, mais bien sur cette faction antinationale qui s'en servait comme d'un instrument pour parvenir à ses fins. Il est facile à une société fortement constituée, gouvernée par un chef unique, qui étend ses ramifications dans tout le pays et embrasse toutes les classes de la société, de produire une excitation générale sur un sujet quelconque et sur un sujet religieux particulièrement, d'autant plus facile si cette société dispose des deux puissants leviers de la chaire et du confessionnal. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que l'emploi de ces moyens ait produit son effet naturel sur la masse de la nation et à ce que la voix de quelques hommes éclairés ait été étouffée par les cris de la multitude? L'opinion publique n'a-t-elle pas été quelquefois égarée dans tout pays libre par des agitateurs artificieux, et les hommes sages n'ont-ils pas dû de tout temps, dans ces époques critiques, se taire devant des hommes qu'entraînait l'intérêt ou la passion. Tel fut le cas de la Pologne, lorsque, agitée par les intrigues et les récits mensongers de la toute-puissante société de Jésus, elle fit l'élection des membres de la diète et le choix de la commission qui examina l'affaire de Thorn.

Ces considérations n'étaient pas de nature à être comprises, sous la première impression que causa la nouvelle de ce déplorable événement, qui fit certainement un grand tort à la Pologne dans l'opinion de toute l'Europe. Les monarques protestants et les États de Hollande adressèrent des remontrances à ce sujet au roi de Pologne, et l'ambassadeur anglais auprès de la diète germanique, M. Finch, fit à Ratisbonne, le 7 février 1725, un violent discours dans lequel il menaçait la Pologne de lui déclarer la guerre, si on ne faisait pas droit aux réclamations des protestants. Ces menaces furent sans utilité pour les protestants; elles irritèrent la nation et fournirent des prétextes nouveaux à la persécution.

Aussitôt après l'affaire de Thorn, Szaniawski, alors évêque de Cracovie, dont j'ai déjà raconté la conduite déloyale, publia, le 10 janvier 1725, une lettre pastorale, dans laquelle il invitait les protestants à rentrer dans le giron de son Église; il déclarait à ceux qui ne lui obéiraient pas « qu'ils devaient

bien savoir qu'il était leur pasteur, puisque par le baptême ils étaient entrés dans les parvis de l'Église, et qu'il les regardait comme ses enfants désobéissants et ses sujets.» Il ordonnait ensuite « que les protestants observassent les fêtes catholiques, et se soumissent aux prêtres de paroisse; qu'ils célébrassent leurs mariages dans les églises catholiques et reçussent la bénédiction d'un prêtre catholique, suivant les règlements du concile de Trente.» Il déclarait que les mariages contractés devant un ministre protestant ou un magistrat civil seraient regardés comme nuls et non avenus, attendu que, le 25 octobre 1723, le nonce du pape avait déclaré dans une cause plaidée à Cracovie, que « les mariages des antipapistes, contractés devant un ministre protestant, étaient nuls et non avenus.» C'est ainsi qu'un nonce du pape et un évêque catholique-romain prescrivaient des lois aux protestants en matière de religion.

Les puissances protestantes de la Prusse, de la Suède, du Danemark et de la Hollande, continuèrent à faire de temps en temps des représentations en faveur des protestants de la Pologne, et le ministre anglais à cette cour, M. Woodward, présenta, en 1731, un mémoire au roi, où il énumérait les diverses oppressions auxquelles les protestants étaient exposés; il demandait l'abolition de ces abus et menaçait de représailles sur les catholiques romains vivant dans les États protestants. Ces remontrances, néanmoins, au lieu d'alléger les persécutions des protestants polonais, ne servirent qu'à en augmenter la sévérité, et la menace de représailles sur des catholiques innocents de ces méfaits était non-seulement injuste, mais inconséquente dans la bouche du ministre d'un pays où des lois pénales étaient établies contre les catholiques romains. Ces démarches donnaient aux ennemis des protestants de Pologne une occasion facile de les représenter comme soumis à l'influence d'une cour étrangère, aussi réussirent-ils, en 1732, à faire passer une loi qui les excluait des emplois publics. A l'honneur de la nation, la persécution légale ne put pas être poussée plus loin : on déclara que la tranquillité, les personnes et les propriétés des antipapistes seraient inviolables et qu'ils pourraient occuper les grades militaires, y compris ceux d'officiers généraux, et posséder des starosties ou fiefs de la couronne.

La condition des protestants, sous le règne d'Auguste III, fut triste, en effet, comme le prouve un mémoire qu'ils adres-

sèrent à son successeur, le roi Stanislas Poniatowski, et à la diète de 1766; ils y disent, entre autres choses : « Sous divers prétextes, nos églises nous ont été pour la plupart enlevées, les autres tombent en ruines, parce qu'il nous est défendu de les réparer sans une permission qui ne peut être obtenue qu'avec beaucoup de difficultés et à grands frais. Nos jeunes gens sont obligés de croître dans l'ignorance et sans la connaissance de Dieu, puisqu'en plusieurs lieux il nous est défendu d'avoir des écoles. On met des difficultés sans nombre à la vocation des ministres dans nos Eglises, et ils ne peuvent sans danger visiter les malades et les mourants. Il nous faut payer chèrement la permission de célébrer les rites du mariage, du baptême et de l'ensevelissement, parce que le prix est fixé arbitrairement par ceux qui la donnent. Nous ne pouvons pas, sans crainte d'être insultés, enterrer nos morts, même pendant la nuit; et pour baptiser nos enfants, il nous faut les porter en pays étranger. Dans nos possessions, le *jus patronatus* nous est disputé, et nos Églises sont soumises aux visites des évêques catholiques. Nous ne pouvons pas, sans empêchements de tous genres, pratiquer la discipline de nos Eglises que nous maintenons sur l'ancien pied. Dans plusieurs villes, les protestants sont obligés de se mettre en rang dans les processions catholiques. Les lois ecclésiastiques ou *jura canonica* nous sont imposées. Non-seulement les enfants provenant de mariages mixtes sont élevés dans la religion catholique, mais les enfants d'une veuve protestante, qui se remarie à un catholique doivent embrasser la religion de leur beau-père. On nous appelle hérétiques, bien que les lois nous accordent le titre de dissidents. L'oppression devient pour nous d'autant plus lourde que nous n'avons aucun protecteur, ni au sénat, ni dans les diètes, ni dans les tribunaux ou juridictions quelconques. Aux élections même, nous ne pouvons paraître sans nous exposer à un danger éminent, et depuis quelque temps on nous traite cruellement en opposition ouverte avec les lois du pays. »

Cette sombre peinture de l'oppression générale qui pesait sur les protestants polonais pendant le règne de la dynastie saxonne, n'est que trop fidèle; un moment seulement une lueur d'espérance vint égayer leurs cœurs attristés. La Providence leur envoya un bienveillant ami et un puissant protecteur dans la personne du cardinal Lipski, évêque de Cracovie. Ce noble

prélat avait conservé sous la pourpre romaine le cœur d'un vrai chrétien et d'un bon patriote; il protégea non-seulement les protestants de son diocèse contre les vexations du clergé et leur permit de réparer leurs églises, mais il intercéda, dans plusieurs occasions, pour eux auprès des tribunaux et du roi. Ce fut sans doute grâces à ce prélat éclairé que les protestants conservèrent les quelques églises qui leur restaient dans la petite Pologne, qui était sous sa juridiction, tandis que sous le règne de cette dynastie ils perdirent près de la moitié de celles qu'ils possédaient dans la grande Pologne et dans la Lithuanie.

CHAPITRE XIII.

POLOGNE. (Suite).

L'état de la Pologne, à la fin du règne de la dynastie saxonne, est décrit par l'éminent historien Lelevel, dans les termes suivants : « Depuis le commencement du règne de Jean Casimir et des guerres des Cosaques jusqu'à la fin de la guerre de Suède, c'est-à-dire de 1648 à 1717, pendant une période de soixante-dix années, divers désastres désolèrent le sol polonais et portèrent le trouble chez ses habitants. Ces calamités amenèrent le déclin de la Pologne, dont les limites se resserrèrent par la perte de plusieurs provinces, tandis que sa population était diminuée par l'émigration des Cosaques, des sociniens, et d'un grand nombre de protestants, ainsi que par l'exclusion des droits politiques du reste des dissidents. La nation fut affaiblie par un appauvrissement et une détresse générale, par la déchéance de l'éducation publique qui fut conduite par les jésuites, ou entièrement négligée, et finalement par l'épuisement qui résulta des luttes convulsives qui avaient agité le pays durant soixante et dix ans. La Pologne tomba dans un état de stupeur ; elle perdit, sous le règne de la dynastie saxonne, toute son énergie et ne donna plus que quelques signes de vie. Accoutumée à la souffrance et à l'humiliation, elle s'imagina qu'elle était heureuse ; imbue de faux principes, elle fut satisfaite de vivre dans le désordre ; elle se glorifiait de posséder encore un territoire étendu et des institutions républicaines, tandis qu'elle était entourée de puissances absolues qui grandissaient autant qu'elle décroissait.

« La Pologne formait une république ; mais depuis longtemps elle était sous une tutelle étrangère. Les deux rois de la dynastie saxonne n'avaient aucune répugnance à la soumettre à l'influence de la Russie et la placèrent sous le protectorat de Pierre le Grand, d'Anne et d'Elisabeth. La cour de Saint-Pétersbourg parlait sans cesse de son attachement pour le monarque et de l'intérêt qu'elle portait à la paix, à la prospérité et à la liberté

de la république. Elle assura qu'elle ne verrait point avec indifférence une tentative faite dans le but de les attaquer ou de leur faire du tort; que, pour prouver sa sincère amitié pour le roi et pour l'Etat, il ne souffrirait pas qu'il se fît la moindre confédération, ou le moindre essai d'innovation qui menacerait les droits et les libertés du roi et de la nation, qui que ce fût qui l'entreprît et sous quelque prétexte que ce fût, mais qu'elle adopterait des mesures préventives.»

Voilà quelle était la condition où les jésuites avaient réduit la Pologne. Une dépendance dégradante de la cour de Russie constituait, à dire vrai, tout le système politique d'Auguste III et de son ministre, le comte Bruhl, qui y gouvernait en son nom.

Il était fort naturel que dans cet état de choses plusieurs Polonais eussent recours à Saint-Pétersbourg, comme à l'intermédiaire le plus sûr pour obtenir les faveurs de leur gouvernement. Il était plus naturel encore que les protestants, dans l'état d'oppression où ils étaient, en fissent de même; et, en vérité, rien n'aurait été plus facile pour la cour de Russie, que de redresser, par son influence en Pologne, les maux dont souffraient les antipapistes ou du moins de les alléger. Elle aurait dû le faire si elle avait agi conformément à ces déclarations tant de fois renouvelées de maintenir la tranquillité, les droits et la liberté de la Pologne. Mais la cour de Russie n'entendait, par le maintien des droits et des libertés de la république polonaise, que le maintien de sa constitution défectueuse et de tous les abus qui perpétuaient la faiblesse de cet Etat, et l'empêchaient de secouer sa dépendance de la Russie; aussi les protestants ne reçurent-ils d'elle aucun allégement à leurs misères.

L'influence russe, que la dynastie saxonne avait établie en Pologne, plaça sur le trône Stanislas Poniatowski, l'un des amants de l'impératrice Catherine. Le pays était occupé par les troupes russes et lorsque le monarque, poussé par les princes Czartoryski, ses parents, essaya de se rendre indépendant de la cour de Russie, le cabinet de Pétersbourg, auquel il devait la couronne, réprima cette tentative[1]. C'était dans ces circonstances

[1] La famille des princes Czartoryski possédait d'immenses richesses et une grande influence; elle entreprit de réformer la mauvaise constitution de la Pologne, en établissant une monarchie bien organisée; c'était certainement le seul moyen de relever le pays de l'humiliante position où l'avait fait descendre la

que l'impératrice Catherine, qui recherchait les adulations de Voltaire et des autres écrivains de cette école, admirateurs de ses principes libéraux, se prononça en faveur des protestants, ou, comme on les appelait officiellement, des dissidents de Pologne, et vit son exemple suivi par Frédéric II, roi de Prusse. Les exigences de ces monarques furent présentées avec tant d'arrogance, qu'elles offensèrent l'orgueil national de bien des gens que des motifs religieux n'auraient pas engagé à repousser les demandes des dissidents. L'influence de la Russie amena ces dissidents à former, pour le recouvrement de leurs droits, deux confédérations : celle de Thorn, dans la Prusse polonaise, et celle de Sloutzk, en Lithuanie. Ces deux confédérations, formées de protestants et de l'évêque grec de Mohilev, ne comptaient que 573 membres, car il n'y avait plus de nobles en Pologne qui suivissent l'Église grecque, quoiqu'on trouvât encore parmi les paysans un grand nombre de ses sectateurs. Beaucoup de protestants désapprouvèrent hautement ces mesures violentes, déclarant que la sûreté du pays était la première loi, et qu'il valait bien mieux souffrir des vexations et se soumettre à l'injustice de ses concitoyens, que d'exposer l'Etat à des commotions dangereuses pour son indépendance ; mais il n'était plus possible de revenir en arrière, et un grand nombre d'entre eux furent obligés par les troupes russes de se joindre à ces confédérations.

forme défectueuse de son gouvernement. Pour atteindre ce but, ils avaient à lutter contre des préjugés invétérés et de puissants adversaires ; et ils résolurent de commencer par éclairer la nation dont l'intelligence s'était obscurcie sous le système d'éducation des jésuites. Ils encouragèrent, par tous les moyens possibles, les sciences et les lettres, et se créèrent des partisans dans le pays. Ils jetèrent de la considération sur des familles de peu de marque, et relevèrent celles qui avaient été abattues par des circonstances malheureuses ; ils gagnèrent à eux le comte de Bruhl, ministre d'Auguste III, en lui rendant quelques services importants, et, par son intermédiaire, ils disposèrent des emplois publics qu'ils accordèrent aux hommes les plus distingués. Ils furent bien aidés, dans leurs nobles travaux, par Konarski, prêtre catholique de l'ordre des *Patres pii*, qui établit des écoles dont l'enseignement était aussi bien calculé pour développer l'intelligence des élèves, que l'était celui des jésuites pour en arrêter les progrès. Après avoir ainsi préparé le terrain, ils réussirent à la diète de convocation, qui s'assembla après la mort d'Auguste III, en 1764, à dominer, avec l'aide des troupes russes envoyées pour soutenir l'élection de Poniatowski, le parti républicain, et à introduire dans la constitution plusieurs réformes qui renforçaient le pouvoir exécutif et mettaient des limites à la facilité avec laquelle on dissolvait les diètes par le veto d'un membre. Mais le gouvernement russe vit bientôt que cet accroissement de l'autorité royale était contraire à sa propre influence. Il donna donc son appui au parti républicain, qui abolit toutes les réformes qu'avaient introduites les Czartoryski, et qui auraient sauvé la Pologne en empêchant le partage de son territoire, qui eut lieu quelques années plus tard.

Les limites tracées à nos recherches ne nous permettent pas d'entrer dans un récit détaillé de toutes les intrigues politiques par lesquelles la cause des protestants fut compromise de 1764 à 1767, et dont j'ai tracé l'histoire dans un ouvrage séparé (*Histoire de la Réformation en Pologne*). Je rappellerai seulement qu'en 1767 les protestants, après une longue négociation à laquelle prirent part non-seulement l'ambassadeur russe et le ministre prussien, mais aussi ceux d'Angleterre, de Danemark et de Suède, furent remis sur le même pied civil et politique que les catholiques romains.

Cette restauration des anciens droits accordés aux protestants polonais, par l'intervention d'une puissance étrangère, fut un événement que tout patriote protestant fut plus disposé à déplorer qu'à applaudir, et il est probable que le même résultat aurait été obtenu plus tard, par le seul développement intellectuel de la nation, surtout depuis l'abolition de l'ordre des jésuites en 1773[1]. Il est à remarquer, à l'honneur du caractère national, que quoique les protestants, par cette malheureuse intervention, aient blessé profondément l'esprit polonais, et que les mêmes puissances, qui les avaient soutenus alors, les aient abandonnés lorsqu'elles voulurent obtenir de la nation un consentement dérisoire à une première spoliation de son territoire, il n'y eut plus un seul acte de persécution contre eux.

En terminant ce récit, je ne puis m'empêcher de dire quelques mots d'une accusation absurde qu'on adresse aux protestants: les moyens qu'ils ont employés pour rentrer dans leurs droits sont inexcusables, mais on ne peut leur reprocher d'avoir aidé les vues de la Russie, en réclamant sa protection. Etait-ce par la faute des protestants que l'influence russe plaça sur le trône Auguste III, à l'avénement duquel les droits des protestants furent abolis? Etait-ce par la faute des protestants que le même Auguste et son ministre tinrent la Pologne dans l'asservissement le plus honteux à la cour de Saint-Pétersbourg, et qu'ils réduisirent le pays à un état de dépendance tel, que cette cour put plaçer sur son trône Poniatowski? Y a-t-il quelque justice à attaquer une petite minorité d'hommes opprimés, pour avoir cherché du secours là où tant de leurs compatriotes catholiques s'adressaient pour obtenir des avantages personnels;

[1] L'historien contemporain Walsch, zélé protestant, est de la même opinion.

là, où bien des Polonais croyaient qu'était la seule espérance de salut pour leur pays? Les protestants eurent tort en agissant ainsi; ils auraient dû ne défendre leur cause que par des moyens constitutionnels, et souffrir toute espèce de persécution plutôt que de chercher de l'aide au dehors; ils auraient dû éviter cette souillure qui a été le partage de tant de leurs compatriotes catholiques. Mais c'eût été un héroïsme au-dessus peut-être de la nature humaine, et l'on ne peut pas s'étonner si des pauvres victimes de la persécution ont commis la même faute que tant d'autres Polonais qui n'avaient pas la même excuse, faute dont la cour elle-même donnait le déplorable exemple, poussant en quelque sorte la nation dans cette voie honteuse. Et cependant on reprocha constamment aux protestants de s'appuyer sur la protection étrangère. Ceux qui connaissent l'histoire de l'espèce humaine, ne s'étonneront pas de cette conduite étrange et inconséquente, car malheureusement, partout et dans tous les temps, le plus faible a porté la peine de la faute du plus fort.

Il est bien remarquable que chaque calamité publique subie par la Pologne a paru peser surtout sur les protestants de ce pays, dont la prospérité fut liée à l'ère la plus brillante des annales polonaises, les beaux jours de Sigismond-Auguste et d'Etienne Bathori. Ainsi, les malheurs auxquels la Pologne fut exposée sous le règne de Jean Casimir eurent l'effet le plus déplorable pour les affaires des protestants. Le traité de 1717, qui porta le premier coup à l'indépendance nationale, imposa aussi la première restriction légale à la liberté religieuse des protestants. Le long règne de la dynastie saxonne, qui, en énervant l'énergie nationale, prépara la chute de la Pologne, détruisit également ce qui restait de la liberté religieuse; mais nulle part cette coïncidence n'est plus frappante que dans la dernière scène de la Pologne, dans ce jour le plus fatal de ses annales, le 5 novembre 1794. Dans le petit nombre de troupes employées à défendre les vastes fortifications du faubourg Praga, contre les forces considérables de Souvarow, se trouvait un corps des gardes de Lithuanie, presque exclusivement commandé par les nobles protestants de cette province, et le cinquième régiment d'infanterie qui en contenait aussi plusieurs. Le commandant de ce dernier régiment, le comte Paul Grabowski, jeune homme d'un grand mérite et d'une famille protestante fort distinguée, se trouvait malade. Cependant il quitta

son lit de douleur afin de ne pas manquer à son poste, la nuit où l'on pensait que l'attaque aurait lieu. Il trouva une mort glorieuse à la tête de son régiment qui, ainsi que les gardes lithuaniens, fut entièrement détruit, pas un homme n'échappa, pas un seul ne se rendit. Ce jour fatal répandit le deuil dans presque toutes les familles nobles de la Lithuanie. Si les protestants polonais s'étaient attiré des reproches par les moyens auxquels ils avaient eu recours pour obtenir le redressement de leurs griefs, ils rachetèrent noblement leur erreur par ce sacrifice expiatoire sur le funèbre bûcher de leur patrie.

Je viens de terminer l'esquisse des vicissitudes qu'a essuyées la réformation en Pologne, et je prendrai la liberté de présenter encore quelques remarques générales sur ce sujet. — La réformation dut les progrès rapides qu'elle fit en Pologne au terrain bien préparé qui se trouvait prêt à la recevoir, grâces aux doctrines de Huss, et aux institutions libres du pays ; la cause principale qui empêcha son triomphe définitif se trouve dans les efforts pour la propager, qui n'ont été faits qu'individuellement, et non par l'autorité suprême du pays qui resta toujours entre les mains des catholiques romains. Les réformateurs fractionnaient l'Église établie en communautés diverses, mais ils ne la transformaient pas et ne purent établir un système uniforme de culte national, comme on le fit en Ecosse et en Angleterre, ce qui eût bien facilité son acceptation dans le pays entier. Le voisinage de l'Allemagne et l'élément allemand répandu dans la population des villes, y propagea le luthéranisme ; tandis que la confession de Bohême, favorisée par une certaine harmonie de sentiments et de langue entre les Bohêmes et les Polonais, fit de rapides progrès dans la Grande-Pologne. En même temps, la confession de Genève, que soutenaient les puissants efforts de Radzivill le Noir, s'étendait avec une incroyable rapidité en Lithuanie et dans le sud de la Pologne, où elle était favorisée par plusieurs familles influentes. Mais les succès extraordinaires que la réformation obtint en Pologne, y furent suivis d'une série d'événements malheureux qui partout eussent produit les mêmes résultats que dans ce pays. Les succès de la réformation ainsi que ses revers furent principalement dus à l'influence des souverains ou des personnes investies du pouvoir qui secondèrent les progrès ou y résistèrent. N'est-il pas vrai que, si la réformation de Luther n'eût pas été embrassée par l'électeur de Saxe

et d'autres princes allemands, si elle n'eût pas été sauvée de la réaction papiste ou de l'*interim* de Charles-Quint, par Maurice de Meissen, elle ne se serait point établie dans une grande partie de l'Allemagne aussi aisément qu'elle le fit? Et si l'intervention de Gustave-Adolphe n'eût arrêté les progrès de Ferdinand II, l'Allemagne n'eût-elle point partagé le sort de la Bohême et de l'Autriche, où le protestantisme fut écrasé par ce même Ferdinand? Ce fut grâces aux efforts du glorieux monarque de Suède, Gustave Vasa, que la réformation s'établit rapidement dans son pays; il en fut de même en Danemark sous Christian III. L'Angleterre même serait-elle aujourd'hui protestante si la reine Marie fût montée sur le trône immédiatement après la mort de son père, puisque après un intervalle de six ans, pendant lequel un grand homme tel que Cramner travailla sans relâche à la réformation de l'Église, la reine trouva un parlement qui proclama l'abolition de tout ce qui avait été fait sous le règne de son prédécesseur. Et si le règne de cette princesse se fût prolongé vingt ans encore, si son successeur eût été catholique, qui peut dire que le protestantisme serait devenu la religion dominante de la Grande-Bretagne, ou s'il ne se serait répandu que parmi une petite minorité de ses habitants? D'autre part, si François Ier eût embrassé la cause de la réformation, la France ne serait-elle pas protestante? Et cette salutaire révolution n'eût-elle pas pu s'accomplir encore à une époque ultérieure, si Henri IV eût été plus ferme dans ses convictions?

Les mêmes causes qui modifièrent en Europe les destinées de la réformation, produisirent un effet analogue en Pologne. Si les jours de Radzivill le Noir et de Jean Laski eussent été prolongés, il est fort probable que leur influence, celle surtout de Radzivill, eussent décidé l'esprit indécis de Sigismond-Auguste à embrasser leur foi, ce qui eût assuré le triomphe du protestantisme en Pologne; mais malheureusement leurs jours furent tranchés au moment même où ils faisaient les plus grands efforts pour établir une Église nationale réformée dans leur pays, et où les protestants avaient le plus besoin d'hommes de talent, pour résister aux attaques de champions de l'Église de Rome aussi formidables que l'étaient Hosen et Commendoni. La conversion de Bathori porta un nouveau coup à la cause de la vérité, et le règne de Sigismond III qui, pendant près d'un demi-siècle,

travailla sans relâche à la destruction des confessions dissidentes de son royaume, produisit en Pologne les mêmes résultats qu'il eût amené dans tout autre pays.

Les protestants eux-mêmes commirent sans aucun doute plusieurs fautes déplorables; la principale fut les divisions que causa la jalousie des luthériens portée même jusqu'à la malveillance contre les confessions de Genève et de Bohême. Ce fut ce malheureux sentiment qui, à la mort de Sigismond-Auguste, empêcha l'élection d'un protestant au trône de Pologne; et les déclamations de plusieurs théologiens de la confession luthérienne qui déclaraient ouvertement qu'ils préféraient l'Église de Rome aux confessions de Genève et de Bohême, ne purent qu'être fatales aux intérêts de tous les protestants. Les luthériens polonais ne sont pas les seuls coupables, la conduite de leurs frères d'Allemagne ne fut pas moins à blâmer, et elle eut des conséquences plus désastreuses encore, puisque, ainsi que j'ai eu l'occasion de le raconter, leur jalousie rompit l'union évangélique et amena la destruction du protestantisme en Bohême et dans l'Autriche propre.

On peut aussi rattacher la faiblesse des protestants en Pologne à l'organisation défectueuse de leurs Églises qui manquaient d'un centre commun. Les Églises de Genève et de Bohême, qui conclurent une alliance en 1555, comptaient alors assez d'adhérents pour soutenir une lutte égale avec leurs adversaires si elles se fussent donné un gouvernement central, ayant une action permanente. Mais ce ne fut point le cas: chacune des trois provinces qui divisaient politiquement le pays, la Grande-Pologne, la Petite-Pologne et la Lithuanie, avait son organisation ecclésiastique particulière, entièrement indépendante, et elles ne se réunissaient qu'occasionnellement dans des synodes généraux, grandes assemblées nationales des protestants polonais. C'était là un inconvénient sérieux : de longs intervalles séparaient les réunions de ces synodes généraux, et les affaires des protestants, sans cesse exposés aux attaques des autorités de l'Église de Rome, restaient sans protection. Pour combattre avec succès leurs ennemis, les protestants auraient dû établir une espèce de comité permanent, siégeant dans la capitale du pays et qui surveillât sans relâche leurs intérêts. Mais on ne fit rien de semblable, et les quelques synodes généraux qui se rassemblèrent n'atteignirent jamais, malgré le zèle de leurs membres,

le but qu'ils s'étaient proposé. Il arrive presque toujours que les assemblées nombreuses, qui ne se réunissent que rarement, ne produisent qu'une excitation suivie bientôt de lassitude et de refroidissement, et qu'elles n'amènent aucun heureux résultat pour le bien de l'Église. C'est pour cela que les décisions les plus importantes, votées dans les assemblées protestantes de cette espèce, ne sont que trop souvent *vox*, *vox et prœterea nihil;* tandis que les catholiques, sans faire aucune démonstration publique, marchent avec calme et fermeté vers l'accomplissement de leurs vues.

Les dissidents polonais commirent encore une grande faute à la diète de 1573, qui leur garantit des droits religieux et civils égaux à ceux des catholiques. Il ne suffisait pas, comme les faits l'ont prouvé, d'obtenir la garantie de leurs droits par la législation du pays, garantie que le clergé déclara, dès l'abord, invalide par son refus d'y souscrire, et que ses efforts détruisirent enfin après les avoir rendus illusoires. Les adversaires de Rome auraient dû ne se reposer qu'après avoir mis leurs ennemis hors d'état de nuire, en les privant des moyens de les persécuter et en les mettant sur un pied d'égalité; il aurait fallu pour cela exclure les évêques du sénat, et faire déclarer par la législature que l'Église de Rome n'était pas l'Église dominante de Pologne. On leur eût enlevé ainsi les moyens d'exercer sur les affaires temporelles une influence qu'ils possédaient à l'exclusion des Églises séparées de Rome. Si la hiérarchie catholique avait été réduite à une telle condition, ses antagonistes auraient pu la combattre sur un pied d'égalité, au lieu d'accepter, comme ils le firent, une paix trompeuse et impraticable avec un ennemi qui les traitait de rebelles et d'usurpateurs, et qui ne cessait de les combattre que lorsqu'il se trouvait dans l'impossibilité de leur tenir tête.

A cette époque, les protestants unis avec l'Église d'Orient étaient assez forts pour remporter ce triomphe, qui seul pouvait leur procurer la sécurité, et ils auraient trouvé alors une puissante alliée dans l'opinion publique sans en excepter même bien des membres de l'Église romaine; mais, dans leur mépris pour leurs dangereux ennemis, ils s'imaginaient que l'opinion publique demeurerait toujours la même, et, dans cette aveugle confiance, au lieu de suivre la marche que le plus simple bon sens leur eût dicté pour leur salut, ils garantirent tous les droits et les

priviléges d'une Église dont les évêques, à l'exception d'un seul, refusaient de faire la même concession en leur faveur.

Les protestants déployèrent toute leur énergie pour affermir leur position par des progrès dans le sein même de leurs Églises, par l'établissement d'écoles publiques, par l'impression de la Bible et d'autres ouvrages religieux, etc.; mais la réaction était si puissante et si rapide, et les attaques de leurs ennemis si incessantes, que la lutte devint de plus en plus difficile, parce que leurs forces décroissaient à mesure que celles de leurs adversaires devenaient plus redoutables. Nous avons parlé plus haut des funestes effets des doctrines antitrinitariennes sur l'existence de la réformation en Pologne.

Je ne désire amoindrir en aucune manière les fautes dont on peut accuser les protestants de Pologne, mais, je le répète, ma conviction est que les circonstances extérieures, qui furent la principale cause de la chute de la réformation dans ce pays, eussent amené le même résultat dans tout autre État de l'Europe. J'ai déjà exprimé mon opinion sur la réformation d'Angleterre; j'ajouterai que Jacques II, qui ne possédait point les ressources et les moyens de séduction de Sigismond III, mais qui soutenait sa foi contre une Eglise réformée établie à laquelle appartenaient le parlement et la grande majorité de la nation, réussit, malgré toutes les difficultés de sa position, à séduire, pendant son règne de si peu de durée, plusieurs individus qui vendirent leur religion pour la faveur royale. Qui peut dire ce qui serait arrivé si, au lieu de se laisser guider par sa bigoterie et par les penchants despotiques, il eût agi avec cette habileté consommée qui caractérise généralement les démarches des jésuites. Mais je vais plus loin encore, et je veux admettre une circonstance qui ne se réalisera j'espère jamais, laissant au jugement de mes lecteurs à décider de sa possibilité. Supposez qu'il y ait dans la Grande-Bretagne une faction jésuite ou autre, ayant pour objet de rétablir l'empire de l'Eglise de Rome; que cette faction poursuive son but avec une persévérance soutenue et une grande habilité, employant tous les moyens possibles pour atteindre ses fins; qu'elle condescende à se servir du moyen que les jésuites employèrent pour soumettre l'Eglise grecque de Pologne à la suprématie de Rome, c'est-à-dire qu'elle revête comme eux la robe pastorale des ministres de l'Eglise même qu'ils cherchaient à détruire ainsi que le prouve un document que j'ai cité; sup-

posez que la littérature, cette machine puissante pour propager le bien ou le mal dans un pays civilisé, devienne entre les mains de cette même faction un instrument manié avec un talent de premier ordre et une grande science, afin d'égarer l'opinion publique et de la gagner à ses vues par des publications adaptées aux plus hauts comme aux plus bas degrés de la culture intellectuelle, par des ouvrages de philosophie, de poésie, d'histoire, aussi bien que par des romans, des traités populaires et jusqu'à des contes d'enfants. Supposez que tous ces ouvrages aient plus ou moins une seule et unique tendance, celle de déprécier le protestantisme et d'exalter le catholicisme; tandis que les protestants, ou détournés par un imprudent mépris de leurs adversaires, ou incapables par leur mauvaise organisation d'entrer en lutte et d'éclairer l'opinion publique, se contentent d'enregistrer les triomphes de leurs adversaires et de proférer des plaintes amères contre leurs succès, au lieu d'adopter des mesures efficaces pour contrebalancer leur influence et arrêter leurs progrès. Supposez que cette faction catholique se forme un puissant parti dans les hautes classes du pays et assure ainsi à sa cause la grande influence du rang, de la richesse et de la mode, influence puissante partout, mais surtout en Angleterre, où la grande disproportion entre le capital et le travail établit une dépendance beaucoup plus grande de l'employé vis-à-vis du maître, du marchand vis-à-vis de l'acheteur, que celle qui existait entre les divers degrés de la société féodale, où souvent le radical le plus décidé en politique se soumet au prestige du rang et de la mode, aux séductions desquels des personnes d'un caractère sérieux ne sont pas toujours insensibles. Supposez enfin que tous ces agents, et d'autres encore, soient mis en œuvre contre le protestantisme de la Grande-Bretagne avec la même force qu'ils le furent *mutatis mutandis* en Pologne, qui pourrait en prévoir les résultats?

Quant à la condition présente du protestantisme en Pologne, elle n'est point telle que les amis de la réformation pourraient le désirer. Szafarick, dans son ethnographie slave, estime le nombre des protestants polonais à environ quatre cent quarante-deux mille, dont la grande majorité se trouve dans la Prusse propre et dans la Silésie. Il y a un nombre considérable de protestants en Pologne, mais ce sont des Allemands, dont la plupart sont devenus des Polonais et ont embrassé de cœur les intérêts de

ce pays. Selon les documents statistiques publiés en 1845, il y avait dans le royaume de Pologne, c'est-à-dire dans cette partie du territoire polonais qui fut annexé à la Russie par le traité de Vienne, sur une population de 4,857,250 âmes, 252,009 luthériens, 3,790 réformés et 546 moraves. Je n'ai pas de données statistiques sur la population protestante des autres provinces polonaises soumises à la Russie. Je puis dire seulement qu'il y a environ vingt ans, il y avait de vingt à trente Églises de la confession de Genève. Leurs congrégations, formées principalement de gentilshommes, étaient loin d'être nombreuses, à l'exception de deux d'entre elles, qui étaient composées de paysans et montaient à trois ou quatre mille âmes. La même confession possédait plusieurs écoles importantes dans la Lithuanie, fondées principalement et soutenues par la branche protestante de la famille des princes Radzivill. Il y en avait à Vilna, à Siemiatycze, à Brzests, à Szydlow, à Birze, à Sloutzk et à Kieydany. De toutes ces écoles, les deux dernières seules ont subsisté jusqu'à notre époque, encore celle de Kieydany fut-elle supprimée en 1823, par suite d'une fâcheuse manifestation politique [1].

En 1804, l'école départementale de l'université de Vilna, comprenant toutes les provinces polonaises sous la domination russe, avait reçu une nouvelle organisation du prince Adam Czartoryski, nommé par l'empereur Alexandre *Curateur*, soit directeur suprême de ce département. Cette organisation introduisit un système d'éducation qui n'était inférieur à celui d'aucun autre pays de l'Europe; l'instruction se donnait en langue polonaise, en sorte que la nationalité était ainsi préservée. Les écoles protestantes de Kieydany et de Sloutzk en profitèrent beaucoup; elles furent considérablement agrandies, et reçurent des subsides pour l'entretien de ceux de leurs élèves qui étudiaient à l'université de Vilna. Ainsi le prince Czartoryski, en rendant un service à son pays en général, se montra le bienfaiteur de ses compatriotes protestants. D'ailleurs, la cause de la vérité religieuse ayant toujours été, comme le prouve l'histoire, favorisée par l'établissement d'un bon système d'éducation publique, il contribua certainement à l'avancer en introduisant un pareil système dans les provinces polonaises de la Russie. Mais les

[1] L'école de Kieydany a été rétablie sous l'empereur actuel, mais avec une organisation différente qui ne lui a point rendu le caractère de fondation protestante qu'elle avait auparavant.



LE PRINCE ADAM CZARTORYSKI



services de cet éminent patriote sont trop bien connus, soit dans son pays, soit dans le reste de l'Europe, pour que j'aie besoin de les signaler davantage à l'estime de tous les hommes éclairés et libéraux, d'autant plus que j'ai déjà eu l'occasion de mentionner les efforts de cette noble famille pour élever la condition intellectuelle et améliorer les institutions politiques de sa patrie.

Dans la Prusse polonaise il y avait, selon le recensement de 1846, dans les provinces de la Prusse occidentale ou de l'ancienne Prusse polonaise, sur une population de 1,019,105 âmes, 502,148 protestants; et dans celle de Posen, sur une population de 1,344,399 âmes, il y avait 416,648 protestants. Parmi ces protestants il y a des Polonais, mais malheureusement leur nombre, au lieu de s'accroître, diminue tous les jours, grâces aux efforts du gouvernement pour germaniser, par tous les moyens, ses sujets slaves. Le culte, dans presque toutes les églises protestantes, se fait en allemand, et le service polonais ne reçoit aucun encouragement. L'activité que le gouvernement prussien a déployée pour détruire dans cette province la nationalité slave, a donné au papisme le grand avantage d'être considéré avec quelque justice comme le boulevard de la nationalité polonaise, et a fait ainsi un grand tort au protestantisme. La plus grande partie de la population donne au protestantisme le nom de religion allemande, et réserve à l'Eglise de Rome le titre d'Église nationale. Nombre de patriotes, qui auraient eu bien plus de penchant pour le protestantisme que pour l'Eglise catholique, se sont ralliés sous la bannière du pape pour défendre leur nationalité contre les empiétements des tendances germaniques; c'est pour cela que la presse allemande reproche aux Polonais de Posen leur bigoterie et leur asservissement aux prêtres. J'oppose à ce reproche une dénégation formelle : la ligue polonaise, ou association nationale de la Pologne prussienne, fondée pour la défense de l'ancienne nationalité par des moyens légaux et constitutionnels, tels que l'encouragement des lettres et de la langue, et l'amélioration des écoles, comprend presque tous les Polonais de la classe supérieure dans cette province, et tandis que l'archevêque de Posen en est seulement le président honoraire, le chef de son comité directeur est un noble protestant, le comte Gustave Potworowski. L'auteur de cet essai a donné, il l'espère, des preuves indubitables de ses

fortes convictions protestantes dans son *Histoire de la Réformation en Pologne*, ouvrage qui a été très-répandu dans ce pays, surtout dans sa traduction allemande, et il est fier de dire que, loin de lui faire tort dans l'opinion de ses compatriotes, une pleine justice a été rendue à la sincérité de ses convictions par ceux-là même qui sont diamétralement opposés à ses vues religieuses; ce dont il peut donner pour preuve l'honneur que lui a fait l'association nationale, de le nommer son correspondant[1]. Toutefois, le témoignage le plus frappant de la complète absence de fanatisme religieux parmi les catholiques polonais, et de la franchise avec laquelle ils reconnaissent les mérites de leurs concitoyens protestants, se trouve dans l'estime qu'ils ont manifestée pour le défunt Jean Cassius, pasteur protestant d'Orzeszkowo, bourg voisin de Posen; sa mort, qui eut lieu au commencement de 1849, a été une grande perte pour la cause de sa religion et de sa patrie. J'espère que quelques détails sur cet homme distingué ne seront pas sans intérêt pour mes lecteurs.

Jean Cassius descendait d'une ancienne famille appartenant à la congrégation des frères de Bohême, qui s'établit en Pologne quand ces vrais chrétiens eurent à souffrir dans leur patrie, et qui a produit dans le pays de son adoption plusieurs ministres distingués par leur piété et leur savoir. Cassius joignit, pendant quelque temps, aux devoirs d'un ministre de la religion les fonctions de professeur de littérature classique à l'école supérieure de Posen, où le talent et le zèle qu'il déploya pour faire de ses élèves d'utiles citoyens, lui valurent l'estime universelle de ses compatriotes. Le gouvernement, qui n'approuvait pas ses tendances nationales, le dépouilla de sa charge en 1827, comme une *persona ingrata* à l'égard des autorités, lui offrant en même temps une place beaucoup plus avantageuse en Poméranie. Cassius rejeta cette proposition, bien calculée pour le retirer d'un cercle d'activité utile à son pays. Il n'avait pourtant d'autre moyen de soutenir sa nombreuse famille que le revenu très-modique attaché à ses fonctions pastorales. Ce sacrifice fut néanmoins amplement compensé par l'estime universelle de ses concitoyens; il n'y avait pas d'affaire publique importante pour laquelle on ne vint lui demander ses avis, et le zèle, les talents et l'originalité de vues qu'il montra dans les nombreuses occasions qui lui furent offertes de rendre service à ses compatriotes,

[1] Cette société a été supprimée depuis par le gouvernement.



LE PRINCE ANTOINE SULKOWSKI

dans leurs affaires publiques ou privées, lui gagnèrent, bien qu'il ne fût qu'un simple ministre protestant, une grande influence sur les hommes de toutes dénominations religieuses, influence que possédaient bien peu de hauts dignitaires de l'Église établie. Ses compatriotes n'oublièrent point ses services, et ils firent donner à ses enfants une très-bonne éducation. Les malheurs qui accablèrent son pays natal, en 1848, brisèrent son cœur de patriote, et sa mort fut déplorée comme une calamité nationale. Les principaux habitants de la province, y compris les plus hauts dignitaires de l'Église catholique-romaine, assistèrent à ses funérailles et portèrent le deuil en l'honneur de sa mémoire. On pourvut aux besoins de sa famille, et une souscription fut faite pour élever un monument en commémoration de ses services et de la gratitude de ses compatriotes.

L'exemple de Jean Cassius montre que la Pologne prussienne et les autres pays slaves eussent fait de rapides progrès dans le protestantisme, si on eût employé pour cela les moyens qui avaient si bien réussi jadis, et qui partout ont grandement favorisé les succès de la réforme : je veux parler de la nationalité, qu'une forme épurée du christianisme développe, élève et sanctifie, en en faisant l'instrument qui conduit au grand but de la religion ; car ce n'est qu'une Église menteuse et un système coupable, qui font de la religion un instrument politique dans le but de détruire les sentiments de nationalité sacrés pour tout peuple qui n'est pas tombé dans cet état de dégradation morale et intellectuelle, dans lequel on considère le bien-être physique comme le seul objet digne d'être recherché.

Je ne saurais terminer cette esquisse sans mentionner l'institution protestante la plus importante qui existe aujourd'hui sur le sol de ma patrie. C'est l'école supérieure de Lissa ou Leszno, dans la Pologne prussienne.

Fondée en 1555, et longtemps soutenue par la famille des Leczinski, elle passa, en 1738, sous le patronage des princes Sulkowski, et, grâce à leur zèle éclairé, elle est devenue le meilleur établissement d'éducation que possède la Pologne. Sa prospérité actuelle est due surtout à Antoine Sulkowski [1], qui,

[1] Le prince Antoine Sulkowski, fils du palatin de Kalich, était né à Leszno, en 1783. Après avoir terminé ses études à l'université de Göttingen, il voyageait quand les succès de Napoléon, en Prusse (1806), éveillèrent dans la nation polonaise l'espoir de recouvrer son indépendance. Sulkowski se hâta de quitter Paris, où

après une brillante carrière militaire, au service de son pays, se retira dans la vie privée et consacra le reste de son existence à sa famille et au bien de ses compatriotes. Il dirigea lui-même l'école de Leszno, pour le succès de laquelle il n'épargna ni peine ni fatigue. Cette école est divisée en six classes où l'on

il se trouvait alors, et de retourner dans son pays natal, vers la fin de 1806, où il fut immédiatement nommé par l'empereur colonel du premier régiment polonais à former. L'enthousiasme pour la cause nationale était tel que Sulkowski put remplir sa tâche assez rapidement pour être en état, le 23 février de l'année suivante, d'emporter la ville fortifiée de Dirshau, à la tête de son régiment improvisé. Il prit part à la suite de cette campagne, qui se termina par la paix de Tilsitt, dont le traité restaura une partie de la Pologne sous le nom de duché de Varsovie. En 1808, plusieurs détachements de l'armée polonaise ayant été désignés pour l'Espagne, le régiment du prince Sulkowski fut du nombre, et quoiqu'il vînt de se marier avec Eve Kicki, femme distinguée par sa beauté et ses mérites, qu'il aimait depuis l'enfance, il crut de son devoir d'accompagner ses frères d'armes. Arrivé dans la Péninsule, il se distingua aux combats d'Almonacide et d'Ocanna, ainsi que par sa défense de Tolède. Lorsque Malaga eut été pris par les Français, le prince Sulkowski fut nommé gouverneur de cette ville, et, malgré la haine universelle qui animait les Espagnols contre les armées étrangères, il réussit, par sa conduite, à gagner l'affection des habitants. Promu au rang de major général, il retourna dans son pays en 1810, et y resta jusqu'à la mémorable campagne de 1812, dans laquelle il commanda une brigade de cavalerie, prit part aux principales batailles, et fut grièvement blessé durant la retraite. Après sa guérison, nommé lieutenant général, il rejoignit l'armée polonaise, sous les ordres de Poniatowski, et combattit à Leipsick, à la tête d'une division de cavalerie. Ce fut à la suite de cette bataille qu'il se trouva dans des circonstances fort difficiles, où son honneur et son intégrité ressortirent de la manière la plus avantageuse. Quelques jours après la mort du prince Poniatowski, il s'était vu nommé par Napoléon commandant en chef du corps polonais, qui, malgré de grandes pertes, conservait encore tous ses étendards et son artillerie. Ce commandement avait été donné à Sulkowski, à la requête de ses compatriotes, malgré sa jeunesse (il avait alors vingt-neuf ans) et la présence de plusieurs généraux plus anciens. Les troupes polonaises, exaspérées par de longues souffrances, fatiguées de combattre pour une cause qui, n'ayant guère avancé celle de leur propre pays et y étant devenue tout à fait étrangère, menaçait de les réduire à la condition de mercenaires, supplièrent leur nouveau chef de les ramener en Pologne, d'autant plus que leur souverain légitime, le roi de Saxe, était resté à Leipsick, suivant le désir de Napoléon. Sulkowski en référa à l'empereur, qui promit de donner une réponse dans huit jours ; cela satisfit les troupes, et la marche vers le Rhin continua. Mais les huit jours étant écoulés et la réponse ne venant point, l'irritation éclata si violente parmi les Polonais, qui accusaient Sulkowski de les sacrifier aux vues de son ambition personnelle, que celui-ci, pour les engager à accompagner l'empereur jusqu'à la frontière de ses États, dut promettre sur l'honneur que, dans aucun cas, il ne passerait le Rhin. Cette promesse apaisa les soldats. Cependant, lorsqu'ils furent arrivés à Schluchtern, l'empereur, passant devant le corps polonais, appela Sulkowski et lui demanda s'il était vrai que les Polonais voulussent le quitter? « Oui, sire, répondit le prince, ils supplient Votre Majesté de les autoriser à retourner chez eux, car leur nombre est trop insignifiant pour pouvoir vous être d'aucune utilité. » L'empereur refusa, et ayant rassemblé les Polonais, il leur adressa un de ces discours par lesquels il savait si bien exciter l'enthousiasme du soldat. L'effet répondit à son attente. Les troupes polonaises, exaltées par le discours impérial, oublièrent leurs résolutions précédentes et promirent de suivre Napoléon jusqu'au bout. On peut facilement se représenter la cruelle position de Sul-

enseigne la religion, le latin, le grec et l'hébreu, les littératures polonaise, allemande et française, les mathématiques, l'histoire naturelle, la philosophie, la géographie et l'histoire, le dessin et la musique. Comme elle est fréquentée par un certain nombre de catholiques romains, un ecclésiastique de cette confession y est attaché pour leur instruction religieuse. Le nombre des élèves est de trois cents. Antoine Sulkowski peut être cité comme un noble spécimen des vues éclairées de la plupart des

kowski; il se trouvait placé dans l'alternative pénible de ne pas tenir sa parole qu'il avait donnée à ses compagnons de ne passer le Rhin en aucun cas, ou bien d'abandonner tous ses projets de gloire, toutes ses espérances d'avenir et de s'exposer de plus aux suppositions et aux commentaires que sa conduite extraordinaire ne manquerait pas alors de faire naître. Il choisit cependant ce dernier parti, estimant qu'il ne pouvait manquer à sa parole, tandis que ses compatriotes n'étaient pas liés par le même engagement. Il demanda et obtint de l'empereur la permission de retourner vers son souverain légitime, le roi de Saxe, dont le sort était inconnu, et il quitta l'armée française avec les officiers de son état-major. Ayant appris que son souverain était prisonnier à Berlin, il demanda une décharge pour lui et ses compagnons et bientôt après les monarques alliés lui accordèrent de rentrer dans sa famille. Je dois ajouter que toute justice fut rendue à sa conduite par ses compatriotes.

Au congrès de Vienne, l'empereur Alexandre donna de nouvelles espérances à la Pologne. Le prince Sulkowski fut appelé à concourir à la formation d'une armée de Pologne, tâche qu'il accepta volontiers comme pouvant être utile à son pays. Quoique le congrès de Vienne ne réalisât pas l'espoir qu'on avait conçu de voir la Pologne restaurée, il érigea une petite partie de son ancien territoire en royaume constitutionnel, soumis à l'empereur de Russie comme roi de Pologne. Le prince Sulkowski entra au service de ce nouveau royaume et fut nommé aide de camp général de l'empereur Alexandre. Mais l'administration ayant été livrée aux caprices tyranniques du grand-duc Constantin, Sulkowski demanda sa démission, en exposant avec franchise ses motifs. L'empereur sollicita Sulkowski de rester, déclarant que les circonstances dont il se plaignait n'étaient que temporaires et changeraient bientôt. Mais Sulkowski, malgré les témoignages de bienveillance dont il était l'objet à Saint-Pétersbourg, où les devoirs de sa charge l'obligeaient à résider de temps en temps, insista pour quitter le service, et, après plusieurs refus, obtint enfin sa démission, en 1818. Il s'établit alors dans son château de Reisen, près de Leszno, et se dévoua complétement à l'éducation de ses enfants, ainsi qu'au bien-être de ses vassaux. Une nouvelle carrière s'ouvrit cependant à lui, lorsque le grand-duché de Posen, dont Leszno fait partie, fut doté d'une représentation provinciale : Sulkowski en fut créé membre héréditaire. Il présida les assemblées de sa province et devint membre du conseil d'Etat de Prusse. Placé dans une position délicate entre le monarque et les Etats provinciaux, dont les députés se plaignaient sans cesse des empiétements du gouvernement sur les droits garantis par le traité de Vienne, il gagna la confiance des deux partis et réussit, par sa ferme modération, à se maintenir dans d'excellents rapports avec le roi aussi bien qu'avec ses compatriotes. Une mort prématurée vint le frapper, le 14 avril 1835, et plongea dans l'affliction sa famille, ainsi que tous ceux qui le connaissaient soit personnellement, soit de réputation, mais sa perte fut cruellement sentie surtout par l'école de Leszno, qui lui devait tant. Les professeurs et les élèves assistèrent à ses funérailles, et après un pathétique discours du recteur, déposèrent une couronne sur la tombe de leur bienfaiteur, dont le souvenir vivra longtemps dans leurs cœurs pleins de reconnaissance.

catholiques polonais les plus distingués, qui ne regardent jamais les différences religieuses lorsqu'il s'agit de servir leurs compatriotes.

Je dois m'excuser, auprès de mes lecteurs, de m'être si longuement étendu sur l'histoire religieuse de mon pays, qui est si intimement liée à ses destinées politiques. Je vais maintenant tâcher de dépeindre l'état religieux du grand empire qui exerce déjà une puissante influence, non-seulement sur les nations qui appartiennent à la race slave, mais sur les affaires de l'Europe en général, et même sur celles de l'Asie.

CHAPITRE XIV.

RUSSIE.

L'histoire ecclésiastique de la Russie ne nous fait pas assister, comme celle de Pologne et de Bohême, à ces luttes morales et à ces guerres de religion, dont l'issue fut longtemps douteuse entre des partis dont les forces se balançaient. L'Église d'Orient, implantée en Russie dès la conversion de ce pays au christianisme, n'a point eu de rivale à combattre. Mais elle a été et elle est encore de temps en temps troublée par quelques sectes dissidentes.

Le nom de Russie, qui depuis Pierre le Grand a été substitué à celui de Moscovie, désigne une vaste étendue de pays dont la totalité n'est pas encore soumise à l'empereur de Russie. Ce nom date du neuvième siècle, alors qu'une bande d'aventuriers scandinaves, qui sont connus dans l'histoire byzantine sous le nom de Varingiens [1] et qui portaient le nom de *Russes*, fondèrent, sous un chef appelé *Ruric*, un Etat près de la mer Baltique, et établirent leur domination sur plusieurs tribus slaves et finnoises. Ce nouvel État, dont la capitale fut Novogorod, prit de ses fondateurs le nom de Russie, de même que la province de Neustrie prit des Normands le nom de Normandie, et que les Francs donnèrent à la Gaule le nom de France, etc.

Il arriva sous le règne de Ruric un événement remarquable, qui, après avoir mis les conquérants scandinaves en un contact intime avec la Grèce, favorisa la propagation du christianisme dans les pays sur lesquels ils dominaient. Deux chefs scandinaves, appelés Oskold et Dir, qui avaient quitté leur pays natal avec Ruric, entreprirent de gagner Constantinople en descendant le Dnieper. Il est vraisemblable que leur but était simple-

[1] Les Varingiens ou Varègues étaient des aventuriers scandinaves et anglo-saxons, qui servaient de gardes du corps aux empereurs de Constantinople. On a fait dériver de plusieurs étymologies le nom de *Russe*. La plus probable vient de *Ruots* ou *Ruts*, nom finnois des habitants de la Suède. Les Slaves l'auraient adopté des Fins, qui se trouvaient entre eux et la Suède.

ment d'entrer au service de l'empereur, ainsi que le faisaient fréquemment leurs compatriotes. Mais s'étant emparés, chemin faisant, de la ville de Kiev, ils s'y établirent en souverains. Leurs forces se trouvant accrues par l'arrivée d'un certain nombre de Scandinaves, et probablement par l'adhésion des naturels du pays, ils entreprirent, comme pirates, une expédition en 866, sur les bords du Bosphore de Thrace. Ils commirent de grands ravages et même ils essayèrent de faire le siége de Constantinople, où le nom russe fut alors prononcé pour la première fois. Une tempête, attribuée par les Grecs à un miracle, dispersa et détruisit en partie la flotte de ces pirates; les écrivains byzantins qui racontent cet événement, ajoutent que les Russes, frappés par ce miracle, demandèrent le baptême. Une lettre encyclique du patriarche Photius, datée de la fin de 866, confirme ce fait. Quoi qu'il en soit, il est certain que dès cette époque le christianisme commença à se répandre parmi les Slaves du Dnieper et parmi leurs conquérants les Scandinaves. La propagation du christianisme fut singulièrement facilitée par les rapports commerciaux qui existaient entre les Slaves et les colonies grecques, sur les côtes nord de la Mer Noire, d'où les négociants visitaient probablement Kiev, et les autres contrées slaves.

La domination des Khozars, amis des empereurs grecs, qui avaient possédé ces provinces avant l'invasion des Scandinaves, n'avait pu être que favorable à ces relations[1].

Ruric mourut en 879; Oleg lui succéda comme tuteur de son fils Igor. Oleg s'avança en 882 vers le sud, avec une nombreuse armée composée de Scandinaves et de la population indigène de

[1] Les Khozars, peuple asiatique, qui habitaient les côtes occidentales de la Mer Caspienne, sont mentionnés par les écrivains byzantins, pour la première fois, en 626, lorsque l'empereur Héraclius conclut une alliance avec leurs souverains qui lui amenèrent des renforts considérables dans cette mémorable guerre où Héraclius vainquit les Perses. Depuis ce temps, les Khozars restèrent les fidèles alliés de Constantinople, et les empereurs grecs firent tous leurs efforts pour se conserver des amis aussi puissants. Les Khozars occupaient toutes les contrées situées entre les bords du Volga, de la Mer d'Azoff et de la Crimée; leurs conquêtes s'étendaient vers le nord jusque sur les bords du fleuve Occa. Leur capitale, appelée Balangiar, était située là où se trouve aujourd'hui le moderne Astracan; ils possédaient plusieurs villes, jouissaient des produits d'un commerce étendu et de la plupart des raffinements de la civilisation byzantine. La circonstance la plus remarquable qui nous soit parvenue touchant cette nation, est la suivante : Vers le milieu du huitième siècle, leurs souverains embrassèrent la religion juive, puis ils furent convertis au christianisme par ces mêmes Cyrille et Méthodius, qui devinrent plus tard les apôtres des Slaves. L'empire des Khozars, après avoir été peu à peu affaibli par les attaques continuelles des mahométans et par des luttes intestines, fut détruit en 1016 par les Grecs, ses anciens alliés.

son nouvel empire ; il subjugua les provinces arrosées par le Dnieper ; il fit de Kiev sa capitale et étendit ses conquêtes sur plusieurs contrées slaves, qui, réunies à l'empire fondé par Ruric, prirent également le nom de Russie. En 906, Oleg marcha contre Constantinople, l'assiégea et força l'empereur à lui payer une forte contribution. Il conclut avec lui un traité de paix et de commerce, qui fut renouvelé en 911. Les détails de cette transaction, qui ont été conservés par Nestor, présentent une peinture intéressante des rapports qui existaient alors entre la Grèce et les sujets d'Oleg. Igor, après être resté fort longtemps en paix avec les Grecs, fit, en 941, une expédition dans l'Asie mineure, où il exerça de grands ravages. Il fut néanmoins battu par les Grecs, et la paix rétablie en 945, en renouvelant le traité d'Oleg avec quelques modifications.

Les rapports constants qui s'établirent entre les Grecs et les habitants du nouvel empire, facilitèrent la prompte propagation du christianisme dans ce dernier pays. La veuve d'Igor, qui gouverna l'empire pendant la minorité de son fils Sviatoslav, alla, en 955, à Constantinople, où elle fut baptisée avec une grande solennité. Mais son exemple ne fut pas suivi par son fils, et elle ne fut imitée que par un petit nombre de ses sujets. Sviatoslav était un prince guerrier, qui étendit ses conquêtes jusqu'au pied du Caucase. Il fit une expédition en Bulgarie, sur l'invitation de l'empereur grec Nicéphore, et il s'empara de ce pays où il résolut de fixer sa résidence. Cet envahissement l'entraîna dans une guerre avec la Grèce, pendant laquelle il pénétra jusqu'à Andrinople. Ce ne fut donc pas la première fois que les Russes entrèrent dans cette ville, lorsqu'ils l'occupèrent en 1829. Sviatoslav fut battu par l'empereur grec Jean Tzimizches, et obligé, par un traité de paix, de restituer toutes ses conquêtes. Il fut tué, à son retour, dans sa capitale, et, après une guerre intestine entre ses fils, l'un des deux, Vladimir, lui succéda. Il se fit baptiser en 986, épousa une princesse grecque et introduisit le christianisme dans son empire ; il ordonna que les idoles et leurs temples fussent détruits et que ses sujets reçussent le baptême.

L'empire de Vladimir, qui fut dès lors connu sous le nom de Russie, s'étendait des bords de la mer Baltique à ceux de la Mer Noire, des rives du Volga et du pied du Caucase jusqu'aux monts Carpathes et aux deux rivières, le San et le Bog. Cet

empire se composait de différentes nations slaves et de plusieurs tribus finnoises, au nord ; quoique ces peuplades fussent comprises sous le nom générique de Russes, elles différaient considérablement les unes des autres : elles n'étaient point liées entre elles par un système régulier et uniforme de gouvernement, mais par le joug d'un même souverain, dont l'autorité consistait uniquement à lever sur elles un tribut qu'elles ne payaient que lorsque les délégués du souverain parvenaient à le leur extorquer. Les rapports fréquents qui s'étaient établis entre Constantinople et Kiev ne facilitèrent pas seulement l'introduction du christianisme dans cette dernière ville, mais aussi celle de la civilisation byzantine, avec ses arts et son luxe, qui y avaient été importés de la Grèce avant le christianisme lui-même. L'écrivain allemand Dittmar, de Mersebourg, qui emprunte une description de Kiev à l'un de ses compatriotes qui faisait partie de l'expédition de Boleslas, premier roi de Pologne, en 1018, appelle cette ville la rivale de Constantinople, à cause du grand nombre d'églises, de marchés, d'édifices et de l'immense quantité de richesses qu'elle contenait ; il ajoute que plusieurs familles grecques y avaient fixé leur résidence. Vladimir mourut en 1015 et divisa son empire entre ses nombreux enfants, à la condition qu'ils reconnaîtraient pour suzerain leur frère aîné, qui devait demeurer à Kiev et porter le titre de grand-duc de Russie.

Ce partage engendra bien des dissentiments, qui durèrent jusqu'à ce que Iaroslav, l'un de ses fils, réunit sous son sceptre toutes les contrées qui formaient l'empire de son père. Iaroslav fut un grand monarque, qui favorisa beaucoup l'établissement du christianisme et de la civilisation dans ses États. Il fit bâtir, par des architectes byzantins, des églises et des couvents ; il fonda des villes, établit des écoles, attira dans son empire des ecclésiastiques grecs, des savants, des artistes, et fit traduire plusieurs ouvrages grecs dans la langue slave. Toutefois, son zèle pour la religion chrétienne ne l'empêcha pas de suivre les traces de ses ancêtres païens dans leurs projets ambitieux contre Constantinople ; sous le prétexte de venger les outrages que quelques-uns de ses sujets avaient essuyés dans la ville impériale, il déclara la guerre à l'empereur grec Constantin, Monomachos, et, dans l'année 1048, il envoya une grande armée qui suivit les côtes de la Mer Noire, et fut soutenue par une flotte considérable. La flotte russe atteignit l'entrée du Bosphore où, après

un combat dans lequel la victoire fut longtemps disputée, elle fut incendiée en partie par le feu *grégeois*, et ses faibles restes furent obligés de se retirer. L'armée de terre atteignit Varna; mais, privée de l'appui de la flotte et vaincue par les Grecs après une résistance désespérée, elle fut en entier détruite ou emmenée prisonnière.

Cette expédition fut la dernière que les Russes tentèrent contre l'empire grec. La Russie, déchirée par des commotions intestines, qu'avait produites le partage de son territoire entre les successeurs de Iaroslav, ne put plus porter ses armes au dehors et finit par devenir la proie des étrangers. Sans cette circonstance, il est vraisemblable qu'une prédiction, qui fut trouvée au onzième siècle, inscrite sous la statue de Bellérophon, à Constantinople, se serait accomplie depuis des siècles; elle portait que la ville impériale serait prise par les Russes. « Prédiction extraordinaire, s'écrie Gibbon, le style n'en est point ambigu, la date en est incontestable. » Il n'est pas impossible que nous ne voyons de nos jours s'accomplir la sentence que cette légende prononce contre la belle métropole de l'Orient.

Iaroslav partagea son empire entre ses fils, en laissant à l'aîné le titre de grand-duc, et lui accordant la suprématie sur ses autres frères. Suivant la coutume des pays slaves, cette autorité suprême ne se transmettait pas par ordre de primogéniture, mais par celui d'ancienneté, c'est-à-dire que le grand-duc devait avoir pour successeur l'aîné de sa dynastie. Cet usage ne pouvait qu'enfanter des troubles constants, et cela d'autant plus que les différentes principautés étaient continuellement subdivisées entre les fils du souverain décédé. La Russie se trouva bientôt fractionnée entre un nombre infini de petits souverains, guerroyant sans cesse les uns contre les autres et exposés à de fréquentes attaques du dehors. L'autorité du grand-duc de Kiev s'affaiblit complétement au milieu de cet état de choses, tandis que deux principautés, rendues puissantes par l'habileté de leurs chefs, prenaient naissance au sud et au nord-est. La première fut celle de Halicz, qui comprenait la partie orientale de la Gallicie autrichienne actuelle et une partie des gouvernements russes de Podolie et de Volhynie. La seconde fut la principauté de Vladimir sur le Klasma; elle comprenait le gouvernement russe de ce nom et quelques provinces adjacentes; leurs souverains prirent le titre de grands-ducs. Il se forma aussi trois républi-

ques, dont la forme de gouvernement était tout à fait populaire, savoir : Novogorod, Pleskov et Viatka; cette dernière eut pour fondateurs des émigrants venus de Novogorod, qui était située dans la localité qui porte encore aujourd'hui ce nom.

La Russie était donc divisée en différents Etats, sans cesse en guerre les uns avec les autres; elle était habitée par des populations qui différaient autant entre elles, qu'elles différaient elles-mêmes des Polonais, des Bohêmes et des autres populations slaves, et qui n'avaient de commun que le nom et la dynastie à laquelle appartenaient les nombreux souverains de cet empire. Le seul lien qui réunit ces différents États était leur Eglise, gouvernée par l'archevêque de Kiev, son métropolitain. Tel était l'état de la Russie lorsque les Mongols, guidés par Batou-Khan, petit-fils de Genghis-Khan, l'envahirent en 1238, 1239 et 1240 et dévastèrent le pays de la manière la plus affreuse. Ils étendirent leurs ravages jusqu'en Hongrie et en Pologne, s'avancèrent jusqu'à Liegnitz en Silésie, où ils battirent une armée chrétienne; il semblait qu'ils allaient pénétrer jusqu'au Rhin, lorsque, heureusement pour l'Europe, quelques événements survenus en Asie les rappelèrent sur les bords de la Mer Caspienne.

Batou-Khan planta ses tentes sur les rives du Volga et somma les princes de Russie de lui rendre hommage, les menaçant, en cas de refus, de saccager leurs provinces par de nouvelles dévastations. Il n'y avait pas d'autre parti à prendre que d'obéir; le grand-duc de Vladimir rendit hommage à Batou dans son camp sur le Volga, et dans la suite au grand-khan Kublay près de la muraille de la Chine. Ses successeurs reçurent l'investiture des descendants de Batou, qui se rendirent indépendants sous le titre de khans de Kipchak.

Au commencement du quatorzième siècle, le petit souverain de Moscou, s'étant insinué dans la faveur du khan, obtint de lui le titre héréditaire de grand-duc, titre qui lui conférait la suprématie sur les autres souverains de Russie, et qui, jusqu'alors, n'avait jamais appartenu exclusivement à une même branche. Ses successeurs eurent constamment en vue, dans leur politique, de se concilier, par tous les moyens possibles, la faveur du khan, leur suzerain, par l'assistance duquel ils augmentèrent sans cesse leur puissance aux dépens des autres princes russes. C'est ainsi que s'accrut graduellement la domination des grands-ducs

de Moscou ; celle du khan, au contraire, était incessamment minée par des luttes intestines, qui permirent aux grands-ducs de secouer son joug vers la fin du quinzième siècle.

Telle fut l'origine de la Moscovie, ce noyau de l'empire russe actuel, qui était formée des principautés nord-est de l'ancienne Russie. J'ai raconté, dans les chapitres précédents, comment les principautés du sud et de l'ouest de la Russie ont été réunies, au quatorzième siècle, à la Pologne ainsi qu'à la Lithuanie.

Le premier archevêque de Kiev fut consacré l'an 900, par le patriarche de Constantinople, et reconnu comme le métropolitain de toutes les Eglises russes. Dès lors les métropolitains de Russie furent consacrés à Constantinople et choisis souvent parmi les Grecs. Après la prise de Constantinople par les Latins, le siége de l'empire et celui du patriarche furent transférés à Nicée, et les archevêques de Kiev furent consacrés dans cette ville, jusqu'à ce que l'expulsion des Latins vint rétablir l'ancien ordre de choses.

Les chroniques du temps parlent de tentatives faites par les papes pour soumettre l'Eglise russe à leur suprématie. Voici, entre autres, un fait qui accuse cette influence : quoique l'Eglise grecque ne célèbre pas, comme l'Eglise romaine, par une fête particulière, la translation des reliques de saiut Nicolas, de Lycie à Bari, le souvenir en est consacré à la date du 9 mai dans le calendrier russe, où il fut introduit vers la fin du onzième siècle, par Ephraïm, Grec de naissance, et métropolitain de Kiev, de 1070 à 1096. La principauté de Halicz, enclavée entre les pays catholiques-romains de Pologne et de Hongrie, était en butte aux efforts de Rome, qui voulait à tout prix y établir sa suprématie. Les Hongrois ayant occupé cette principauté en 1214, essayèrent d'y seconder ces tentatives de propagande, mais ils en furent eux-mêmes bientôt expulsés et leurs espérances s'évanouirent. Daniel, prince de Halicz, grand guerrier et habile politique, crut qu'il pourrait obtenir du pape quelque appui contre les Mongols ; il entama dans ce but une négociation avec Innocent IV, qui lui envoya un légat chargé de recevoir l'acte de soumission de Daniel et celui de l'Eglise de Halicz ; le légat lui accorda la permission de conserver toutes les coutumes et toutes les observances qui ne seraient pas en opposition directe avec celles de l'Eglise romaine. Daniel fut couronné par le légat roi de Halicz, en 1254 ; il reconnut la suprématie

du pape, mais l'assistance qu'il en espérait s'étant fait attendre en vain, il rompit son alliance avec Rome. Le royaume de Halicz fut incorporé à celui de Pologne en 1340, et l'histoire de son Eglise a été traitée en son lieu.

J'ai déjà raconté l'invasion des Mongols et les terribles ravages qu'ils commirent dans cette expédition. Ils détruisirent un nombre considérable d'églises et de couvents, et plusieurs ecclésiastiques furent mis à mort ou emmenés en captivité; mais dès que ces conquérants eurent assis leur domination dans les principautés au nord-est de la Russie, ils cherchèrent à la consolider en se conciliant l'affection du clergé dans les pays conquis. Le khan des Mongols, suivant cette politique, déclara que tout individu faisant partie du clergé ou d'une corporation religieuse, serait excepté des rôles ouverts pour le recensement fait en 1254 et 1255, d'après lequel la taxe de la capitation se payait; le même khan, par un *yerlick* ou lettre-patente, accorda au clergé russe et à toutes personnes desservant les églises, à elles et à leurs familles, une complète exemption quant à leurs personnes et à leurs propriétés, de toutes les taxes ou services obligatoires pour tous les autres Russes. Un évêque russe résidait ordinairement à Saray, capitale des khans; ces prélats étaient quelquefois employés par eux pour des missions d'une haute importance. Ainsi l'évêque Theognost fut envoyé, en 1279, par le khan Mengutemir, à l'empereur grec Michel Paléologue. Une position aussi favorable accrut promptement les richesses et l'influence de l'Eglise russe. Un grand nombre de personnes cherchèrent un refuge dans les ordres contre l'oppression des barbares qui régnaient sur eux; tandis que d'autres, pour sauvegarder leurs biens, en faisaient don à l'Eglise, qui les leur restituait en qualité de tenanciers.

Kiev fut détruite par les Mongols en 1241; mais l'autorité des khans ne fut jamais aussi fermement établie dans les principautés russes de l'ouest qu'elle l'avait été dans celle de l'est. Elles furent le théâtre de violentes dissensions, qui engagèrent le métropolitain de Kiev à transférer sa résidence, en 1299, à Vladimir sur le Klasma, capitale des grands-ducs de Russie, grands vassaux du khan, sous la protection desquels le chef de l'Eglise russe jouit d'une parfaite sécurité.

J'ai raconté dans les chapitres précédents comment s'opéra l'union de Kiev avec la Lithuanie, et les vicissitudes de l'Eglise

d'Orient dans ce pays. Les métropolitains de Vladimir, qui plus tard transférèrent le siége de leur résidence à Moscou, s'efforcèrent de conserver leur juridiction sur les Eglises de Lithuanie, et, dans ce but, ils firent de temps en temps des séjours dans cette contrée; mais, malgré leurs efforts pour maintenir cette union, elle fut rompue par l'élection d'un archevêque de Kiev, en 1415. Cette élection excita une violente hostilité entre les deux Eglises; le fait suivant nous en offre la preuve : le khan de Crimée ayant, en 1484, pillé Kiev, à l'instigation du grand-duc de Moscou, lui envoya en présent une partie des vases précieux qu'il avait dérobés dans les églises. Les métropolitains de Moscou étaient quelquefois consacrés par les patriarches de Constantinople ou simplement confirmés par eux. Le métropolitain Isidore, Grec très-savant, se rendit, en 1438, au concile de Florence, où il ratifia l'union conclue avec Rome par l'empereur grec Jean Paléologue et le pape Eugène IV. Il revint à Moscou en 1439, revêtu de la dignité de cardinal et investi de l'autorité du légat; mais il fut déposé et emprisonné dans un couvent d'où il parvint à s'échapper; il mourut à Rome dans un âge avancé.

Depuis la prise de Constantinople par les Turcs, les métropolitains de Moscou furent élus et consacrés sans la coopération des patriarches grecs. En 1551, un synode général, réuni à Moscou, publia un code de lois ecclésiastiques appelées *stoglav*, c'est-à-dire les cent chapitres.

En 1588, le patriarche de Constantinople, Jérémie, vint à Moscou, afin de faire une collecte pour ses Églises. Des secours abondants lui furent accordés par le pieux czar Fédor Ivanowitch, et Jérémie consacra le métropolitain de Moscou patriarche de Russie. Ces patriarches jouirent d'une grande influence, non-seulement dans les affaires ecclésiastiques, mais aussi dans les affaires temporelles. La considération dont ils étaient l'objet prenait une nouvelle force dans les témoignages de respect que le czar leur donnait en public; ainsi, le dimanche des Rameaux, le czar conduisait par la bride l'âne sur lequel le patriarche parcourait les rues de Moscou, en commémoration de l'entrée de Christ à Jérusalem.

En 1682, l'académie slavo-greco-latine fut fondée à Moscou par le czar Fédor Alexeyevitch; cet établissement scientifique fut pourvu de professeurs tirés surtout de l'académie de Kiev ;

on sait que, sous le règne précédent, cette ville avait été enlevée à la Pologne. Après la mort du patriarche Adrien, en 1702, Pierre le Grand abolit cette dignité et se proclama lui-même chef de l'Eglise russe; il établit un conseil suprême, chargé de la direction des affaires ecclésiastiques de l'empire et lui donna le nom de « très-saint synode. » Ce même monarque fonda des écoles dans tous les évêchés; il déclara que les couvents ne pourraient acquérir aucune propriété territoriale, soit par donation soit par achat, et il soumit tous les biens de l'Eglise aux impôts généraux. En 1764, l'impératrice Catherine confisqua toutes les terres de l'Eglise, qui contenaient environ neuf cent mille serfs, assigna des pensions aux évêques, aux couvents, etc. Plusieurs séminaires ecclésiastiques furent fondés sous différents règnes, et leur organisation fut définitivement fixée par un ukase, en 1814.

L'Eglise russe est gouvernée de nos jours par un synode tel que l'avait institué Pierre le Grand. Ce synode se compose à l'ordinaire de deux métropolitains, de deux évêques, du premier prêtre séculier, de l'état major impérial et de membres laïques, tels que le procureur ou avocat général, deux secrétaires en chef, cinq autres secrétaires et un certain nombre de clercs. Le procureur a le droit de suspendre l'exécution des décisions du synode et de déférer à l'empereur tous les cas qui pourraient se présenter. Le synode prononce sur toutes les matières qui regardent la foi et la discipline de l'Eglise et surveille l'administration des diocèses, dont il reçoit deux fois par an un rapport sur l'état des Eglises, écoles, etc.

Il y a maintenant en Russie cinq académies ecclésiastiques : celles de Kiev, de Moscou, de Saint-Pétersbourg, de Kazan et de Troitza, sans compter de nombreux séminaires. Tous les fils d'ecclésiastiques doivent être élevés dans ces séminaires, dont plusieurs reçoivent gratuitement un grand nombre d'élèves. Ce système forcé d'éducation a produit quelques-uns des hommes les plus savants de la Russie. Le clergé forme une sorte de caste, et il est très-rare qu'une personne appartenant à une autre classe de la société entre dans l'Eglise. Les enfants des ecclésiastiques doivent suivre la vocation de leur père, mais cependant ils peuvent facilement obtenir une dispense des autorités. C'est ce que font généralement ceux qui ont quelque talent, excepté ceux qui se proposent d'entrer dans les ordres monastiques, et

alors les degrés les plus élevés de la hiérarchie ecclésiastique dans l'Eglise grecque leur sont réservés. C'est pourquoi le clergé séculier se recrute parmi ceux qui seraient incapables de remplir des charges plus avantageuses.

J'ai raconté comment s'opéra l'union de l'Eglise grecque de Pologne avec Rome et quelles en furent les conséquences. La plus grande partie de la population qui, par suite du partage de la Pologne, tomba sous la domination de la Russie, appartenait à cette Eglise. Sous les règnes de Catherine et de Paul on tenta de grands efforts pour forcer les membres de cette Eglise à se rattacher à celle de Russie, mais le résultat n'a été que partiel et on y a renoncé sous le règne de l'empereur Alexandre. En 1839, plusieurs évêques de l'Eglise grecque unie furent engagés par le gouvernement russe à formuler le vœu de se séparer de Rome et d'être aggrégés à l'Eglise nationale russe. Cette déclaration fut suivie d'un ukase qui ordonnait à toutes les Eglises unies d'imiter l'exemple de leurs évêques. On employa les mesures les plus sévères pour effectuer une conversion générale. Un grand nombre d'ecclésiastiques, qui refusèrent par motif de conscience de se soumettre à l'ukase impérial, furent exilés en Sibérie, emprisonnés, etc. Pour justifier ces conversions forcées, on allégua que ces populations avaient appartenu jadis à l'Eglise d'Orient, et qu'elles devaient naturellement rentrer dans son giron [1]. Cette persécution a produit un résultat qui a plus que compensé, pour l'Eglise de Rome, la perte numérique qu'elle lui a causée, et qui est deveuue l'objet de l'intérêt général, comme il en arrive ordinairement au parti persécuté, et elle a inspiré un zèle ardent à plusieurs de ses sectateurs, jusqu'alors indifférents. Les fractions les plus intéressantes de l'Eglise russe sont les sectes dissidentes, désignées sous le nom génerique de *Raskolniks*, c'est-à-dire schismatiques.

Il est très-vraisemblable que plusieurs des sectes qui troublèrent jadis l'Eglise d'Orient en Grèce passèrent en Russie. On trouve des traces de leur existence dans les chroniques du moyen âge. Ce ne fut cependant qu'en 1375, à Novogorod, que le premier schisme un peu sérieux éclata dans l'Eglise russe. Un homme de condition inférieure, nommé Karp Strigolnick, commença à s'élever contre l'usage établi dans le clergé

[1] D'après ce principe, les protestants peuvent être forcés à devenir catholiques romains et ces derniers païens.

russe, qui obligeait chaque prêtre à payer une certaine somme d'argent à l'évêque pour son ordination; il combattait aussi, comme inutile, la confession auriculaire. Ses opinions obtinrent un assez grand nombre d'adhérents, et les discussions qu'elles amenèrent produisirent une collision armée dans les rues de Novogorod entre les partisans des idées nouvelles et ceux qui protégeaient l'ordre de choses établi. Les novateurs furent battus et leurs principaux chefs précipités du haut du pont dans la rivière où ils se noyèrent. Strigolnik lui-même n'échappa point à ce triste sort. La mort de ces réformateurs, loin d'ébranler leurs doctrines, accrut le nombre de leurs partisans, à en juger par les lettres pastorales de plusieurs évêques et même des patriarches de Constantinople à qui on avait envoyé le récit exact de ce qui s'était passé. Les institutions républicaines de Novogorod et de Plescov, où les strigolniks se multiplièrent, leur laissaient une grande liberté. Mais lorsque ces républiques eurent été transformées en provinces de la Moscovie, à la fin du quinzième siècle, et au commencement du seizième, une persécution rigoureuse les obligea à chercher un abri dans les royaumes de Suède et de Pologne; on croit retrouver leurs traces de nos jours chez les raskolniks.

Une autre secte, assez extraordinaire, s'éleva vers la fin du quinzième siècle, dans la république de Novogorod. On n'a sur elle que des notions très-confuses; les seuls documents que nous possédions se trouvent dans un ouvrage de polémique écrit contre eux, en 1491, par Joseph, abbé du couvent de Volokolamsk. Il n'y a donc point d'autre moyen de se faire quelque idée de cette secte et de celle des strigolniks que de croire ce qu'en disaient leurs ennemis.

Suivant le récit de Joseph, un juif nommé Zacharie, qu'il appelle un vaisseau de Satan, un sorcier, un nécromancien, un astrologue et même un astronome, arriva en 1470 à Novogorod, où il commença à enseigner secrètement que la loi mosaïque était la seule vraie religion, et que le Nouveau Testament était une fiction, puisque le Messie n'était pas encore né, que le culte des images était une idolâtrie, etc., etc. Soutenu par plusieurs juifs, il réussit à convaincre quelques prêtres de l'Eglise grecque et leurs familles; ces nouveaux convertis se montrèrent si zélés qu'ils exprimèrent le désir de se faire circoncire. Leurs directeurs spirituels les dissuadèrent d'exécuter un projet qui les

aurait exposés au danger d'être découverts ; ils leur conseillèrent même de se conformer ouvertement aux pratiques du christianisme, c'était assez qu'ils fussent de vrais israélites au fond du cœur. Ils suivirent ces avis de prudence et travaillèrent secrètement, mais avec le plus grand succès, à augmenter le nombre de leurs prosélytes. Les principaux promoteurs de cette secte étaient deux prêtres appelés Dionysius et Alexius, protopapas de l'église de Sainte-Sophie (cathédrale de Novogorod), un autre prêtre nommé Gabriel, et un laïque de haut rang.

Ces crypto-juifs se conformaient si strictement à l'Eglise grecque, qu'ils acquirent une haute réputation de sainteté. Aussi le grand-duc de Moscou, après avoir fait de la république de Novogorod une province de son empire, transféra dans sa capitale la résidence des deux prêtres Dionysius et Alexius, et leur donna la charge de protopapas dans ses deux principales Eglises. Alexius sut si bien se concilier la faveur du grand-duc, qu'il obtint d'avoir en tout temps accès auprès de lui, privilége dont ne jouissaient qu'un petit nombre de personnes. Il n'oubliait pas pour cela la propagation de ses idées particulières, et elles furent embrassées secrètement par plusieurs ecclésiastiques et laïques; entre autres, par Kouritzin, secrétaire du grand-duc, Zosime, abbé du couvent de Saint-Simon ; ce dernier fut recommandé par Alexius en 1490 au grand-duc, qui l'éleva à la dignité d'archevêque de Moscou. Ce fut ainsi qu'un sectateur secret du judaïsme devint le chef de l'Eglise russe.

L'existence de cette secte est un fait historique; mais il est impossible de déterminer exactement qu'elle était la doctrine qu'elle enseignait. Etait-ce un christianisme épuré qui rejetait les images et les autres superstitions de l'Eglise grecque ou simplement le déisme? Il est difficile de croire que le judaïsme eût fait des prosélytes chez des chrétiens et surtout parmi les membres d'un clergé à qui la loi mosaïque était connue, et qui n'avait jamais été tenté d'embrasser ce culte. Je ne crois pas qu'on puisse trouver dans l'histoire un seul exemple d'une semblable conversion, si l'on en excepte celle du célèbre Uriel d'Acosta. En Espagne et en Portugal, il se trouvait des juifs qui cachaient leur religion, et se conformaient extérieurement aux rites de l'Eglise catholique romaine; ils exerçaient même des fonctions ecclésiastiques ; mais ils étaient juifs de naissance, et les persécutions les avaient contraints d'agir de la sorte ; ce n'é-

taient point des chrétiens convertis au judaïsme. Les détails que nous avons sur cette secte sont tellement entremêlés d'invectives, qu'il nous est difficile de ne pas les croire exagérés.

Joseph donne cependant le nom de plusieurs de ces sectaires qui quittèrent leur pays pour aller se faire circoncire; il les accuse à plusieurs reprises de s'être adonnés à la magie et à l'astrologie, et cette accusation jette un certain jour sur la nature de cette secte; elle fait supposer que c'était une de ces sectes mystiques dont on retrouve des traces jusqu'au moyen âge. Alexius et plusieurs des chefs de la secte moururent avec la réputation de pieux chrétiens; l'existence de cette secte fut découverte par Gennadius, évêque de Novogorod, qui envoya plusieurs de ses sectateurs et les preuves qu'il pouvait produire contre eux à Moscou, ignorant que le métropolitain lui-même et le secrétaire du grand-duc en faisaient partie. Il accusait ces hérétiques d'avoir dit que les images des saints n'étaient que des morceaux de bois; de les avoir mordus avec leurs dents et mis dans des endroits souillés; d'avoir craché sur la croix, blasphémé contre Christ et la Vierge; nié la vie à venir, etc. Le grand-duc convoqua un synode d'évêques et d'autres ecclésiastiques à Moscou, le 17 octobre 1490, pour juger cette grave question. Les accusés, parmi lesquels se trouvaient les protopapas Dionysius et Gabriel, nièrent énergiquement tout ce qui leur était imputé; mais on réussit à réunir contre eux un si grand nombre de témoins, et des preuves si évidentes, que leurs dénégations ne furent point acceptées. Quelques membres du synode demandèrent que les accusés fussent mis à la torture; mais le grand-duc n'y consentit point, circonstance fort surprenante, si l'on considère la barbarie du temps et le caractère cruel de ce souverain. Le synode fut donc obligé de se borner à anathématiser et à emprisonner ces sectaires. Ceux qui furent envoyés à Novogorod y reçurent un traitement plus sévère. Ils furent revêtus d'habits fantastiques, afin de représenter les démons, on leur mit sur la tête des bonnets pointus sur lesquels on lisait cette inscription : « C'est la milice de Satan, » on les plaça sur des chevaux à rebours, et par ordre de l'évêque on les promena dans les rues de la ville où ils furent exposés aux insultes de la populace. On fit ensuite brûler leurs bonnets sur leurs têtes, et ils furent jetés en prison. C'était assurément un traitement bien barbare; mais il paraît presque humain, si l'on pense à l'époque où

les choses se passaient, et si on le compare à celui que les hérétiques subirent dans l'Europe occidentale durant le siècle suivant.

Zosime et Kouritzin continuèrent toutefois à propager leurs opinions ; on prétend même que, grâces à cette secte, il se répandit au sein de la population des doutes sur les dogmes les plus importants de la religion chrétienne, et que des ecclésiastiques et des laïques discutaient sur la légitimité du culte des images, sur la trinité, sur la nature de Christ, etc. Il nous semble que ces discussions étaient une conséquence toute naturelle du mouvement que les révélations réelles ou imaginaires, provoquées par le procès de ces hérétiques, avaient produit dans les esprits. Le métropolitain Zosime lui-même fut accusé d'hérésie par Joseph dans une lettre adressée à l'évêque de Sousdal. On ne sait pas si cette accusation conduisit à des recherches sérieuses sur l'orthodoxie du chef de l'Église russe. Il est certain cependant qu'il résigna ses hautes fonctions en 1494, et se retira dans un couvent. Kouritzin resta encore longtemps en faveur auprès du monarque qui l'envoya en ambassade à l'empereur Maximilien Ier. Mais la haine que portaient aux hérétiques l'abbé Joseph et l'évêque Gennadius, était inextinguible, et au commencement du seizième siècle ils découvrirent un nombre considérable de ces sectaires qui s'enfuirent en Allemagne et en Lithuanie pour se soustraire à leurs persécutions. Kouritzin et plusieurs de ses disciples furent appelés à rendre compte de leurs opinions, et ils les avouèrent hautement. Le grand-duc les abandonna à la merci de leurs persécuteurs, et Kouritzin, Cassian, abbé du couvent de Saint-George à Novogorod, et plusieurs autres furent brûlés vifs. Karamsin, qui a raconté cet événement, ne fait pas connaître les opinions religieuses de Kouritzin et de ses adhérents ; il ne pouvait pas se fier, à ce qu'il paraît, au sévère jugement de leurs accusateurs.

Cette secte semble avoir disparu depuis cette époque. Il existe cependant, encore à l'heure qu'il est, une secte de raskolniks qui observent la loi mosaïque ; ils sont connus sous le nom de *Subotniki* ou *hommes du samedi*, parce qu'ils observent le samedi au lieu du dimanche. On ne sait pas s'ils ont adopté la religion juive, ou si leur religion est un mélange de christianisme et de rites mosaïques. Je penche pour cette dernière hypothèse, parce que je crois que, dans le cas contraire, ils seraient entrés

en rapport avec les vrais juifs, et il n'existe aucune trace de cette alliance.

La réformation, qui opéra un assez grand nombre de conversions parmi les membres de l'Église grecque de la Pologne, ne produisit aucun effet en Russie. Les chroniques russes racontent qu'en 1553 un certain Mathieu Bashkin commença à enseigner qu'il n'y avait point de sacrements, et que la croyance à la divinité du Christ, aux décisions des conciles et aux mérites des saints, était erronée. Lorsqu'il fut interrogé à ce sujet par les autorités, il nia ce dont on l'accusait; il fut mis en prison, et là il confessa ses opinions et nomma plusieurs personnes qui les partageaient; il dit que ces doctrines leur avaient été enseignées par deux catholiques de Lithuanie, et que l'évêque de Resan les avait confirmés dans ces erreurs. Un concile d'évêques, s'étant rassemblés à cette occasion, condamna ces hérétiques à la prison perpétuelle. Ce sont les seuls détails à ce sujet que nous donnent les chroniques russes. Il est impossible de savoir par là si les doctrines auxquelles il est fait allusion étaient les dogmes antitrinitaires qui, à cette époque, commençaient à se répandre en Pologne, ou si c'étaient les dogmes protestants mal représentés par des chroniqueurs ignorants, ou bigots. Il est remarquable cependant de voir un évêque professer ces opinions. Il résigna ses fonctions épiscopales par un motif de santé, peut-être n'était-ce qu'un prétexte pour se dérober au scandale d'une déposition publique[1].

Sous le czar Alexis, le patriarche Nicon agita l'Église russe en introduisant des corrections dans les Ecritures et dans les

[1] Les doctrines de la réformation pénétrèrent dans la province de Moscou, ainsi que nous le dit un auteur protestant polonais, Wengierski, qui écrivit sous le nom de Regenvolscius. Il raconte qu'en 1552, trois moines nommés Théodosius, Artemius et Thomas, vinrent de l'intérieur de la Moscovie à Vitebsk en Lithuanie. Ils ne savaient que leur langue maternelle et n'avaient aucune instruction. Ils condamnaient cependant les rites idolâtres, arrachant les images des maisons et des églises, les mettant en pièces et exhortant le peuple par leurs écrits et leurs discours à adorer Dieu seul avec la médiation de notre Seigneur Jésus-Christ. Leur zèle ardent excita la haine d'une population superstitieuse, fortement attachée aux images, et ils furent forcés de quitter Vitebsk et de se retirer dans l'intérieur de la Lithuanie, où la Parole de Dieu pouvait être prêchée avec une certaine liberté. Théodosius, qui avait plus de quatre-vingts ans, mourut peu après. Artemius alla finir ses jours auprès du prince de Slutzk, et Thomas, qui était plus éloquent et qui connaissait mieux les Ecritures, devint ministre de l'Eglise de Dieu, et s'établit à Polotzk, où on commençait à connaître le pur Evangile; il prêcha aux fidèles afin de les faire avancer dans la connaissance de Dieu et dans la vraie piété. Après avoir consciencieusement rempli pendant plusieurs années les devoirs de sa vocation, il scella par sa mort sa fidé-

livres de dévotion. Pendant la longue période de la domination mongole, le pays tomba dans un état de barbarie, et quoique le clergé jouît sous ce régime de grandes immunités, il devint d'une ignorance et d'une superstition extrêmes, d'où il ne sortit pas même après l'émancipation du joug asiatique. Les livres religieux, à force d'être transcrits par des copistes ignorants, furent peu à peu altérés au point que le vrai sens en fut complétement défiguré, et que le texte d'une copie différa de celui d'une autre. Déjà en 1520, le czar Vassili Ivanovitch demanda aux moines du mont Athos de lui envoyer un homme qui fût en état de revoir le texte des Livres sacrés, et un moine grec, nommé Maxime, versé dans les langues grecque et slave, fut envoyé dans ce but à Moscou. Il fut reçu avec distinction, et travailla dix ans à comparer les manuscrits de la version slave avec le texte original grec; mais sa grande supériorité excita la jalousie du clergé ignorant de Moscou; il l'accusa d'altérer les Livres saints pour établir une nouvelle doctrine, et il fut relégué dans un couvent où il mourut en 1555.

On essaya à plusieurs reprises, mais en vain, de corriger les versions des saints Livres. Le patriarche Nicon convoqua dans ce but à Moscou, en 1654, un concile; le patriarche d'Antioche, celui de Servie et cinquante-six évêques y assistèrent; il fut décidé qu'on entreprendrait sérieusement la révision des saintes Ecritures et des livres liturgiques en usage dans l'Église russe. Le czar Alexis fit rassembler de toutes parts les manuscrits des livres en question. L'agent qui fut envoyé dans ce but au mont Athos rapporta plus de huit cents manuscrits grecs, parmi lesquels se trouva un exemplaire des Evangiles écrit au commencement du troisième siècle, et un autre manuscrit des sain-

lité aux nouvelles doctrines. Quand le czar de Moscou Ivan Vasilevitch s'empara de Polotzk, en 1563, il commit de nombreuses cruautés envers les habitants et fit jeter Thomas dans la rivière, sous le prétexte qu'il avait été jadis l'un de ses sujets et qu'il avait appartenu à son Eglise. La bonne semence que Thomas avait répandue à Vitebsk n'en produisit pas moins des fruits abondants au milieu de ces habitants dégoûtés des rites idolâtres; ils firent venir de Lithuanie et de Pologne des prédicateurs zélés et bâtirent une église (*Slavonia reformata*, page 262). Personne n'ignore qu'il se trouve des protestants en Russie, mais ils sont tous d'origine étrangère, à l'exception, je crois, de la famille des comtes Golowkine, qui embrassèrent le protestantisme en Hollande au commencement du dix-huitième siècle. Je crois que le comte Golowkine, qui fut envoyé en Chine comme ambassadeur, en 1805, et qui fut employé dans plusieurs missions diplomatiques, l'auteur enfin de divers ouvrages en français, a été le dernier membre de cette famille qui soit demeuré protestant.

tes Ecritures qui remontait au dixième siècle. Les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche, et plusieurs prélats grecs de l'Orient, envoyèrent plus de deux cents manuscrits. Les dissentiments qui s'élevèrent entre le czar Alexis et le patriarche Nicon, et qui aboutirent à la déposition de ce dernier par un concile en 1664, empêchèrent pendant quelque temps la réforme projetée. Elle fut reprise dans le concile dont nous venons de parler; il fut présidé par le czar lui-même, et composé des patriarches d'Alexandrie et d'Antioche, qui agissaient aussi au nom de ceux de Constantinople et de Jérusalem, et d'un grand nombre de prélats russes et orientaux. Le texte des Ecritures fut corrigé d'après les plus anciens manuscrits slaves qui paraissaient rendre le plus fidèlement l'original grec et la version des septante, puis on les imprima.

Quoique cette importante révision eût été accomplie avec la sanction des plus hauts dignitaires des Églises d'Orient, elle rencontra des obstacles dans la nation. Paul, évêque de Kolomna, plusieurs prêtres et un nombre considérable de laïques, en grande partie des classes inférieures, se prononcèrent fortement contre l'hérésie niconienne, comme ils l'appelaient; ils prétendirent que la mesure proposée ne corrigeait pas, mais altérait les Livres saints et la bonne doctrine. L'évêque réfractaire fut déposé et enfermé dans un couvent; et des mesures sévères furent décrétées contre les partisans du texte non corrigé; mais la persécution ne servit qu'à exciter leur fanatisme, et occasionna de violents conflits dans le sein même de la capitale. L'opposition au nouvel ordre de choses se manifesta surtout dans le nord sur les bords de la Mer Blanche, et c'est pour cela que les partisans furent appelés *pomorane*, c'est-à-dire habitants de la côte. Leur endroit central était le couvent fortifié de Solovietzk, situé dans une île de la Mer Blanche. Après une résistance longue et désespérée, il fut pris d'assaut en 1678, et un grand nombre de ses défenseurs se précipitèrent dans les flammes pour obtenir la palme du martyre. Les *raskolniks* ou schismatiques, comme ils furent appelés depuis par l'Église établie, propagèrent leurs opinions jusqu'en Sibérie, parmi les Cosaques du Don et dans plusieurs provinces éloignées. Un grand nombre d'entre eux émigrèrent en Pologne et même en Turquie, où ils fondèrent de nombreux établissements. Le fanatisme, qu'avait excité la persécution, dégénéra bientôt en actes de la plus sauvage su-

perstition. La doctrine qui enseigne que le plus sûr moyen d'obtenir le salut est un suicide volontaire, au moyen du *baptême de feu*, fit un grand nombre de victimes ; c'est un fait avéré que des multitudes de gens de tout âge et de tout sexe s'enfermèrent dans des granges, dans des maisons, y mirent le feu et périrent dans les flammes, en récitant des prières et en chantant des hymnes. On croit généralement que des exemples de cette atroce superstition se reproduisent encore de nos jours dans des provinces reculées de la Russie, surtout dans le nord de la Sibérie, où des raskolniks ont fondé des établissements au fond de quelques immenses forêts, en sorte que leur existence demeure inconnue [1].

Les *raskolniks* se partagent en deux branches : les *popovstchina*, ou ceux qui ont des prêtres, et les *bezpopovstchina*, ou ceux qui n'en ont point. Ils sont subdivisés en un grand nombre de sectes, dont plusieurs datent de l'événement que je viens de raconter, tandis que d'autres, qui existaient auparavant, furent comprises alors sous le nom général de raskolniks. La première branche se divise en plusieurs nuances d'opinions sur des points secondaires, sur les cérémonies extérieures, etc. Ils se considèrent comme la véritable Église persécutée par les hérétiques niconniens ; ils ne diffèrent pas de l'Église établie quant à la doctrine, mais seulement sur quelques observances extérieures et sur le texte des saintes Ecritures. Ils regardent comme un grand péché de se couper la barbe, opinion partagée autrefois par l'Église établie, parce qu'un article des canons du concile de Moscou, de 1551, déclare que la tonsure de la barbe est un péché que le sang même des martyrs ne peut laver, et que, par

[1] Les scènes atroces que je viens de raconter ne sont pas seulement décrites par les auteurs ecclésiastiques russes qui ont écrit contre les raskolniks, mais aussi par des voyageurs savants, qui ont exploré les provinces russes les plus reculées pendant ce dernier siècle : tels que Gmelin, Pallas, Georgi, Lepekhine, etc. Le baron Haxthausen, qui parcourut la Russie en 1843, dit que peu d'années auparavant quelques-uns de ces fanatiques s'assemblèrent dans une terre située sur la rive gauche du Volga, qui appartenait à M. de Gourieff, et résolurent de se sacrifier en s'immolant les uns les autres. Après quelques rites préparatoires, cet horrible dessein fut mis à exécution. Trente-six individus avaient déjà été mis à mort, lorsque l'attachement à la vie se réveilla chez une jeune femme, et elle s'enfuit dans un village voisin, où elle raconta ce qui se passait dans le lieu qu'elle venait de quitter. Beaucoup de gens se rendirent en toute hâte vers la scène terrible qu'on venait de leur dépeindre ; ils trouvèrent quarante-sept personnes déjà immolées et deux hommes qui faisaient l'office de bourreau encore en vie. Ils furent saisis et on leur fit subir le knout ; mais à chaque coup ils tressaillaient de joie de souffrir en martyrs.

conséquent, celui qui coupe sa barbe est un ennemi de Dieu, qui nous a créé à son image. L'argument le plus fort, par lequel leurs adversaires leur répondent, est que la femme qui n'a point de barbe est cependant créée aussi à l'image de Dieu. Les défenseurs de la barbe s'appuient sur ce passage du Lévitique: « Vous ne tondrez point en rond les coins de votre tête, et vous ne gâterez point les coins de votre barbe. » (Chap. XIV, v. 27.)

La séparation entre l'Église établie et les raskolniks fut achevée par Pierre le Grand; il eut recours, pour civiliser ses sujets, à des mesures violentes qui blessaient profondément les préjugés nationaux. Un raskolnik éclairé faisait judicieusement observer au baron Haxthausen, que ce n'était pas Nicon, mais Pierre le Grand qui les avait séparés du reste de la nation, en voulant leur imposer la civilisation occidentale dont la tonsure de la barbe est le symbole. La mémoire de Pierre le Grand est en exécration chez les raskolniks; quelques-uns même affirment qu'il était le véritable antechrist, car, disent-ils, il est écrit: « que l'antechrist changera les temps; » cet empereur l'a fait en transférant le commencement de l'année du 1er septembre au 1er janvier, et en abolissant l'usage de dater depuis la création du monde, pour adopter la manière de compter des hérétiques latins, dont l'ère date de la naissance du Christ. Ils prétendent aussi que c'est un blasphème d'imposer des taxes aux individus, à des âmes animées du souffle de Dieu, au lieu d'imposer les propriétés territoriales. On sait qu'en Russie la capitation se paie en raison du chiffre de la population masculine; dans le style officiel on dit: tant par *âme*.

Les partisans de l'ancienne version des Ecritures, qui forment la fraction la plus nombreuse des raskolniks, prennent la dénomination de *starovertzi*, ou ceux de l'ancienne foi; on les appelle, dans le langage officiel, *staroobradtzi*, ou ceux des anciens rites. Leurs ministres sont à l'ordinaire des prêtres consacrés par des évêques de l'Église établie, mais qui s'en sont séparés ou qui ont été rejetés de son sein; le gouvernement ne reconnaît pas leur caractère clérical. Il fait cependant, à l'heure qu'il est, de grands efforts pour les réconcilier avec l'Église établie. Il a déclaré que les différences qui existaient entre leur rite et celui de l'Église établie, ne constituaient pas l'hérésie, et il leur a accordé la solennelle autorisation de conserver intact leur ordre ecclésiastique. Il leur a donné la dénomination de

yedinovertzi, c'est-à-dire *coreligionnaires*, et leur a seulement demandé, en retour, de consentir à ce que leurs prêtres reçussent l'ordination des évêques de l'Église établie, leur promettant de n'intervenir en rien dans l'éducation de leurs prêtres, et que l'ordination leur serait conférée suivant l'ancien rituel. Jusqu'à présent ces offres ont eu peu de résultats. Le petit nombre de congrégations qui les ont acceptées se montrent très-jalouses de se tenir à part de l'Église nationale; elles se défient de ceux de leurs prêtres qui ont reçu la prêtrise des évêques, craignant que ceux-ci n'exercent sur eux quelque influence qui leur nuise. Ils ont un grand nombre de couvents d'hommes et de femmes, dont les religieux sont soumis aux mêmes règles monastiques que les religieux de l'Église grecque. J'ai appris, en 1830, d'un fonctionnaire russe haut placé, que les raskolniks, en y comprenant leurs différentes branches, sont au nombre de cinq millions environ, nombre qui s'accroît chaque jour. Il est vrai qu'ils se recrutent presque uniquement dans les classes inférieures de la société, et que, quoiqu'ils comptent parmi eux quelques riches négociants, les enfants de ceux-ci, qui reçoivent une bonne éducation, entrent presque tous dans l'Église établie.

Les sectes comprises sous la dénomination générique de *bezpopovstchina*, ou ceux qui n'ont point de prêtres, sont très-nombreuses. Plusieurs d'entre elles ne se font remarquer que par quelques cérémonies extérieures, mais leurs dogmes restent cachés au public, ou ne consistent peut-être qu'en observances superstitieuses, restes du paganisme de leurs ancêtres. Un manuscrit russe de 1523 contient le passage suivant: « Il se trouve des chrétiens qui croient en *Perun*, en *Khors*, en *Mokosh*, en *Sim*, en *Regl* et aux *Vilas*, lesquelles, suivant ces gens ignorants, sont trois fois neuf sœurs. Ils les considèrent comme autant de dieux et de déesses, et leur font des offrandes de *koroway*; ils leur sacrifient des poules et adorent le feu qu'ils appellent *svarojitch*.» Les trois premières de ces divinités avaient, suivant Nestor, leurs idoles à Kiev avant l'introduction du christianisme. On ne sait rien de Sim et de Regl. La croyance à l'existence des Vilas, ou fées bienfaisantes, est encore l'une des superstitions des Morlaques en Dalmatie. *Koroway* est le nom qu'on donne aux gâteaux de noces dans plusieurs contrées slaves. Le nom de *svarojitch*, donné au feu par ses adorateurs, est le nom patrony-

mique de *Saarog*[1], le Vulcain des anciens Slaves. Il est probable que les rites secrets en usage parmi les raskolniks, sont la continuation de quelques pratiques de l'ancienne idolâtrie slave, auxquelles ce manuscrit fait allusion.

Dans le nombre de ces sectes, il en est qui sont nées, sans doute, au milieu de celles qui ont tant agité l'empire d'Orient, mais les bornes restreintes de cet ouvrage ne nous permettent pas d'en parler en détail. Je me contenterai de donner un aperçu de celles qui me paraissent les plus remarquables, et dont l'existence ne laisse aucun doute.

Je parlerai de la secte des skoptzi ou eunuques, qui est fort répandue à Saint-Pétersbourg, à Moscou et dans d'autres grandes villes; un grand nombre de riches négociants, de joailliers et d'orfévres s'y rattachent. On suppose qu'ils se mutilent eux-mêmes à la manière d'Origène, s'appuyant sur la même autorité qui le conduisit à cette pratique extravagante, savoir : Matthieu XIX, 12. Quelques auteurs doutent que cette superstition soit basée sur la fausse interprétation de ce passage. Leurs dogmes sont impénétrables. Un point, cependant, sémble certain, c'est que la mortification de la chair est le fondement de leur foi; en effet, ils se flagellent, portent des cilices, des chaînes, des croix de fer qu'ils s'appliquent sur la peau; ils font usage, en un mot, de toutes les macérations par lesquelles les saints de l'Église catholique se sont fait canoniser. Un fait curieux est la vénération extraordinaire que ces fanatiques entretiennent pour la mémoire de Pierre III, le mari de l'impératrice Catherine, qui fut assassiné. Ils le reconnaissent pour leur chef, et prétendent qu'il est une véritable émanation de Christ, qu'il ne fut point assassiné, mais qu'on enterra le corps d'un soldat à la place de l'empereur qui s'enfuit à Irkutsk en Sibérie; et comme le salut doit venir de l'Orient, un jour viendra où il sortira du lieu de sa retraite, il sonnera la grande cloche de la cathédrale de Moscou, les skoptzi l'entendront de toutes les parties du monde et son règne commencera. Les skoptzi s'occupent beaucoup de prosélytisme, ils donnent de grandes sommes d'argent à ceux qui se joignent à eux. Quiconque réussit à faire douze prosélytes monte au grade d'apôtre, mais on ignore les priviléges attachés à cette dignité. Ils s'assemblent ordinairement

[1] La ressemblance de ce mot avec celui de *Surya* et de *Sourug*, noms indiens du soleil, est une preuve de plus de l'origine asiatique des Slaves.

dans la nuit du samedi au dimanche pour célébrer leur culte mystérieux. Ils ont des signes secrets au moyen desquels ils se reconnaissent les uns les autres. L'un de ces signes consiste à placer un mouchoir de poche rouge sur le genou droit et à frapper dessus avec la main droite. Ils ont dans leurs maisons des portraits de l'empereur Pierre III, qui est dans la position que nous venons de décrire [1].

Les *khlestovstchiki* ou flagellants sont une branche des skoptzi. Ils s'imposent la flagellation et d'autres pénitences qui sont en usage chez les adhérents orthodoxes de l'Église d'Occident; mais on croit qu'ils ont des doctrines mystérieuses et des rites qui dénotent la superstition la plus grossière. La police de Moscou surprit en 1840 l'une de leurs réunions. Il paraîtrait que les extravagances reprochées aux flagellants et aux convulsionnaires du moyen âge se pratiquent parmi eux. Ils se livrent aussi au communisme le plus effréné, quant aux mœurs, quoiqu'en apparence ils soient mariés légalement par des prêtres de l'Église établie.

Les raskolniks les plus remarquables sont les *malakanes* et les *doukhobortzi*. On leur a donné le surnom de malakanes, parce qu'ils se nourrissent de lait (en russe *malako*) les jours maigres; mais ils prennent le nom d'*istinniaye christiane*, c'est-à-dire vrais chrétiens. On ne sait rien de leur origine. On rapporte seulement qu'au milieu du dix-huitième siècle, un Prussien, prisonnier de guerre, s'établit dans un village du gouvernement de Kharkow au milieu des paysans, il exerça sur eux une telle influence qu'en toute occasion ils le consultaient et suivaient exactement ses avis. Il n'avait point de demeure à lui, mais il allait de chaumière en chaumière, lisant et expliquant la Bible chaque soir, à des réunions de villageois; il le fit jusqu'à sa mort. Quelques recherches qu'on ait faites sur lui, on n'a pu découvrir aucun autre détail, ni savoir son nom. On sait seulement qu'il vivait dans un village habité par les malakanes. Il avait probablement trouvé là une communauté religieuse toute formée, avec laquelle ses opinions se trouvèrent en harmonie; il est moins vraisemblable qu'il en ait été le fondateur, car on sait qu'une communauté de ce genre fut découverte, à peu près à

[1] Ces détails sont tirés de l'ouvrage du baron Haxthausen. L'auteur de cet ouvrage s'étant trouvé, en 1826, à Bobruisk, forteresse sur la Bérésina, apprit qu'un missionnaire de cette secte y était arrivé peu de temps avant lui. Il avait réussi à engager cent soldats à devenir membres de la secte; il fut condamné au knout et les nouveaux convertis transportés en Sibérie.

cette époque, dans le gouvernement de Tamboff. Cette secte n'est pas nombreuse: trois mille de ses adhérents se trouvent répandus dans le gouvernement de la Crimée, où ils furent visités en 1843 par le baron Haxthausen, qui obtint d'eux un exposé de leur *credo* dont je donnerai un extrait dans la note ci-dessous [1].

[1] Ils reconnaissent la Bible pour la Parole de Dieu et croient à l'unité de Dieu en trois personnes. Le Dieu tri-un, incréé, existant par lui-même, cause première de toutes choses, est un Esprit éternel, invisible, immuable. Dieu habite dans un monde pur. Il voit tout, il sait tout, il gouverne toutes choses. Tout est plein de lui. Au commencement tout ce que Dieu créa était bon et parfait. L'âme d'Adam, mais non pas son corps, fut créée à l'image de Dieu. Cette âme d'Adam, créée immortelle, fût douée d'une raison et d'une pureté célestes et d'une parfaite connaissance de Dieu. Le mal était inconnu à Adam, il possédait une sainte liberté qui le portait vers Dieu, son créateur. Ils admettent les dogmes de la chute d'Adam, de la naissance, de la mort et de la résurrection de Christ, comme les autres chrétiens. Ils expliquent les dix commandements de la manière suivante: « Le premier et le second interdisent l'idolâtrie; on ne doit donc point adorer d'images. Le troisième défend de prêter serment. Le quatrième doit être observé en employant les dimanches et jours de fêtes à prier, à chanter les louanges de Dieu et à lire la Bible. Le cinquième, en prescrivant d'honorer ses parents, ordonne l'obéissance envers toute espèce d'autorité. Le sixième défend deux espèces de meurtres ; premièrement : le meurtre du corps, par les armes, le poison, etc., le cas de guerre excepté; ce n'est pas un meurtre de tuer quelqu'un lorsque la défense du czar ou de la patrie le demande ; secondement : le meurtre spirituel; on le commet en détournant son prochain de la vérité par des paroles mensongères, en l'entraînant au péché par de mauvais exemples, et en causant ainsi sa perdition éternelle. Ils estiment encore que l'on se rend coupable de meurtre lorsque, en insensé, on persécute ou hait son prochain, suivant les paroles de saint Jean : «Celui qui hait son frère est un meurtrier.» Quant au septième commandement, ils considèrent comme adultère spirituel un trop grand attachement pour les choses de la terre et pour ses joies passagères ; aussi, il faut éviter non-seulement l'impureté, mais l'ivrognerie, la gloutonnerie, la mauvaise compagnie, etc. Le huitième interdit en même temps que le vol, la violence et la tromperie. Le neuvième condamne la moquerie, la flatterie, le mensonge avec le faux témoignage. Le dixième prescrit la mortification de la chair et de ses convoitises.» Ils terminent leur profession de foi par ces paroles : « Nous croyons que quiconque accomplit les dix commandements est sauvé; mais nous croyons aussi que depuis la chute d'Adam, nul homme ne peut accomplir ces commandements par sa propre force. Nous croyons que l'homme, pour pouvoir faire des bonnes œuvres et garder les commandements de Dieu, doit croire en Jésus-Christ, le Fils unique du Père. Cette foi véritable, absolument nécessaire à notre salut, ne peut se puiser que dans la Parole de Dieu. Nous croyons que la Parole de Dieu crée en nous cette foi qui nous rend aptes à recevoir la grâce de Dieu.» — Voici ce qu'ils disent sur le sacrement du baptême : « Quoique nous sachions que Christ fut baptisé par Jean dans la rivière du Jourdain, et que les apôtres aient baptisés des nouveaux convertis, par exemple Philippe et l'eunuque, nous croyons que le vrai baptême n'est pas le baptême d'eau, qui ne purifie que le corps, mais le baptême d'eau spirituelle et vivante ; c'est-à-dire la foi au Dieu trois fois saint, la foi entière et absolue en sa Parole sainte, car le Sauveur a dit : « Quiconque croit en moi il sortira de son corps des sources d'eau vive ;» et Jean-Baptiste dit : «L'homme n'a rien qui ne lui soit donné du ciel.»

Saint Paul dit : «Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser, mais pour prêcher.» Nous croyons donc que le véritable sacrement du baptême est la purification spi-

Il est étonnant que cette secte, dont la confession de foi est si abstraite, soit composée presque exclusivement de paysans illettrés, répandus au milieu d'une population plongée dans la plus grossière superstition, dans l'idolâtrie même, comme le sont les chrétiens de l'Église grecque en Russie. Les œuvres du célèbre Jung Stilling ont été traduites en russe, et elles sont devenues très-populaires parmi les malakanes, qui, pour la plupart, sont millénaires. En 1833, l'un d'entre eux nommé *Terence Belioreff*, commença à prêcher la repentance, annonçant que le millenium commencerait dans trente mois; il ordonnait de laisser tout travail qui ne fût pas absolument indispensable, afin que chacun pût se consacrer à la prière et au chant des louanges de Dieu. Il se disait le prophète Élie, envoyé sur la terre pour annoncer la venue du Seigneur; il prétendait qu'Enoch était envoyé en même temps dans l'ouest. Il désignait le jour où il monterait au ciel à la vue de tous. Plusieurs milliers de malakanes se rassemblèrent de différents points de la Russie. Au jour désigné il parut sur un char, ordonna à la foule de se jeter à genoux, puis étendant les bras, il s'élança du char et retomba sur la terre. Les malakanes, fort désappointés, livrèrent le pauvre enthousiaste à la police comme un imposteur. On le mit en prison, il y resta quelque temps et ne pensa plus à se faire passer pour le prophète Elie, mais il continua à prêcher le millenium dans sa prison, et, rendu à la liberté, il continua à le prêcher jusqu'à sa mort. Il laissa un nombre considérable de disciples qui se réunissent souvent, et passent les jours et les nuits à prier et à chanter. Ils ont introduit entre eux la communauté des biens, et, avec la permission du gouvernement, ils ont émigré en Georgie où ils se sont établis en face du mont Ararat, attendant le millenium; une colonie de luthériens s'était établie précédemment, dans le même lieu et dans le même but. S'il est extraordinaire de trouver parmi les paysans illettrés de Russie des opinions religieuses aussi épurées que celles des malakanes,

rituelle de notre âme du péché par la foi, et la mort du vieil homme et de ses œuvres par le renouvellement d'une vie pure et sainte. Lorsqu'après la naissance d'un enfant, nous lavons dans de l'eau les souillures de son corps, nous n'appelons pas cela le baptême. Quant à la Cène du Seigneur, c'est une commémoration de la mort de Christ; mais les paroles de l'Evangile sont le pain de vie spirituel. L'homme ne vit pas de pain seulement, mais de toute parole sortie de la bouche de Dieu. L'Esprit vivifie; la chair ne sert de rien. Il est donc inutile de prendre matériellement du pain et du vin.

il est encore plus surprenant de rencontrer chez eux les doctrines professées par les gnostiques, qui appartenaient aux classes les plus intellectuelles de la société romaine. Telles sont les opinions des *doukhobortzi* ou combattants en esprit, *doukh* signifie esprit dans tous les dialectes slaves, et *boretz* lutteur ou combattant. L'origine de cette secte est inconnue. Ils l'attribuent aux trois jeunes gens qui furent jetés dans la fournaise par Nabuchodonosor, pour avoir refusé d'adorer son image (Daniel III); il y a là sans doute quelque sens allégorique. Ils ne possèdent aucun document écrit sur leur secte, ou, du moins, jusqu'à présent l'on n'en a découvert aucun. Pour moi, je suis enclin à croire que c'est la secte des *Patariens* sous un autre nom, la doctrine sur la chute de l'âme avant la création du monde est la même; ils étaient fort nombreux au treizième et au quatorzième siècle en Servie, en Bosnie et en Dalmatie, mais depuis la fin du quinzième siècle on n'en fait plus mention. Il est naturel de penser que quelques-uns de ces sectaires, persécutés dans le Midi, cherchèrent un refuge parmi leurs frères slaves de la Russie, et cela est d'autant plus vraisemblable que le dialecte des provinces qu'ils avaient habitées a beaucoup de rapport avec le russe. Quoi qu'il en soit, les doukhobortzi furent découverts, vers le milieu du dix-huitième siècle, dans différentes parties de la Russie. Ils furent persécutés sous le règne de Catherine et de Paul; leur refus de servir dans l'armée aigrit ces princes contre eux ; ils opposèrent à ces persécutions de la fermeté, de la résignation et de la douceur. L'empereur Alexandre leur accorda une complète tolérance, et leur permit de fonder des colonies au sud de la Russie, sur les rives de la rivière Molochna où ils se firent remarquer par leur industrie et leur honnêteté. Quant à leur religion, je donne dans la note ci-dessous leur confession de foi [1], telle qu'ils la présentèrent à Kochowski, gouverneur d'Ekaterinoslav, à l'époque de la persécution sous Catherine; en pensant qu'elle fut faite par des

[1] « Notre langage est grossier; les écrivains sont chers et il ne nous est guère facile à nous, qui sommes en prison, de nous en procurer; c'est pourquoi cette exposition de nos principes sera mal écrite. Nous vous prions donc, Monsieur, de nous pardonner, à nous qui sommes peu familiarisés avec l'art d'écrire, le désordre des pensées, le manque de clarté et l'inhabileté avec laquelle nous faisons usage de notre langue, et si nous défigurons la divine image en revêtant l'éternelle vérité d'un grossier vêtement, nous vous supplions de ne pas vous laissér rebuter pour ce motif, car elle est belle par elle-même de toute éternité.
« Dieu est un, mais un dans la Trinité. Cette sainte Trinité est un être inscru-

paysans ignorants, on se sent vraiment surpris et confondu des idées abstraites et des expressions relevées qu'elle renferme. Il

table. Le Père est la lumière, le Fils est la vie, et le Saint-Esprit est la paix. Le Père se manifeste dans l'homme par la mémoire, le Fils par la raison, l'Esprit par la volonté. L'âme humaine est l'image de Dieu, mais cette image n'est pas autre chose que la mémoire, la raison et la volonté. L'âme a existé avant la création du monde visible. L'âme a déchu avant la création du monde, ainsi que plusieurs esprits qui tombèrent dans le monde spirituel, dans celui qui est en haut, c'est pourquoi la chute d'Adam et d'Eve, qui est racontée dans l'Ecriture, ne doit pas être prise dans le sens qu'on lui donne ordinairement. Cette portion de la Genèse est une image qui représente premièrement la chute de l'âme humaine de l'état de sublime pureté dans lequel elle se trouvait dans le monde spirituel avant qu'elle vint sur la terre; secondement, elle représente la chute qui fut répétée par Adam dans les premiers jours qu'il passa ici-bas, et qui est adaptée à notre intelligence; troisièmement, elle représente la chute qui, depuis Adam, se renouvelle spirituellement et charnellement en tout homme, et qui se renouvellera jusqu'à la fin du monde. Dans l'origine, la chute de l'âme vient de ce qu'elle se contempla elle-même et commença à s'aimer uniquement, jusqu'à se détourner de la contemplation et de l'amour de Dieu, par un orgueil volontaire. Lorsque l'âme, comme châtiment de son péché, fut emprisonnée dans un corps, elle fit une seconde chute dans la personne d'Adam, à l'instigation du serpent séducteur, c'est-à-dire à l'instigation de la volonté corrompue de la chair. A présent la chute de chacun de nous est causée par la séduction du même serpent, qui est entré en nous par Adam, par le fruit défendu, c'est-à-dire par l'orgueil, l'esprit hautain et l'impureté. Par sa première chute dans le monde supérieur, l'âme a perdu l'image divine et a été emprisonnée dans la matière. La mémoire de l'homme s'est affaiblie et il a oublié ce qu'il était précédemment. Sa raison s'est obscurcie et sa volonté s'est corrompue. C'est ainsi qu'Adam parut dans le monde, avec un faible souvenir du monde supérieur, une raison mal éclairée et une volonté rebelle. Son péché, qu'il a répété sur la terre, ne retombe cependant pas sur sa postérité, mais chacun est pécheur et est sauvé par lui-même. Quoique ce ne soit pas la chute d'Adam, mais la volonté de chaque individu qui soit la racine du péché, nul homme n'est exempt de la chute et du péché, parce que tout homme qui vient au monde était déjà déchu précédemment et apporte avec lui la propension à une nouvelle chute. Après la chute de l'âme dans le monde spirituel, Dieu créa le monde terrestre pour elle, et la précipita, suivant la justice du monde spirituel et pur, dans ce monde comme dans une prison; ce fut la punition de son péché. (C'était exactement la doctrine des Patariens de Bosnie.) Notre esprit, emprisonné dans ce monde, tombe et s'ensevelit lui-même dans la fournaise des éléments qui y fermentent. D'un autre côté, l'âme est placée dans la vie présente comme dans un lieu de purification, afin que, revêtue de chair et abandonnée à sa propre volonté et à sa raison, elle choisisse entre le bien et le mal et obtienne ainsi le pardon de son premier péché, ou encoure un châtiment éternel. Lorsqu'un corps est préparé pour nous dans ce monde, notre âme descend d'en haut, vient l'habiter, et l'homme est alors appelé à l'existence. Notre corps est la maison dans laquelle notre âme est reçue et dans laquelle nous perdons le souvenir et le sentiment de ce que nous avons été avant notre incarnation. C'est le chérubin avec l'épée de feu qui nous ferme l'accès à l'arbre de vie, qui nous défend la présence de Dieu et l'absorption en sa divinité; c'est ainsi que la destination divine de l'homme est accomplie. « Prenons garde qu'il n'étende la main, qu'il ne prenne de l'arbre de vie et qu'il ne vive à toujours. »

Dieu a prévu de toute éternité la chute de l'âme dans la chair, et comme il savait que l'homme ne pourrait pas par lui-même se relever de sa chute, l'éternel Amour résolut de descendre sur la terre, de se faire homme et d'apaiser par ses souffrances l'éternelle Justice.

Jésus-Christ est le Fils de Dieu et Dieu lui-même. Il faut cependant observer

est difficile de comprendre comment la croyance métaphysique de ces sectaires ne les a pas mis à l'abri des superstitions les plus grossières et les plus révoltantes; c'est une preuve de plus que les idées métaphysiques conduisent quelquefois leurs partisans à des conséquences que le simple bon sens rejetterait. Elles sont une triste substitution aux vérités positives de la religion. On croit généralement que ces sectaires ont des doctrines et des rites secrets dont le mystère n'a jamais pu être pénétré; car ceux-là même qui les ont abandonnés pour entrer dans l'Eglise établie, gardent sur ce sujet un silence obstiné. Je ne puis certifier moi-même la vérité de cette opinion, mais je puis donner le fait suivant comme authentique.

que lorsqu'il se manifeste dans l'Ancien Testament, il ne s'y manifeste que comme la sagesse de Dieu, le conservateur de toutes choses, qui était contenu au commencement dans la nature elle-même, et plus tard dans les écrits de la Parole révélée. Christ est la Parole de Dieu qui nous parle dans le Livre de la nature et dans les Ecritures; la puissance qui brille miraculeusement dans la création et en toute créature vivante, puissance qui fait mouvoir toutes choses, qui anime toutes choses et qui se trouve partout en nombre, en poids et en mesure. Il est la puissance de Dieu qui a agi en nos ancêtres et qui agit en nous-mêmes de différentes manières. Lorsque Jésus-Christ apparait dans le Nouveau Testament, c'est l'incarnation de la haute sagesse, de la connaissance de Dieu et de la vérité; de l'esprit d'amour, esprit qui vient d'en haut, ineffable, la plus sainte joie, la consolation, la paix, l'esprit de chasteté, de sobriété, et de modération.

Christ a été aussi un homme; car, comme nous, il est né dans la chair; mais il descend aussi en chacun de nous; ainsi que l'ange Gabriel l'annonça, il naît en nous comme dans Marie; il est né dans l'âme de tout croyant. Il va au désert; il est tenté par le diable lorsqu'il est en nous; ce sont les soucis de la vie, les passions charnelles et les honneurs du monde. Lorsqu'il agit puissamment en nous, il nous adresse des paroles d'instruction; il est persécuté et il souffre la mort sur la croix; il est couché dans le tombeau de la chair; il se relève dans la lumière lorsque l'âme souffre des afflictions à la dixième heure; il vit quarante jours dans le cœur de ce fidèle, surmonte tout autre amour dans son cœur et l'amène au ciel sur l'autel de la gloire, comme un sacrifice saint et agréable.

Quant aux miracles de Christ, les doukhobortzi disent : « Nous croyons qu'il a fait des miracles; nous étions, par nos péchés, morts, aveugles et sourds, et il nous a rendu la vie; mais nous ne reconnaissons aucun miracle matériel et extérieur. »

Les doukhobortzi reçoivent les Ecritures comme de Dieu, mais ils soutiennent que tout ce qu'elles renferment a un sens mystérieux, qui leur a été exclusivement révélé et qui n'est intelligible que pour eux seuls. Tout y est symbolique. Ainsi l'histoire de Caïn est une allégorie qui représente les méchants enfants d'Adam persécutant l'Eglise invisible, qui est personnifiée par Abel. La confusion des langues n'est pas autre chose que la séparation des Eglises. Pharaon noyé dans la Mer Rouge est le symbole de la défaite de Satan, qui périra avec tous les siens dans la Mer Rouge, c'est-à-dire dans l'étang de feu, à travers lequel les doukhobortzi passeront sans être atteints. Ils expliquent de la même manière le Nouveau Testament; par exemple, le changement d'eau en vin, aux noces de Cana, signifie que Christ, par un mariage mystérieux avec notre âme, changera dans nos cœurs les larmes de la repentance en un vin spirituel, saint, digne du paradis, — en un breuvage de joie et de bonheur.

Un individu nommé *Kapustin*, sous-officier des gardes retraité, s'adjoignit, au commencement de ce siècle, à des doukhobortzi établis sur les rives de la Molochna; son attitude imposante, ses talents extraordinaires et, par-dessus tout, sa grande éloquence lui acquirent une si grande influence sur ces sectaires qu'ils le considéraient comme un prophète et se soumettaient aveuglément à ses décisions. Il prêchait la transmigration des âmes, enseignant publiquement que l'âme du croyant est une émanation de la divinité, de la parole faite chair, et qu'elle doit rester sur la terre, passant d'un corps dans un autre, aussi longtemps que le monde existera. Dieu s'est manifesté comme le Christ dans le corps de Jésus, qui a été le plus pur et le plus sage de tous les hommes. Depuis cette époque, Dieu est resté avec l'humanité, vivant en tout croyant; l'âme individuelle de Jésus continue, suivant la parole qu'il nous a donnée lui-même: « Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde, » à séjourner dans le monde, changeant de corps, de génération en génération, tout en conservant par une dispensation particulière de Dieu, le souvenir de sa première existence. Lorsqu'un homme a en lui l'âme de Jésus, il le sait. Pendant les premiers siècles du christianisme, ce fait était généralement reconnu, et le nouveau Jésus était connu de tous. Il gouvernait l'Eglise et prononçait sur les controverses en religion. Il était appelé le pape; mais de faux papes usurpèrent bientôt le trône de Jésus qui n'a conservé qu'un petit nombre de fidèles disciples, ainsi que lui-même l'avait annoncé: « Il y aura beaucoup d'appelés mais peu d'élus.» Ces disciples fidèles sont les doukhobortzi; Jésus est toujours au milieu d'eux et son âme est dans l'un d'entre eux. Ainsi, Sylvan Kolesnikoff, un de leur chefs, que plusieurs de nos vieillards ont connu, était le vrai Jésus. « Je suis le véritable Jésus, aussi vrai que le ciel est au-dessus de ma tête, et que la terre est sous mes pieds. Je suis Jésus votre Seigneur. Tombez à genoux et adorez moi.» Ils l'adorèrent tous en effet.

Kapustin introduisit parmi ses disciples la communauté de biens. Les champs étaient cultivés en commun, et leurs produits se partageaient suivant les besoins de chacun; on créa des manufactures, et la colonie devint florissante. En 1814, il fut mis en prison pour cause de prosélytisme, mais on le libéra peu après sous caution. Le bruit de sa mort se répandit alors dans

le pays; les autorités firent ouvrir son tombeau, et on y trouva le corps d'un autre homme. Toutes les recherches furent infructueuses, et ce ne fut qu'après sa véritable mort qu'on apprit qu'il avait passé plusieurs années dans une caverne isolée, d'où il dirigeait ses sectateurs. Kapustin avait établi un conseil de trente personnes, dont douze se nommaient apôtres. Ce conseil choisit pour son successeur son fils, jeune homme d'environ quinze ans, d'un esprit faible et de mœurs déréglées, mais le gouvernement de la communauté fut confié au conseil. Il ne réussit pas à conserver l'autorité absolue que Kapustin avait sur ses adeptes; son autorité et la vérité de sa doctrine fut bientôt mise en question par plusieurs personnes, chez lesquelles se manifestaient des symptômes de révolte. Le conseil se constitua en un tribunal secret, et ceux qui lui avaient résisté ou qu'on soupçonnait de vouloir déserter leur communauté pour l'Église établie, furent emmenés de force dans une maison bâtie sur une île de la Molochna, appelée *Rayii Muka*, c'est-à-dire paradis et tourment, puis mis à mort de différentes manières. C'est ainsi que disparurent près de quatre cents individus. Le gouvernement s'en alarma et parvint à retrouver un grand nombre de ces cadavres; quelques-uns étaient mutilés, d'autres paraissaient avoir péri par le feu. L'enquête judiciaire qui mit au jour cette horrible affaire, fut commencée en 1834, et ne s'acheva qu'en 1839. L'empereur ordonna que les doukhobortzi qui appartenaient à cette colonie fussent transportés dans les provinces caucasiennes, et là, divisés en petits arrondissements, soumis à une sévère surveillance. Cependant, ceux qui consentaient à entrer dans l'Eglise établie, reçurent la permission de rester sur leur ancien territoire.

On refuserait de croire, de nos jours, à des actes d'une superstition aussi atroce, si ce récit n'était pas corroboré par l'autorité du comte Woronzoff, aujourd'hui prince du même nom. Ces faits se sont passés dans une province confiée à son administration. Le baron Haxthausen, à qui j'ai emprunté ces détails, donne une proclamation du 26 janvier 1841, que le comte Woronzoff, gouverneur général des provinces de la Nouvelle-Russie et de la Bessarabie, adresse à cette fraction des doukhobortzi et qu'il signe lui-même. Il publie dans cette proclamation l'ukase impérial, qui ordonne leur déportation dans les provinces caucasiennes; il expose qu'au nom de leur reli-

gion, et par l'ordre de leurs chefs spirituels, ils avaient commis des meurtres, des cruautés de tout genre, donné asile à des déserteurs et caché les crimes de leurs frères, qui attendaient en prison leur juste châtiment. En vertu de cet ukase, deux mille cinq cents personnes furent transportées dans les provinces transcaucasiennes, tandis que le reste se joignit à l'Eglise établie ; cette adhésion ne fut, du reste, que pour la forme. Je n'ai pu me procurer aucun détail sur les autres crimes auxquels la proclamation du comte Woronzoff fait allusion. Ce procès mériterait d'être mis en première ligne parmi les *Causes célèbres* de l'Europe.

CHAPITRE XV.

RUSSIE (Suite).

Je terminerai cette esquisse des différentes sectes religieuses de la Russie par quelques mots sur les *martinistes*, qui tiennent une place honorable dans les annales de la religion, comme dans celles de la franc-maçonnerie, car ils répandirent, au moyen des loges maçonniques, les préceptes sublimes de la religion; jamais peut-être la franc-maçonnerie n'eut une aussi noble sphère d'activité que celle qu'elle obtint en Russie sous le nom de martinisme.

Le chevalier Saint-Martin n'est pas aussi connu qu'il mériterait de l'être[1]. Je ne pourrais, sans dépasser les limites de cet ouvrage, donner la biographie de cet homme remarquable qui, à l'époque où une philosophie incrédule dominait en France, s'efforçait de faire revivre les doctrines de la religion, en y mêlant malheureusement une forte teinte de mysticisme. Il se servit des loges maçonniques pour répandre la doctrine qu'il enseignait, et chercha à leur donner une tendance religieuse. Il eut peu de succès dans sa patrie, quoiqu'il eût acquis quelque influence dans les loges de Lyon et de Montpellier; mais un Polonais, le comte Grabianka et un Russe, l'amiral Plestcheyff, répandirent ses idées en Russie, et les firent recevoir dans les loges de cet empire, où elles ont dès lors pris un grand développement. Les ouvrages de Jacob Boëhme, d'écrivains protestants, tels que Jean Arndt, Spener et de quelques autres de la même école, devinrent le symbole de cette secte qui s'étendit dans les plus hautes classes de la société. Leur but n'était pas seulement de se livrer à des vues spéculatives, mais de mettre en pratique les préceptes du christianisme. Ils ne se bornaient pas aux œuvres

[1] Le chevalier Saint-Martin est né en 1743 et mourut en 1803. Voici quels sont ses principaux ouvrages : *De l'erreur et de la vérité*. *Des rapports entre Dieu, l'homme et la nature*. On trouve un exposé détaillé de sa vie et de ses ouvrages dans la *Biographie Universelle*.

de charité, mais s'occupaient d'éducation et de littérature. Moscou était le centre de leur action. Ils y avaient fondé une société typographique pour l'encouragement de la littérature; cette société achetait tous les manuscrits qui lui étaient offerts, en prose ou en vers, productions originales ou traductions; ceux de ces manuscrits qui ne méritaient pas l'impression étaient détruits ou laissés de côté, et on livrait les autres à l'impression. Cette société encourageait avant tout la publication des ouvrages qui avaient une tendance morale et religieuse, mais elle publiait aussi des livres sur toutes les branches de la littérature et de la science; de sorte qu'elle enrichit promptement la littérature russe d'un grand nombre de productions nouvelles, et surtout de traductions des langues étrangères. Elle établit une grande bibliothèque qui coûta plus d'un million de francs; composée principalement de livres religieux, elle était accessible à tous ceux qui voulaient s'instruire. Elle fonda aussi une école, et fit appeler de toutes parts des jeunes gens de talent qui recevaient une instruction première, puis on leur donnait tous les secours nécessaires pour poursuivre leurs études dans le pays ou dans des universités étrangères. Novikoff fut un des membres les plus distingués de cette société; il se fit surtout remarquer par le dévouement avec lequel, dès sa jeunesse, il se consacra de cœur et d'âme au bien de son pays. Il commença par publier des écrits littéraires périodiques, destinés à répandre des idées utiles et à combattre les préjugés, les abus et tout ce qui était répréhensible. Il créa ensuite une revue scientifique et un autre recueil périodique d'un genre plus populaire, mais avec une tendance sérieuse; le produit de ces publications était consacré à l'établissement d'écoles primaires gratuites. Plus tard il transféra sa résidence à Moscou, où il fonda la société typographique dont j'ai parlé.

Chacun des membres de l'association franc-maçonnique prenait part à ces nobles travaux, non-seulement par ses dons, mais par ses efforts personnels, son influence sur ses parents et ses amis, et par son exemple. Lorsqu'ils découvraient dans quelque province éloignée un homme de talent, ils cherchaient à lui procurer l'emploi pour lequel il était le plus apte. Ce fut ainsi qu'un des membres les plus actifs de la société, M. Tourgueneff, apprit l'existence d'un jeune homme bien doué, dont les facultés n'avaient pas l'occasion de se développer, car il vivait dans une

province éloignée ; il le fit venir à Moscou et le fit entrer à l'université. Ce jeune homme devint le célèbre historien de la Russie, Karamsine, non moins distingué par ses talents que par son noble caractère.

Le zèle que les martinistes mettaient à leurs œuvres de charité, égalait celui qu'ils déployaient pour le développement intellectuel de leur pays. Ceux qui ne pouvaient pas donner de l'argent donnaient leur temps et leurs travaux. Quelques-uns d'entre eux consacrèrent leur fortune entière à soutenir des établissements utiles, fondés par leur société, et à soulager les souffrances de leurs semblables. Ainsi, Lapoukhin, qui appartenait à l'une des plus grandes familles de la Russie, dépensa de cette manière une fortune princière, ne se réservant que le strict nécessaire. Étant sénateur et juge de la cour criminelle de Moscou, il dévoua sa vie à la défense des opprimés ; classe très-nombreuse en Russie, grâce à l'état où se trouve la justice dans ce pays. On pourrait citer bien des exemples de personnes qui sacrifièrent leur fortune, et qui se soumirent à de rudes privations pour travailler efficacement au noble but de leur société.

Il est malheureusement bien rare qu'un Polonais ait l'occasion de parler des Russes de la manière dont je le fais maintenant ; et je dois ajouter qu'il s'est trouvé parmi eux plusieurs personnes dont la conduite a été diamétralement opposée à celle que le gouvernement a tenue envers les compatriotes de celui qui a écrit ces lignes. Elles ont allégé la misère de plus d'une victime de la persécution à laquelle j'ai fait allusion. Et ce qui prouve peut-être plus encore la noblesse de leurs âmes, c'est qu'elles ont su adoucir les cruelles blessures qu'avait reçu le sentiment national, chez des gens dont les sympathies étaient si différentes des leurs. Ce ne serait pas rendre service à ces nobles cœurs, que de les désigner par leurs noms, mais si ces lignes parviennent jamais jusqu'à eux, qu'ils sachent que mes compatriotes n'ignorent pas leurs généreux procédés, et qu'ils les apprécient comme ils le méritent. Je ne peux m'empêcher d'exprimer le respect plein de reconnaissance qu'éprouvent mes compatriotes pour la mémoire du feu prince de Galitzin, gouverneur général de Moscou. Il montra une sollicitude toute paternelle pour des jeunes Polonais, victimes d'une persécution systématique contre leur nationalité. Cette persécution commença en 1820 dans la Pologne russe ; ils furent exilés du lieu de

leur naissance et transportés dans l'intérieur de la Russie, sans aucun motif plausible, si ce n'est leurs talents et leur caractère moral qui opposaient des obstacles à l'objet de la persécution. Je n'hésite pas à affirmer que le point de vue sous lequel je viens de représenter ces faits, est celui de tous les Polonais de cœur, dont un grand nombre ont préféré les souffrances de l'exil aux avantages personnels considérables qu'ils auraient retirés en acceptant un système politique auquel ils font maintenant opposition. Une cause juste ne sera jamais gagnée par une haine nationale aveugle, car de tels sentiments lui nuisent au lieu de la fortifier. C'est par des motifs de conscience, et non par intérêt, qu'un honnête homme restera attaché à la cause qu'il a embrassée, quels que soient ses adversaires ou ses promoteurs. Il n'en abandonnera pas la défense, lors même qu'il y aurait, dans le camp opposé, des hommes qu'il aime et qu'il respecte; il n'y demeurera pas moins fidèle, parce qu'il aura le chagrin d'être parfois en désaccord avec plusieurs de ses défenseurs.

Je reviens aux martinistes. On ne peut douter que, s'il leur eût été permis de poursuivre leurs nobles travaux, la civilisation n'eût fait de grands progrès en Russie. Non-seulement ils répandaient des connaissances littéraires et scientifiques dans les différentes classes de la société, mais ils cherchaient à éveiller dans l'Église nationale un esprit religieux qui ne s'y trouve pas; car cette Église n'offre guère qu'un assemblage de formes extérieures et de croyances superstitieuses. Les loges maçonniques se multiplièrent peu à peu dans tout l'empire, et leur salutaire influence s'y faisait sentir chaque jour davantage. Elles se recrutaient parmi les hommes les plus éminents de la Russie, les hauts fonctionnaires, les savants, les commerçants, parmi les hommes de lettres et les libraires. Il se trouvait aussi dans le nombre plusieurs hauts dignitaires de l'Église et de simples prêtres.

Ce fut une époque glorieuse dans les annales de la franc-maçonnerie; elle ne s'ouvrit peut-être jamais une si noble carrière, quoique si courte, hélas! que pendant son existence en Russie, sous la direction des martinistes. Elle aurait insensiblement amené cette nation à poursuivre un but bien différent de celui qu'elle suit maintenant; au lieu de dépenser ses forces et son énergie à agrandir ses Etats, elle les eût employées à travailler à sa civilisation. Mais rien de ce qui est bon et noble ne peut fleurir sans l'air bienfaisant de la liberté; chaque chose doit

se flétrir tôt ou tard au souffle empoisonné du despotisme ; s'il peut quelquefois être animé de bonnes intentions, il les abandonnera aussitôt qu'il les croira contraires à ses intérêts. Ce fut ce qui arriva aux martinistes. L'impératrice Catherine qui, pendant quelque temps, avait favorisé des réformes conçues dans un esprit vraiment libéral, revint aux errements du despotisme, à mesure qu'elle avança en âge. Les craintes que lui inspira la révolution française lui firent abandonner les idées de réforme, après avoir recherché les adulations des auteurs qui préparèrent, par leurs ouvrages, cette terrible commotion. Elle ne s'occupa plus du développement intellectuel de ses sujets, si ce n'est pour l'arrêter. Dès lors, elle se défia de l'action des francs-maçons et de la société typographique en particulier. L'agent le plus actif de cette société, Novikoff, dont j'ai raconté les efforts généreux pour la bonne cause, fut enfermé dans la forteresse de Schlusselburg, et Lapoukhin, le prince Nicolas Trubetzki et Tourgueneff, furent relégués dans leurs terres; les ouvrages d'Arndt, de Spener, de Bœme et d'autres encore, furent livrés aux flammes comme dangereux pour l'ordre public. L'empereur Paul, lors de son avénement au trône, rendit la liberté à Novikoff, mais ses épreuves n'étaient pas à leur terme. Il recouvra la liberté, mais il trouva sa maison désolée, sa femme était morte et ses trois enfants succombaient à une maladie terrible et incurable. L'empereur Paul, dont les capricieux accès de despotisme provenaient d'un esprit inquiet et maladif, qu'il devait aux injustes traitements de sa mère, mais dont le caractère était naturellement bon et chevaleresque [1], demanda à Novikoff, lorsqu'il parut devant lui en sortant de la forteresse, ce qu'il pourrait lui accorder qui pût lui faire oublier les souffrances et l'injustice dont il avait été l'objet; « rendre la liberté à tous ceux qui en ont été privés en même temps que moi, » fut la noble réponse de Novikoff.

Les martinistes ne purent pas reprendre leurs premiers tra-

[1] Quelle qu'ait pu être la conduite de l'empereur Paul, en général, et on ne peut douter qu'elle n'ait été en grande partie influencée par une maladie mentale, il n'est aucun Polonais qui puisse oublier sa conduite chevaleresque à l'égard de Kosciusko, à qui il alla lui-même annoncer qu'il lui rendait sa liberté; lui disant que s'il eût été sur le trône, jamais il n'eût permis le partage de la Pologne. A peine ce souverain fut-il le maître de l'empire, qu'il accorda aux provinces polonaises, saisies par sa mère, la permission de conserver leur langue, leurs lois et leur administration nationale.

vaux, mais ils continuèrent cependant à propager dans l'ombre leurs vues philanthropiques. L'empereur Alexandre, après la guerre de France, montra des sentiments religieux, empreints d'un mysticisme qu'il devait à l'influence de madame de Krudener; il désirait sincèrement le bien de ses sujets, et appela dans ses conseils des martinistes. Il confia à l'un d'entre eux, le prince Galitzin, le département des cultes et celui de l'éducation publique. Galitzin et d'autres martinistes se remirent en mouvement, ils fondèrent des sociétés bibliques protégées par le gouvernement; on répandit la traduction de plusieurs ouvrages religieux tels que Jean Stilling, etc. N. Labzin publia en russe un journal périodique, écrit dans un sens tout à fait mystique : « Le Messager de Sion. » Il eut un grand nombre d'abonnés qui adoptèrent, à ce qu'il paraît, les vues de son auteur; mais l'absence de publicité qui règne en Russie empêche de se faire une juste idée de l'état réel des esprits. Une chose, cependant, n'est que trop certaine, c'est que les tendances libérales et religieuses, qui s'étaient manifestées sous le règne d'Alexandre, se sont évanouies et ont fait place à une politique qui tend à ramener les divers éléments nationaux et religieux que renferme ce vaste empire à un système uniforme; politique qui me semble plus propre à affaiblir qu'à fortifier les éléments de vie qui conservent une nation. J'ai déjà parlé de la persécution contre l'Eglise grecque-unie, qui a eu lieu sous le gouvernement actuel, et les efforts qu'il a faits pour détruire le protestantisme dans les provinces de la Baltique sont bien connus. C'est par la même politique que les sociétés bibliques ont été supprimées, et que les missionnaires protestants qui évangélisaient les provinces asiatiques de la Russie ont reçu la défense de poursuivre leurs travaux.

J'avoue que j'ai trouvé de la douceur à m'étendre sur des faits qui jettent un jour favorable sur la triste, mais trop fidèle peinture qui a été souvent faite de la position sociale de mes frères slaves de la Russie. L'exemple des martinistes et des malakanes, pris dans les hautes et dans les basses classes de la société russe, prouve que le despotisme, qui pèse depuis des siècles sur ce pays, n'a pas détruit chez ses habitants les germes des nobles qualités morales qui, sous des auspices plus favorables, se fussent admirablement développées. Les souffrances que les Polonais ont éprouvées sous le gouvernement russe sont bien

connues, et c'est pour avoir fait opposition à ce gouvernement que l'auteur de ces lignes a eu recours à l'hospitalité britannique. Il peut, toutefois, déclarer au nom de ses compatriotes, que ce n'est pas du ressentiment qu'ils éprouvent à l'égard des Russes, mais une profonde douleur de les voir transformés en instruments d'oppression, situation bien plus déplorable encore que celle d'opprimé. Ils espèrent que la nation, qui peut revendiquer comme siennes les gloires républicaines de Novogorod, et qui a produit un Minine et un Pojarski, est réservée à de meilleures choses[1]. Des luttes nombreuses se sont élevées entre deux nations issues de la même souche, et plus d'une fois les aigles polonaises ont remporté la victoire; mais peu de nations peuvent se vanter d'un triomphe aussi glorieux que celui qui couronna les armes du général polonais Zolkiewski, à Moscou, en 1612. Après avoir battu les armées russes, Zolkiewski marcha contre leur capitale qui, en proie à l'anarchie, vit avec terreur l'approche de l'ennemi. Pour échapper à la ruine dont la capitale était menacée, le conseil des Boyards chargea Zolkiewski d'offrir le trône de leur pays au fils de son souverain, sans autre condition que la promesse de respecter leur Eglise. Le général vainqueur accepta cette proposition et y ajouta une clause, par laquelle il octroyait à la Moscovie une constitution qui garantissait à ses habitants la vie sauve, leurs propriétés intactes et le droit de s'imposer eux-mêmes. Le vainqueur accorda ainsi la liberté aux vaincus; il entra dans la capitale, à la demande des Boyards, y rétablit l'ordre, et inspira une confiance sans bornes à ses habitants. Lorsque Zolkiewski quitta Moscou pour hâter la conclusion du traité, son départ laissa dans la douleur cette ville que son approche avait fait trembler. Les principaux dignitaires du pays l'accompagnèrent jusqu'aux portes de la ville, les fenêtres et les toits des rues où il devait passer étaient couverts d'une foule immense qui appelait les bénédictions du ciel sur le général polonais, que naguère ils regardaient comme leur plus terrible ennemi. Enfants de la Pologne, nous serons toujours plus fiers de ce triomphe de notre Zolkiewski, que de toutes les victoires que gagna jamais notre

[1] La Russie étant plongée dans l'anarchie et en guerre avec la Pologne, fut sur le penchant d'une ruine complète. Elle fut sauvée par le patriotisme de Minine, bourgeois de Nijnei-Novogorod, et par le prince Pojarski, qui, sur les conseils de Minine, se mit à la tête de la force armée.



ZOLKIEWSKI

nation. Laissons les Russes se glorifier des exploits sanglants de Souvaroff et du massacre de Praga [1]!

Grâces aux relations constantes des Slaves de l'empire turc avec Constantinople, ils furent convertis au christianisme avant les autres nations de la même race. Ils sont restés dès lors sous la juridiction du patriarche grec; leur histoire religieuse n'offre rien qui soit digne de captiver l'intérêt, à l'exception de la secte des *bogomiles* qui se forma en Bulgarie. Son nom indique une origine slave, car, dans cette langue, *boy* signifie Dieu et *miluy*, ayez miséricorde. Ils eurent aussi la secte des patarins qui, venue à ce qu'il paraît d'Italie, devint très-nombreuse en Servie, en Bosnie et en Dalmatie, entre le douzième et le quinzième siècle. L'histoire ecclésiastique donne des détails sur ces sectes; je remarquerai seulement que les patarins professaient des dogmes analogues à ceux des doukhobortzi.

Un grand nombre des habitants de la Servie, parmi lesquels on comptait plusieurs familles nobles, embrassèrent le mahométisme vers la fin du quatorzième siècle. Ils conservèrent l'usage de la langue slave, leurs traditions de famille et de nationalité, et un vif attachement pour leur race, trait caractéristique des peuples qui lui appartiennent [2]. Ces sentiments ne nuisirent pas à une ardente dévotion pour les croyances du Coran et pour les pratiques du mahométisme. Plusieurs de ces Slaves se sont distingués au service de la Turquie, et ont rempli les plus hautes dignités de l'État; si l'on en croit l'*Ethnographie slavonne* de Szaffarik, leur nombre serait d'un demi-million, sans compter trois cent mille Bulgares qui sont aussi devenus des sectateurs de Mahomet.

A cette rapide esquisse de l'histoire religieuse des Slaves, j'ajouterai quelques observations qui s'y rattachent étroitement. En donnant cet aperçu, mon but n'a pas été d'amuser mes lecteurs; — je l'aurais atteint mieux par des fictions que par des récits historiques; — mon intention a été de payer mon faible tribut à la cause du protestantisme, en faisant connaître des faits nouveaux en sa faveur, et de réveiller le zèle et l'intérêt

[1] Karamsin a observé avec justesse que l'avénement de Vladislas au trône aurait changé le sort de la Russie, en affaiblissant l'autocratie de cet empire, et peut-être aussi dans l'Europe entière. Il aurait fallu pour cela que son père, le roi Sigismond, partageât les vues sages de Zolkiewski. Il n'en fut malheureusement pas ainsi, comme je l'ai montré ailleurs.

[2] J'ai fait ressortir ailleurs un exemple frappant de leurs sympathies slaves.

des chrétiens de l'Occident en faveur de cette cause dans les pays slaves. Les protestants anglais, en particulier, embrassent, dans leur zèle pour la propagation de l'Evangile, les contrées les plus reculées du globe, et ils consacrent journellement des sommes immenses à y répandre la Parole de Dieu. Les missionnaires anglais et américains travaillent à la conversion des sauvages insulaires de l'océan Pacifique, ainsi qu'à celle des doctes bramines de l'Inde; il recherchent avec un saint zèle les débris des enfants d'Israël, dispersés dans toutes les nations, ils ont visité les nestoriens et les restes des autres Eglises chrétiennes de l'Orient afin de rallumer dans leur sein le flambeau presque éteint de la vérité évangélique, ils n'ont point négligé les nations occidentales de l'Europe, mais il faut le dire, les Slaves semblent avoir été oubliés. La race qui donna naissance à Jean Huss et qui a fourni plus de preuves de son attachement aux vérités proclamées par ce grand réformateur qu'aucune autre nation chrétienne; cette race, dis-je, excite moins d'intérêt dans les esprits et dans les cœurs protestants que les sauvages de l'intérieur de l'Afrique, que ceux des régions polaires. Et cependant cette race, qui comprend presque le tiers de la population de l'Europe, qui occupe plus de la moitié de son territoire, qui étend sa domination sur tout le nord de l'Asie, renferme à peine un million cinq cent mille protestants! Je pense donc que les chrétiens évangéliques qui ont à cœur de propager la vraie religion jusqu'aux parties du monde les plus reculées, devraient accorder au moins quelque attention à l'état actuel et aux perspectives d'avenir d'une nation qui habite à leur porte, et au sein de laquelle les questions politiques de l'Europe se décideront, ou en bien ou en mal. L'enseignement de l'histoire devrait, ce me semble, attirer l'attention des protestants anglais sur les pays où les écrits de leur Wickliffe ont produit un effet prodigieux, tandis qu'ailleurs ils n'ont trouvé aucun écho. Les esprits slaves sont, à l'heure qu'il est, dans une grande fermentation. L'Europe ne restera pas étrangère aux résultats bons ou fâcheux de cette agitation, et ils dépendront de la direction qui sera imprimée au mouvement qui se prépare. Il peut en résulter une impulsion intellectuelle, politique et religieuse, qui permettra l'établissement de gouvernements constitutionnels et d'Églises réformées dans les pays slaves, et, par la suite, dans les contrées adjacentes; mais ce mouvement peut aussi dégénérer en une

guerre de races, dans laquelle les antipathies réciproques et l'orgueil national se déchaîneront sans que rien puisse fléchir leur fureur; tout cédera devant ce besoin de tirer vengeance de torts réels ou imaginaires, et devant une perspective, peut-être illusoire, de grandeur nationale. Les peuples, comme les individus, sont susceptibles des sentiments les plus élevés, comme aussi des plus mauvaises passions. Ils sont capables de bonté, de générosité, de reconnaissance, mais ils ne le sont pas moins d'arrogance, d'ambition et de haine; avec cette différence cependant, que des sentiments qui passeraient pour mauvais chez l'individu, sont trop souvent élevés au rang de vertus lorsque, chez une nation, ils revêtent la forme du patriotisme; il n'est pas rare que des hommes qui n'enfreindraient jamais les lois les plus strictes de la morale, tant qu'ils agiront comme individus, se croient permis de les violer, quand il s'agit de leur patrie. Cette remarque est applicable à toutes les nations, et particulièrement aux Slaves, dont les sentiments nationaux ont été exaspérés par le souvenir des maux que l'histoire leur retrace, et attribue à la race allemande; ces souvenirs, au lieu de s'effacer sous l'impression de procédés propres à les adoucir, sont au contraire ravivés sans cesse par de nouveaux actes agressifs contre leur nationalité, et par les ouvrages des écrivains allemands[1], où ils se glorifient des actes d'oppression

[1] Dans le nombre des écrits auxquels je fais allusion, le plus intéressant, sans contredit, est celui de M. Heffter. Je regrette de ne l'avoir pas connu avant d'avoir écrit mon *Essai sur le Panslavisme*. Il porte pour titre : *Der Weltkampf der Deutschen und der Slaven* (Lutte universelle entre les Allemands et les Slaves) 1847. C'est un ouvrage bien écrit, avec une grande connaissance du sujet. Il contient un récit détaillé de la soumission des Slaves de la Baltique par les Allemands, dont j'ai parlé dans mon premier chapitre. Peu d'ouvrages sont plus propres à ranimer des haines violentes entre les Allemands et les Slaves; car, d'un bout à l'autre, c'est une hymne en l'honneur des événements décrits par Herder dans ces paroles expressives : « Les Slaves furent réduits en esclavage ou exterminés par provinces entières; leurs terres furent partagées entre les évêques et les nobles. » — Le savant M. Heffter déclare que les Slaves n'ont pas le droit de réclamer la moindre sympathie, puisqu'ils ont mérité par leur conduite le sort qu'ils ont subi (page 459). Il ajoute froidement que le dernier épisode de cette lutte fut l'incorporation de la république de Cracovie à l'empire d'Autriche. Et n'est-ce pas pourtant là l'acte le plus flagrant de la violation des principes du droit international. L'Angleterre en a ressenti une indignation générale. M. Heffter s'enthousiasme à la pensée que le germanisme va poursuivre vigoureusement ses conquêtes dans les pays slaves, et montrera la généreuse condescendance de permettre aux Slaves de cultiver leur langue et leur littérature, à condition cependant de ne faire aucune tentative d'émancipation politique, émancipation à laquelle l'Allemagne ne consentira jamais. Les mêmes idées ont été énoncées par la diète de Francfort, qui oubliait que la population slave de l'empire d'Autriche est le double de la population allemande. Dans mon

par lesquels leurs ancêtres ont exterminé la population slave de provinces entières ; et ils proclament l'intention de continuer l'œuvre de leurs devanciers, en soumettant les Slaves modernes à la suprématie politique de l'Allemagne.

L'effet de ces déplorables procédés devient de plus en plus évident, il peut produire des maux incalculables, non-seulement pour les deux races rivales, mais aussi pour la cause de l'humanité en général. On devrait donc tout faire pour apaiser ces animosités nationales, dont l'existence ne saurait être contestée, mais qui, j'aime à le croire, peuvent encore se dissiper en écartant les causes d'où elles découlent.

Est-il nécessaire de rappeler que la religion est le moyen le plus efficace pour réconcilier les nations aussi bien que les individus, quoique bien souvent elle ait été changée en instrument de discorde? Plus la forme sous laquelle le christianisme est présenté aux hommes est pure, plus son influence doit être grande pour cimenter les liens de charité et d'harmonie entre les individus et les nations. La communauté de foi n'a point empêché cependant les protestants allemands d'abandonner leurs frères slaves de Bohême, et même de s'unir contre eux aux catholiques romains de l'Autriche et de la Bavière ; mais les protestants polonais n'ont point montré cette lâcheté, lorsqu'il s'est

Essai sur le Panslavisme, j'ai donné, page 133, des extraits de plusieurs écrivains allemands qui partagent les mêmes opinions. Les Slaves se sont irrités de cette intention manifeste de les maintenir sous la domination politique des Allemands ; il est à craindre que la politique du cabinet autrichien et les événements qui ont signalé ces dernières années n'amènent des collisions dont il est impossible de prévoir les conséquences.

Personne ne doute que la Russie ne vise à s'emparer de la Turquie et que tôt ou tard elle n'y parvienne, à moins qu'elle n'en soit empêchée par des difficultés imprévues. Le moyen le plus efficace que la Russie puisse employer pour subjuguer l'empire ottoman, ou tout au moins pour lui porter un coup mortel, est d'attirer à elle les Slaves turcs ; elle le peut d'autant mieux maintenant que l'Autriche, par les événements de Hongrie et par la politique qu'elle a suivie dans ces contrées, a perdu toute possibilité de s'opposer aux progrès de la Russie. Ces progrès pourraient être contrebalancés par l'influence des nations de l'Occident, mais il est fort à craindre que ce ne soit bientôt trop tard. Les Slaves de l'Ouest se voyant abandonnés par l'Europe, qui les laisse en but aux efforts imprudents de l'Allemagne, pour les retenir dans un état de subordination, céderont enfin à l'opinion qui gagne chaque jour du terrain parmi eux, que le seul moyen d'obtenir une place dans le congrès des Etats européens est de sacrifier leurs intérêts particuliers à ceux de leur race en général, et de chercher une compensation à ce sacrifice dans les destinées glorieuses d'un empire qui, embrassant leur race tout entière, lui assurerait une immense prépondérance dans les destinées du monde. Tous ceux qui ont étudié l'état actuel de la race slave, savent qu'une telle perspective n'est pas une utopie, comme on peut se plaire à le croire. L'Europe fera bien d'y songer avant que ce soit trop tard.

agi de soutenir leurs frères de France. Le gouvernement protestant de la Prusse est malheureusement beaucoup plus préoccupé de faire de ses sujets slaves des Allemands, que de les convertir au protestantisme. J'ai dit ailleurs déjà, que les Eglises protestantes de la Pologne prussienne ont été privées de leur nationalité polonaise; par cela même on a perdu la possibilité d'exercer quelque influence sur la population polonaise de cette province. Dans la Prusse proprement dite, ou province de Kœnigsberg, la population polonaise protestante est si considérable qu'on y compte environ soixante-dix églises, où le service divin est célébré dans cette langue. Cette population diminue tous les jours devant les efforts du gouvernement pour la germaniser. Les écoles primaires sont, à peu d'exceptions près, confiées à des instituteurs auxquels la langue polonaise est tout à fait étrangère, ou qui n'en ont qu'une connaissance imparfaite; leurs petits élèves passent donc le temps qu'ils restent dans les écoles à apprendre un peu d'allemand, et les autres leçons sont perdues pour eux. Il arrive souvent que les enfants apprennent par cœur des pages d'allemand qu'ils ne comprennent point; ils restent donc inévitablement en arrière de ceux de leurs camarades qui reçoivent les leçons dans leur langue maternelle; plusieurs des enfants polonais oublient pour l'allemand leur propre langue, d'autres parlent un dialecte corrompu par le mélange de l'allemand.

Le seul palladium de l'idiome national, au sein de cette population, est la Bible qui, par son style pur et noble, empêche cet idiome de disparaître entièrement. Le clergé, aux soins spirituels duquel cette population est confiée, a fait de grands efforts pour obtenir des modifications au système que je viens de décrire, mais c'est en vain. Il a fait ressortir le mal produit par un enseignement plus fait pour arrêter l'intelligence de l'élève que pour la développer; il a démontré que les préceptes de la religion ne peuvent atteindre le cœur de la jeunesse, que s'ils sont présentés dans sa langue maternelle. Il a fait remarquer que la nationalité polonaise de leurs Eglises devrait être respectée dans l'intérêt de la cause protestante en général, car ces Églises peuvent devenir « un pont entre le protestantisme et les Slaves. » Toutes ces représentations sont restées sans effet, quoiqu'il y ait en Prusse des protestants éminents qui semblent comprendre l'importance des Églises polonaises pour la cause même du pro-

testantisme. Mais tant que le gouvernement prussien restera dans son système d'assimilation allemande, rien ne pourra se faire.

A côté des antipathies nationales, il est une autre cause qui a contribué puissamment à rallier les Polonais à l'Église romaine, et à arrêter les progrès du protestantisme allemand; je veux parler des extravagances théologiques qui ont surgi du sein du protestantisme, et qui l'ont fait regarder par les Polonais comme un synonyme de l'incrédulité[1]. Les mêmes causes qui s'opposent à l'influence des protestants allemands sur les Polonais, se retrouvent dans leurs rapports avec les Bohêmes et les autres Slaves.

Les Anglais et les Américains sont les chrétiens le mieux placés pour travailler à la propagation du christianisme pur au milieu des Slaves. La profonde impression que les doctrines de Wickliffe y ont produite, est un gage du succès qu'auraient au milieu d'eux les descendants de ce grand réformateur. Cette œuvre exige cependant de la prudence et des ménagements; je suis persuadé que, dans les circonstances actuelles, des essais de conversions individuelles feraient plus de mal que de bien à la cause du protestantisme dans ces contrées. La première chose à faire, serait de donner des fondements plus solides à leurs Églises protestantes ébranlées, en réveillant l'esprit religieux, et de travailler à la restauration de leur nationalité; je crois qu'en semant de la sorte, on recueillerait des fruits abondants. — Des catholiques romains, que le protestantisme allemand repousse, parce qu'il a trop souvent servi d'instrument à la politique, se sentiraient attirés par une Église protestante slave. Il faudrait répandre les saintes-Ecritures, et surtout le Nouveau Testament, dans la langue maternelle, choisissant de préférence les versions autorisées chez les catholiques, afin que leur clergé n'en interdise pas la lecture. Il pourrait être utile aussi de distribuer les traductions de bons ouvrages protestants de dévotion, en évitant toutefois ceux de controverse. Il faudrait prouver aux chrétiens grecs et aux catholiques ro-

[1] La principale cause de l'hostilité qui se manifesta à Posen contre Czerski, était le fait d'appartenir à un parti désigné sous le nom de catholique-allemand; les principes déplorables de Ronge et des autres chefs du mouvement étaient attribués à tous ceux qui paraissaient s'y rattacher. Les tendances de Czerski furent naturellement représentées comme antinationales et impies.

mains, que le protestantisme n'est pas l'incrédulité, comme la plupart d'entre eux le croient sincèrement, mais seulement une forme plus pure du christianisme; il faut éviter de heurter leurs sentiments, en attaquant ce qui est sacré pour eux. En un mot, il faut éclairer, édifier, améliorer, et non pas détruire, car il est plus facile de renouveler l'édifice ecclésiastique, encore debout, que d'en construire un nouveau, et mieux vaut un édifice imparfait qu'un monceau de ruines. Une réforme graduelle des Églises nationales, dans les pays slaves, aura une précieuse influence sur l'état intellectuel de la nation; elle aura donc l'approbation de tous les hommes qui pensent, et qui s'opposeraient à une innovation violente, qu'ils croient plus propre à égarer le peuple qu'à l'éclairer.

Le plus grand des pays slaves, la Russie, est entièrement fermée à toute propagande protestante; il n'est pas même permis aux missionnaires de convertir les populations païennes ou musulmanes, qui sont sous sa domination. Les fragments épars du protestantisme de Bohême commencent à montrer quelques symptômes de vie, et le développement de la nationalité slave dans ce pays, dont j'ai parlé précédemment, sera suivi probablement d'un réveil religieux. La Bohême est mieux préparée à ce mouvement qu'aucun autre pays, parce que l'oppression qu'ont exercée sur la nationalité slave les jésuites et l'Autriche, appuyée de la hiérarchie romaine, y a donné au sentiment patriotique une tendance opposée à Rome. La Bohême mérite donc d'attirer l'attention des protestants de tout pays.

Les protestants bohêmes étaient fort peu nombreux à Prague et dans ses environs, et ils n'avaient pas d'église à eux. En 1784, ils adressèrent une pétition au gouvernement pour demander l'autorisation de construire un temple, mais elle fut repoussée parce que les lois de l'Autriche exigent qu'une congrégation soit composée de cinq cents âmes, au moins. En 1846, le révérend Frédéric-Wilhelm Kossuth, parent assez proche du célèbre Kossuth, qui est lui-même un Slave magyarisé, entreprit de fonder à Prague une véritable congrégation de protestants bohêmes; il réussit à ranimer le zèle de ses membres par des efforts persévérants et par une prédication purement évangélique. Il agit en même temps sur leur sentiment national en leur rappelant qu'ils descendaient des grands et glorieux hussites; l'impression fut si puissante que plusieurs

conversions eurent lieu même parmi les catholiques romains.

A la suite de la révolution de 1848, qui donna pendant quelque temps la liberté religieuse à l'Autriche, le succès du révérend Kossuth s'accrut, mais en même temps les susceptibilités du gouvernement et du clergé romain se réveillèrent. On accusa le révérend Kossuth d'être l'antechrist et l'on souleva la populace contre lui. Malgré cela, les conversions se multiplièrent, elles avaient atteint déjà le chiffre de sept cents, et, avec le secours d'une collecte particulière, une ancienne église hussite avait été achetée par le révérend Kossuth. Mais depuis, ses travaux ont été interrompus par le gouvernement autrichien.

En 1851, la Société biblique anglaise et étrangère, dans le but de favoriser ce réveil religieux, faisait imprimer une nouvelle édition de la Bible bohême de Kralitz, célèbre pour l'exactitude de la traduction, ainsi que pour la beauté et la pureté du style.

Le plus grand nombre des protestants slaves se trouvent parmi les Slovaques, au nord de la Hongrie; ils parlent un dialecte bohême. Ils sont environ huit cent mille, dont une partie est calviniste; l'autre partie, plus nombreuse je crois, se rattache à la confession d'Augsbourg. Leur nationalité n'a point souffert sous le gouvernement hongrois; ils ont eu cependant avec les Magyares quelques débats à ce sujet, qui ont amené des résultats déplorables. Il y a environ cent quarante mille protestants en Lusace, sous la domination de la Prusse et de la Saxe. Cette petite population slave, dont j'ai parlé au commencement de cet ouvrage [1], porte un vif attachement à sa nationalité, et grâces à l'état prospère de l'instruction qu'elle reçoit, elle serait en état de fournir bon nombre d'hommes capables de travailler à l'évangélisation de leur race. L'état religieux et intellectuel des protestants slaves me semble réclamer l'intérêt de leurs coreligionnaires de l'ouest de l'Europe et de l'Amérique, à un aussi juste titre que les autres chrétiens dispersés en Orient. Ces derniers ont été l'objet des sérieuses investigations de voyageurs qui, bravant la fatigue et les dangers, ont visité ces populations lointaines. Rien de semblable n'a encore été fait en faveur des Eglises protestantes slaves. Le champ de travail le plus important que présentent les nations

[1] Voyez l'appendice E sur les Wends de la Lusace.

slaves aux efforts du zèle évangélique, se trouve au sein des populations de cette race qui se rattachent à l'Eglise grecque et sont soumises à la domination de la Porte. On pourrait faire un bien immense en Servie et en Bulgarie en répandant les saintes Ecritures et en faisant donner une éducation solide et des connaissances saines aux habitants de ces contrées et au clergé en particulier. Les Slaves de l'Eglise d'Orient seront beaucoup plus accessibles à l'influence protestante que les sectateurs de Rome; on peut facilement les atteindre par les Iles Ioniennes, Constantinople, Thessalonique. Belgrade pourrait, sous ce rapport, devenir un centre important. Le gouvernement turc ne s'opposera pas à la propagation de l'Evangile parmi ses sujets chrétiens; mais, comme je l'ai déjà dit, rien de semblable n'est toléré actuellement de la part de la Russie.

Il est un motif encore qui me paraît devoir pousser les chrétiens réformés d'Occident à s'occuper des Slaves avec un intérêt tout particulier. On ne peut plus se dissimuler les progrès inouïs de la réaction catholique en France. Sous le masque du conservatisme elle a réussi à obtenir dans les affaires publiques une influence égale à celle qu'elle avait pu obtenir aux époques où le pouvoir clérical était tout-puissant. Ce parti réactionnaire a déjà manifesté sa haine pour l'Angleterre et sa sympathie pour la Russie; cette tendance ne tient point à des vues personnelles chez les chefs de ce parti, mais à la nature même des choses; en effet, la Russie, malgré sa mésintelligence accidentelle avec le pape au sujet de l'Eglise grecque-unie, a le même intérêt que lui à s'opposer aux idées libérales. La cour de Rome supportera beaucoup de la part de la Russie, dans l'espérance de soumettre un jour l'Eglise russe à sa suprématie par une union analogue à celle de Florence. Cette union, peut-être difficile à accomplir maintenant, pourrait se remplacer par une alliance entre le czar ecclésiastique de Rome et le pape politique de la Russie. Cette alliance ne serait pas une chose nouvelle, car ce fut en Russie que les jésuites expulsés de toutes parts trouvèrent un asile; ce qui facilita considérablement leur restauration sous le pape Pie VII, en 1814. Le clergé catholique de Pologne était soutenu par le gouvernement russe, qui se servit souvent de lui dans ses plans réactionnaires. L'insurrection de 1830-31 réveilla cependant les sentiments patriotiques d'une grande partie du clergé polonais, et l'intérêt de la patrie reprit

le dessous en dépit de Rome. Cette conduite fut sévèrement censurée par le pape Grégoire XVI [1], qui se montra très-doux dans les remontrances qu'il adressa au gouvernement russe au sujet de la séparation forcée de l'Église grecque-unie, soustraite à sa suprématie. Le pape savait bien qu'il y avait plus de danger pour lui dans l'établissement d'un gouvernement libéral en Pologne que dans le despotisme de la schismatique Russie, dût-il opprimer une population catholique. La restauration de l'autorité papale à Rome par l'expédition française, le retour des jésuites à Naples et des ligoriens à Vienne, conséquences de la réaction politique dans ces deux royaumes, prouvent évidemment que les intérêts politiques et religieux tendent à s'identifier tous les jours davantage, et que le temps viendra où cette alliance exercera une grande influence sur leur développement réciproque. Les intérêts du papisme, c'est-à-dire de l'absolutisme religieux, sont intimement liés à ceux de l'absolutisme politique, qui seul peut le maintenir dans son intégrité. Le papisme sait, il est vrai, en cas de nécessité, se plier aux institutions libérales, mais il ne saurait subsister longtemps en face d'une libre discussion, surtout dans Rome, sa métropole. On ne saurait nier ce que j'avance devant les principes proclamés par la lettre encyclique de Grégoire XVI [2], et les mesures prises par les commissaires du pape à Rome, après son

Rome, avec sa sagacité ordinaire, prévit le danger que courait sa domination en Pologne, si ce pays recouvrait son indépendance. De là le bref adressé en [illegible] par Grégoire XVI aux évêques de Pologne, par lequel il condamnait en termes énergiques la tentative que cette contrée avait faite l'année précédente pour recouvrer son indépendance. Le même bref en mentionne un autre de la même teneur envoyé en Pologne au milieu de la lutte, mais qui, suivant le pape, n'y serait point parvenu. Je crois cependant que s'il n'y fut pas publiquement proclamé, il circula parmi les membres du clergé, car c'est un fait bien connu que les moines missionnaires, et ceux particulièrement dévoués à Rome, refusaient l'absolution aux soldats polonais qui se battaient contre l'empereur de Russie. La [illegible] *de Rome*, qui s'était abstenue de toute censure, tant qu'avait duré l'insurrection polonaise, lança, dès qu'elle fut réprimée, les plus violentes accusations contre les patriotes au courage et au dévouement desquels leurs adversaires eux-mêmes ont rendu pleine justice. Le pape avait en effet bien raison d'être effrayé du succès de l'insurrection polonaise, car déjà parmi les jeunes membres du clergé circulait un projet de réforme rédigé sur les bases suivantes : Séparation complète de Rome ; service divin en langue nationale ; permission de mariage aux membres du clergé ; la hiérarchie devait être conservée et le dogme de la transsubstantiation ainsi que la confession auriculaire abandonnés à la conscience de chacun.

[2] Celle qui se trouve dans la seconde édition de l'original, p. 313, et qu'on trouve en français dans les *Affaires de Rome*, par Lamennais, p. 377, édition de Bruxelles.

occupation par les Français. Ce christianisme protestant demande la liberté pour se développer, son plus grand ennemi est le despotisme, quelque forme qu'il revête, cléricale, monarchique ou démocratique; en effet, que la liberté de répandre la Parole de Dieu dans sa pureté, soit entravée par les lois d'un pouvoir absolu, ou par les caprices d'une faction républicaine, le résultat est le même. N'est-ce pas à l'établissement du régime constitutionnel en Piémont, que les Vaudois des vallées ont dû l'acquisition de leurs droits civils et politiques, tandis que c'est le gouvernement absolu de la Russie qui a interdit aux missionnaires protestants de continuer leurs nobles travaux dans les provinces de l'Asie? La cause sacrée de la vérité religieuse ne saurait gagner à être soutenue par un pouvoir arbitraire, et l'histoire montre que le protestantisme ne fut jamais aussi faible que lorsqu'il s'avilit au point de servir d'instrument ou de prétexte à des intérêts ou à des passions politiques. Je sais qu'il est des hommes pieux et sincères, en Allemagne surtout, qui, effrayés des excès et des aberrations politiques et religieuses de l'incrédulité, s'appuient, pour le maintien de la religion, comme pour celui de l'ordre social, sur le bras énergique d'un pouvoir absolu. Je m'écarterais de mon sujet si je voulais entrer en discussion avec eux; je ferai seulement observer que c'est sous le gouvernement absolu de l'Allemagne, lorsque ses habitants n'avaient pas la liberté de s'occuper des affaires politiques, que le panthéisme s'est généralement répandu, et que les doctrines les plus subversives de tout principe religieux et moral, et celles que les écrivains français du dix-huitième siècle eussent rejetées avec dégoût, se sont ouvertement propagées dans ce pays.

Les grandes et terribles commotions qui ont agité l'Europe continentale depuis février 1848, ont été le résultat naturel de causes accumulées depuis longtemps. Elles avaient été prévues et annoncées par les clairvoyants, bien que ceux-là même aient été émus de leur soudaineté. Si plusieurs avaient prévu le déchaînement des passions et des mécontentements politiques, ils ne s'attendaient guère aux conséquences que ces événements produiraient. De tous les faits qui ont surgi de ces commotions, il n'en est peut-être aucun de plus frappant que l'immense pouvoir qu'a montré en France le parti catholique, lorsqu'il a réussi à diriger les forces de cette nation contre la liberté politique et religieuse qui commençait à naître à Rome.

Ce succès n'a pourtant rien d'extraordinaire, c'est le fruit d'efforts lents et persévérants, de luttes infatigables. Quelque opposé que je sois aux vues de ce parti et à ses erreurs que je déplore, je ne puis m'empêcher de reconnaître que sa constante et inviolable fidélité, à la cause qu'il croit bonne, est loin de mériter notre blâme. La condition du catholicisme romain ne pouvait être plus désespérée qu'à l'époque où Napoléon était au faîte de sa gloire, alors que Rome n'était plus qu'une simple ville de province de l'empire français, que son chef était captif, et qu'une indifférence complète pour ses doctrines, un mépris avoué pour ses cérémonies, prévalaient au sein des classes éclairées de la société. Ce fut dans ces circonstances que quelques hommes de talent et de zèle entreprirent, par leurs écrits, de relever l'Église catholique. L'ouvrage de Lamennais, *sur l'indifférence en matière de religion*[1], produisit une immense sensation, et fut habilement secondé par les ouvrages du comte Joseph de Maistre, du vicomte de Bonald et par d'autres encore. Ces écrits, revêtus d'un style brillant, attaquaient leurs adversaires par les arguments les plus captieux, et les accablaient d'un nombre très-grand de faits auxquels il semblait qu'on n'eût rien à opposer. Il n'est pas étonnant que cette réunion d'hommes de talent et de savoir, animée d'un zèle sincère, n'ait exercé une grande influence dans un temps où l'absence des principes religieux commençait à se faire sentir, et que des esprits jeunes et ardents se soient ralliés autour d'un étendard qu'arboraient de si vaillants champions. Ce parti, qui prêchait en même temps l'absolutisme en politique, s'accrut rapidement, et se renforça même de quelques protestants d'un rare talent qui passèrent à l'Église romaine, et lui consacrèrent leur plume et leur influence[2]. Ce parti, soutenu par la cour de Rome, par les Bourbons, en France, et par la politique de Metternich, ne tarda pas à faire de rapides progrès; mais ses succès lui firent oublier sa prudence ordinaire, et le conduisirent à des mesures réactionnaires et violentes, qui, sous le règne de Charles X, amenèrent la révolution de 1830. Ce fut un choc terrible pour le parti

[1] Lamennais après avoir, par sa plume influente, rendu d'immenses services à la cour de Rome, a plus tard ouvert les yeux, mais malheureusement pour tomber dans un autre extrême non moins déplorable.

[2] De ce nombre furent en Allemagne les célèbres écrivains politiques Haller, Jarcke, Philipps, etc.

catholique. Cependant il ne se découragea point, et, profitant de son expérience, il ne chercha plus son appui dans le gouvernement, comme il l'avait fait de 1815 à 1830, mais il travailla directement sur le peuple, employant, avec une ardeur bien habile, la presse, la chaire et le confessionnal. Nous sommes les témoins, aujourd'hui, des succès de ces persévérants efforts. Une foule de gens se sont réunis à eux, dans la pensée, sans doute, que la cause victorieuse est toujours la bonne cause; il en a été et il en sera ainsi partout et en tout temps. La justice, cependant, m'oblige à reconnaître que la cause catholique a su rallier à elle des hommes sincères, dont le jugement s'est égaré sous l'influence des meilleurs sentiments. La généralité des hommes n'examine pas les mérites ou les côtés faibles d'une cause en elle-même, et n'apprécie sa valeur que par la manière dont elle est défendue. Ils se tournent du côté où ils croient remarquer le plus de talent et le plus de zèle. Les manières captivantes et l'ardeur infatigable avec lesquelles les catholiques cherchent à convertir leurs adversaires, surtout ceux d'entre eux qui, par leur fortune, leur rang ou leurs talents, peuvent devenir des auxiliaires puissants, leur assurent des succès plus faciles que ne le feraient les arguments les plus logiques présentés froidement. La prédication de la vérité, du haut de la chaire, sur la place publique, ou par la presse, produit moins d'impression que les efforts individuels. Ceux qui vont de lieu en lieu, cherchant à faire des prosélytes, obtiendront des succès refusés à ceux qui demeurent dans le repos, attendant que l'on vienne frapper à leur porte. Ce n'est pas seulement celui qui est faible en intelligence et en savoir, qui a besoin de secours : il est des hommes de hautes facultés, dont l'esprit et le cœur, en proie à la souffrance du doute, s'ouvriront à l'influence d'une profonde conviction présentée avec amour, tandis qu'ils resteront fermés aux froides démonstrations de la raison, dépouillée de l'influence magique d'une vraie sympathie. Tel a été le cas pour plusieurs âmes d'élite en Allemagne, comme ailleurs, dont la position et les principes reconnus, ne permettent pas de supposer qu'elles aient été influencées par des motifs vulgaires; leur supériorité intellectuelle eût résisté aux arguments les plus spécieux, mais leur cœur plein de sensibilité et leur vive imagination n'ont pu les défendre contre un prosélytisme plein de talent et d'affection.

On ne peut pas m'accuser de partialité envers les jésuites, après le récit que j'ai fait de leurs menées déloyales et des malheurs qu'ils ont attirés sur mon pays et sur la Bohême ; le devoir d'un historien est avant tout d'être juste, et je dois parler ici des qualités qu'ils ont déployées en tant d'occasions ; il ne peut y avoir qu'une opinion sur l'absence de scrupules avec laquelle ils ont trop souvent poursuivi la réalisation de leur but ; mais leur zèle pour leur Église, leur persévérance dans la poursuite d'une œuvre commencée, leur savoir, leur prudence, leur tact et leur habileté à conduire les affaires les plus difficiles, sont dignes d'une meilleure cause ; si la moitié de ces ressources eussent été mises au service de leurs adversaires, les événements eussent suivi un cours bien différent de celui qu'ils ont pris. Les jésuites ne parlent pas, mais ils agissent ; ils savent que les paroles, sans les actes, n'inspirent ni respect, ni confiance, et ne sont propres qu'à discréditer la meilleure cause en jetant du doute sur la sincérité de ses promoteurs, et en faisant soupçonner que les paroles servent à dissimuler la faiblesse réelle de la cause. Les jésuites sont d'implacables ennemis, mais de sûrs amis, et leurs partisans peuvent se fier à leur assistance, autant que leurs ennemis doivent redouter leur hostilité ; il n'est donc point étonnant qu'ils soient servis avec zèle et dévouement. Ils sont l'objet de la haine et non du mépris, et la haine conduit quelquefois à la crainte, la crainte à la soumission. Ne doit-on pas s'attendre à ce qu'un parti qui est redouté de ses ennemis et qui possède la confiance de ses amis, remporte de grands avantages sur celui qui ne sait donner l'éveil à aucun de ces sentiments.

Les jésuites sont des hommes éminemment pratiques ; toujours ils emploient les moyens les mieux adaptés au but qu'ils se proposent, sachant que les bonnes intentions ne remplacent pas l'habileté ; ils ne se contentent pas d'insignifiants succès, mais les regardent encore comme des stimulants à redoubler d'efforts. Ils n'ont jamais l'air d'attendre le danger et ne cherchent pas à effrayer l'ennemi par de vagues déclamations, mais ils examinent froidement ses forces et sa position, les ressources qu'il peut leur opposer ; ils se rendent compte de ses mouvements, de ses intentions présumées et adoptent des mesures nécessaires pour lui résister. La simple prudence prescrit cette manière d'agir, aussi n'est-ce pas d'en user, mais d'en

abuser, qui est condamnable. L'Evangile n'ordonne pas seulement à ses serviteurs d'être *doux comme la colombe*, mais aussi d'être *prudents comme le serpent;* il enseigne une sage prudence dans l'exemple de l'homme qui calcule avant de bâtir une tour, et du roi qui examine son armée avant d'aller à la guerre. La vérité ne saurait gagner à être soutenue par des moyens déshonnêtes; mais le savoir, le talent et la prudence ne peuvent qu'ajouter à ses chances de succès, et personne n'osera nier que ces nobles dons de la Providence doivent être employés au but par excellence. Si c'est un tort d'agir d'une manière ténébreuse et de revêtir les couleurs d'un parti auquel nous sommes hostiles, s'ensuit-il qu'on doive tenir conseil sur les places publiques, proclamer du haut des maisons des plans non réalisés et se féliciter de victoires qui n'existent encore qu'en espérance?

On ne saurait stigmatiser trop fortement l'emploi que les jésuites ont fait du savoir pour pervertir la vérité; mais une saine instruction est le meilleur moyen qui nous soit donné pour contrebalancer leur funeste influence. « Le savoir est une puissance,» a dit un grand philosophe anglais; il l'est surtout lorsqu'il est employé à la défense des vérités les plus précieuses pour l'humanité. Ce fut par les ressources du savoir que Wickliffe, Jean Hus et les réformateurs du seizième siècle réussirent à renverser la domination spirituelle que Rome exerçait depuis des siècles; ce ne sera pas au moyen de l'ignorance que les efforts de la réaction pourront être contrebalancés.

L'organisation merveilleuse des jésuites, que l'on a comparée à une épée dont la garde était à Rome et la pointe partout, ne peut être imitée par les protestants. L'esclavage moral que cet ordre impose à ses membres est trop profondément opposé à la liberté spirituelle qui caractérise le protestantisme; mais on donne, ce me semble, dans un autre extrême, en soutenant que le protestantisme n'est susceptible d'aucune organisation quelconque; cette assertion est souvent reproduite par les catholiques comme une insulte et acceptée par les protestants comme un fait regrettable. Je ne considère point cette opinion comme fondée, car ce serait déclarer que la liberté est incompatible avec l'ordre, et je suis sûr que si plusieurs sociétés protestantes ont manqué de cette forte organisation, c'est qu'elles n'en avaient pas encore senti suffisamment la nécessité. On ne peut douter qu'une organisation qui réunirait en un faisceau tous les

hommes de talent et de science répandus dans le monde protestant, et qui donnerait ainsi à son action cette universalité que ses adversaires apportent dans leurs efforts malfaisants, ne produisît bientôt de grands résultats. La possibilité de créer utilement une organisation protestante, et les grands avantages de ce mode d'action ont été démontrés d'une manière pratique dans la puissante association créée par le génie de Wesley. L'Eglise wesleyenne n'a pas besoin des éloges de l'humble auteur de cet essai, et les grands services qu'elle a rendus, surtout en relevant la condition religieuse, morale et intellectuelle des classes laborieuses, sont généralement reconnus. Quoiqu'on puisse trouver peut-être chez des chrétiens d'autres dénominations tout autant de zèle que chez les wesleyens, aucune branche du protestantisme n'a embrassé une aussi vaste sphère dans ses utiles travaux : elle doit sans doute cet avantage à sa vigoureuse organisation. Puisse-t-elle conserver longtemps cette source de vitalité, reculer de plus en plus les bornes de ses travaux évangéliques, et les étendre jusqu'aux contrées habitées par la race dont j'ai essayé d'esquisser l'histoire religieuse !

En prenant congé de mes lecteurs, je ferai encore une observation : c'est que, quoique les protestants anglais aient oublié les intérêts spirituels des Slaves, ceux-ci se préoccupent de l'état religieux de la Grande-Bretagne, au moins autant qu'on le fait en Europe. L'Eglise protestante d'Angleterre attire l'attention de tout le continent; les phases qu'elle traverse sont suivies avec anxiété, parce que beaucoup de craintes et d'espérances se rattachent à sa destinée. L'attention a été réveillée pour la première fois, il y a environ trente ans, par le célèbre ouvrage du comte Joseph de Maistre, intitulé : « Du pape; » il prédit avec assurance le retour de l'Eglise anglicane à Rome; les tendances papistes qu'a manifestées récemment une partie du clergé et des laïques de cette Eglise, ont donné un grand poids à cette prédiction. L'importance de ces tendances a sans doute été fort exagérée par le parti catholique, qui a réussi à répandre le bruit que l'Eglise d'Angleterre était sur le point de se réunir à celle de Rome. En même temps les rapports les plus défavorables sur l'Eglise anglicane ont été adroitement et fallacieusement semés au dehors; elle y est représentée comme s'acheminant à grands pas vers la dissolution; tandis que ceux-là seuls qui ont vécu en Angleterre peuvent apprécier le savoir

et la piété de ses prélats, ainsi que le zèle, le dévouement, le renoncement et les vertus vraiment chrétiennes du clergé actif. Ce n'est pas sans intention que le parti catholique cherche à discréditer l'Eglise anglicane sur le continent; il est évident qu'une étroite sympathie entre l'Eglise anglicane, fraction si importante du protestantisme, et les Eglises protestantes du continent, ne saurait être que très-favorable à la cause du protestantisme en général, et lui fournirait de puissants moyens d'action pour contrebalancer la propagande de Rome et résister à l'envahissement du parti incrédule et révolutionnaire. Cranmer avait compris l'importance de cette union, et il y avait travaillé en attirant en Angleterre des théologiens protestants du continent, et en offrant un asile aux réfugiés des diverses parties de l'Europe pour cause de religion. C'étaient les préliminaires de l'alliance permanente, qui se serait probablement réalisée si la vie d'Edouard VI se fut prolongée: union qui, sans aucun doute, aurait produit de grandes choses! Il n'entre pas dans mon sujet d'examiner l'état des relations qui existent aujourd'hui entre les protestants de l'ouest de l'Europe et ceux de la Grande-Bretagne, mais qu'il me soit permis d'insister encore une fois sur les immenses avantages qui résulteraient pour la cause de la civilisation et de l'humanité, si intimement liée à celle de la vérité, s'il s'établissait des relations entre eux et les protestants slaves, ainsi que les chrétiens grecs qui sont sous la domination de la Turquie, car ceux de la Russie sont inaccessibles. La première démarche à faire et la plus indispensable pour l'accomplissement de ce grand but, est d'étudier sur les lieux mêmes la condition réelle des Slaves; les moyens actuels de communication permettent de le faire facilement, si quelques voyageurs intelligents entreprennent cette mission. De semblables relations établies d'une manière judicieuse et permanente seraient la source de bienfaits incalculables, car le développement de la religion évangélique au milieu de ceux des Slaves dont je me suis occupé particulièrement, aurait une puissante influence sur leur race tout entière. Ce sujet me semble digne de fixer l'attention de tous les protestants sincères et réfléchis.

Je termine en exprimant ma vive reconnaissance envers mes compatriotes et mes frères slaves pour l'indulgence et les encouragements qu'ils ont accordés aux faibles efforts par lesquels j'ai tenté de faire connaître leur situation politique et religieuse. Je

dois beaucoup aux différentes communications qu'ils m'ont fournies ; secours doublement précieux pour un écrivain qui se trouve, comme je le suis, à une si grande distance des contrées auxquelles se rapportent ses travaux. Puisse cette esquisse trouver la même bienveillance dans les pays dont je me suis occupé, et que la sincérité de mes intentions soit appréciée, à défaut de mon habileté à les réaliser[1].

[1] Je saisis cette occasion d'exprimer ma reconnaissance au littérateur distingué M. William-Adolphe Lindau, dont les excellentes traductions ont répandu en Allemagne plusieurs productions remarquables de la littérature anglaise ; je le remercie d'avoir accordé la même distinction à mon *Histoire de la Réformation en Pologne* et à mon *Essai sur le Panslavisme et le Germanisme*. Je lui ai une grande obligation, car ayant reproduit avec talent mon travail dans une langue comprise par la généralité des Slaves instruits, il lui a servi d'organe non-seulement auprès de mes compatriotes, mais pour la race slave tout entière.

APPENDICES.

Appendice A.

Statistique des populations slaves dans les différents États auxquels elles appartiennent, suivant un calcul fait par Szaffarick, en 1842.

	RUSSIE.	AUTRICHE.	PRUSSE.	TURQUIE	RÉPUBLIQUE DE CRACOV.	SAXE.	TOTAUX.
Grands Russes ou Moscovites	35,314,000						35,314,000
Petits Russiens	10,370,000	2,774,000					13,144,000
Habitants de la Russie Blanche	2,726,000						2,726,000
Bulgares	80,000	7,000		3,500.000			3,587,000
Serviens ou Illyriens .	100,000	2,594,000		2,600,000			5,294,000
Croates		801,000					801.000
Carinthiens		1,151,000			130,000		1,151,000
Polonais	4,912,000	2,341.000	1,982,000				9,365,000
Bohêmes et Moraves		4,370.000	44,000				4,414,000
Slovaques dans la Hongrie septentrionale .		2,753,000					2,753,000
Lusaciens ou Wends du haut			38.000			60,000	98,000
du bas			44,000				44.000
Total	53,502,000	16.791,000	2,108,000	6,100,000	130.000	60,000	78,691,000

Statistique des populations slaves suivant les différentes communions religieuses auxquelles elles appartiennent, d'après un calcul fait par Szaffarick, en 1842.

	EGLISE GRECQUE OU D'ORIENT.	GRECS UNIS A ROME.	CATHOLIQUES ROMAINS	PROTESTANTS.	MAHOMÉTANS
Grands Russes ou Moscovites	35.314,000				
Petits Russiens	10,154,000	2,900,000			
Habitants de la Russie Blanche	2.376,000		350,000		
Bulgares	2.287,000		50,000		250,000
Serviens ou Illyriens ,	2,880,000		1,864,000		550,000
Croates			801,000		
Carinthiens.			1,138.000	13.000	
Polonais			8,923,000	442,000	
Bohêmes et Moraves .			4,270,000	144,000	
Slovaques dans la Hongrie septentrionale .			1,953,000	800,000	
Lusaciens ou Wends du haut			10,000	88.000	
du bas				44,000	
Total	53,011.000	2.900,000	19,359,000	1,531,000	800,000

Appendice B.

L'Etat de Hongrie fut fondé au commencement du dixième siècle, lorsque la nation asiatique des Hongrois ou Magyars, sortant des pays au delà des monts Ourals, vint détruire l'Etat slave de la Grande-Moravie[1], et conquérir les pays formant l'ancien Delta, habité soit par des Slaves, soit en partie par les Valaques, ces descendants des colons romains établis dans ces contrées à l'époque de la domination romaine. La Hongrie adopta le christianisme (972-97), et ses frontières furent considérablement reculées au commencement du douzième siècle, par l'adjonction du royaume slave de Croatie, qui, après l'extinction de sa dynastie nationale, choisit pour souverain Coloman Ier, roi de Hongrie. L'Etat hongrois se trouva composé ainsi de trois populations différentes, savoir, des Hongrois, des Slaves et des Valaques, auxquels s'ajoutèrent dans la suite des Allemands qui émigrèrent à diverses époques, surtout pour échapper au joug autrichien.

A une époque très-reculée, peut-être celle de l'établissement du christianisme, la langue latine fut adoptée pour les transactions officielles de la Hongrie. C'était une mesure très-sage, qui établissait un mode commun de s'entendre entre les éléments hétérogènes de la population. Elle faisait disparaître la cause la plus active de dissensions entre des peuples différents d'origine et de langage, et introduisait une espèce d'égalité entre les vainqueurs et les vaincus, en les plaçant sur un terrain neutre. L'histoire montre que lorsqu'une nation a été conquise par une autre, il en résulte une longue lutte entre les deux races, représentées par leurs langues, jusqu'à ce que la nationalité du peuple conquis soit complétement détruite, comme ce fut le cas chez les Slaves de la Baltique, ou bien que la nationalité des conquérants soit absorbée par celle du peuple conquis, comme il arriva aux Francs dans la Gaule, aux Danois dans la Normandie, et jusqu'à un certain point aux Normands en Angleterre. Les annales de la Hongrie n'offrent pas de lutte de cette nature, et quoique ce pays ait été plus d'une fois exposé à la conquête étrangère et à des commotions intérieures, les partis qui surgirent furent toujours, soit politiques, soit religieux, jamais nous ne voyons éclater aucun conflit entre les différentes races dont sa population se compose. Ainsi, la

[1] Le royaume de la Grande-Moravie n'était pas limité alors à la province qui porte aujourd'hui ce nom, mais il s'étendait sur la plus grande partie de la Hongrie actuelle et sur plusieurs contrées voisines.

Hongrie présente le fait, rare dans l'histoire, d'un Etat formé des populations les plus hétérogènes et unies seulement par le lien commun d'une même langue également étrangère à toutes, mais également adoptée par elles, et qui, malgré cette variété dans ses éléments constitutifs a supporté les plus terribles orages qui l'ont assailli du dehors ou du dedans, a même conservé sa constitution libre sous une série de monarques qui exerçaient un pouvoir absolu sur le reste de leur empire. Ce fait, unique peut-être dans l'histoire, nous paraît devoir être entièrement attribué à la circonstance qui a éloigné la cause la plus active de désunion entre les différentes races, et qui a fait que les Magyars, les Slaves, les Valaques et les Allemands se sont considérés tous comme Hongrois, comme formant une seule et même nation.

On devait croire que les hommes d'État de la Hongrie puiseraient, dans l'histoire de leur pays, des motifs suffisants pour continuer une ligne de politique qui avait permis à leurs ancêtres de maintenir l'intégrité de la patrie et de sa constitution, malgré les éléments naturels de dissolution qu'elle renfermait. Cependant, c'est ce qui n'a pas eu lieu : les Magyars, ou Hongrois proprement dits, ayant conçu l'idée de remplacer le latin par leur idiome particulier, qui n'est pas celui de la grande majorité des habitants, leurs efforts pour atteindre ce but commencèrent à la diète de 1830, et continuèrent durant plusieurs diètes successives, jusqu'à celle de 1844, qui décréta les résolutions suivantes, approuvées par l'empereur. La langue hongroise devait être employée dans toutes les transactions officielles du pays ; elle devait être adoptée dans toutes les écoles publiques ; elle devenait la langue de délibération de la diète. Il serait cependant permis aux députés des royaumes annexés (de la Croatie et de la Slavonie), dans le cas où ils ne sauraient pas le hongrois, de délivrer leurs votes en latin, mais ce privilége n'aurait force que durant les six années à venir. Les autorités de ces provinces pourraient aussi employer le latin pour leur correspondance avec le gouvernement hongrois ; la langue hongroise serait enseignée dans toutes les écoles de la Croatie et de la Slavonie.

Ces mesures, calculées en vue de détruire la nationalité des populations non magyares, suscitèrent parmi les Salves une violente opposition. Les provinces de Croatie et de Slavonie, qui avaient l'avantage de posséder une diète provinciale, prirent des résolutions énergiques contre l'introduction chez elles de la langue magyare, et adressèrent de pressantes représentations à Vienne, allant même jusqu'à demander une administration séparée, et déclarant leur ferme résolution de remplacer le latin, non par le magyar, mais par leur propre langue slave. Les Slovaques, qui n'avaient pas les moyens légaux des Croates pour s'opposer aux mesures destructives de leur nationalité, essayèrent des efforts particuliers. Le parti national, composé

de presque toute la jeunesse instruite, se donna la mission d'encourager la culture de la langue et de la littérature nationales, et de les défendre à tout prix contre les empiétements du magyar. Les deux clergés, protestant et catholique, s'unirent à cette entreprise patriotique. Il est bon de remarquer que les Slovaques, qui ont adopté le pur bohémien, possèdent une littérature de quelque valeur ; deux des écrivains bohêmes actuels les plus éminents, auxquels appartient la première idée du Panslavisme, Kollar et Szaffarik, sont Slovaques. Un mouvement littéraire assez remarquable, anime maintenant la Croatie. Il a commencé avec Ludevit Gai, écrivain auquel on doit l'établissement d'une littérature périodique, qui a déjà exercé une puissante influence sur les Slaves du sud de la Hongrie ainsi que sur ceux de la Dalmatie, en réveillant chez eux le sentiment national.

La diète de Croatie s'étant déclarée indépendante de la Hongrie, des hostilités ont éclaté entre les habitants de cette contrée et les autres populations slaves du midi de la Hongrie, d'une part, et de l'autre les Magyars et les Allemands. Ce conflit, s'il n'est pas apaisé par des mesures conciliatrices, produira les plus déplorables conséquences pour la Hongrie. La population formant la frontière militaire du côté de la Turquie, compte environ un million de Slaves. Ils sont enrégimentés tous et habitués à la discipline militaire. Une partie d'entre eux a déjà pris part à cette lutte, et sans doute les autres suivront bientôt, avec de nombreux habitants de la Servie. Les Slaves de la Hongrie septentrionale (les Slovaques et les Russiens) qui n'ont pas, comme les Croates, des diètes provinciales pour représenter les intérêts de leur nationalité, ne peuvent pas manifester leur opposition aux Magyars de la même manière que leurs frères du sud. Il est cependant plus que probable que si on ne leur garantit pas réellement les droits de leur nationalité, ils se sépareront de la Hongrie, et que les Slovaques en particulier se réuniront à la Bohême, avec laquelle ils ont déjà la communauté d'origine et de langage. La diète hongroise a maintenant fait de tardives concessions aux Slaves de la Croatie, consentant à ce que la langue nationale de cette province soit employée dans tous les actes publics. Mais cela ne peut les satisfaire et ils n'accepteront sans doute pas l'obligation d'introduire la langue magyare dans leurs écoles, car le temps qu'exige cette étude peut être employé bien plus utilement. Ce que nous disons des Croates s'applique également à tous les Slaves de Hongrie. Aussi redoutons-nous que tout cela conduise à la dissolution complète de l'État hongrois, événement qui serait déplorable ; en effet, nul ami de la liberté ne refusera un juste tribut d'éloges aux efforts incessants que les Hongrois ont faits pour développer leurs libertés constitutionnelles. Nous, surtout, en notre qualité de Polonais, nous ne pouvons qu'éprouver le plus vif intérêt pour une nation qui nous a témoigné une sincère sympathie. Espérons que la catastrophe qui semble

aujourd'hui menacer la Hongrie sera écartée de ce noble pays, malgré la sombre apparence de l'horizon qui annonce des orages terribles.

(*Panslavism and Germanism*, p. 170.)

Appendice C.

L'établissement d'une confédération rencontrerait sans nul doute la plus forte opposition chez les Magyars, car ce serait pour eux un grand sacrifice d'orgueil national, que de consentir à n'être plus que la partie d'un tout, et à se remettre sur le pied de l'égalité avec ces Slaves sur lesquels ils prétendaient établir leur suprématie en les forçant à parler le magyar. Mais il ne sera plus possible de maintenir les Slaves sous la domination hongroise; ceux du midi ont déjà pris les armes pour s'y soustraire, et sans doute à la première occasion cet exemple sera suivi par leurs frères du nord (les Slovaques). Les Magyars sont trop peu nombreux pour pouvoir conserver une existence politique indépendante, au milieu des populations slaves dont ils sont environnés; il ne leur restera donc qu'à se joindre à l'empire confédéré, car ce n'est qu'en devenant une de ses parties constitutives qu'ils pourront continuer le développement de leur propre nationalité. — (*Panslavism and Germanism*, p. 319-320).

Appendice D.

Le rapide progrès du développement intellectuel en Europe, depuis le commencement de ce siècle, a exercé son influence sur les nations slaves; la littérature et toutes les branches du savoir humain y ont été cultivées avec succès. Les principaux sujets qui ont occupé l'attention des savants slaves, sont l'histoire et les antiquités de leurs propres pays, étudiées non-seulement dans leurs monuments écrits, mais encore dans les chants populaires, les traditions et les superstitions. Cependant, de semblables études ne pourraient conduire à aucun résultat satisfaisant, si elles se bornaient au pays même de celui qui s'y livre. Aussi a-t-on dû bientôt les étendre à l'ensemble des nations slaves. Il en est ressorti, de la manière la plus évidente, que toutes les nations slaves sont, non-seulement des rejetons de la même souche commune, comme leurs différents idiomes sont des dialectes d'une même langue mère, mais encore que les traits les plus importants de leur caractère, soit au physique, soit au moral, sont identiques. Tous les Slaves donc, malgré les modifications produites par le climat, la religion, ou la forme du gouvernement, constituent un seul et même peuple. Cette

conviction ne pouvait que contribuer à étendre le patriotisme des investigateurs, en leur inspirant un égal amour pour toute la race, sentiment qu'ils ont propagé autour d'eux par leurs écrits. L'idée d'étendre leur sphère d'activité sur la race la plus nombreuse de l'Europe, au lieu de la restreindre au champ comparativement étroit de leur propre nation, a surtout été précieuse pour les auteurs slaves, dont les ouvrages, publiés en un dialecte peu répandu, ne trouvent qu'un très-petit nombre de lecteurs. C'est, en particulier, le cas des Bohêmes, car, quoique la population parlant leur langue s'élève à plus de 7,000,000, les classes instruites préfèrent, en général, la littérature allemande. Aussi, leurs écrivains figurent-ils en tête de ceux qui ont exprimé le désir de généraliser le développement intellectuel de la race slave. Kollar, ecclésiastique protestant de la congrégation slave de Pesth en Hongrie, mit le premier en avant cette grande idée, dans plusieurs écrits et surtout dans une dissertation, intitulée : *Réciprocité* (Wechselseitigkeit), qu'il publia en allemand, afin qu'elle pût être lue par les hommes instruits des divers pays slaves, qui tous entendent assez bien cette langue. Il proposait qu'on établît une réciprocité littéraire entre tous les peuples slaves, c'est-à-dire que tout Slave bien élevé acquît une connaissance suffisante des langues et des littératures des principales branches du tronc commun, et que tous les Slaves lettrés fussent versés dans l'étude de tous les dialectes de leur race. Il prouvait, en même temps, que les différents dialectes slaves ne diffèrent entre eux pas plus que les principaux dialectes de l'ancienne Grèce (attique, ionique, éolien et dorien); or, les auteurs qui ont écrit dans ces quatre dialectes, sont également regardés comme grecs, et leurs œuvres font la gloire de la Grèce entière, et non point seulement celle du peuple qui parlait tel ou tel dialecte particulier. Pourquoi les Slaves n'obtiendraient-ils pas le même résultat? Il est évident que cela donnerait une puissante impulsion à leur littérature, en ouvrant aux auteurs une carrière bien plus étendue, plus lucrative et plus glorieuse.

A la même époque où Kollar insistait sur l'établissement de cette espèce de confédération littéraire entre tous les Slaves, un autre écrivain bohême, qui s'est acquis une réputation européenne par ses recherches sur l'ancienne histoire slave, Szaffarick, publia une esquisse de tous les dialectes slaves et de leurs littératures. Cet ouvrage, écrit en allemand, seconda fortement les vues de Kollar; les Slaves y puisèrent avec orgueil une haute idée de leur importance comme race, et ce fait ne put plus être contesté par les autres nations auxquelles il était également révélé !

La proposition de Kollar, ainsi appuyée, trouva bientôt de l'écho parmi les savants de toutes les nations slaves. C'était une semence qui tomba sur un terrain bien préparé, et ne tarda pas à produire d'abondants fruits. L'étude des langues et des littératures diverses de la race slave, fit de ra-

pides progrès; on peut dire que maintenant il y a bien peu d'écrivains, appartenant à cette race, qui ne soient versés dans la connaissance de tous ces idiomes.

C'est ainsi qu'est né le Panslavisme, dont le but primitif était simplement une alliance littéraire. Mais un pareil mouvement ne pouvait manquer de prendre un caractère politique. Les efforts des différentes nations de la même race, pour arriver à l'unité littéraire, devait nécessairement conduire à l'idée et au désir de l'unité politique dans une puissante confédération, qui assurerait aux Slaves une prépondérance marquée sur les affaires de l'Europe. Il n'est donc pas étonnant que ce résultat naturel des circonstances ait déjà commencé à se manifester avec une force croissante, et qu'il ait éveillé, d'une part, les plus vives espérances, les plus séduisantes perspectives, dans l'esprit de maints Slaves, tandis que de l'autre, il répandait l'inquiétude et la crainte chez un grand nombre d'Allemands, dont le pays, par sa position géographique, devra nécessairement être le premier à ressentir les effets d'une telle combinaison. (*Panslavism and Germanism*, p. 109-112.)

Appendice E.

Les regrets que le noble Herder exprimait, il y a près de 80 ans, sur la décadence du caractère national chez les Slaves qui restent encore en Allemagne, c'est-à-dire chez les Wends de la Lusace, doivent être fondés sur des données inexactes, fournies par la malveillance, ou bien ce malheureux état de choses a disparu avec les progrès de la civilisation qui ont fait cesser l'oppression sous laquelle gémissaient ces débris de la race slave. Ceci ressort évidemment de l'esquisse suivante, tracée par un écrivain allemand moderne: « Ils (les Wends) sont un peuple vif, robuste et laborieux, qui s'occupe activement d'agriculture et de pêche. Leur disposition religieuse se manifeste par le zèle avec lequel ils assistent au culte, ainsi que par les expressions pieuses qui leur sont familières, et par la droiture de leur conduite. On apprécie généralement leur honnêteté, leur hospitalité, leur sociabilité; ils ne sont pas moins remarquables par la fidélité conjugale, par la frugalité, la propreté et maintes autres qualités précieuses. Leur caractère est pacifique ; mais, quoique n'ayant pas l'esprit militaire, ils sont déterminées lorsqu'il s'agit de la défense de leurs demeures, et les recrues prises parmi eux ont souvent acquis un bon renom de bravoure. Au milieu des peines du plus dur servage, les Wends ont conservé leur joyeuse humeur, leur esprit modeste et content, comme en font foi leurs nombreux chants nationaux. La musique est l'accompagnement de leurs travaux comme de leurs

plaisirs; ils aiment aussi beaucoup la danse. Leurs chants appartiennent en général au genre érotique; ce sont le plus souvent des plaintes amoureuses. Quelques-uns ont un caractère élégiaque, et sont remplis d'imagination et d'enthousiasme, de pensées sur les beautés de la nature, sur l'instabilité des choses terrestres, sur la destinée de l'homme, avec une forte teinte de merveilleux.» (Blicke in die vaterlændische Vorzeit von Karl Preusker. Leipsick, 1843, vol. 2, p. 179.)

Cette petite population, qui a conservé jusqu'ici sa nationalité, sans se laisser *germaniser*, quoiqu'elle vive au milieu d'un peuple allemand, s'élève à environ 144,000 habitants, dont 60,000 sous la domination de la Saxe, et le reste sous celle de la Prusse; 10,000 environ appartiennent à la communion catholique, les autres sont luthériens. Malgré leur petit nombre, ils ont une littérature qui renferme, outre la Bible et divers livres de piété, des recueils de chants nationaux, de traditions, de légendes, etc., aussi bien que plusieurs productions modernes. Ils possèdent une société littéraire pour l'avancement de la langue et de la littérature nationales, elle se compose, en majeure partie, d'ecclésiastiques, soit protestants, soit catholiques-romains.

APPENDICE F.

L'Allemagne subit une crise momentanée. La résolution de la diète de Francfort, qui abolit la souveraineté des trente-huit Etats indépendants dont se compose la Confédération germanique, pour y substituer un empire allemand, est une entreprise fort téméraire en vérité. Il est cependant beaucoup plus facile de prendre une telle résolution que de la mettre à exécution, car on ne peut admettre que tous ces Etats, les plus grands surtout, renoncent volontiers à leur indépendance et consentent à une fusion qui ne pourrait s'accomplir qu'aux dépens des intérêts de localité les plus tenaces. Evidemment les intérêts commerciaux de l'Allemagne septentrionale, qui l'ont empêchée de se joindre au Zollverein, seraient sacrifiés à ceux des contrées manufacturières du midi : Vienne, Berlin et les autres capitales devront tomber au rang de villes de province; une foule d'employés dans les ministères et les ambassades se trouveront mis à la retraite. Les monarques eux-mêmes ne seront plus que les gouverneurs héréditaires de leurs Etats respectifs et ne garderont pas longtemps cette position, car on ne tardera pas à les remplacer par des magistrats moins coûteux. Le décret de Francfort rencontrera donc une forte opposition. Le Hanovre s'est déjà prononcé contre; la Prusse ne paraît nullement disposée à l'accepter; enfin, il est fort probable que le parlement de Vienne ne se soumettra point à celui de Francfort. — (*Panslavism and Germanism*, p. 331-332.)

P. S. Toutes ces observations furent imprimées en mai et juin 1848, alors que les Hongrois paraissaient être dans les meilleurs termes avec le cabinet autrichien, et la diète de Francfort à l'apogée de sa gloire.

APPENDICE G.

Les Slaves en Morée.

Un écrivain allemand bien connu, M. Fallmerayer, établit dans son ***Histoire de la Morée pendant le moyen âge,*** un fait digne de remarque, c'est que, du sixième au neuvième siècle, cette partie de la Grèce appartint aux Slaves; cela explique pourquoi différents lieux de ce pays portent encore des noms slaves, et le nom même de la Morée s'explique ainsi d'une manière satisfaisante. On croit communément que ce nom lui fut donné à cause de la quantité de mûriers qui s'y trouvaient, et pourtant cette culture n'y était pas plus répandue que dans d'autres parties de l'empire byzantin; il est bien plus naturel de dériver le nom de cette péninsule du mot slavon de ***More***, la mer qui l'entoure comme une ceinture; d'ailleurs les écrivains byzantins n'en firent jamais usage et conservèrent toujours celui de Péloponèse. Si c'était un mot grec ils n'auraient eu aucune répugnance à l'adopter, et ils n'eurent sans doute d'autre raison de le rejeter que son origine barbare. On sait que les Slaves qui, sous Justinien Ier, avaient commencé à faire de fréquentes incursions dans l'empire grec, furent soumis, vers la seconde moitié du sixième siècle, par les Avars, peuple de l'Asie, qui avait été poussé par la cour de Byzance à attaquer les Slaves. Les Avars devinrent pour l'empire grec des ennemis bien plus redoutables que ne l'avaient jamais été les Slaves, et ces derniers, s'enrôlant sous le drapeau des Avars, leur servirent d'avant-garde et arrivèrent presque jusque sous les murs de Constantinople. Le Péloponèse fut entièrement dévasté par les Slaves, à l'exception de l'Acrocorinthe et de ses deux ports de mer (Cenchrées et Lechée), de Patras, Modon, Coron, Argos et de la contrée qui entoure Anapli, aujourd'hui le district de Praslo, Vitylos sur le revers occidental du Taïgète et les hautes terres de Maïna. Le reste du Péloponèse ne fut plus qu'un désert, et le petit nombre d'habitants qui avaient échappé à la mort ou à la captivité se réfugièrent dans les îles de l'Archipel ou dans les places fortes dont nous avons parlé.

Les Slaves s'étant ainsi rendus maîtres de la Morée, s'y établirent d'une manière permanente. C'est un fait qui peut se prouver aisément par l'étude des auteurs du Bas-Empire. Cedrenus, Théophane et le patriarche Nicéphore, qui écrivaient au huitième siècle, donnent à la région qui s'étend du Danube au haut pays de l'Arcadie et de la Messénie le nom de Sclabinie,

c'est-à-dire le pays des Slaves ou Esclavons, et Constantin Porphyrogénète dit qu'au temps de Constantin Copronyme (741 à 750) le Péloponèse entier était slave et barbare.

La domination des Avars, qui avait presque entièrement ruiné l'empire grec, fut renversée sous le règne de l'empereur Héraclius (610–41) par la révolte des Slaves dans l'ouest. Les Serbes et les Crobates (Serviens, Croates), nation slave, avaient été appelés par cet empereur pour les chasser des provinces au sud du Danube. Les Slaves restèrent ainsi les paisibles possesseurs du Péloponèse et des provinces qu'ils avaient enlevées aux Avars; entraînés par leur goût naturel, ils s'adonnèrent, là comme ailleurs, à l'agriculture et à l'industrie, et perdirent bientôt le caractère belliqueux qu'ils avaient déployé dans l'invasion de l'empire grec. Aussi les empereurs de Constantinople les attaquèrent-ils avec succès; Constance II (642-68) marcha sur l'Esclavonie, afin d'ouvrir une communication entre sa capitale d'un côté et Philippes et Thessalonique de l'autre. Justinien II (685-95 et 705-10) fit aussi une expédition victorieuse contre les Slaves, et en emmena un grand nombre en esclavage dans l'Asie Mineure. L'empire grec s'étant fortifié sous la dynastie isaurienne, Constantin Copronyme poursuivit ses conquêtes sur les Slaves jusqu'à Bérée, au sud de Thessalonique, ainsi qu'on l'apprit lors de l'inspection des frontières, sous l'impératrice Irène, en 783. Les Slaves du Péloponèse furent soumis, sous le règne de l'empereur Michel (842–67), à l'exception des habitants de Lacédémone et d'Elis, à ce que dit Constantin Porphyrogénète [1]. Ils furent enfin asservis d'une manière définitive par l'empereur Basile Ier ou le Macédonien (867–86); dès lors ils devinrent Grecs par leur religion et leur civilisation, de même que sur les bords de la Baltique leurs frères se fondirent avec un élément de population germanique.

L'occupation des Slaves en Morée a laissé de nombreuses traces dans ce pays. Plusieurs localités, décrites par Pausanias et même par Procope, ont disparu et ont été remplacées par d'autres qui portent des noms slaves, telles que Goritza, Slavitza, Veligosti, etc., etc. Il est presque superflu de remarquer que les habitants qui ont donné des noms de leur langue maternelle à ces lieux doivent y avoir séjourné longtemps, puisque ces noms ont survécu à leur présence dans ce pays.

On peut donc conclure que la population actuelle de la Morée a autant de sang slave que de sang grec dans les veines. Un voyageur moderne [2] remarque cependant que le caractère de ses habitants se rapproche beaucoup

[1] *De administrando imperio*, part. II, chap. 56.

[2] Cette citation est tirée de l'ouvrage de sir Gardner Wilkison : *Dalmatie et Montenegro*, vol. II, page 453.

plus de celui des anciens Grecs que de celui des Slaves ou de tout autre peuple, par les mœurs, les habitudes, les sentiments et les dispositions; et quoiqu'ils n'aient pas hérité de toutes les nobles qualités de leurs ancêtres, ils en ont la finesse, la ruse et sont *dolis instructi atque arte Pelasga*, comme les Grecs des anciens temps. On ne pourrait dire cela des Slaves.

Appendice H.

Demandes que fait la plus grande part de la noblesse polonaise, faisant profession de la religion protestante, présentées à très-révérend seigneur Jean de Montluc, évêque et comte de Valence, conseiller au privé conseil du roi Très-Chrétien; et à magnifique seigneur Guy de Saint-Gelais, sieur de Lanssac, chevalier de l'ordre et ambassadeur du roi.

Premièrement : Qu'il plaise au roi Très-Chrétien abolir pour jamais la mémoire de toutes choses advenues en France à cause des troubles et guerres civiles. En après que Sa Majesté accorde par sa bonté à tous qui le voudront : de vivre paisiblement dans toute la France, sans être recherchés ou molestés en sorte que ce soit pour la religion réformée dont ils feront profession. Qu'on ne les recherche point en leurs maisons, pourvu qu'ils se comportent suivant les édits, et ne soient contraints d'assister à cérémonie quelconque de l'Eglise romaine. Que le roi Très-Chrétien permette à ceux qui voudront sortir de France : de vendre et de disposer de leurs biens comme il leur plaira. Et emporter l'argent hors du royaume. S'ils aiment mieux laisser leurs biens et en tirer le revenu tous les ans : que cela leur soit loisible sans empêchement. Et quand ils voudront retourner ou demeurer en France, qu'il leur soit permis : pourvu qu'ils ne se soient retirés en terres d'ennemis de la couronne, ou de ceux avec qui le roi n'a aucune alliance. Davantage que le roi Très-Chrétien pour souvenance perpétuelle de clémence et de bénignité : remette et rétablisse en leurs biens, noblesse et honneurs précédents : tous ceux qui ont été condamnés pour cette prétendue conspiration de Paris, au mois d'août mil-cinq-cent-soixante-douze, ou leurs enfants et héritiers. Nonobstant tous édits, arrêtés, jugements et ordonnances s'il y en a : que le roi cassera et mettra au néant pour certaines, grandes et justes causes. Que les héritiers de ceux qui ont été massacrés à Paris au mois d'août et jours suivants, en quelques villes de France, par la fureur du peuple enragé, soient payés par le commandement du roi, qui en cet endroit rendra sa douceur perdurable à jamais, du prix et valeur des états que les massacrés tenaient. C'est-à-dire autant que chaque état ou office a accoutumé d'être vendu soit restitué. Que ceux qui sont bannis de France,

à cause de religion, ou qui, effrayés des massacres, s'en sont retirés, y puissent sûrement et librement revenir sans être recherchés du passé. Ains remis en leurs biens, honneurs et états, moyennant qu'ils quittent les armes et se remettent en la protection du roi. Que le roi, en traitant plus doucement les villes et places qui auront l'exercice de la religion réformée, jusques au jour que ces articles cy seront présentés à Sa Majesté chrétienne : veuille oublier premièrement toutes injures et leur accorder pour l'avenir libre exercice de religion comme elles ont eu par cy devant. Les exempte de toutes garnisons, pourvu qui se rendent au roi et posent les armes. Qu'on fasse diligentes informations contre ceux qui ont massacré outrepassant les édits du roi et soient châtiés. Que pour faire les prêches, baptiser les enfants et solenniser les mariages : le roi élise et accorde un lieu en chacune province de France.

Nous, Jean de Montluc, évêque et comte de Valence, conseiller au privé conseil du roi Très-Chrétien : et Guy Saint-Gellais, sieur de Lanssac, chevalier de l'Ordre et capitaine de cent hommes d'armes, ambassadeurs de S.M. Très-Chrétienne vers les très-illustres Etats de Pologne : promettons et jurons devant Dieu qu'en faveur des très-illustres, magnifiques et généreux seigneurs et chevaliers qui favorisent au très-illustre duc d'Anjou en la demande qu'il a faite du royaume de Pologne : Le roi Très-Chrétien accordera aux Français qui voudront faire profession de la religion évangélique, les huit premiers articles susmentionnés. Et obligeons sa foi royale pour cet effet. Quant au dernier article, touchant les lieux qu'on doit assigner à chaque province pour l'exercice de la religion : nous promettons de faire tout par sollicitations et prières envers le très-illustre duc d'Anjou ; qu'il obtiendra cela du roi Très-Chrétien.

Fait à Floscko, le quatrième jour de mai, mil cinq-cent-soixante et treize, sous nos seings et sceaux.

(*Histoire de France*, de Popelinière, Tome II, p. 176).

Appendice I.

Fragment de l'encyclique de Grégoire XVI.

« Qu'ils écoutent saint Jérôme, qui, dans un temps où l'Église était partagée en trois par un schisme, raconte que, fidèle à ses principes, il avait constamment répondu à ceux qui cherchaient à l'attirer dans leur parti : *Si quelqu'un est uni à la chaire de saint Pierre, je suis avec lui.* Ce serait à tort que quelqu'un se rassurerait, parce qu'il a été régénéré dans les

eaux du baptême; car saint Augustin lui répondrait à propos : ***Un sarment coupé à la vigne conserve encore la même forme, mais à quoi lui sert cette forme, s'il ne vit point de sa racine?***

« De cette source infecte de l'***indifférentisme*** découle cette maxime absurde et erronée, ou plutôt ce délire, qu'il faut assurer et garantir à qui que ce soit la ***liberté de conscience***. On prépare la voie à cette pernicieuse erreur par la liberté d'opinions pleine et sans bornes qui se répand au loin pour le malheur de la société religieuse et civile, quelques-uns répétant avec une extrême imprudence qu'il en résulte quelque avantage pour la religion. Mais, disait saint Augustin, ***qui peut mieux donner la mort à l'âme que la liberté de l'erreur?***... En effet, tout frein étant ôté qui pût retenir les hommes dans les sentiers de la liberté, leur nature inclinée au mal tombe dans un précipice, et nous pouvons dire avec vérité que le ***puits de l'abîme*** est ouvert, ce puits d'où saint Jean vit monter une fumée qui obscurcit le soleil, et sortir des sauterelles qui ravagèrent la terre. De là le changement des esprits, une corruption plus profonde de la jeunesse, le mépris des choses saintes et des lois les plus respectables répandu parmi le peuple; en un mot, le fléau le plus mortel pour la société, puisque l'expérience a fait voir de toute antiquité que les États qui ont brillé par leurs richesses, par leur puissance, par leur gloire, ont péri par ce seul mal, la liberté immodérée des opinions, la licence des discours et l'amour des nouveautés.

« Là se rapporte cette liberté funeste, et dont on ne peut avoir assez d'horreur, la liberté de la librairie pour publier quelque écrit que ce soit, liberté que quelques-uns osent solliciter et étendre avec tant de bruit et d'ardeur.

« Nous sommes épouvantés, vénérables Frères, en considérant de quelles doctrines ou plutôt de quelles erreurs monstrueuses nous sommes accablés, et en voyant qu'elles se propagent au loin et partout, par une multitude de livres et par des écrits de toute sorte, qui sont peu de chose pour le volume, mais qui sont remplis de malice, et d'où il sort une malédiction qui, nous le déplorons, se répand sur la face de la terre. Il en est cependant, ô douleur! qui se laissent entraîner à ce point d'imprudence, qu'ils soutiennent opiniâtrément que le déluge d'erreurs qui sort de là est assez bien compensé par un livre qui, au milieu de ce déchaînement de perversité, paraîtrait pour défendre la religion et la vérité. Or c'est certainement une chose illicite et contraire à toutes les notions de l'équité, de faire, de dessein prémédité, un mal certain et plus grand, parce qu'il y a espérance qu'il en résultera quelque bien.

« La discipline de l'Église fut bien différente dès le temps même des apôtres, que nous lisons, avoir fait brûler publiquement une grande quan-

tité de mauvais livres. Qu'il suffise de parcourir les lois rendues sur ce sujet dans le cinquième concile de Latran, et la constitution qui fut, depuis, donnée par Léon X, notre prédécesseur d'heureuse mémoire, pour empêcher *que ce qui a été sagement inventé pour l'accroissement de la foi et la propagation des sciences utiles soit dirigé dans un but contraire, et porte préjudice au salut des fidèles*. Ce fut aussi l'objet des soins des Pères du concile de Trente, qui, afin d'apporter le remède à un si grand mal, firent un décret salutaire pour ordonner de régler un index des livres qui contiennent une mauvaise doctrine. *Il faut combattre avec force*, dit Clément XIII, notre prédécesseur d'heureuse mémoire, dans ses lettres encycliques sur la proscription des livres dangereux, *il faut combattre avec force, autant que la chose le demande, et tâcher d'exterminer cette peste mortelle ; car jamais on ne retranchera la matière de l'erreur, qu'en livrant aux flammes les coupables éléments du mal*. D'après cette constante sollicitude avec laquelle le saint-siége s'est efforcé dans tous les temps de condamner les livres suspects et nuisibles et de les retirer des mains des fidèles, il est assez évident combien est fausse, téméraire, injurieuse au saint-siége, et féconde en maux pour le peuple chrétien, la doctrine de ceux qui non-seulement rejettent la censure des livres comme un joug trop onéreux, mais en sont venus à ce point de malignité qu'ils la présentent comme opposée aux principes du droit et de la justice, et qu'ils osent refuser à l'Église le droit de l'ordonner et de l'exercer. »

(Lamennais, *Affaires de Rome*.)

LISTE DES GRAVURES.




STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891

